

COLLECTION PAYOT

---

HISTOIRE  
DE  
**LA BIBLE**

PAR

ÉDOUARD MONTET

PROFESSEUR DE LANGUES ORIENTALES A L'UNIVERSITÉ  
DE GENÈVE





BERKELEY, CALIFORNIA

THE GIFT OF

CHARLES WILLIAM WENDTE

au Collège de France

**LES ANCIENNES  
CIVILISATIONS SLAVES**

N° 6. PAUL APPELL

Membre de l'Institut  
Recteur de l'Université de Paris

**ÉLÉMENTS  
DE LA  
THÉORIE DES VECTEURS  
ET DE LA GÉOMÉTRIE  
ANALYTIQUE**

GEORGES RAFFESSE

Docteur ès-sciences

**LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE CONTEMPORAIN EN FRANCE**

N° 11. D<sup>r</sup> PIERRE BOULAN

Chef du service de radiologie et  
d'électrothérapie  
à l'hôpital de Saint-Genrain

**LES AGENTS PHYSIQUES  
ET LA PHYSIOTHÉRAPIE**

OT

ture

savants les  
es à la fois  
rêt pour le

IX

GUERRE

MILITAIRE

ER

tut

ON

onservateur  
dailles  
e France

ECQUES

QUE

Hommage très affectueux

D<sup>r</sup> Edouard Montet

Professeur de langues orientales à l'Université de Genève  
Ancien Recteur

4, Quai des Eaux-Vives

N° 15. MAURICE DELAFOSSE

Ancien Gouverneur des Colonies  
Professeur à l'Ecole coloniale et  
à l'Ecole des Langues Orientales

LES  
NOIRS DE L'AFRIQUE

N° 16. AUGUSTIN CARTAULT

Professeur honoraire de poésie latine  
à l'Université de Paris

LA POÉSIE LATINE

N° 17. L. MAQUENNE

Membre de l'Institut, Professeur au  
Muséum d'Histoire naturelle

PRÉCIS DE PHYSIOLOGIE  
VÉGÉTALE

N° 18. D<sup>r</sup> G. CONTENAU

Chargé de Missions archéologiques  
en Syrie

LA CIVILISATION  
ASSYRO-  
BABYLONIENNE

STEIN ET DE SA GÉNÉ-  
RALISATION

SUIVI D'UN APPENDICE A L'U-  
SAGE DES MATHÉMATICIENS

N° 22. A. BERTHOUD

Professeur de chimie-physique  
à l'Université de Neuchâtel

LA CONSTITUTION DES  
ATOMES

N° 23-24. MAURICE CROISSET

Membre de l'Institut, Administrateur  
du Collège de France

LA CIVILISATION  
HELLÉNIQUE

APERÇU HISTORIQUE

N° 25-26. ÉTIENNE GILSON

Chargé de Cours à la Sorbonne  
Directeur d'Etudes à l'Ecole pratique  
des Hautes Etudes Religieuses

LA PHILOSOPHIE AU  
MOYEN AGE

N° 27. ÉDOUARD BRANLY

Membre de l'Institut

**LA TÉLÉGRAPHIE  
SANS FIL**

N° 28. D<sup>r</sup> CAPITAN

Membre de l'Académie de Médecine  
Professeur au Collège de France  
et à l'École d'Anthropologie

**LA PRÉHISTOIRE**

N° 29. E. GARÇON

Professeur de législation criminelle et  
de droit pénal comparé à la Faculté  
de droit de l'Université de Paris

**LE DROIT PÉNAL**

ORIGINE — ÉVOLUTION —  
ÉTAT ACTUEL

N° 30. F. ROMAN

Chef des travaux de Géologie à  
l'Université de Lyon

**PALEONTOLOGIE ET  
ZOOLOGIE**

N° 31. ALBERT GRENIER

Professeur d'Antiquités nationales  
et rhénanes à la Faculté des lettres de  
l'Université de Strasbourg

**LES GAULOIS**

N° 32. FÉLIX HENNEGUY

Membre de l'Institut et de l'Académie  
de médecine  
Professeur au Collège de France

**LA VIE CELLULAIRE**

N° 37. CHARLES DUGAS

Chargé de cours à l'Université de  
Montpellier. Ancien membre de l'École  
française d'Athènes

**LA  
CÉRAMIQUE GRECQUE**

N° 39. ERNEST TONNELAT

Professeur à l'Université de Strasbourg

**HISTOIRE DE LA LITTÉ-  
RATURE ALLEMANDE**

N° 40. E. F. GAUTIER

Professeur à l'Université d'Alger

**LE SAHARA**

N° 34. ADOLPHE DIEUDONNÉ

Conservateur adjoint au Département  
des Médailles et Antiques  
de la Bibliothèque nationale

**LES  
MONNAIES FRANÇAISES**

N° 35-36. ÉDOUARD MONTET

Professeur de langues orientales à  
l'Université de Genève, ancien Recteur

**HISTOIRE DE LA BIBLE**

N° 38. ED. MARCOTTE

Ingénieur-Constructeur de phares

**LA LUMIÈRE INTENSIVE**

N° 42. JEAN BECQUEREL

Professeur au Muséum National  
d'Histoire naturelle

**LA RADIOACTIVITÉ ET  
LES TRANSFORMATIONS  
DES ÉLÉMENTS**

N° 43. GEORGES DOTTIN

Correspondant de l'Institut  
Doyen de la Faculté des Lettres  
de Rennes

**LES  
LITTÉRATURES  
CELTQUES**

N° 46. PH.-F. LEGRAND

Correspondant de l'Institut  
Professeur à l'Université de Lyon

**LA  
POÉSIE ALEXANDRINE**

*Chaque volume relié, 5 fr.*



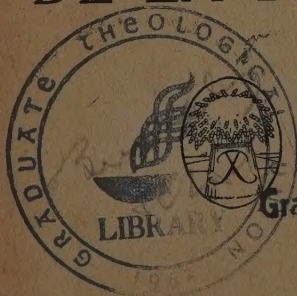
COLLECTION PAYOT

ÉDOUARD MONTET

PROFESSEUR DE LANGUES ORIENTALES  
A L'UNIVERSITÉ DE GENÈVE

C. W. Wendt from  
the author

# HISTOIRE DE LA BIBLE



Property of

**CBSK**

Please return to

Graduate Theological

Union Library

PAYOT, PARIS

106, Boulevard St-Germain

1924

Copyright 1924, by Payot, Paris

BS

475

M66

1924

95to  
rds

# TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE . . . . .	5
-------------------	---

## ANCIEN TESTAMENT

INTRODUCTION. — Nom, langues, texte, anciennes versions	6
---	---

CHAPITRE PREMIER. — L'HEXATEUQUE . .	11
--------------------------------------	----

§ 1. Nom, Contenu, p. 11 : § 2. Fondation de la critique scientifique de la Bible : Astruc, p. 13 : § 3. Analyse et dissection de l'Hexateuque : ouvrages, auteurs, époques, p. 15.

1. *Fragments archaïques.* — 2. *Deutéronome.* — 3. *Le Code de l'Alliance.* — 4. *L'ouvrage de l'Elohiste et du Jahviste.* — 5. *Le Code du Lévitique. (XVII-XXVI).* — 6. *Le Code ou Écrit sacerdotal.*

CHAPITRE II. — LES LIVRES HISTORIQUES .	30
---	----

### A. LES LIVRES HISTORIQUES ÉCRITS AU POINT DE VUE THÉOCRATIQUE NATIONAL . . . . .

§ 1. Le livre des Juges, p. 30 : § 2. Le livre de Ruth, p. 32 : § 3. Le livre de Samuel, p. 34 : § 4. Le livre des Rois, p. 36. Conclusion générale sur les livres historiques écrits au point de vue théocratique national, p. 39

### B. LES LIVRES HISTORIQUES ÉCRITS AU POINT DE VUE THÉOCRATIQUE SACERDOTAL. . . . .

§ 1. Le livre des Chroniques, p. 39 : § 2. Le livre d'Esdras et de Néhémie, p. 43.

### C. LES LIVRES HISTORIQUES ÉCRITS AU POINT DE VUE DE L'ÉDIFICATION : LA LÉGENDE PIÉUSE .

§ 1. Le livre d'Esther, p. 45 : § 2. Le livre de Jonas, p. 47.

CHAPITRE III. — LES LIVRES POÉTIQUES . .	
--	--

§ 1. La poésie hébraïque, p. 50 : § 2. Le livre des Psaumes, p. 52 : § 3. Les Lamentations, p. 54 : 4. La poésie érotique : Psaume XLV et Cantique des Cantiques, p. 56 : § 5. La poésie didactique, p. 59:

*Le livre de Job. — Les Proverbes. — L'Ecclésiaste.*

#13037888

## CHAPITRE IV. — LES LIVRES PROPHÉTIQUES.

§ 1. Le livre d'Esaië . . . . . 67

*Le Premier Esaië. — Le Second Esaië. — Le Troisième Esaië.*

§ 2. Jérémie, p. 72 : § 3. Ezéchiel, p. 75 : § 4. La collection des petits prophètes, p. 77.

*Osée. — Joël. — Amos. — Abdias. — Michée. — Nahoum. Habakouk. — Sophonie. — Aggée. — Le livre de Zacharie : Zacharie (I-VIII). — L'auteur des chapitres IX-XIV. — Le livre de Malachie.*

## CHAPITRE V. — LA LITTÉRATURE APOCALYPTIQUE. . . . .

Le livre de Daniel . . . . . 89

## CHAPITRE VI. — LES LIVRES APOCRYPHES .

§ 1. Livres historiques. . . . . 93

*Premier livre des Maccabées. — Second livre des Maccabées. — Troisième livre des Maccabées. — Quatrième livre des Maccabées.*

§ 2. Livres polémiques et édifiants. . . . . 98

*Le livre de Judith. — L'Épître de Jérémie. — Le livre de Tobie. — Les additions au livre d'Esther. — Les additions au livre de Daniel. — Le livre de Baruch. — La prière de Manassé. — Le troisième livre d'Esdras et l'histoire des pages de Larius.*

§ 3. Livres gnomiques. . . . . 110

*La Sagesse au Jesus fils de Sirach ou l'Ecclésiastique. — La Sapience ou Sagesse de Salomon.*

## APPENDICE

### QUELQUES PAGES BIBLIQUES CARACTÉRISTIQUES D'ÉPOQUES

ET DE TENDANCES DIFFÉRENTES. . . . . 115

I. XII<sup>me</sup> siècle : Chant de Deborah. . . . . 115

II. VIII<sup>me</sup> siècle : Le prophète Esaië. . . . . 120

III. VI<sup>me</sup> siècle : Une page d'un livre de sagesse (Job) . . . . . 124

IV. VI<sup>me</sup> siècle : Un psaume . . . . . 127

V. V<sup>me</sup> siècle : Les grandes traditions des origines (Genèse). . . . . 129

VI. III<sup>me</sup> siècle : L'histoire des pages de Darius 133

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE . . . . . 140

## NOUVEAU TESTAMENT

INTRODUCTION. — Langue, manuscrits, anciennes versions, texte imprimé, critique du texte, canon . . . .	141
CHAPITRE I. — Les Evangiles synoptiques, p. 150. Evangile de Marc, p. 156. Evangile de Matthieu, p. 158. Evangile de Luc . . . . .	159
CHAPITRE II. — Le quatrième Evangile . . . . .	161
CHAPITRE III. — Le livre des Actes des Apôtres . . . . .	172
CHAPITRE IV. — Les Epîtres de Paul . . . . .	180
<i>Première section</i> : Epîtres dont l'authenticité est certaine . . . . .	186
<i>Seconde section</i> : Epîtres dont l'authenticité est moins assurée, parfois même contestée . . . .	192
<i>Troisième section</i> : Epîtres dont l'inauthenticité est certaine . . . . .	198
CHAPITRE V. — L'Epître aux Hébreux . . . . .	202
CHAPITRE VI. — Les Epîtres catholiques . . . . .	206
CHAPITRE VII. — L'Apocalypse . . . . .	217
CHAPITRE VIII. — Les livres apocryphes du Nouveau Testament . . . . .	225
§ 1. — Les Evangiles apocryphes . . . . .	225
§ 2. — Les Actes des Apôtres apocryphes . . . .	235
§ 3. — Les Epîtres apocryphes . . . . .	237
§ 4. — Les Apocalypses apocryphes . . . . .	238
APPENDICE. — Choix de textes du Nouveau Testament . . . . .	
I. — Evangile de Marc . . . . .	242
II. — Logia de Matthieu et Evangile de Matthieu . . . . .	256
III. — Evangile de Luc . . . . .	274
IV. — Quatrième Evangile . . . . .	281
V. — Actes des Apôtres . . . . .	291
VI. — Les Epîtres pauliniennes . . . . .	301
NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE . . . . .	317

## PRÉFACE

Aucun ouvrage religieux, chez aucun peuple, n'a été étudié comme la Bible. Toutes les questions qui peuvent se poser, pour chacun des écrits qui la composent, ont été examinées avec le plus grand soin, la plus réelle compétence, la plus profonde science par les savants qui se sont consacrés à l'étude de la Bible. Toutes n'ont pas été résolues, mais beaucoup ont reçu la solution qui s'impose en toute certitude, et éclaire le texte d'une manière lumineuse.

Ce sont les résultats les mieux établis de la critique biblique que nous présenterons au lecteur, en réduisant au minimum, c'est-à-dire à ce qui est strictement nécessaire, la démonstration des faits établis.

Dans la transcription simplifiée des noms propres et des mots hébreux, que nous avons adoptée, le groupe kh correspond, comme prononciation, à la *γ* espagnole ou au *ch* dur de la langue allemande.

---



# ANCIEN TESTAMENT

---

## INTRODUCTION

*Nom, langues, canon, texte, anciennes versions.*

L'Ancien Testament ou Bible (du grec *biblos*, livre) hébraïque est le recueil des livres religieux de l'antique Israël<sup>1</sup>. C'est dans l'Eglise chrétienne qu'on l'a nommé Ancien Testament ou Ancienne Alliance (le latin *testamentum* correspond au grec *diathêkê* qui signifie *alliance*). L'Ancien Testament est le livre de l'ancienne alliance que Dieu avait conclue avec Israël, le peuple élu. Le Nouveau Testament est le livre de la nouvelle alliance que Dieu a faite avec l'humanité pécheresse par l'intermédiaire de Jésus-Christ.

L'Ancien Testament est écrit dans deux langues sémitiques différentes mais apparentées : l'hébreu et l'araméen. Les fragments araméens sont d'ailleurs peu nombreux ; en voici la liste : Esdras IV, 8-VI, 18 et VII, 12-26 ; Daniel II, 4 b-VII, 28 ; Genèse XXXI, 47 ; Jérémie X, 11. L'hébreu dans plusieurs livres, présente des différences dialectales.

On a donné le nom grec de *canon* (*Kanôn*), qui signifie *règle*, au recueil des livres de l'Ancien Testament dont l'autorité religieuse est une norme en matière de foi. Ce sont les Chrétiens qui, le plus anciennement (les Pères de

<sup>1</sup> L'ordre des livres n'est pas le même dans la Bible hébraïque et dans les anciennes versions (traduction des Septante). Nous les grouperons, dans cet ouvrage qui ne s'inspire que de la science, dans un ordre à la fois logique et conforme à l'état actuel de la critique biblique.

l'Eglise au IV<sup>e</sup> siècle), ont attaché au mot *canon* l'idée d'un recueil de livres *divins*. Quant aux Juifs, qui ont présidé à la collection des livres de l'Ancien Testament, ils attribuaient une très haute autorité religieuse aux écrits de la Bible hébraïque, mais cette autorité était très inégale, suivant qu'il s'agissait de la Loi, des Prophètes ou des autres documents bibliques.

La raison première et fondamentale de la formation du canon de l'Ancien Testament a été le besoin religieux, qui a poussé les hommes pieux en Israël à recueillir les paroles des prophètes et à réunir les écrits composés par les autres auteurs hébreux, pour en faire la nourriture spirituelle du peuple élu. D'autres motifs ont contribué à la réalisation du même dessein, en particulier l'impérieuse obligation de mettre par écrit les lois et le droit coutumier, et le désir de conserver le souvenir du passé, les annales de la nation et de la royauté.

Le premier livre qui, d'après l'Ancien Testament, a été recueilli, le fut du vivant même de l'auteur : c'est la collection des discours du prophète Jérémie, qui, l'an 604 av. J.-C., dicta une partie de ses discours à son disciple Barouk, (Jér. XXXVI, 1 ss.) ; ce manuscrit ayant été brûlé, Jérémie, en 603, fit une nouvelle dictée de son livre, auquel il ajouta de nombreux passages (Jér. XXXVI, 32).

Plus tard, au V<sup>e</sup> siècle, apparaît le grand ouvrage, à la fois historique et législatif, qui comprend les six premiers livres de l'Ancien Testament et auquel on a donné le nom d'Hexateuque ; la rédaction définitive de ce recueil de lois et de faits eut lieu vers l'an 444. A la même époque on commençait à réunir les chants religieux ou psaumes.

Dans la période postérieure à l'exil des Juifs à Babylone, on se mit à retoucher et à réunir les livres historiques

de l'Ancien Testament, qui portent les noms de Juges, Samuel et Rois. La collection des Prophètes dut s'accroître en même temps, de sorte qu'au v<sup>e</sup> siècle avant J.-C. la Bible hébraïque était composée de la Loi (les cinq premiers livres), des écrits historiques qui vont depuis Josué jusqu'au second livre des Rois, d'un recueil des discours des prophètes et d'un groupe de psaumes.

Cette collection, telle qu'elle était formée au v<sup>e</sup> siècle, s'est accrue peu à peu sans qu'il soit possible de déterminer le moment précis de ces additions successives. Au II<sup>e</sup> siècle av. J.-C., c'est-à-dire à l'époque où s'achevait la traduction grecque de la Bible hébraïque, connue sous le nom de version des Septante, le canon de l'Ancien Testament existait sous la forme qu'il a maintenant, contenant le même nombre d'écrits dont il est actuellement composé.

Le texte primitif de l'Ancien Testament ne nous a pas été conservé tel qu'il a été écrit par les auteurs bibliques. En effet, les manuscrits les plus anciens que nous en possédons ne remontent pas au delà du x<sup>e</sup> siècle de notre ère. C'est dire que de nombreuses erreurs de transcription ont dû se glisser dans le travail des copistes qui nous ont transmis les livres de l'Ancien Testament. Les savants rabbins du Moyen Age, connus sous le nom de *Masôrètes* ou traditionalistes (du mot rabbinique *masôra* qui signifie *tradition*) et dont les travaux datent du vi<sup>e</sup> au xi<sup>e</sup> siècle, se sont efforcés de nous donner un texte aussi pur qu'ils pouvaient l'établir : c'est le texte *reçu* de l'Ancien Testament, que les hébraïsants modernes, en appliquant les méthodes scien-

tifiques, ont pu, dans une large mesure, corriger et améliorer. L'œuvre de la critique textuelle se poursuit d'ailleurs, sans qu'on puisse prévoir l'établissement d'un texte définitif.

Les traductions de l'Ancien Testament les plus importantes, dont la comparaison au texte hébreu du Moyen Age est si précieuse pour sa correction, sont par ordre de date les suivantes :

La version des Septante, traduction grecque qui a été faite entre le III<sup>e</sup> et le II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Elle parut à Alexandrie ; le nombre des septante collaborateurs, imaginé par la tradition, n'est autre que celui des membres du Sanhédrin d'Alexandrie, sous la protection et avec la collaboration duquel fut composé cet ouvrage, d'un genre alors absolument nouveau. Nous en possédons de bons et superbes manuscrits datant du IV<sup>e</sup> siècle de notre ère.

Les versions araméennes qui portent le nom de *Targôûm* (traduction) sont des paraphrases ou traductions fréquemment accompagnées d'un commentaire plus ou moins bref. Les deux plus importants Targôûm sont celui d'Onkelos sur le Pentateuque, dont la rédaction dernière est antérieure au V<sup>e</sup> siècle de notre ère, et celui de Jonatan ben Ousiel le plus remarquable des disciples de Hillel l'Ancien, (I<sup>er</sup> siècle av. J.-C.), sur les prophètes, qui a été remanié au début du IV<sup>e</sup> siècle de notre ère.

La version syriaque appelée *Pechîttô*, c'est-à-dire *la simple, la vulgaire*, (dans le sens de « la Vulgate »), a été commencée vers la fin du II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. Elle a une grande valeur et rend en général excellemment l'hébreu des auteurs bibliques.

Quant aux traductions latines, les plus anciennes, antérieures au IV<sup>e</sup> siècle de notre ère, ont été faites sur le grec des Septante. Celle qu'on a nommée la *Vetus Itala* (la vieille Italique), parce qu'elle était répandue en Italie, occupe la première place. L'illustre hébraïsant saint Jérôme, en 382, en entreprit la revision d'après le texte des Septante. Mais en 392, convaincu de l'insuffisance de cet essai de correction, il se mit à traduire en latin le texte hébreu de l'Ancien Testament. Cette œuvre importante fut achevée en 405. Malgré l'opposition très violente qu'elle rencontra au sein de l'Eglise, cette traduction nouvelle finit par s'imposer. Au XIII<sup>e</sup> siècle on se mit à appeler la version de saint Jérôme *Editio vulgata*, c'est-à-dire Vulgate.

---



## CHAPITRE PREMIER

### L'HEXATEUQUE.

#### § 1. NOM. — CONTENU.

Dès une haute antiquité (cinq siècles environ av. J.-C.), les Juifs ont donné aux cinq premiers livres de l'Ancien Testament le nom de *Loi* (*Tôrâh* en hébreu). Par ce mot ils entendaient un enseignement fondamental d'une valeur exceptionnelle ; le mot *Tôrâh* vient d'une racine hébraïque qui signifie *enseigner* ; plus tard il prit le sens de loi, la partie législative, dans les cinq premiers livres bibliques, occupant une place très importante.

Ce sont les traducteurs grecs qui les premiers donnèrent à ces cinq livres le nom de Pentateuque, qui signifie l'ouvrage en cinq parties. Les savants modernes ont préféré qualifier le recueil par le terme d'Hexateuque (l'œuvre en six parties), parce qu'ils ont joint aux cinq premiers écrits le livre de Josué.

L'Hexateuque offre une unité relative de sujet, qui ressort de son contenu et qui explique pourquoi on a pu le considérer en quelque sorte comme un seul ouvrage.

La Genèse raconte l'origine du monde, de l'humanité et de la race israélite, et rapporte l'histoire légendaire de ses patriarches. — L'Exode relate le séjour des Israélites en Égypte et leur sortie de ce pays, et raconte comment « les dix commandements » furent donnés par Dieu à Moïse sur le mont Sinaï. Ce livre contient une partie législative. —

Le Lévitique est presque entièrement un code. — Le livre des Nombres, qui renferme de nombreuses lois, reprend le récit de l'histoire d'Israël et raconte le séjour au désert et la conquête de la rive gauche du Jourdain. — Le Deutéronome répète le récit des destinées d'Israël depuis le séjour au Sinaï jusqu'au premier partage des terres conquises sur la rive gauche du Jourdain ; ce livre contient une importante partie législative. Il raconte la mort de Moïse, auquel succède Josué (le livre des Nombres a déjà mentionné cette succession). — Enfin le livre de Josué retrace la conquête de la Palestine (rive droite du Jourdain).

L'Hexateuque est un ouvrage d'une grande étendue ; le nombre des chapitres en est de 211 <sup>1</sup>.

Quant aux titres des six parties, qui sont dus aux traducteurs grecs, en voici la signification : Genèse veut dire origine, création ; Exode sortie (d'Egypte) ; Lévitique qui concerne les lévites (à cause des lois sacerdotales) ; Nombres ainsi nommé à cause des dénombrements généalogiques par lesquels débute le livre ; Deutéronome signifie répétition de la loi (ce livre, en effet, répète en majeure partie ce qui a été dit dans l'Exode et les écrits suivants) ; Josué, ainsi désigné parce que les événements racontés ont eu lieu sous la dictature de ce chef <sup>2</sup>.

Les livres de l'Hexateuque ne portent pas de noms d'auteurs. La tradition juive, qui, sur cette question, s'est lentement formée, a fini par attribuer la Loi (le Pentateuque <sup>3</sup>) à Moïse, y compris le récit de sa propre mort.

<sup>1</sup> La Genèse a 50 chapitres, l'Exode 40, le Lévitique 27, les Nombres, 36, le Deutéronome 34 et Josué 24.

<sup>2</sup> Dans le texte hébreu, les cinq premiers livres ont pour titres le ou les premiers mots des livres ; le sixième est intitulé *lehôchoua* (Josué).

<sup>3</sup> Quant au livre de Josué, on l'attribuait, à Josué.

Au Moyen Age, le Talmud de Babylone (Baba Bathra fol. 15 a) affirme que Dieu a révélé à Moïse les huit derniers versets du Deutéronome, où Moïse lui-même raconterait sa mort.

A cette affirmation inouïe, qui devait un jour soulever de toute nécessité des doutes sur la mosaïcité du Pentateuque, vinrent s'ajouter, plus tard, les contradictions qu'on relevait dans les récits historiques et dans les législations, les répétitions dans l'histoire et dans la loi, les relations d'historicité suspecte, les récits parallèles d'un même fait, les liens factices entre parties historiques et législatives, les variétés et les différences de forme (style et langue), etc. Mais il fallut de nombreux siècles pour que ces observations critiques se fissent jour et se précisassent et nous devons descendre jusqu'au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle pour en trouver la formule scientifique.

## § 2. FONDATION DE LA CRITIQUE SCIENTIFIQUE DE LA BIBLE : ASTRUC.

Ce fut la gloire d'un savant français, le professeur de médecine Astruc (1684-1766), qui enseigna la science médicale à Montpellier et à Paris, de fonder sur une base scientifique la critique biblique. Astruc a été un véritable initiateur.

Ce n'est que dans sa vieillesse qu'il publia un ouvrage anonyme dont le titre est caractéristique : *Conjectures sur les mémoires originaux dont il paraît que Moïse s'est servi pour composer le livre de la Genèse* (Bruxelles, 1753). Ce travail très remarquable, a pour fondements les contra-

dictionnisme que présente la Genèse, les anachronismes qu'en y relève et l'emploi, selon les fragments, des noms de Dieu Elohim et Jéhovah. Astruc a été le premier à constater ce fait extraordinaire et capital que, dans la Genèse, dans certains passages Dieu est toujours appelé Elohim (nom général de la divinité en hébreu) et que dans d'autres il n'est connu que sous le nom de Jéhovah (nom particulier du dieu d'Israël) <sup>1</sup>.

Astruc, en décomposant la Genèse, y trouvait : 1<sup>o</sup> toute une série de fragments Elohim, qui constituent le mémoire original A ; 2<sup>o</sup> toute une autre série de fragments Jéhovah, constituant le mémoire original B ; 3<sup>o</sup> les passages qui ne contiennent pas le nom de Dieu et qui sont une troisième répétition de certains faits (le déluge, par exemple), formant un troisième document C ; 4<sup>o</sup> les passages où ne paraît pas le nom de Dieu et qui semblent étrangers à l'histoire des Hébreux, formant le document D. Moïse qui, d'après Astruc, avait conservé l'ordre en colonnes dans son travail de préparation, a mis bout à bout les fragments ou les a reliés entre eux par des transitions. Les mémoires A et B sont les sources de beaucoup les plus importantes.

Il est évident qu'Astruc se représentait Moïse consultant des documents et travaillant comme un savant du XVIII<sup>e</sup> siècle. Il y a une certaine naïveté dans sa conception de l'œuvre qu'il attribue à Moïse, et l'on remarque qu'en n'ayant aucun doute sur la mosaïcité de la Genèse, il avait encore de très fortes attaches à l'opinion traditionnelle.

<sup>1</sup> La prononciation de ce nom sacré, dans l'antique Israël, comme l'ont établi les recherches des nébraisants modernes, était *Jahvéh*, mot dont on ignore la signification. La traduction *Eternel*, d'un usage courant, est problématique. Nous emploierons dans la suite de cet ouvrage la transcription *Jahvéh*.

Mais il n'en reste pas moins que la distinction entre les fragments élohistes et jéhovistes était une découverte géniale, qui fut le point de départ de tout ce merveilleux travail critique qui, dans les dernières années du XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup>, a donné naissance aux ouvrages de critique biblique, d'un caractère absolument scientifique, de Graf, de Kayser, de Reuss, tous trois Alsaciens, de Kuenen, de Wellhausen, de Renan, de Loisy, etc., pour ne citer que quelques-uns des noms les plus illustres de l'école critique.

### § 3. ANALYSE ET DISSECTION DE L'HEXATEUQUE : OUVRAGES, AUTEURS ET ÉPOQUES.

#### 1. — *Fragments archaïques.*

Il y a dans l'Hexateuque des fragments d'antiques documents : ce sont, pour la plupart, des citations de poésies archaïques. Nous connaissons même les titres de deux vieux recueils de chants, remontant à l'époque héroïque d'Israël : *Le livre des guerres de Jahvéh* (cité Nom. XXI, 14) et *Le livre du droit* (cité Josué X, 13 et aussi 2 Sam. I, 18). Ces collections datent des temps de l'ancienne royauté ; mais il est impossible d'en fixer l'époque.

Les fragments poétiques les plus archaïques et les plus importants, dont plusieurs sont certainement antérieurs au XII<sup>e</sup> siècle, sont les suivants :

*Le chant de bénédiction et de malédiction de Jacob* (Gen. XLIX, 2-27).

*Le cantique de Moïse sur la sortie d'Égypte* (Ex. XV, 1-19).

*Le chant de la source ou du puits de Beër* (Nom. XXI,



17-19), qui est peut-être le plus antique morceau poétique sémitique :

« Monte, source ! Acclamez-la !  
Ce puits, que des princes ont creusé,  
Que les grands du peuple ont ouvert  
Avec le sceptre, avec leurs bâtons,  
Est un don du désert ! »

*Les oracles de Balaam* (Nom. XXIII et XXIV).

*Le cantique de Moïse* (Deut. XXXII, 1-43).

*Le chant de la bénédiction de Moïse* (Deut. XXXIII).

*Les deux vers du chant du soleil* qui nous sont conservés dans le livre de Josué (X, 12-13), qui célèbrent la victoire remportée sur les Amorrhéens. et où on lit ces mots célèbres :

« Soleil, arrête-toi sur Gabaon,  
Et toi, lune, sur la vallée d'Ajalon.  
Et le soleil s'arrêta et la lune se tint immobile,  
Jusqu'à ce que la nation se fût vengée de ses ennemis. »

Par ces paroles frappantes, le poète voulait décrire la longueur du combat dans une journée et une nuit qui semblaient ne devoir jamais finir.

Il y a en tout dix-huit fragments poétiques.

## 2. — *Le Deutéronome.*

Il y a dans le Deutéronome un ensemble de chapitres parfaitement distinct et nettement séparé du reste du livre : ce sont les chapitres V à XXVI. Dans ces chapitres, le groupe XII à XXVI forme une législation complète (lois cérémonielles, civiles, politiques et pénales), et le fragment V à XI est une introduction au corps de cet ouvrage, qu'on

a appelé le Deutéronome primitif, introduction d'un caractère plus historique que législatif (le décalogue s'y trouve). L'unité de ce recueil est confirmée par le style très spécial et la langue particulière de l'auteur ou des auteurs anonymes, qui emploient nombre de termes et de tournures qui constituent l'originalité de leur manière d'écrire.

Quant aux chapitres I à IV et XXVII à XXXIV (le dernier), ils sont de rédacteurs différents, mais appartenant à la même école. Le style et l'esprit du Deutéronome primitif (V à XXVI) sont si caractéristiques qu'ils ont donné naissance à un groupe d'écrivains anonymes de même tendance. C'est à un rédacteur de cette école qu'il faut rattacher quelques remaniements très visibles du livre de Josué.

Le Deutéronome est le livre monothéiste par excellence de l'Ancien Testament. La proscription violente du polythéisme et de l'idolâtrie, contre lesquels il édicte la peine de mort, ses appels perpétuels au lieu de culte unique, symbole de l'unité divine (Jérusalem n'est pas nommée, parce que Moïse est considéré par les rédacteurs comme étant l'auteur de l'ouvrage), le rôle éminent attribué aux prophètes dont la prédication a pour but d'implanter le monothéisme en Israël, la réforme de la religion et du culte que cet ouvrage d'une éloquence puissante, rédigé sous la forme d'un discours mis dans la bouche de Moïse, appelle et suppose, tous ces faits nous reportent à une époque religieuse importante de l'histoire d'Israël. Une seule période de cette histoire correspond à ces faits : c'est celle de Josias, roi de Juda, au temps de sa grande réforme monothéiste (2 Rois XXII et XXIII).

Cette réforme, accomplie par les prophètes, ne fut rendue possible que sous la pression terrifiante d'un grand évé-

nement extérieur : nous voulons parler de l'invasion des Scythes dans l'Asie occidentale en 630, invasion qui menaça la Palestine et Jérusalem en 626. Mais les Scythes ne firent que longer la côte, pressés qu'ils étaient de pénétrer en Egypte.

Les prophètes qui, depuis longtemps, préparaient une réforme monothéiste, profitèrent de cet événement providentiel pour lancer, sous le nom de Moïse, cette ardente prédication en faveur du monothéisme, qui était en même temps la fixation de la loi traditionnelle régnante, loi affirmant solennellement à chacune de ses pages qu'il n'y a qu'un seul Dieu, Jahvéh d'Israël.

La fraude pieuse, qui consista à cacher ce « Livre de la Loi », dans le temple, où le grand prêtre fut censé le découvrir (2 Rois, XXII, 3-10), était un procédé courant dans l'antiquité, qui ne portait atteinte ni aux auteurs du livre ni à l'autorité de l'écrit. Dans l'ancienne Egypte, on conférait une autorité divine au « Livre des morts », qui était comme une bible de la religion égyptienne, en en murant des manuscrits dans les fondations des temples, sous les statues mêmes des divinités.

La découverte du « Livre de la Loi » dans le temple de Jérusalem eut lieu la dix-huitième année du règne de Josias. Le Deutéronome primitif, dont l'identification à ce Livre de la Loi est certaine, a donc été écrit peu de temps avant la réforme de Josias, ce qui nous reporte environ à l'an 621. Les additions, qui ont été faites à cet ouvrage, sont des années qui ont suivi cette date.

### 3. — *Le Code de l'Alliance*

On a donné le nom de *Code de l'Alliance* au petit recueil de lois qu'on trouve dans le livre de l'Exode (XX, 23—

XIII, 19). Ce petit code, qui offre des rapports intéressants avec la législation du Deutéronome, a une véritable unité et une originalité frappante.

Ce code ne connaît que trois fêtes religieuses, toutes d'un caractère agricole : la fête des pains sans levain, la fête de la moisson et celle de la récolte (Ex. XXIII, 14-16). Le Deutéronome, qui ne reconnaît aussi que ces trois fêtes, leur donne des noms nouveaux, témoins d'un état de civilisation plus avancé et tous en relation avec l'histoire antique d'Israël : la fête de Pâques (sortie d'Égypte), la fête des semaines, ainsi nommée par rapport à celle de Pâques dont elle est séparée par sept semaines, et celle des tabernacles ou abris en feuillages, en souvenir du séjour au désert, après la sortie d'Égypte (Deut. XVI, 1-17).

Le Code de l'Alliance (Ex. XXII, 29-30) ordonne à l'Israélite de *donner à Dieu le premier-né de ses fils*, ainsi que le premier-né de sa vache et de sa brebis. Le Deutéronome (XV, 19) prescrit à l'Israélite de *consacrer à Dieu* tout premier-né de son bétail gros et menu ; aucune mention n'est faite du premier-né de l'homme, et, dans les autres livres législatifs de l'Ancien Testament, il n'est parlé, au sujet des premiers-nés humains que de *consécration* et en même temps de *rachat* (Ex. XIII, 2 et 13. Nom. III, 13 et XVIII, 15, textes appartenant à des législations très postérieures). Il est de toute évidence que l'expression *donner à Dieu le premier-né de ses fils* est archaïque et nous reporte à un temps reculé de l'histoire d'Israël.

En dernier lieu, le Code de l'Alliance (Ex. XXI, 2) et le Deutéronome (XV, 12) assignent la même durée à l'esclavage de l'Hébreu, à savoir six ans. Seul le Code de l'Alliance mentionne une clause spéciale relative à la femme et à l'enfant de l'esclave hébreu (Ex. XXI, 4-6), qui était

tombée en désuétude à l'époque du Deutéronome, qui fait aucune allusion.

Les auteurs de la législation deutéronomique ont certainement connu le Code de l'Alliance ; c'est ce qui résulte de ces comparaisons de textes. L'antiquité d'ailleurs de ce petit code apparaît non seulement dans les préoccupations agricoles qui dominent cette législation, mais dans la dureté du talion (Ex. XXI, 23-25), qui nous rappelle les mœurs cruelles de l'antiquité orientale<sup>1</sup> et que les législations postérieures d'Israël reproduisent sans conviction<sup>2</sup> comme une loi des temps passés (Deut. XIX, 21 et Lévit. XXIV, 17).

Tous ces indices nous reportent pour le Code de l'Alliance à un âge reculé. Mais cet ouvrage ne contenant en lui-même aucune indication précise d'époque, nous ne pourrions déterminer celle-ci qu'en examinant l'œuvre des rédacteurs élohiste et jahviste, dans laquelle le Code de l'Alliance trouve inséré.

#### 4. — *L'Ouvrage de l'Elohiste et du Jahviste.*

L'Elohiste et le Jahviste<sup>3</sup> ont écrit chacun une chronique et leurs écrits ont été fondus plus tard par un rédacteur.

<sup>1</sup> On sait que le code babylonien de Hammourabi, qui remonte à 2.000 ans environ av. J.-C., édicte à plusieurs reprises dans ses articles la peine du talion.

<sup>2</sup> On voit par le Talmud et par les écrits rabbiniques du Moyen Âge, que la dureté du talion était considérée, dans l'antique Synagogue comme n'ayant jamais été abolie dans l'ancien Israël. La constance de cette tradition nous oblige à reporter une antiquité reculée en Israël la promulgation et l'application de cette loi.

<sup>3</sup> On a souvent donné, dans la critique biblique, le nom de second Elohiste à l'auteur que nous appelons, pour simplifier, l'Elohiste. Dans cette conception, le premier Elohiste est l'ancien document Elohim d'Astruc, auquel les savants donnent aujourd'hui un autre nom que nous lirons plus loin. Nous appelons Jahviste, comme le fait couramment, l'auteur qu'on appelait autrefois Jéhoviste (l'ancien document Jéhovah d'Astruc).



un seul ouvrage à tel point que la nécessité s'impose à de parler conjointement de ces deux auteurs. est seulement depuis le chapitre XX de la Genèse nous observons les traces assez suivies d'un auteur, qui le Dieu Elohîm et qui se distingue soit de l'ancien ment Elohîm d'Astruc, soit de l'auteur jahviste. ns entrer dans le détail<sup>1</sup>, le travail de l'Elohiste se uive principalement dans les chapitres de la Genèse XXII, XXXI-XXXII, XL-XLII, XLV et L ; ailleurs ce livre, il n'apparaît que d'une façon très fragmentaire. e l'Exode, ce sont surtout les chapitres III, XVII-XVIII X, dans les Nombres les chapitres XI-XIV, XVI, XXIV. Rien dans le Lévitique. Dans le Deutéronome a presque aucune trace de l'Elohiste. Enfin dans Josué, surtout le chapitre XXIV qui contient des fragments estes.

qui distingue l'auteur élohiste et permet d'en retrouver traces, c'est son style particulier, ce sont les formes de age qui lui sont propres et certains traits frappants : seulement il emploie le mot Elohîm pour désigner Dieu, ne après qu'Elohîm s'est révélé sous le nom de Jahvéh Mont Sinaï (Ex. III), mais il donne toujours au Sinaï le de Horeb ou de « montagne de Dieu » ; il désigne ours les habitants de l'ouest de Canaan ainsi que ceux est, au delà du Jourdain, sous l'appellation d'Amor-

our le détail des textes se rattachant aux divers documents et auteurs de l'Hexa- e, voyez la traduction de l'Ancien Testament, en cours de publication, dite du enaire de la Société biblique de Paris ». La traduction de la Genèse a paru, s, en 1916. En marge, des lettres majuscules indiquent la répartition des docu- et auteurs. Il en est de même dans l'excellente traduction allemande de l'An- Testament de E. Kautzsch ; nous recommandons spécialement la seconde édi- arue à Fribourg-en-Brisgau et à Leipzig, en 1896.

rhéens ; pour lui le nom du beau-père de Moïse est Jéthro, etc., etc.

L'Elohiste a inséré dans son ouvrage le Code de l'Ailiance, avec lequel il présente de fréquents rapports de style. Il a consulté d'anciens documents, par exemple le Livre des guerres de Jahvéh. Il écrit d'une manière simple ; il est riche en faits.

En suivant son récit à travers l'Hexateuque, on constate que l'Elohiste ne s'occupait pas seulement, dans sa chronique de l'histoire patriarcale, mais aussi du séjour en Egypte et de la sortie de ce pays, ainsi que de l'établissement d'Israël en Canaan. On remarque en outre, par les localités qu'il mentionne, qu'il était du royaume du nord ; c'est ainsi que tout ce qui concerne Sichem, le lieu saint qui appartenait à ce royaume, lui est particulièrement cher ; il y revient souvent (Gen. XXXIII, 19 s. XXXV, 4. etc.). Quant à l'époque où cet auteur a vécu, nous chercherons plus loin à la déterminer.

L'auteur jahviste a laissé des traces si profondes dans l'Hexateuque qu'il a été le premier à paraître le plus distinctement aux yeux des critiques.

Sans entrer dans le détail, l'ouvrage du Jahviste se retrouve principalement dans les chapitres suivants de la Genèse II-IV, XII-XIII, XVIII-XIX, XXIV, XXVI-XXVII, XXIX-XXX, XXXII-XXXIII, XXXVIII-XXXIX, XLIII-XLIV, XLVII et L. Dans l'Exode on en suit les traces dans les chapitres I-XV, où il est étroitement uni à l'Elohiste, XIX-XXIV et XXXII-XXXIV. Dans les Nombres on le trouve également mélangé au texte élohiste, plus spécialement dans les chapitres X, 29-32, XI, 4-35 et XXI, 1-3.

en dans le Lévitique. Dans le Deutéronome, quelques versets dans les chapitres XXXI et XXXII. Dans Josué des places dans les chapitres I-XII, etc., et surtout au chapitre VII, 14-18.

L'auteur jahviste a lui aussi son style particulier, très appant, très imagé, très mouvementé, et il emploie des expressions hébraïques et des mots de sa langue, qui le différencient très nettement de l'Elohiste. Comme nous avons dit, son nom lui vient de l'usage constant qu'il fait en parlant de Dieu, du terme de Jahvéh.

Les théories qu'il formule sur les origines du monde et du mal, les traditions, communes à d'autres Sémites, qu'il recueillies sur ces origines, le point de vue plus théocratique et plus systématique auquel il se place, indiquent de toute évidence un auteur d'une époque plus réfléchie, tant moins ancienne que celle où a vécu l'auteur élohiste. Le sujet qu'il traite dans son livre est le même que celui de l'Elohiste; il suit un plan analogue à celui de son devancier.

Quant à la patrie du Jahviste, il faut la chercher dans le pays de Juda, c'est-à-dire dans le royaume du sud. C'est ce qu'établit d'une manière péremptoire le récit relatif à l'histoire de Juda et de Tamar, racontée au chapitre XXXVIII de la Genèse, et qui nous explique l'origine des trois branches de la tribu de Juda. Cette narration détaillée d'un fait qui n'intéressait que les habitants du sud de la Palestine, n'avait d'importance que pour Juda : c'est un récit de tribu judéenne.

Il nous reste à examiner la question d'époque.

L'ouvrage de l'Elohiste et du Jahviste, considéré comme un tout et tel qu'il se présente dans la Bible, est de toute

évidence antérieur au Deutéronome. Nous avons déjà établi ce fait pour sa partie législative (Code de l'Alliance). Quant à la partie historique, nous constatons que les événements relatés dans le Deutéronome (chap. I-IV), et très fragmentairement disséminés dans le reste du livre, ne sont, soit qu'un pâle résumé, soit qu'un simple écho des faits racontés dans l'Exode et les Nombres.

Ce qui caractérise d'une manière frappante cet ouvrage, c'est l'inspiration prophétique qui anime ces pages monothéistes et morales. Dans ces temps reculés, antérieurs au VII<sup>e</sup> siècle (époque du Deutéronome), seuls les prophètes représentant l'élite d'Israël, étaient capables de les écrire. Cela est si vrai que la critique a désigné cet ouvrage sous l'appellation générale de *groupe prophétique* (Kuenen).

L'ouvrage de l'Elohiste et du Jahviste date du grand mouvement prophétique qui a fait la gloire du peuple juif. Dans le royaume d'Israël, c'est au IX<sup>e</sup> siècle que ce mouvement s'est déclaré (Elie et Elisée), pour se poursuivre au siècle suivant (Osée). Dans le royaume de Juda, c'est au VIII<sup>e</sup> siècle que le prophétisme brille de son plus vif éclat (Amos, Esaïe, Michée). C'est donc au cours des IX<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> siècles que l'œuvre anonyme de l'Elohiste et du Jahviste a été écrite.

Le travail de l'Elohiste me paraît plus ancien que celui du Jahviste, et je fonde cette antériorité sur la maturité de la pensée du Jahviste, qui suppose une période plus avancée de la civilisation israélite. L'Elohiste, qui appartient au royaume du nord, pourra donc être placé au IX<sup>e</sup> siècle, et le Jahviste, qui est du sud, au VIII<sup>e</sup>. Mais il ne faut pas séparer par un trop grand espace de temps nos deux auteurs, dont les écrits ont été remaniés et amalgamés par un rédacteur qui a vécu avant la publication du Deutéronome (621).

L'œuvre de l'Elohiste et du Jahviste a donc vu le jour très vraisemblablement entre les années 850 et 750. Quant au Code de l'Alliance, inséré dans l'ouvrage de l'Elohiste, il faut lui assigner comme date le IX<sup>e</sup> siècle.

### 5. — *Le Code du Lévitique (chapitres XVII-XXVI),*

Les chapitres XVII-XXVI forment, dans le livre du Lévitique, un code à part, dont le début est une brève introduction (XVII, 1-2) et dont la conclusion est constituée par les bénédictions qui seront répandues sur les observateurs de la loi et les malédictions qui atteindront ses transgresseurs: c'est ce que nous lisons au chapitre XXVI.

Ce recueil de lois cérémonielles, religieuses, civiles et pénales, distinct aussi du « Code sacerdotal », dont nous parlerons plus loin, a son style particulier et ses expressions spéciales très caractéristiques.

Les auteurs de ce code, comme on le constate par la comparaison des textes, connaissent les législations anciennes du Code de l'Alliance et du Deutéronome.

A quelle époque remonte-t-il ? Par la langue et le style, il offre de frappants rapports avec les pages que nous possédons d'Ezéchiel ; il présente aussi avec le prophète de l'exil des rapports de fond, et ces relations sont si étroites que plusieurs critiques (Graf, Kayser, etc.) ont pensé soit qu'Ezéchiel était l'auteur de ce code, soit qu'il avait pris part, avec des collaborateurs, à sa rédaction, un code étant toujours une œuvre collective.

Ce code fait allusion de la manière la plus précise à l'exil ; c'est dans l'avenir qu'il place le retour d'Israël dans sa patrie. Il a donc été composé pendant la période de l'exil en Babylonie.

6. — *Le Code ou Écrit sacerdotal.*

Cet ouvrage a été désigné sous le nom de code, parce que son contenu est essentiellement législatif et que l'histoire n'y paraît que dans ses rapports avec la législation. Au point de vue historique, il s'étend des origines du monde et de la nationalité israélite jusqu'à l'établissement du peuple dans le pays de Canaan.

Les débuts de cet ouvrage sont très visibles au commencement de la Genèse, dans ce qu'Astruc appelait le document Elohim. C'est à ce livre qu'il faut, en effet, rapporter le premier récit de la création (Gen. I-II, 4 a). Nous trouvons la suite de cet ouvrage dans les chapitres de la Genèse : V (généalogie d'Adam), VI (déluge), puis fragmentairement surtout dans les chapitres VII-XII, XVII, XXIII et XXXIV. Dans l'Exode, nous le retrouvons principalement dans les chapitres VI, XVI, XXV et XXXV-XL. Le Lévitique lui appartient entièrement, y compris le Code XVII-XXVI que nous en avons détaché, mais que ses compilateurs avaient annexé à leur œuvre. Dans les Nombres, ce sont les chapitres I-X, XIII, XV-XVII, XXV, XXXIII-XXXVI qui renferment le plus de textes relevant du Code sacerdotal. Dans le Deutéronome quelques versets seulement à signaler. Dans Josué enfin nous trouvons des traces de cette compilation surtout dans les chapitres XV et XIX-XXII.

Le Code sacerdotal, lorsqu'il raconte des événements, les exagère et les idéalise à la gloire du clergé. C'est ainsi qu'il nous montre, à la sortie d'Égypte, les *deux millions*<sup>1</sup> d'Israé-

<sup>1</sup> Le livre des Nombres compte, au recensement des douze tribus (moins la tribu de Lévi) fait par Moïse au désert du Sinaï 603.550 hommes en état de porter les armes (Nom. I, 45), et de plus 22.000 Lévites mâles (Nom. III, 39). Si l'on évalue le nombre des femmes et celui des hommes ou trop jeunes ou trop âgés pour le service mili-

lites traversant processionnellement la presqu'île du Sinaï, le corps sacerdotal à leur tête (Nom. X) : c'est une marche triomphale du clergé entraînant tout le peuple à sa suite. Le partage fait d'avance du pays de Canaan entre les onze tribus qui portent les armes, la préfixation utopique et la prédétermination des villes et des territoires lévitiqes, les détails minutieux donnés sur la construction du tabernacle, qui paraît n'être qu'une projection dans le passé du temple de Jérusalem, tous ces faits supposés ont un caractère d'idéalisme qui ne correspond à rien dans la réalité historique.

Les rapports que nous pouvons établir entre le Code sacerdotal et le livre du prophète Ezéchiel vont nous conduire à la fixation de l'âge de ce recueil législatif. Ces relations établissent indubitablement la postériorité du Code sacerdotal, qui ne peut avoir été formé qu'après l'exil à Babylone.

Plusieurs faits très précis ressortent de cette comparaison ; nous n'en citerons que les plus frappants.

Dans Ezéchiel, la distinction entre prêtres et lévites<sup>1</sup> est établie sur le principe suivant : les prêtres sont les descendants du prêtre Sadok, l'un des deux sacrificateurs à la tête du sacerdoce au temps de David ; si les lévites n'occupent que les charges inférieures dans le service du temple, c'est qu'ils ont été autrefois idolâtres et exclus par là du haut clergé (Ez. XLIV, 10-16, etc.). Dans le Code sacerdotal, la différence entre prêtres et lévites est fondée sur une question de généalogie ; les prêtres seuls sont les descendants

taire des onze tribus guerrières, et qu'on y ajoute celui des femmes et des enfants de la tribu de Lévi, on trouvera que le total de deux millions n'a rien que de très plausible.

<sup>1</sup> Le Deutéronome, lui, ne connaît que les *prêtres lévitiqes* (c'est l'expression dont il se sert). Il n'y avait pas à cette époque, les deux classes de fonctionnaires dans le clergé, qui n'ont existé que beaucoup plus tard.

Aaron, tandis que les lévites descendent de Lévi (Nom. VIII, etc.). Si Ezéchiel avait connu la thèse soutenue par ses auteurs du Code sacerdotal, il est peu probable qu'il ait mis en avant son explication historique de l'infidélité des lévites.

Ezéchiel ignore le grand prêtre, le souverain pontife chef du clergé, dont parle le Code sacerdotal. C'est le prince seul, au temporel et au spirituel, est à la tête de la nation (Ez. XLIV, 3; XLV, 7-9. etc.). Si la fonction du souverain pontife avait existé au temps d'Ezéchiel, le prophète n'aurait pas pu n'en tenir aucun compte : c'est qu'avant cette période de l'exil, il n'y avait jamais eu de grand prêtre unique à la tête du clergé israélite.

Ezéchiel ignore complètement les quarante-huit villes vitiques du Code sacerdotal ; il n'aurait pu d'un trait de plume rayer des lois d'Israël cette institution, si elle avait existé de son temps.

Il ignore aussi la « fête des expiations », établie par le Code sacerdotal le dixième jour du septième mois (Lév. XIII, 27) ; mais il en instaure lui-même une, du même genre, le septième jour du premier mois (Ez. XLV, 20).

D'autres divergences, aussi caractéristiques, existent entre Ezéchiel et le Code sacerdotal sur les questions suivantes : dîmes (à qui reviennent-elles ?), rituel des fêtes, etc.

Il résulte de la comparaison précédente que le Code sacerdotal est postérieur à l'exil. Après l'exil, c'est uniquement à l'époque de la construction du second temple que cette législation cléricale a pu être compilée et introduite en Israël. Comme nous le raconte le livre de Néhémie (VII-X), elle le fut sous la direction d'Esdras, et d'une façon solennelle, vers l'an 444.



C'est au cours de ce v<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ que les derniers rédacteurs de la grande charte d'Israël, comme on l'a quelquefois appelée, ont donné la forme qu'il revêt encore aujourd'hui, à l'ensemble de livres que nous désignons sous le nom d'Hexateuque, produit d'un lent travail de quatre à cinq fois séculaire (du ix<sup>e</sup> au v<sup>e</sup> siècle), sorte d'encyclopédie historique, législative, morale et religieuse, de l'antique Israël.

---

## CHAPITRE II

### LES LIVRES HISTORIQUES

Tous les livres d'histoire de l'Ancien Testament ont été écrits à la gloire de la théocratie israélite <sup>1</sup>. Dieu seul règne en Israël ; les chefs, les princes et les rois ne sont que ses agents, ses délégués, ses représentants. Cette apologie de la théocratie se présente sous trois formes ou tendances différentes : théocratie nationale, théocratie sacerdotale, légende pieuse.

#### A. *Les livres historiques écrits au point de vue théocratique national.*

##### § 1. LE LIVRE DES JUGES <sup>2</sup>

Le titre de ce livre dans le texte hébreu, est *Chôphthîm*, mot qui signifie souvent *juges*, au sens habituel que nous donnons à ce nom, mais qui, dans la langue hébraïque, a aussi et fréquemment la signification de chef militaire. En fait, les juges (traduction traditionnelle), dont il est question dans cet ouvrage, sont des dictateurs qui ont exercé leur autorité, pour un temps limité, sur telle ou telle tribu d'Israël, à l'époque reculée de la conquête de la Palestine.

<sup>1</sup> Lire l'exposé de la théorie théocratique Juges II, 6-23.

<sup>2</sup> Le livre des Juges compte 21 chapitres.

Le livre des Juges renferme l'histoire partielle et fragmentaire des Israélites depuis la mort de Josué et l'achèvement de la conquête du pays de Canaan jusqu'aux derniers temps précédant l'établissement de la monarchie. L'ouvrage se divise en trois parties : I-II, 5 conquête de Canaan ; II, 6-XVI histoire épisodique des douze juges ; XVII-XXI sorte d'appendice, dans lequel sont racontés deux faits typiques de cette époque (l'histoire de Mîcâ et le scandale de Guibea), tous deux nous donnant des renseignements intéressants sur l'état religieux et moral de cette antique période.

L'historicité des récits rapportés soulève de nombreux doutes ou de graves difficultés. Il n'y a pas de chronologie : nous ignorons l'époque où les divers juges ont vécu ; de plusieurs nous ne connaissons que les noms. Parmi les autres, il en est un qui n'a aucun caractère historique, c'est Samson, dont la légende nous est longuement retracée. La légende de Samson, dont le nom désigne un héros « solaire », n'est en réalité qu'une des nombreuses formes que nous possédons du mythe solaire : Samson accomplit douze travaux comme Hercule (le soleil traversant les douze signes du zodiaque) ; sa force réside dans ses cheveux (les rayons du soleil) et sa carrière se divise en deux phases : période de victoire (le soleil victorieux de l'été) et période de déclin (le soleil d'hiver).

Le livre des Juges est toutefois loin d'être sans valeur ; il renferme d'importants et antiques documents, dont le plus remarquable est le chant archaïque de Deborah (V), qui nous reporte au moins au XII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. L'apologue des arbres qui veulent nommer un roi (IX, 8-15) est aussi très ancien, et on peut en dire autant de traits frappants de l'histoire de plusieurs juges (Jephté, Abimelek, etc.)

Le problème de l'époque, à laquelle ce livre a été composé, est difficile à résoudre. Plusieurs auteurs y ont collaboré. Nous y trouvons des traces positives de l'écrivain jahviste (VIII<sup>e</sup> siècle) de l'Hexateuque dans les chapitres I et II ; nous y remarquons aussi l'influence très marquée d'un rédacteur de l'école deutéronomique (VII<sup>e</sup> siècle), qui a remanié l'ouvrage (I-XVI). Mais les parties archaïques du livre nous conduisent à penser qu'une « histoire héroïque d'Israël », datant vraisemblablement des premiers temps de la monarchie (X<sup>e</sup> siècle environ), est à la base de la narration. Les chapitres XVII-XXI forment un groupe à part, ancien lui aussi, en tout cas antérieur au remaniement deutéronomique. Quant à la rédaction, nous en ignorons le premier stade ; mais nous en connaissons les deux derniers : refonte deutéronomique du livre au VII<sup>e</sup> siècle et revision définitive après l'exil (V<sup>e</sup> siècle).

## § 2. — LE LIVRE DE RUTH<sup>1</sup>.

Rien n'est plus gracieux que l'histoire de Ruth, la Moabite, qui nous est racontée dans les quatre ou cinq pages du texte hébreu, qui portent son nom comme titre. L'épisode, qui se passe au temps des Juges, est si connu qu'il est à peine besoin de le rappeler.

Une famille de Juda, celle d'Elimelek, chassée par la famine, est allée s'établir au pays de Moab. Là, Naomi, la mère, perd successivement son mari et ses deux fils, qui avaient épousé des Moabites. Lorsque Naomi revient en Juda, l'une de ses belles-filles, Ruth ne veut pas se séparer d'elle et l'accompagne. Les deux veuves vont se fixer à

<sup>1</sup> Le livre de Ruth a 4 chapitres.

Bethléem, d'où Elimelek était originaire et où Naomi possédait encore une terre. C'est là que Ruth épouse un des proches parents de Naomi, nommé Boaz. Tel est le sec résumé de cette charmante histoire de famille.

Pourquoi les collecteurs du Canon juif ont-ils conservé dans l'Ancien Testament cette simple anecdote d'une famille de Bethléem ? La réponse à cette question se trouve à la fin du livre : Ruth mit au monde un fils, qu'on appela Obed et qui fut le père d'Isaï, père de David (IV, 17). Pour confirmer cette descendance, un rédacteur postérieur a ajouté une généalogie de David (IV, 18-22), qui, dans sa pensée, devait donner toute garantie à l'affirmation finale de l'auteur du livre.

Cette généalogie, malheureusement, soulève de grosses difficultés. Elle part de Peres, petit-fils de Jacob, pour aboutir à David, comptant ainsi onze générations, c'est-à-dire 440 ans (la génération humaine pour l'Ancien Testament est de 40 ans), pour une période qui comprend environ neuf siècles (approximativement 865 années). Cette généalogie est donc sans valeur.

Une autre difficulté, non moins grave, nous arrête au cours même du récit. Boaz, parent d'Elimelek, en épousant Ruth, veut racheter de Naomi le champ qu'elle possède. Mais il y a un plus proche parent qui a droit de rachat ; il doit donc, avant d'épouser Ruth, obtenir la renonciation de ce parent, qui lui concède ses droits, d'ailleurs, facilement. Cet incident fait allusion à la coutume bien connue de la législation hébraïque, qu'on désigne sous le nom latin de *lévirat*. Mais, comme l'indique l'emploi du mot latin *laevir*, qui signifie beau-frère, la loi de l'Ancien Testament n'admettait, pour exercer le droit de rachat, que le beau-frère de la veuve (Deut. XXV, 5-10), à l'exclusion de tout autre

parent, proche ou éloigné. Il y a donc dans le livre de Ruth un élément d'inhistoricité évidente.

Le seul moyen de sortir de toutes ces difficultés est d'adopter la solution du problème, que pose le livre de Ruth, qui a été proposée par l'hébraïsant Bertholet.

Le livre de Ruth doit être considéré comme un écrit tendanciel de l'époque de la restauration juive (v<sup>e</sup> siècle). En opposition à l'étroitesse d'Esdras et de Néhémie, les expulseurs, en ces temps-là, des femmes étrangères épousées par des Israélites, un partisan des mariages mixtes, vivant dans la même période, profitant d'une tradition sur l'origine de David, a composé, en faveur de l'ancienne coutume qu'Esdras et Néhémie voulaient abolir, une sorte de pamphlet, mettant sous l'autorité du nom du grand roi le maintien du vieil usage permettant à un Israélite d'épouser une étrangère.

### § 3. — LE LIVRE DE SAMUEL <sup>1</sup>.

Le livre de Samuel est un dans les manuscrits hébreux de l'Ancien Testament ; la division du texte original en deux livres date du xvi<sup>e</sup> siècle (Bible rabbinique de Bomberg, 1517). Dans la traduction des Septante et dans la Vulgate, ce livre porte le nom de I et II Rois, à cause de son contenu. Le titre hébreu de « Samuel » vient du rôle éminent que remplit ce prophète dans le cours des événements racontés.

La judicature de Samuel, l'avènement et le règne du premier roi Saül et l'histoire de David, tels sont les sujets traités dans cet ouvrage.

La valeur historique du livre est bonne, en général ;

<sup>1</sup> Cet ouvrage compte dans sa première partie 31 chapitres, et dans sa seconde 24.

l'auteur ne tait pas les actes blâmables de Saül et de David le héros national ; le caractère intrigant de Samuel, son opposition dissimulée et violente à l'établissement de la royauté sont mis en pleine lumière. Il ne cache point non plus l'existence aventurière de David avant son élévation au trône. Enfin, bien qu'il raconte beaucoup plus l'histoire des rois que celle du peuple d'Israël sous leurs règnes, les mœurs politiques et militaires de cette époque reculée apparaissent pleines de vie sous sa plume.

Le désordre de la fin du livre (2 Sam. XII-XXIV), les inégalités de la rédaction, tantôt très étendue, tantôt très abrégée, trahissent l'insuffisance des renseignements et des documents consultés.

Quelques morceaux poétiques, cinq en tout dont quatre attribués à David, sont insérés dans l'ouvrage. L'un de ces textes (2 Sam. I, 19-27), très mutilé, paraît fort ancien : c'est le « chant de l'arc », élégie de David sur la mort de Saül et de Jonathan ; l'auteur dit qu'il l'a extrait du « Livre du droit », antique recueil de chants, que nous avons déjà signalé. C'est un beau fragment poétique.

La pluralité des sources utilisées par l'auteur ressort des contradictions frappantes du récit. Nous n'en signalerons qu'une seule, qui met en évidence le fait que nous affirmons. Il s'agit de l'origine de la royauté en Israël : trois traditions différentes sur cet événement ont été conservées par notre auteur.

D'après l'une, Saül est désigné roi par le sort à Mispa, contre la volonté de Dieu, dont Samuel se fait l'interprète (1 Sam. VIII et X, 17-27). D'après la seconde, Jahvéh ordonne à Samuel d'oindre roi Saül<sup>1</sup>, pour sauver le peuple

<sup>1</sup> L'onction royale a lieu dans une ville dont le nom n'est pas donné dans le pays de Souph (V. 1 Sam. IX, 5).

de l'oppression philistine (1 Sam. IX, 1 - X, 16). D'après la dernière, Saül, simple laboureur, est proclamé roi à Gilgal, après la victoire que, chef improvisé, il a remportée sur les Ammonites (1 Sam. XI). Aucune conciliation n'est possible entre ces trois traditions.

Il résulte de l'examen approfondi du texte de Samuel que l'auteur a consulté comme sources :

1<sup>o</sup> *Documents judéens* : une antique histoire de David, d'origine judéenne, qu'on peut faire remonter à la fin du x<sup>e</sup> siècle ; une autre histoire de David, de même provenance, mais plus récente (ix<sup>e</sup> siècle) ; enfin une antique histoire de Saül, qui paraît être du même écrivain (ix<sup>e</sup> siècle).

2<sup>o</sup> *Documents éphraïmites* : une histoire plus récente, d'origine éphraïmite, de Samuel et de Saül (viii<sup>e</sup> siècle) d'autres récits isolés, de même provenance (ix<sup>e</sup> ou viii<sup>e</sup> siècle).

A quelle époque a vécu l'auteur primitif de cette compilation ? Entre le viii<sup>e</sup> et le vii<sup>e</sup> siècle. Qu'il soit antérieur au vii<sup>e</sup> siècle, cela est certain, parce que nous observons dans l'ouvrage des remaniements d'un rédacteur deutéronomique. On trouve d'ailleurs des traces de ces retouches deutéronomiques dans toute la série des anciens livres historiques.

Quant au dernier rédacteur qui a donné au livre la forme qu'il revêt encore, il faut le placer seulement au v<sup>e</sup> siècle.

#### § 4. LE LIVRE DES ROIS <sup>1</sup>.

Le livre des Rois, un dans les manuscrits hébreux, n'a été divisé en deux, dans le texte original, qu'à partir du xvi<sup>e</sup> siècle (Bible rabbinique de Bomberg) ; dans la traduc-

<sup>1</sup> Ce livre compte dans sa première partie 22 chapitres et dans sa seconde 25.



tion des Septante et dans la Vulgate, il porte le nom de 3 et 4 Rois.

Quant à son contenu, il renferme : le règne de Salomon (1 Rois I-XI), l'histoire des deux royaumes issus du schisme jusqu'à la ruine du royaume d'Israël (1 Rois XII- 2 Rois XVII) et l'histoire du royaume de Juda jusqu'à l'exil en Babylonie ( 2 Rois XVIII — XXV). En d'autres termes et pour plus de précision, cet ouvrage raconte les destinées du peuple israélite depuis la vieillesse du roi David jusqu'à la 37<sup>e</sup> année de la captivité du roi Jehoiakin.

A l'analogie de la théocratie s'unit, dans ce livre capital pour l'histoire de la royauté en Israël, l'apologie du prophétisme. Cette exaltation de l'idéal théocratique et prophétique porte une grave atteinte à la valeur historique de la narration. Tandis que le pieux écrivain s'étend complaisamment sur la carrière légendaire des prophètes Elie et Elisée, il parle à peine d'un roi tel qu'Omri d'Israël (1 Rois XVI, 21-28), qui, d'après les inscriptions assyriennes, joua un rôle si important de son temps, que la Palestine était alors connue dans l'Asie euphratique sous le nom de « Pays d'Omri ».

L'auteur du livre a eu, pour le rédiger, des sources nombreuses : les unes sont citées ; aux autres il n'est fait que des allusions indirectes, mais suffisamment claires pour qu'il ne puisse y avoir aucun doute à leur sujet.

Sous les titres variés de « Livre des gestes de Salomon », « Livre des chroniques des rois d'Israël », « Livre des chroniques des rois de Juda », l'auteur paraît se référer très souvent (34 fois) à un grand recueil de chroniques sur l'histoire du peuple d'Israël.

D'autres fragments se retrouvent, avec des variantes, l'un (2 Rois XVIII, 13 — XX, 19) dans le recueil du pro-

phète Esaïe (XXXVI—XXXIX), l'autre (2 Rois XXIV, 18 — XXV, 30) dans celui de Jérémie (LII). Or ces chapitres historiques, insérés soit dans Esaïe, soit dans Jérémie, n'ont été, ni les uns, ni les autres, écrits par ces deux prophètes ; dans le fragment d'Esaïe, un discours même de ce prophète est cité. Ce sont donc des passages empruntés à d'autres sources communes au Livre des Rois et aux collecteurs des discours des deux prophètes.

Enfin, l'expression « jusqu'à ce jour », que l'on remarque dans un assez grand nombre de textes, où elle nous reporte à des dates différentes, la plupart antérieures à l'exil, est l'indice indubitable que l'auteur a consulté plusieurs autres documents d'époques diverses.

Si nous mettons à part les deux premiers chapitres (vieillesse de David), qui appartiennent, par leur origine (Histoire de David du IX<sup>e</sup> siècle), au livre de Samuel, voici les ouvrages primitifs et les rédactions successives que nous pouvons distinguer dans le *Livre des Rois* :

1<sup>o</sup> Pour l'histoire d'Elie et d'Elisée : une légende d'Elie, du IX<sup>e</sup> ou VIII<sup>e</sup> siècle) ; une d'Elisée, d'âge un peu plus récent ; des récits éphraïmites en étroite liaison avec la légende d'Elisée (IX<sup>e</sup> siècle environ).

2<sup>o</sup> Le fragment cité d'Esaïe (VIII<sup>e</sup> siècle).

3<sup>o</sup> Une première rédaction du livre par un auteur de l'école deutéronomique (VII<sup>e</sup> siècle).

4<sup>o</sup> Le grand ouvrage sur les rois d'Israël, celui qui est cité sous des noms différents, « Grand Livre des Rois », comme on l'a parfois nommé, d'époque indéterminée, en tout cas récente.

5<sup>o</sup> Additions de provenances diverses (fragments communs à Esaïe et Jérémie, en particulier) ajoutés à l'époque de l'exil.

6<sup>o</sup> Rédaction définitive par un auteur ayant vécu pendant la captivité, à Babylone. C'est lui qui a écrit, entre autres passages, les dernières lignes du livre (2 Rois XXV, 27-30) qui commencent ainsi : « La 37<sup>e</sup> année de la captivité de Jehojakin, etc. » C'est le même auteur qui, en parlant de la vaste étendue du royaume de Salomon (1 Rois IV, 24), s'exprime ainsi : « Il dominait sur tout le pays en deçà du fleuve (l'Euphrate), depuis Thapsaque (sur la rive occidentale de l'Euphrate) jusqu'à Gaza. » L'auteur, qui écrit à Babylone, parle du *fleuve*, comme le ferait un Babylonien <sup>1</sup>.

*Conclusion générale sur les livres historiques écrits  
au point de vue théocratique national.*

Si nous nous reportons aux conclusions que nous avons formulées sur les *parties historiques* de l'Hexateuque (Elohiste-Jahviste, réunis au Deutéronome, au temps de l'exil) et à tout ce que nous avons dit sur les livres historiques, que nous venons d'examiner, nous concluons à l'existence en Israël, à l'époque de l'exil, d'une grande collection d'écrits historiques, allant de la création du monde et des origines de la nation israélite à l'exil à Babylone, et rédigés essentiellement par des représentants du prophétisme.

*B. Les livres historiques écrits au point de vue théocratique sacerdotal.*

§ 1. LE LIVRE DES CHRONIQUES <sup>2</sup>.

Ce livre, un dans les manuscrits hébreux, a été divisé en deux, dans le texte original, depuis la Bible rabbinique

<sup>1</sup> Dans la conception traditionnelle, le royaume de Salomon s'étendait de l'Euphrate à l'Egypte.

<sup>2</sup> Ce livre compte dans sa première partie 29 chapitres et dans sa seconde 36.

de Bomberg. Il est si étroitement lié d'ailleurs au Livre d'Esdras et de Néhémie, qui le suit dans les anciennes versions, qu'il n'y a aucun doute sur la forme primitive de ces deux livres, que Reuss a désignés d'un terme heureux : la Chronique de Jérusalem. Cette Chronique de Jérusalem frappe, dans ses diverses parties, par l'identité de la langue, du style, de la composition et de l'esprit qui l'inspire.

L'ouvrage porte en hébreu le titre de *Chroniques* (littéralement *choses, événements des jours*). Les Septante et la Vulgate l'appellent *Paralipomènes*, c'est-à-dire *omissions, supplément*, comme si le livre des Chroniques complétait les livres de Samuel et des Rois : rien de moins exact, comme on le verra.

Quant à son contenu, le livre se divise en trois parties : 1<sup>o</sup> Tables généalogiques (1 Chr. I-IX) embrassant l'histoire entière d'Israël depuis Adam jusqu'à l'époque d'Alexandre le Grand ; 2<sup>o</sup> Histoire de David et de Salomon ; 3<sup>o</sup> Histoire du royaume de Juda du schisme à la captivité. Il n'est parlé qu'incidemment du royaume d'Israël. L'auteur anonyme est donc incontestablement Judéen.

Le Livre des Chroniques a un caractère sacerdotal très accusé. L'auteur favorise le clergé et la restauration cléricale. C'est la théorie absolue de la théocratie qui est à la base de sa narration. Il passe sous silence les faits qui la contredisent, exagère ou invente même ceux qui la mettent en lumière. Nous donnerons deux exemples frappants de cette manière de concevoir et d'écrire l'histoire.

Dans le règne de David, l'auteur se plaît à décrire l'organisation du culte, l'arche, le rôle des prêtres, des lévites et des autres fonctionnaires du sacerdoce ; il semble, d'après lui, qu'au temps de David le culte était organisé

comme à l'époque du second temple, lors de la restauration cléricale. Quant à la jeunesse de David, aux humbles commencements de cet aventurier de génie, quant aux scandales de sa carrière royale, à la rébellion de ses fils, rien, pas un mot sur ces sujets qui battraient en brèche la théorie théocratique.

Dans l'histoire du roi Manassé, profondément idolâtre, l'auteur raconte que Dieu, pour le punir, le fit emmener captif à Babylone, et que, repentant et converti à la suite de cette épreuve, il revint à Jérusalem, fervent adorateur de Jahvéh (2 Chr. XXXIII, 1-20). Le Livre des Rois, plus véridique, ignore cette captivité et cette conversion.

C'est ce même point de vue théocratique sacerdotal qui lui fait commettre d'incroyables exagérations, lorsque, par exemple, il nous raconte que, dans la guerre d'Abija roi de Juda contre Jéroboam roi d'Israël, l'armée judéenne comptait 400 000 hommes et l'armée israélite 800 000 (2 Chr. XIII, 3). De là des erreurs dans les généalogies, des contradictions et des invraisemblances historiques de tout genre.

L'auteur du Livre des Chroniques a connu et utilisé les Livres de Samuel et des Rois. Tantôt il en copie des passages littéralement ou en y faisant des additions ; tantôt il en reproduit maladroitement des textes, qu'il arrange d'une manière défectueuse. Il lui arrive même de ne pas comprendre des expressions hébraïques de ces écrits, archaïsmes dont le sens lui échappe à l'époque très récente où il écrit. Telle est cette locution « vaisseau de Tarsis » (1 Rois X, 22), qui, au temps où vivait l'auteur du Livre des Rois, signifiait *grand navire* (capable d'aller à Tarsis, en Espagne) et que l'auteur du Livre des Chroniques croit désigner les vaisseaux qui vont réellement à Tarsis, ce qui

lui fait écrire cette phrase absurde : « Josaphat (roi de Juda) s'associa avec Akhazia, roi d'Israël, pour construire des vaisseaux destinés à aller à Tarsis, et ils construisirent ces vaisseaux à Esion-Geber (sur la mer Rouge) » (2 Chr. XX, 36-37) <sup>1</sup>.

L'auteur du Livre des Chroniques a consulté d'autres documents que les Livres de Samuel et des Rois ; il a certainement emprunté à d'autres sources les renseignements qui lui ont permis de dresser ses tables généalogiques. Il a de plus recouru à un grand nombre de documents qu'il cite sous des titres divers : Chronique de David, Livres de Samuel le voyant, de Natan le prophète, de Gad le prophète, etc., Explication <sup>2</sup> du Livre du prophète Iddo, Livre des rois de Juda et d'Israël, Livre d'Esaië le prophète, etc. Les critiques sont à peu près unanimes à voir dans la plupart de ces sources des chapitres d'un seul et même ouvrage sur les rois d'Israël et de Juda.

Quant à l'époque où cette compilation historique cléricale a été rédigée, les listes généalogiques du début du livre la fixent avec une certaine précision ; elles nous conduisent iusqu'au début du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. En effet le texte de 1 Chr. III, 19-24 énumère six générations après le retour de Zorobabel (538) ; or, six générations à 40 ans, selon le mode de supputer de l'Ancien Testament, nous amènent à l'an 298 av. J.-C.

<sup>1</sup> Comp. 1 Rois XXII, 49, où il est question d'un voyage à Ophir, le pays de l'or, situé bien au-delà de la Mer Rouge, vraisemblablement sur la côte occidentale de l'Afrique, dans la région minière aurifère située dans le Matabeleland et le Mashonaland, et où se trouvent les ruines de Zimbabwé.

<sup>2</sup> En hébreu il y a le mot *midrâch*, terme de la langue rabbinique des derniers siècles avant notre ère.

## § 2. LIVRE D'ESDRAS ET DE NÉHÉMIE <sup>1</sup>.

Le Livre d'Esdras et de Néhémie, qui est, nous l'avons dit, la suite du Livre des Chroniques et l'œuvre du même auteur, ne forme qu'un seul ouvrage dans les manuscrits hébreux et même dans les manuscrits les plus anciens de la traduction des Septante. Sa division en deux livres distincts, dans le texte original, date de la Bible rabbinique de Bomberg.

Nous donnerons un très bref résumé de son contenu dans les deux parties qui portent comme titres, dans nos Bibles modernes : Esdras, Néhémie.

Esdras. — La première section (I-VI) débute par l'édit de Cyrus, accordant aux exilés le retour dans la patrie et les autorisant à reconstruire le temple de Jérusalem. Les rapatriés partent sous la direction de Zorobabel, de la maison royale de Juda, rentrent à Jérusalem et rebâtissent le temple. — La seconde section (VII-X) raconte le retour d'Esdras, prêtre et scribe, qui revient de Babylone à Jérusalem à la tête d'un nouveau groupe d'exilés, ainsi que sa mission réformatrice dans la patrie juive.

Néhémie. — Néhémie, échanton du roi de Perse Artaxerxès, obtient de son souverain l'autorisation de rentrer à Jérusalem, pour relever les murs de la ville sainte. Il retourne à Jérusalem, rebâtit les murailles au milieu de graves difficultés et prend toute une série de mesures (mariages mixtes, sabbat, dîme, etc.), qui caractérisent le cléricalisme de la restauration de la nation juive. Cette dernière partie du livre accuse un certain désordre : les

<sup>1</sup> Il y a 10 chapitres dans Esdras et 13 dans Néhémie.



administrations d'Esdras et de Néhémie y sont confonduës, et nous y retrouvons le dénombrement des exilés revenus avec Zorobabel, qui nous a été déjà donné au début d'Esdras.

Le Livre d'Esdras et de Néhémie cite un assez grand nombre de pièces officielles du gouvernement persan, mais jamais sous leur forme primitive et authentique. Une partie du texte, comme nous l'avons déjà signalé <sup>1</sup>, est rédigée en araméen.

La chronologie persane du livre présente des difficultés. L'auteur nous parle de quatre rois de Perse, Cyrus, Darius 1<sup>er</sup>, Assuérus (Xerxès 1<sup>er</sup>) et Artaxerxès (1<sup>er</sup> Longuemain), mais il ne paraît pas être au clair sur leurs règnes et semble ignorer ceux de Cambyse et du Pseudo-Smerdis, qui s'intercalent entre Cyrus et Darius.

Voici d'ailleurs les dates précises que l'on a pu fixer pour les événements racontés dans le Livre d'Esdras et de Néhémie : retour de Zorobabel (538), achèvement du temple (516), retour d'Esdras (458), retour de Néhémie (445), lecture solennelle de la loi par Esdras (444).

L'auteur a consulté des sources nombreuses (pièces officielles, listes généalogiques, etc.), mais ce qui a pour nous un intérêt exceptionnel, il a eu à sa disposition les mémoires d'Esdras et de Néhémie, dont il cite de nombreux fragments : Esdras VII, 27-IX, 16. Néhémie I-VII, 5 ; XII, 27-43, XIII, 4-31. C'est là un fait unique dans l'Ancien Testament : ce livre seul nous offre des citations de mémoires, dont l'authenticité paraît certaine.

La valeur historique du Livre d'Esdras et de Néhémie est donc très variable : elle est très grande quand l'auteur cite les mémoires ; elle est très médiocre, quand il use

<sup>1</sup> V. p. 6.

d'autres sources, ou qu'il modifie et remanie les documents officiels ; mais il est très probable que ces dernières pièces ont été présentées sous une forme très défectueuse. C'est ce qui paraît résulter de l'époque à laquelle remonte la rédaction de cette partie de la Chronique de Jérusalem.

Le Livre d'Esdras et de Néhémie nous reporte, en effet, comme date de composition, au plus tôt à la fin du IV<sup>e</sup> siècle, ou au début du III<sup>e</sup>, comme le Livre des Chroniques. Nous y trouvons en particulier la mention du grand prêtre Jaddoua (Néh. XII, 10-11) qui, d'après l'historien Josèphe, fut un contemporain d'Alexandre le Grand (336-323).

*C. Les livres historiques écrits en vue de l'édification : la légende pieuse.*

### § 1. LE LIVRE D'ESTHER <sup>1</sup>.

L'héroïne de ce livre, aux destinées étranges, Esther portait un nom persan, dérivé du mot *sitareh* qui signifie étoile.

Dans le recueil des écrits hébreux, cet opuscule est un des derniers de la collection, placé parmi les livres qui avaient le moins d'autorité. Nous savons par les Talmuds de Jérusalem et de Babylone que son admission dans le Canon hébreu rencontra une vive opposition, et, dans l'Eglise chrétienne, plusieurs Pères et non des moindres (Athanasie, Grégoire de Naziance, etc.), l'ont exclu du Canon biblique. Mais ces faits n'ont pas empêché cet ouvrage d'acquérir chez les Juifs une valeur exceptionnelle ; on le lisait à la fête de Pourim, le 14 et le 15 Adar du calendrier juif, solennité qui se célèbre toujours dans la Synagogue.

<sup>1</sup> Le livre d'Esther a 10 chapitres.

L'histoire d'Esther est bien connue ; il est à peine besoin de la rappeler. Le ministre du roi Assuérus, Haman, lance un édit de proscription contre les Juifs : tous doivent être massacrés le même jour. Esther, que le roi a élevée à la dignité de reine sans connaître son origine juive, demande grâce pour son peuple à son royal époux. Le roi, auquel apparaît l'iniquité de l'édit, le révoque. Il fait pendre Haman, nommé aux hautes fonctions qu'occupait le ministre infidèle, Mardochée, l'oncle d'Esther, qui lui avait dévoilé la conspiration de deux eunuques, et signe un nouvel édit protégeant les Juifs. A cette date, les Juifs se précipitent sur ceux qui voulaient les perdre, et 75 000 de leurs ennemis sont mis à mort. Le livre se termine par l'éloge d'Assuérus et de Mardochée. Tel est le sec résumé de cette histoire, riche en incidents extraordinaires, qu'il serait trop long de rapporter.

Le livre d'Esther nous frappe par l'esprit malsain dont il est animé. C'est l'apologie outrée du judaïsme, qui y est faite ; le fanatisme, l'étroitesse spirituelle, la soif de haine, de vengeance, de persécution contre les ennemis d'Israël, tels sont les caractères les plus frappants de cet écrit. Le nom de Dieu, que de pareils événements évoqueraient naturellement, est absent du livre : l'auteur ne songe qu'à haïr.

Le récit est sans valeur historique : la narration n'est qu'un roman destiné, dans la pensée de l'auteur, à édifier ses lecteurs Juifs. Il est rempli d'invéraisemblances de tout genre, qui paraîtront telles à quiconque lira le livre. Mais ce qui lui enlève tout caractère historique, c'est le fait qu'à l'époque où l'auteur place son récit, en Perse, aucune persécution n'a eu lieu contre les Juifs ; par suite, des représailles de la population juive ne pouvaient se produire ni

se justifier. Assuérus est Xerxès 1<sup>er</sup> (485-464), sous le règne duquel les historiens profanes ne savent rien d'aucun fait se rapprochant de ce qui est raconté dans le livre d'Esther.

Cet ouvrage soulève un problème historique, dont la solution n'a pas encore été trouvée. La fête de Pourim, qu'il mentionne pour la première fois et qui est devenue une des grandes solennités religieuses de la Synagogue, a, d'après l'auteur, l'origine suivante. Pour fixer la date du massacre des Juifs, dont Haman avait obtenu du roi le décret, « on jeta le *pour*, c'est-à-dire le sort » (III, 7). *Pour* serait donc un mot persan ; mais aucun terme de ce genre n'existe dans la langue persane. De nombreuses hypothèses, même des interprétations allégoriques diverses ont été proposées pour résoudre la difficulté : aucune n'est acceptable et la solution du problème est encore à trouver.

Le livre d'Esther est d'époque très basse : il a probablement été écrit entre 300 et 200 av. J.-C.

## § 2. — LE LIVRE DE JONAS <sup>1</sup>.

Il y a eu au VIII<sup>e</sup> siècle, dans le royaume d'Israël, un prophète du nom de Jonas, dont nous parle le livre des Rois (2 Rois XIV, 25) ; mais ce prophète n'a rien de commun avec le héros légendaire du livre de Jonas.

L'histoire de Jonas est bien connue. Recevant l'ordre de Jahvéh de se rendre à Ninive, Jonas, effrayé de la mission dont Dieu veut le charger, se sauve à Joppé et s'embarque pour un long voyage, dans la certitude de se soustraire à la volonté divine. Une tempête éclate ; Jonas, sur lequel est

<sup>1</sup> Ce livre a quatre chapitres.

tombé le sort, est jeté à la mer, pour apaiser le courroux divin qui a soulevé les flots. La mer se calme. Jonas est englouti par un monstre marin, dans le ventre duquel il reste trois jours et trois nuits, invoquant Dieu. L'animal rejette le prophète rebelle sur le rivage ; Jonas se rend enfin à Ninive et convertit sa population à la vraie religion, celle de Jahvéh.

L'incident du gros poisson, qui occupe une place si importante dans la légende, enlève à lui seul toute valeur historique au récit, littéralement tissé de merveilleux. Il est à peine besoin d'ajouter que la conversion de Ninive à la religion d'Israël n'est mentionnée dans aucun texte, dans aucun document, chez aucun auteur.

La singularité de l'histoire de Jonas a donné naissance à un très grand nombre d'explications et d'hypothèses (allégoriques, mythologiques, symboliques, etc.), dont je ne citerai qu'une seule, due à l'exégète allemand du XVIII<sup>e</sup> siècle, qu'on a surnommé « le critique original », Herman von der Hardt, qui pensait que Jonas, ayant fait naufrage, avait été déposé par les vagues sur la plage, où il avait été recueilli dans un hôtel qui portait pour enseigne : Au grand poisson !

Parmi les mythes païens qu'on a pu comparer à la légende de Jonas, nous ne rappellerons que celui de Persée délivrant Andromède, parce que le rocher, sur lequel la malheureuse était enchaînée, se trouvait aussi près de Joppé. Mais ce rapprochement paraît être tout fortuit.

Quant au but de l'auteur en écrivant cette légende pieuse, il est évident : il veut non seulement édifier ses lecteurs, mais les convaincre de la vérité de cette grande idée : l'universalité du salut. La résistance du prophète à l'ordre divin est l'expression de l'opposition du judaïsme à cette notion si contraire à l'étroitesse religieuse d'Israël.

Ce but poursuivi et ce préjugé combattu par l'auteur, dont l'hébreu a le caractère araméïsant des derniers siècles, démontrent que ce livre n'a pu être écrit qu'à une époque très récente, vraisemblablement vers le III<sup>e</sup> siècle av. J.-C.

---

### CHAPITRE III

## LES LIVRES POÉTIQUES

#### § I. — LA POÉSIE HÉBRAÏQUE.

Les livres poétiques sont relativement nombreux dans l'Ancien Testament et la plupart peuvent être considérés comme les chefs-d'œuvre de la littérature hébraïque. Cette poésie est remarquable par son souffle, sa grandeur, son énergie, son originalité. Elle se distingue sans hésitation possible de la prose hébraïque, et cependant nous ignorons en quoi consiste la prosodie des Hébreux.

De nombreux travaux ont été publiés pour élucider cette question capitale. Mais toutes les tentatives pour saisir le secret métrique de cette poésie ont jusqu'à présent échoué, malgré le haut mérite des publications faites par des hébraïsants tels que Neubauer, Ley, Perles, H. Müller, etc.

Quelle que soit notre ignorance de ce qui constitue la métrique hébraïque, l'harmonie des vers hébreux est si sensible à l'oreille de l'hébraïsant, qu'en dehors de tout autre indice (ponctuation, accentuation), il séparera sans difficulté les hémistiches. Il n'a pas besoin pour le faire de tenir compte des accents imaginés par les Rabbins du Moyen Age, pour fixer la prononciation modulée et la césure des vers. L'Ancien Testament a de nombreuses pages en prose poétique (Jérémie, Ezéchiel, etc.) ; il est



impossible à celui qui possède bien la langue hébraïque de les confondre avec les textes poétiques du recueil biblique.

La poésie hébraïque a une histoire, réduite dans l'Ancien Testament à quelques exemples, peu nombreux, d'un cycle poétique archaïque. Il reste quelques traces d'une antique poésie rimée qui rappelle le *redjez* arabe. Dans la métrique arabe, très développée et très compliquée (on y compte 16 mètres primitifs, sans parler des mètres secondaires issus des premiers), le *redjez* est le vers archaïque rimé, ayant un nombre de pieds déterminé (la quantité existe en arabe comme dans la poésie latine), dérivé du *sadj'* ou prose rimée qui l'a précédé dans l'antiquité arabe. Dans l'Ancien Testament, le « Chant de la source » (Nom. XXI, 17-19), dont nous avons donné plus haut la traduction<sup>1</sup>, est rimé (rime en *a* à chaque hémistiche, comme dans le *redjez*). On peut en citer d'autres exemples.

Quant à la structure même du vers hébreu, à l'époque classique (VIII<sup>e</sup> siècle) et dans les siècles qui l'ont suivie, nous n'en connaissons que les caractères extérieurs : divisions en strophes, avec ou sans répétitions ou refrains, vers à deux, trois ou quatre hémistiches, etc. Parmi ces caractères, il en est deux plus particuliers à la poésie hébraïque : c'est la disposition alphabétique et ce qu'on a appelé le parallélisme.

La disposition dite alphabétique ne se rencontre que dans un petit nombre de morceaux. Ainsi le Psaume CXIX est divisé en strophes de huit vers, chaque série, et dans chaque série les huit vers commençant par la même lettre de l'alphabet hébreu, les lettres se succédant dans l'ordre alphabétique. La 4<sup>e</sup> Lamentation a 22 vers alphabétiques

<sup>1</sup> V. p. 157 s.

(l'alphabet hébreu a 22 lettres) ; la 3<sup>e</sup> a 66 vers alphabétiques, chaque lettre étant répétée trois fois par groupe de trois vers.

Le parallélisme, qui affecte le style et la pensée, consiste dans la répétition synonymique ou antithétique de l'idée dans les deux hémistiches du vers, ou bien dans plusieurs vers consécutifs, ou à intervalle de plusieurs vers. Le lecteur n'aura qu'à lire, dans une bonne traduction moderne, par exemple le Psaume CXIV ou le chapitre X des Proverbes, pour se rendre compte du procédé. Ce sont là deux exemples très simples ; il y a des modes beaucoup plus compliqués de parallélisme.

Si nous ajoutons que les poètes usent, comme dans toutes les littératures, d'un langage spécial et d'expressions rares inusitées en prose, nous aurons dit à peu près tout ce que nous savons de certain sur l'art poétique de l'Ancien Testament.

## § 2. — LE LIVRE DES PSAUMES.

Le Psautier, en hébreu, a pour titre *Tehillim*<sup>1</sup>, mot qui signifie *louanges, chants de louange*. C'est un terme très général qui correspond très bien au contenu de l'ouvrage.

Les cent cinquante psaumes du texte hébreu forment, en effet, un recueil des plus variés, quant au fond et quant à la forme de la pensée. On y trouve des hymnes, des cantiques, des élégies, des odes, des prières, des chants patriotiques, politiques (par exemple le Ps. II sur l'intronisation

<sup>1</sup> C'est ce mot que les Septante ont rendu par le grec *psalmos* (psaumes) qui signifie « chants avec accompagnement d'instruments à corde ».

d'un roi), des poèmes didactiques, des psaumes de pénitence, des litanies liturgiques, etc. ; on y lit même un épithalame royal (Ps. XLV). La forme métrique en est très diverse : psaumes strophiques, alphabétiques, chants à répétitions ou à refrains, psaumes avec solos et chœurs. Tantôt le poète parle en son nom personnel et fait allusion à des circonstances spéciales de sa vie ; tantôt il prend la parole au nom d'Israël, qu'il personnifie, au nom des affligés ou d'un groupe particulier d'adorateurs. Dans quelques cas rares, il est question d'événements historiques (ruine de Jérusalem, déportation, exil, comme dans le Ps. CXXXVII, par exemple) ; ou bien il est rappelé quelque circonstance de la vie d'un haut personnage, roi, dignitaire civil ou ecclésiastique (pour ce dernier cas, par exemple, Ps. XLII, 5).

La collection du Psautier s'est formée très lentement. Il est certain qu'il y a des psaumes anciens et que plusieurs sont de David, mais le nombre en paraît restreint, et les Rabbins, en en attribuant 73 au grand roi, l'ont fait le plus souvent à tort : beaucoup de psaumes dits de David font, en effet, allusion à des événements très postérieurs à son règne (exil, etc.).

Rien n'est plus difficile que de déterminer les auteurs et les époques des psaumes : c'est une tâche presque impossible à remplir, et le nombre de ces petits poèmes, dont l'âge a pu être approximativement fixé, est très limité. On ne doit pas en être surpris : les questions d'intégrité de texte, d'époque de composition et d'auteur se posent, en effet, pour chacun des 150 psaumes.

Il en est de même pour l'interprétation des nombreux termes d'ordre musical et d'ordre liturgique, que nous rencontrons dans les suscriptions des psaumes, indications

d'âge très récent et qui ont en général très peu de valeur. Ces chants religieux ayant joué un rôle très important dans le culte, et ayant été recopiés et chantés des milliers de fois, à travers les siècles de l'histoire d'Israël, il est évident que de profondes et nombreuses altérations de texte se sont produites, qui compliquent singulièrement l'étude critique du Psautier.

Tous ces faits sont d'autant plus regrettables que le Livre des Psaumes a une valeur religieuse et littéraire de premier ordre.

### § 3. — LES LAMENTATIONS.

Le titre de ce livre en hébreu consiste dans le premier mot du texte *Ecâh*, qui signifie *Comment ! Eh quoi !* Il ne comporte aucun nom d'auteur. Le titre de « Lamentations » a été donné par les Septante (en grec *Thrênoi*). C'est la version grecque aussi qui, la première, a attribué à Jérémie cet ouvrage.

Le livre est formé de cinq élégies sur la ruine de Jérusalem. Dans la première, le poète se lamente sur la capitale réduite à la servitude, tandis que Juda est en exil. Dans la seconde, il pleure sur les ruines de Jérusalem et il fait un tableau saisissant de la catastrophe. Dans la troisième, l'auteur raconte ses souffrances personnelles : ses ennemis ont voulu le jeter dans une fosse, le lapider (v. 53) ; mais Dieu leur rendra l'œuvre de leurs mains (v. 64). Dans la quatrième le poète sanglote sur la ruine du temple. Dans les derniers jours du siège, la famine exerçait ses ravages ; des femmes même ont dévoré leurs enfants ! Sion expie ses péchés ;

mais Edom, la maudite, sera punie à son tour (v. 21 s.)<sup>1</sup>. Dans la cinquième l'auteur dépeint le triste état du pays après la catastrophe et la misère des habitants qui y sont restés. Les chacals se promènent dans les décombres de la ville. Dieu sera-t-il toujours irrité contre son peuple ? (v. 22 et dernier).

Il y a incontestablement unité de sujet dans les cinq élégies. Est-ce à dire qu'elles soient d'un même auteur et que cet auteur soit Jérémie ?

L'unité, à vrai dire, est lâche et la gradation fait défaut. La quatrième élégie serait mieux placée après la deuxième et les lamentations 3 et 5 sont assez indépendantes du reste des poèmes.

Jérémie en est-il l'auteur, comme l'ont affirmé les Septante, trois siècles environ après la mort du prophète ? Les élégies sont d'un style très différent des discours de Jérémie ; le prophète écrit dans une prose poétique, les lamentations sont versifiées. Les quatre premières sont même des poèmes alphabétiques (l'ordre de l'alphabet n'est pas exactement le même dans la première et dans les lamentations 2, 3 et 4). Est-il probable que Jérémie, dont nous connaissons bien la vie et l'esprit, ait écrit ces émouvantes élégies en s'astreignant à l'ordre alphabétique ? On imagine difficilement ce prophète si profond, si patriote, faisant un effort tout professionnel de poète pour plier ses vers à un procédé qui rappelle nos acrostiches, et cela sur les ruines fumantes encore de Jérusalem. Cela paraît bien peu probable.

Les Lamentations, sur l'époque de la composition desquelles il ne saurait y avoir aucun doute (586), sont de quatr

<sup>1</sup> Allusion aux incursions des Edomites, qui ont profité de la ruine de Jérusalem pour dévaster à leur tour le pays ravagé par les Babyloniens.

auteurs différents, ayant écrit l'un la première élégie, un autre la deuxième et la quatrième, un autre la troisième, et un dernier la cinquième. Cette pluralité de poètes contemporains n'a rien de surprenant, étant donné la ruine de Jérusalem ; c'est le contraire qui aurait lieu d'étonner. Quand la nation est réduite à la servitude, quand la capitale et le sanctuaire sont détruits, aucun poète n'exerce le monopole de pleurer sur les ruines de la patrie.

#### § 4. LA POÉSIE ÉROTIQUE.

Deux petits poèmes représentent dans l'Ancien Testament la poésie érotique. Il y aurait lieu de s'étonner de leur présence dans le livre saint, si l'on ne savait que le plus important d'entre eux était interprété allégoriquement dans la Synagogue ; quant à l'autre, que nous avons déjà signalé dans le Psautier, il a dû la faveur d'entrer dans le recueil sacré à la personne royale dont il fait l'éloge : la tradition y voyait d'ailleurs une allusion au messie.

Le Psaume XLV est un épithalame présenté au roi par le poète (v. 2). Il débute par l'éloge du roi (v. 3-10), suivi de celui de la nouvelle épouse, tyrienne et fille de prince (v. 11-16), et se termine par l'évocation de la postérité glorieuse du roi, dont le souvenir vivra éternellement. Ce chant gracieux, dont le texte nous a été mal conservé, ne paraît pas ancien, mais rien ne permet d'en fixer l'époque.

Le Cantique des cantiques (titre qui, en hébreu, signifie le plus beau des chants) est un poème d'amour que la tradition, à une époque reculée, a attribué à Salomon ;

le nom du grand roi se trouve déjà dans la suscription du poème. C'est une œuvre lyrique de la plus haute valeur qui, même dans les traductions, qui altèrent toujours la grâce de l'original, a un charme incomparable.

Le sujet de ce chant célèbre est l'amour ; le poème est la peinture d'une ardente passion : tantôt c'est l'amoureux qui parle, tantôt la femme aimée et des chœurs viennent à plusieurs reprises célébrer la puissance de l'amour. On sait combien ce poème, à toutes les époques, a été étudié, interprété, traduit, imité ; on a été jusqu'à le mettre sur la scène <sup>1</sup>.

Les interprétations les plus diverses ont été données du Cantique des cantiques. Pendant de nombreux siècles, l'interprétation allégorique a été la seule admise, et elle a encore des partisans. Dans la Synagogue, on y voyait la peinture de l'amour réciproque d'Israël pour son Dieu et de Dieu pour son peuple élu. Dans le Christianisme, on y trouvait l'image de l'union du Christ avec l'Eglise : le Verbe divin est l'amant du Cantique, l'Eglise est la femme aimée. De nombreuses variantes de ces deux types classiques d'allégorisation du poème ont été imaginées par les exégètes juifs et chrétiens. Ces essais, dont plusieurs sont extraordinaires, avaient pour but d'expliquer, en se plaçant au point de vue mystique, la présence dans la Bible d'un ouvrage, en plus d'un passage scabreux dans l'interprétation littérale, qui a toujours eu des représentants au sein de l'Eglise.

<sup>1</sup> On en a représenté une reconstitution scénique, fort belle, à Paris, sur un théâtre privé, il y a peu d'années : *Le Cantique des cantiques*, traduit littéralement et remis à la scène par Jean de Bonnefon, joué pour la première fois à Paris le 22 mai 1905. Illustrations de F. Kupka ; in-fol. Paris 1905.

On a cru résoudre les difficultés que présente le texte du Cantique (forme dialoguée, scènes diverses qui semblent nous transporter en des lieux différents, décousu même et incohérence relative du poème) en cherchant à y reconstituer une action dramatique. On y a vu tout un roman d'amour, joué par divers personnages (l'amoureux, l'amoureuse, le roi Salomon) et par les chœurs que nous avons signalés. C'est surtout en France que cette conception dramatique a trouvé les défenseurs les plus distingués (Renan, Albert Réville, Ch. Bruston, qui soutient encore cette thèse). Elle se heurtait cependant aux plus graves objections : insuffisance du poème au point de vue dramatique, nécessitant toutes sortes de suppositions (ceci est particulièrement visible dans la reconstitution scénique du Cantique par Renan), arrangements arbitraires des versets qui ne se prêtent pas à cette conception, etc. En réalité c'était un moule tout fait qu'on imposait à une matière, qui n'avait pas de forme par elle-même, ou qui ne correspondait d'aucune manière à l'idée même du drame.

On explique aujourd'hui d'une façon très différente le Cantique des cantiques, qui nous apparaît dès lors, tel qu'il a dû être compris à l'époque où il a été composé. Le mérite de cette interprétation naturelle du poème revient à un orientaliste allemand Wetzstein, qui, le premier, pensa à rapprocher les strophes du Cantique des chants nuptiaux syriens, qu'on appelle *ouasf*. Ce mot arabe signifie *éloge, description louangeuse*. En Syrie, les noces, qui durent sept jours, sont célébrées par des chants et des danses : l'époux et l'épouse jouent les rôles de roi et de reine. Comme tels, ils reçoivent les hommages de leurs voisins ; l'époux a son cortège d'amis, l'épouse celui de ses compagnes.



Dans les chants, la beauté de l'épouse est célébrée, les qualités de l'époux sont décrites et vantées. Une danse caractéristique est celle du sabre, exécutée par l'épouse, danse qui a sa signification morale : elle symbolise le respect qu'impose la femme, qui se garde de toute tentative inconsidérée à son égard. — On retrouve dans le Cantique des cantiques la plupart des éléments qui constituent le fond et la forme des chants syriens. La conclusion à tirer de ce rapprochement, c'est que le Cantique est lui-même un chant nuptial, ou un recueil de chants nuptiaux. Les *ouasf* syriens remontent sans aucun doute à une haute antiquité ; on n'invente point de telles coutumes dans les temps modernes, encore moins à l'heure présente.

Quant à l'âge, ce poème, sous sa forme actuelle, ne paraît pas ancien. Nous y relevons, en effet, des mots d'origine étrangère, qui nous reportent soit à la période persane, soit à la période grecque de l'histoire d'Israël. Quant au nom de Salomon, comme auteur, il provient évidemment de la mention du grand roi au cours du poème. Nous ignorons quel poète a écrit ces vers charmants.

## § 5. LA POÉSIE DIDACTIQUE.

La poésie didactique est souvent désignée sous le nom de poésie gnomique ou *kho<sup>l</sup>mique* (de l'hébreu *khokmâh* sagesse). La pensée religieuse juive s'y développe en dehors de la tradition ; c'est dire qu'elle a donné naissance aux livres les plus originaux de l'Ancien Testament, par le fond et par la forme. Ces livres sont : *Job*, *les Proverbes* et *l'Ecclésiaste*.

*Le Livre de Job*<sup>1</sup>.

Ce livre célèbre, le plus remarquable de toute la Bible hébraïque par la force de la pensée et par la majesté et la variété du style (le poète est un maître dans l'art poétique), examine sous toutes ses faces le problème de la souffrance imméritée. Il le fait à propos de l'histoire de Job qui nous est racontée en prose dans le prologue (I et II) et dans l'épilogue (XLII, 7-17).

Job est un saint personnage, auquel la légende attribue toutes les vertus et accorde tous les biens de ce monde, et qui est frappé si injustement par la divinité qu'il tombe dans la plus effroyable misère. Mais au sein de la détresse la plus grande (il a perdu successivement sa fortune, ses enfants, sa santé), il demeure non seulement un croyant, mais ne cesse de bénir Dieu, en qui il ne saurait voir aucun mal. L'épilogue nous le montre rétabli par Dieu même dans sa prospérité passée.

C'est sur cette légende, bien connue dans le milieu israélite et que l'auteur a conservée entièrement sous sa forme haggâdique<sup>2</sup> que le poème de Job a été composé. Le poète suppose que trois amis viennent visiter Job pour le plaindre et lui offrir les consolations de la religion et de l'expérience. Ce sont ces dialogues entre Job et ses trois amis qui permettent au penseur d'exposer toute sa pensée sur le problème de la douleur.

<sup>1</sup> Ce livre a 42 chapitres.

<sup>2</sup> L'haggâdâh est la légende pieuse dans le cercle juédique.

Des solutions différentes de l'énigme de la vie sont proposées. L'auteur repousse la doctrine traditionnelle des rétributions temporelles, en vertu de laquelle Dieu récompense ici-bas l'homme de bien et punit le méchant : les faits la contredisent.

Dans la légende, la souffrance imméritée est considérée comme une épreuve ; l'auteur tient cette réponse pour superficielle : elle ne fait qu'effleurer le sujet ; il ne s'y arrête pas.

La solution par la vie future semblerait s'offrir à lui : elle serait la consolation par excellence. Mais c'est une impossibilité. Dans la religion d'Israël, les croyances sur le lendemain de la mort étaient, comme on sait, très vagues et très obscures.

L'auteur ne donne aucune solution du problème. Convaincu de l'existence de Dieu, il nous peint son héros se courbant sous la volonté énigmatique et toute-puissante de la divinité.

Ces pensées profondes sont exprimées dans un langage imagé admirable, qui fait du Livre de Job le chef d'œuvre de l'Ancien Testament. C'est une poésie d'une merveilleuse grandeur.

Le poème, dans lequel on constate la présence de quelques fragments déplacés, et l'insertion d'autres passages composés antérieurement, que l'auteur paraît avoir utilisés pour ce grand ouvrage (par exemple la description grandiose, au chapitre XXVIII, du travail des mines, d'où l'on extrait les pierres et les métaux précieux, et la comparaison avec la sagesse, que l'on ne trouve nulle part, si ce n'est en Dieu), est très certainement d'un seul et même auteur, inconnu, et qui a dû vivre à une époque où la pensée religieuse, chez quelques représentants éminents d'Israël, avait

atteint sa maturité. Les temps précédant immédiatement l'exil, ou peut-être mieux ceux qui l'ont immédiatement suivi, conviendraient comme époque pour la composition du grand poème.

Un pieux lecteur, qui a vécu plus tard, a cherché à corriger l'impression fâcheuse que la lecture du livre pouvait produire sur les fidèles de l'orthodoxie israélite. C'est lui qui a écrit les seules pages qu'on ne puisse vraiment attribuer au grand poète : le discours d'Elihou (XXXII-XXXVII), personnage nouveau, introduit à la fin du poème, qui, dans un langage prétentieux, dont la forme poétique est très différente de celle du poème et lui est très inférieure, condamne Job et ses amis et fait l'apologie du dogme classique.

Le poème de Job comprend donc les chapitres III à XXXI et XXXVII à XLII, 6.

### *Les Proverbes.*<sup>1</sup>

Le titre hébreu de ce livre est le pluriel du mot *mâchâl* qui signifie : comparaison, allégorie, parabole, maxime, proverbe, sentence. On trouve dans cet ouvrage, dont le contenu est très varié, que les divers sens du terme hébreu correspondent exactement au fond de la composition.

Les Proverbes ne forment pas à proprement parler ce qu'on appelle un livre. C'est une collection de maximes, de sentences et de fragments plus étendus, d'auteurs inconnus et on peut dire, de toutes les époques. Les questions

<sup>1</sup> Ce livre est divisé en 31 chapitres.

d'auteur et d'époque ne se posent pas pour des recueils de ce genre, en quelque langue que ce soit, française ou arabe, par exemple, pour ne citer que deux peuples chez lesquels cette sorte de littérature a été particulièrement développée.

Si la forme est variée, le fond ne l'est pas moins. On trouve parfois dans les Proverbes des maximes d'une sagesse terre-à-terre. Ce n'est point à dire que l'esprit de cet ouvrage ne soit excellent : la sagesse dont il y est question est d'ordre tout pratique. Lisez, par exemple, le portrait de la femme adultère et du malheureux qui tombe dans ses pièges (VII), celui du paresseux et de la fourmi (VI, 6-11), celui de la femme vertueuse (XXXI, 10-31), etc. Il y a là des observations et une expérience de la vie de premier ordre. Sans doute cela manque d'idéal, mais c'est d'une saine morale pratique. Le fond, d'ailleurs, est religieux : la crainte de Dieu est proclamée le commencement et la base de la sagesse.

On chercherait en vain un ordre dans un ouvrage de ce genre : de là des répétitions, des suites de maximes sur les sujets les plus différents. Que nous ayons affaire à une collection, c'est ce que confirment les divisions du recueil, qui sont au nombre de huit.

1<sup>o</sup> Une introduction (I-IX) : prologue qui débute par ces mots « Proverbes de Salomon, fils de David, roi d'Israël » (I, 1-6), l'épigraphe bien connue « La crainte de Dieu est le commencement de la sagesse » (I, 7), puis des exhortations et des avertissements adressés par la Sagesse, personnifiée, aux jeunes gens.

2<sup>o</sup> Une collection de « Maximes de Salomon » (X-XXII, 16).

3<sup>o</sup> Un petit recueil de « Paroles des sages » (XXII, 17-XXIV, 22).

4<sup>o</sup> Un très bref recueil qui a pour titre « Ce qui suit vient encore des sages » (XXIV, 23-34).

5<sup>o</sup> Une seconde collection de « Proverbes de Salomon recueillis par les gens d'Ezéchias, roi de Juda » (XXV-XXIX).

6<sup>o</sup> Un court recueil intitulé « Paroles d'Agour » précédé d'un préambule (XXX).

7<sup>o</sup> Un très bref fragment ayant pour titre « Paroles du roi Lemouel (personnage inconnu), sentences par lesquelles sa mère l'instruisit » (XXXI, 1-9).

8<sup>o</sup> L'éloge de la femme vertueuse (XXXI, 10-31), que nous avons signalé plus haut.

Y a-t-il dans cette grande collection de *mâchâl* des proverbes de Salomon ? C'est possible, mais il est bien difficile de l'affirmer, quoique le nom du grand roi paraisse à trois reprises ; la première fois, il est vrai, il n'est mentionné que pour mettre le recueil tout entier sous l'égide d'un illustre protecteur.

### *L'Ecclésiaste*<sup>1</sup>.

Ce livre célèbre présente dès la première ligne un problème linguistique, dont on a proposé de multiples solutions. On lit au premier verset : « Paroles de *Kôhélét* (ce mot est le titre du livre en hébreu), fils de David, roi de Jérusalem. » Le terme *Kôhélét*, que les Septante ont traduit par le grec *Ek lêsíastês* (avec le sens de *celui qui s'adresse*

<sup>1</sup> Ce livre a 12 chapitres. La division des versets n'est pas la même dans les deux derniers chapitres, dans certaines versions.

à une assemblée), est en hébreu du genre féminin et signifie « celle qui appelle, qui convoque ». Appliqué à un personnage masculin, le roi Salomon, auquel ce verset fait incontestablement allusion, ce mot ne peut être, à mon avis, qu'un adjectif qualifiant un substantif sous-entendu, à savoir « sagesse », appellation qui convient bien au grand roi, qui, dans la tradition sémitique (israélite, arabe, etc.) a toujours passé pour le prince sage par excellence. Je propose donc de traduire le premier verset : « Paroles de la sagesse populaire <sup>1</sup> (c'est-à-dire du sage populaire) Salomon, fils de David, roi de Jérusalem. »

Le nom de Salomon, qui paraît au début du livre comme étant celui de l'auteur, ne saurait s'imposer à nous ; cette mention est sans aucune valeur. Dans le cours de l'ouvrage, en effet, Salomon se vante d'avoir été plus puissant que tous ses prédécesseurs à Jérusalem (II, 7ss) ; or il n'y a eu que David avant lui. Il parle avec mépris de ses successeurs (II, 18-19. IV, 15-16), ce qu'un Salomon historique n'aurait pu faire, ignorant les destinées futures de sa dynastie. Non, dans l'Ecclésiaste, Salomon est un personnage qui tient beaucoup plus de la légende que de l'histoire.

Une autre difficulté réside dans la question de savoir en quoi consiste le caractère poétique de l'Ecclésiaste. Il est difficile de le déterminer. C'est plutôt de la prose rythmée que de la poésie proprement dite, bien que le parallélisme, si frappant dans les vers hébreux, y soit très sensible. Mais nous connaissons si mal, comme nous l'avons dit, l'art poétique hébreu, que nous sommes embarrassés pour résoudre ce nouveau problème.

L'Ecclésiaste paraît avoir été écrit par un même auteur ;

<sup>1</sup> Nous rendons ainsi le « qui s'adresse à l'assemblée ».

seul l'épilogue (XII, 9-14 ou 11-16 dans quelques versions) est d'une autre main.

L'auteur affiche une expérience de la vie, qui l'a conduit à douter à peu près de tout. Il a vécu en grand seigneur, usant jusqu'à l'abus de toutes les jouissances que la fortune offre à ceux qui la possèdent. De cette existence mondaine il n'a récolté que la lassitude et le dégoût. Tout est vanité ; il n'est rien d'utile, même le travail. Rien de nouveau sous le soleil. L'homme est l'éternelle dupe : rechercher la sagesse, c'est poursuivre le vent, etc.

L'auteur de l'épilogue a jugé nécessaire, pour sauver le bon renom de l'auteur supposé, de conclure par ces mots : « Crains Dieu et garde ses commandements » (XII, 13), qui, joints au nom de Salomon, ont permis de conserver dans le Canon de l'Ancien Testament, ce livre intéressant qu'on est surpris d'y trouver.

Le style de l'Ecclésiaste est rempli d'expressions très originales, que la traduction de Renan a rendues presque populaires. Mais ce style est plein de difficultés : on y relève 46 mots rares, 42 autres qu'on ne lit nulle autre part dans la Bible ; beaucoup de ces termes difficiles ne s'expliquent que par les langues qu'on a parlé en Palestine dans les derniers temps d'Israël.

Ces considérations d'ordre linguistique, jointes à certaines allusions, comme celle qui est faite au temple de la restauration juive, celui du v<sup>e</sup> siècle qui a subsisté jusqu'à la fin du i<sup>er</sup> siècle av. J.-C. (IX, 2), et à l'esprit du livre, font penser que cet ouvrage est un des plus récents de la collection biblique ; il daterait du II<sup>e</sup> siècle avant notre ère.

On a cru, non sans quelque apparence de raison, y trouver d'obscures allusions à la doctrine philosophique d'Héraclite.



## CHAPITRE IV

### LES LIVRES PROPHÉTIQUES.

#### § 1. LE LIVRE D'ÉSAÏE. <sup>1</sup>

Ce livre est formé de trois parties, d'auteurs différents, et la première d'entre elles contient plusieurs fragments d'écrivains anonymes d'époques diverses. Ce fait extraordinaire, la réunion sous le nom du grand prophète Esaïe d'œuvres si dissemblables quant au fond et quant à la facture poétique, ne peut s'expliquer que par la place qu'ont dû occuper primitivement les discours d'Esaïe dans le Canon biblique, à la fin de la collection prophétique <sup>2</sup>. C'est à la suite d'Esaïe qu'ont été ajoutés, les uns après les autres, les écrits des prophètes anonymes qu'on jugeait dignes d'être conservés.

Il est d'usage, pour simplifier, d'appeler les auteurs des trois parties le premier, le second et le troisième Esaïe ; il est bien entendu que le premier seul a porté le nom d'Esaïe.

#### *Le Premier Esaïe.*

Esaïe a vécu au VIII<sup>e</sup> siècle, dans la période dite assyrienne de l'histoire d'Israël sous les règnes de Osias, Jotam,

<sup>1</sup> Ce livre très long compte 66 chapitres.

<sup>2</sup> Dans un passage du Talmud de Babylone (*Baba Bathra* fol. 14 b.) l'ordre des grands prophètes est ainsi déterminé : Jérémie, Ezéchiél. Esaïe.

Akhaz et Ezéchias de Juda. Le début de sa carrière nous reporte à l'an 740 environ et celle-ci a duré jusque vers 700. Nous savons très peu de choses sur sa vie ; il joua un rôle politique très important, ne cessant de détourner les rois de Juda des alliances étrangères (Egypte principalement), qui compromettaient la sécurité de l'Etat en face de l'Assyrie toute puissante.

La première section du livre comprend les chapitres I à XXXIX, qui, en majeure partie, doivent être attribués au grand prophète. Quant aux fragments inauthentiques, en voici la liste exacte avec les dates de composition :

1. — II, 1-4. Jérusalem et la conversion future des nations <sup>1</sup> : v<sup>e</sup> siècle.

2. — XIII-XIV, 23. Ruine de Babylone et délivrance d'Israël par Cyrus : vers 540.

3. — XV-XVI. Contre les Moabites : fragment antérieur à Esaïe, vers 800.

4. — XXI, 1-10. Chute de Babylone : vers 540.

5. — XXI, 11-12. Probablement contre Edom : fragment obscur d'époque incertaine.

6. — XXI, 13-17. Contre l'Arabie : même observation.

7. — XXIV-XXVII. Destruction de Babylone et restauration d'Israël : vers 570.

8. — XXXIV-XXXV. Ruine d'Edom et retour d'Israël dans sa patrie : vers 540.

Il y a donc près de onze chapitres sur trente-cinq à rayer du recueil du prophète Esaïe.

Dans ceux qui constituent l'œuvre d'Esaïe, les collecteurs des discours du prophète n'ont malheureusement pas

<sup>1</sup> Ce court fragment se retrouve dans Michée (IV, 1-4).

suivi un ordre chronologique rigoureux. Nous y trouvons mélangés des discours datant des divers règnes sous lesquels Esaïe les a prononcés. Il y est fait souvent allusion aux circonstances politiques de l'époque.

Dans ses discours, écrits dans un langage magnifique d'une puissante éloquence, et rédigés en vers d'un haut lyrisme, Esaïe dénonce tous les abus de son temps ; il fait appel à la conversion sincère du peuple. Il s'élève contre l'idolâtrie et le polythéisme, contre l'immoralité ; il met en garde l'autorité royale contre les erreurs d'une politique aveugle : les véritables ennemis sont les Assyriens. Esaïe affirme que leur oppression du pays de Juda ne sera que passagère et qu'ils seront vaincus. Il juge avec la dernière sévérité Samarie et le royaume d'Israël, qu'il condamne. Pour lui, l'Assyrie est l'instrument de la colère de Dieu pour purifier le peuple élu. Il entrevoit et annonce pour un avenir très prochain l'ère messianique de bonheur et de paix, sous un roi parfait ; cette ère s'ouvrira quand l'Assyrie aura cessé de fouler le sol de la patrie.

On sait combien la religion d'Israël revêt, chez notre prophète, un spiritualisme, qui a devancé de nombreux siècles celui du fondateur du Christianisme. Pour Esaïe, les sacrifices, les actes extérieurs du culte du temple, n'ont aucune valeur. La religion qu'il prêche est celle de la justice, de la vérité, de la morale, de la charité : en dehors de cela rien ne vaut.

Les chapitres XXXVI-XXXIX forment un appendice historique racontant l'invasion du roi assyrien Sanchérib, le siège de Jérusalem par ce monarque, la maladie du roi Ezéchias, la levée du siège et l'ambassade du roi de Babylonie Merodach-Baladan.

Ces chapitres, en prose, qui n'ont pas été rédigés par le

prophète, contiennent deux fragments poétiques : l'un d'Esaïe (XXXVII, 22-35), l'autre du roi Ezéchias (XXXVIII 10-20) ; ce dernier est un cantique. Le texte de cet appendice se retrouve, dans sa plus grande partie et avec quelques variantes, dans le second livre des Rois (XVIII, 13.-XX, 19).

On voit combien la première partie du Livre d'Esaïe est complexe et par quel mélange et quelle confusion de textes et d'auteurs elle est caractérisée.

### *Le Second Esaïe.*

La seconde partie du Livre d'Esaïe comprend les chapitres XL à LV. L'anonyme qui a écrit, dans la langue poétique des prophètes, ces pages très remarquables, a été l'un des membres les plus illustres de la phalange prophétique. Il est le grand apôtre du monothéisme ; il exalte la grandeur de Jahvéh qui délivrera son peuple de l'exil babylonien ; il annonce la chute de Babylone et magnifie l'œuvre du « Serviteur de Jahvéh », qui est pour lui tantôt l'élite prophétique de la nation, tantôt le peuple élu que la souffrance purifiera et sanctifiera.

Sans parler des particularités de style et de langage, qui différencient d'une manière absolue le second Esaïe du premier, l'époque à laquelle a vécu l'auteur anonyme de la seconde partie du livre est fixée d'une façon précise par les observations suivantes.

Le milieu historique, où se meut l'auteur est celui de l'exil babylonien. Pour lui, l'exil est le temps présent, la ruine de Jérusalem, l'abaissement de Juda sont le passé, le retour dans la patrie est l'avenir. Il annonce l'avènement

de Cyrus, le libérateur qu'envoie Jahvéh, et dont il fait presque un monothéiste. Il connaît à fond la société juive de l'exil : parmi les déportés, il y a des idolâtres et des impies, et le petit nombre des fidèles adorateurs de Jahvéh est persécuté par la masse coupable qui s'est détournée de son Dieu.

Les idées caractéristiques du second Esaïe sont absolument étrangères au premier. Ce sont : l'affirmation du retour en Palestine, l'exaltation de Jérusalem qui deviendra le centre religieux du monde, la notion du « Serviteur de Jahvéh » et la foi dans le rétablissement de la théocratie juive, mais sans roi visible. On sait que le premier Esaïe, au contraire, parle à plusieurs reprises du roi messianique (IX, 5. XI, 1. etc.). La religion, chez le second Esaïe comme chez le premier, est conçue avec un haut spiritualisme.

Le second Esaïe est donc incontestablement un prophète ayant vécu pendant la période de l'exil à Babylone. c'est-à-dire entre les années 586 et 538.

### *Le Troisième Esaïe.*

La troisième partie du Livre d'Esaïe (LVI-LXVI) est d'un auteur très inférieur au second Esaïe et qui paraît tout à fait étranger au cercle d'idées du grand prophète de l'exil. Il n'a pas non plus la maîtrise du vers de son prédécesseur.

Pour lui, le sabbat, les holocaustes, les sacrifices, qui n'étaient rien pour le premier et le second Esaïe, ont une importance capitale ; les eunuques et les étrangers mêmes auront une place dans le temple (LVI, 1-8) : Dieu ne les exclut pas du salut.

Le décret divin, qui a libéré le peuple de l'exil, est du domaine du passé ; le temple a été reconstruit par les exilés, de retour dans la patrie. Mais le peuple juif est découragé : les rêves grandioses faits pendant la captivité ne se réalisent pas. Le prophète n'en a pas moins une foi absolue dans les destinées d'Israël : Jérusalem deviendra le centre sacerdotal du monde, et un jour viendra, dans l'avenir messianique, où les cieux et la terre seront renouvelés.

L'auteur vit à Jérusalem, à l'époque cléricale du second temple, aux temps des désillusions de la restauration juive, c'est-à-dire au v<sup>e</sup> siècle. Il est possible même qu'il fasse allusion, dans plusieurs passages de ses discours, aux querelles d'alors entre Juifs et Samaritains.

## § 2. — JÉRÉMIE <sup>1</sup>.

Jérémie est le seul prophète dont nous connaissons assez bien la vie. Il est né près de Jérusalem, à Anatot, qui était une bourgade sacerdotale de la tribu de Benjamin ; il était le fils du prêtre Hilkia. Il commença son ministère dans sa ville natale ; les persécutions de ses compatriotes le poussèrent à se fixer à Jérusalem, où il resta jusqu'à la ruine de la capitale. Il exerça sa vocation de 626 à 586 et même plus tard. Il a prophétisé sous les règnes de Josias, Joakhaz, Jehojakim, Jehojakin et Sédécias, le dernier roi de Juda.

<sup>1</sup> Il y a 52 chapitres dans le Livre de Jérémie.

La quatrième année de Je'ojakim, en 604, Jérémie dicta à son secrétaire Barouk tous les discours qu'il avait prononcés depuis l'époque de Josias. En 603, Barouk lut ce recueil au peuple rassemblé à l'occasion d'un jeûne solennel. Le roi, informé de l'initiative du prophète, se fit apporter le rouleau sur lequel étaient transcrites les paroles de Jérémie, et, après l'avoir lu, le déchira et le fit brûler, parce que le prophète y avait déclaré que le roi de Babylone viendrait et détruirait le pays (XXXVI, 29). Jérémie prit alors un autre rouleau et dicta à son secrétaire le contenu du premier, ainsi que de nouveaux discours.

Pendant le siège de Jérusalem, Jérémie annonça que la ville serait prise (XXXVII, 4-10) ; il voulut alors la quitter, mais, accusé de trahison, il fut arrêté et jeté en prison (XXXVII, 11-21) ; l'intervention de Sédécias adoucit sa captivité. Mais des paroles imprudentes qu'il prononça sur le sort de la ville et des habitants le firent reléguer dans une citerne crevassée, où il enfonçait dans la boue (XXXVIII, 1-6). Il en fut retiré peu de temps après et interné de nouveau dans la cour de la prison, où il avait été précédemment détenu. Le roi Sédécias, avant la catastrophe finale, eut un dernier entretien avec Jérémie, qui lui conseilla, dans les termes les plus pressants, de se rendre au roi babylonien.

Lorsque Jérusalem eut été prise, Neboucadnesar, qui avait été informé du rôle pacificateur que Jérémie avait joué pendant le siège, ordonna de le protéger. Plus tard définitivement laissé libre, il alla se fixer à Mispa, auprès du gouverneur juif Guedalia que le roi de Babylone avait chargé d'administrer le pays de Juda. Lorsque Guedalia eut été assassiné par un fanatique, Jérémie se laissa entraîner en Egypte, avec son disciple Barouk, par un groupe de Juifs qui avaient résolu de s'établir dans ce pays. Cette

petite colonie se fixa à Takhpanès (Daphné), près de Péluse. C'est là que Jérémie mourut, on ignore à quel âge.

L'œuvre de Jérémie, écrite en une prose souvent éloquente et dont l'authenticité, d'une manière générale, n'est pas douteuse, peut se diviser en trois parties.

La première va du chapitre I au chapitre XXXIX ; elle débute par le récit saisissant de la vocation du prophète (I). Tout entière, elle est composée de discours adressés au pays de Juda et à Jérusalem ; ils sont sans exception, antérieurs à la ruine de la capitale. Il y règne malheureusement un grand désordre au point de vue chronologique. C'est un mélange de prédications ardentes et de récits historiques relatifs à Juda et à la catastrophe qui ruina la patrie juive.

La seconde partie (XL-XLIV) renferme des discours et des récits postérieurs à la ruine de Jérusalem, plusieurs sont datés d'Égypte. Le chapitre XLV, très court, est un bref appendice historique à la première partie.

La troisième partie (XLVI-XLIX) est formée de discours contre les nations païennes.

Restent encore trois chapitres. Les chapitres L et LI sur la ruine de Babylone sont de toute évidence d'un auteur différent, qui a vécu vers la fin de l'exil. Quant au chapitre LII, le dernier, c'est un appendice historique sur le siège et la prise de Jérusalem, que nous lisons, comme nous l'avons fait observer<sup>1</sup>, dans le second livre des Rois (XXIV, 18. XXV, 30) : on y constate d'ailleurs de nombreuses variantes.

L'état critique du texte soulève de graves difficultés, qu'il nous est impossible d'exposer ici. En effet, la traduc-

<sup>1</sup> V. p. 38.



tion grecque de Jérémie dans les Septante diffère à tel point du texte hébreu qu'on s'est demandé s'il n'y avait pas deux recensions du livre du prophète.

Jérémie est le seul de tous les prophètes de l'Ancien Testament, dont nous possédons des discours, qui, par sa parole, nous donne comme l'impression de l'actualité ; on sent, en le lisant, le témoin des événements. Le grand courage, dont il a fait preuve dans les circonstances critiques où il a vécu, le rend éminemment sympathique. Il écrit dans un hébreu déjà sensiblement mêlé d'araméismes. Il a été l'un des plus grands représentants du spiritualisme religieux en Israël.

### § 3. — EZÉCHIEL <sup>1</sup>.

Nous ne savons que peu de faits de la vie d'Ezéchiél. Il appartenait au sacerdoce ; depuis la période de l'exil, il n'est pas rare de voir, des prêtres exercer la mission prophétique. Emmené captif en Babylonie en 597, il fut obligé de se fixer sur les bords de la rivière Kebar (Chaboras) dans le nord de la Mésopotamie. Il y commença son ministère prophétique en 592 ; il était encore prophète en 572 : c'est la date la plus récente indiquée dans ses discours. Il jouissait d'une très grande autorité parmi les exilés.

On peut diviser son œuvre oratoire, écrite entièrement en prose, en quatre parties.

La première (I-XXIV) est formée de discours sur Israël antérieurement à la ruine de Jérusalem (586). Ils sont adressés aux Israélites, à l'exception d'un court fragment (XXI,

<sup>1</sup> Il y a 48 chapitres dans le Livre d'Ezéchiél.

33-37) contre les Ammonites, apostrophe violente contre ce peuple ennemi d'Israël. Dans les discours adressés aux Israélites, le prophète, après avoir raconté sa vocation, développe les sujets suivants : ruine de Jérusalem, captivité, dispersion d'Israël, immoralité et idolâtrie du peuple élu, perspectives de retour dans la patrie.

La seconde partie (XXV-XXXII) contient des discours contre les nations païennes : Ammonites, Moabites, Edomites, Philistins, Tyr et Sidon, Egypte. Ces discours, les uns antérieurs, les autres postérieurs à la catastrophe finale, annoncent les malheurs réservés aux peuples étrangers à cause de leur conduite à l'égard d'Israël.

La troisième partie (XXXIII-XXXIX) est un recueil de harangues sur Israël et sur les nations païennes, postérieures à la ruine de Jérusalem, sauf le fragment XXXIII, 1-22, témoin le verset 21, où le prophète déclare qu'il apprend d'un fugitif la prise de Jérusalem. Dans ces discours le prophète annonce le rétablissement d'Israël dans sa patrie et la réunion des deux anciens royaumes sous le sceptre d'un nouveau David. Il faut lire dans le chapitre XXXVII l'éloquente vision des ossements revivifiés, image de la résurrection de la patrie juive. Tous les peuples ennemis d'Israël seront détruits avant la glorification du peuple élu (XXXVIII-XXXIX).

La quatrième partie (XL-XLVIII) dépeint en termes magnifiques la Jérusalem de l'avenir et le temple futur qui en sera la merveille. Le symbolisme de la description apparaît dans l'image de la source qui sort du sanctuaire (XLVII) et qui traverse la terre sainte pour se jeter dans la mer qu'elle assainira.

Ezéchiël parle une langue rude mais incisive ; il n'hésite point à employer des termes d'une crudité parfois cho-

quante, pour rendre sa pensée plus expressive. Doué d'une imagination puissante, il a toute l'ardeur et la conviction du missionnaire. Mais ce qu'il y a de plus frappant chez lui c'est le caractère sacerdotal de son idéal prophétique. Aussi a-t-il de Dieu une notion transcendente, qui nécessite d'une manière absolue l'intermédiaire du prêtre entre Dieu et le fidèle.

#### § 4. — LA COLLECTION DES PETITS PROPHÈTES.

Les petits prophètes, ainsi nommés à cause de la brièveté de leurs œuvres, car parmi eux il s'en trouve de très remarquables et de très grands, sont au nombre de douze. Il en est un dont nous avons déjà parlé, Jonas ; nous avons classé le livre qui porte son nom dans la catégorie des écrits d'édification (légende pieuse)<sup>1</sup>.

#### *Osée*<sup>2</sup>.

Le premier de la collection, dans le texte hébreu (l'ordre de ces prophètes est différent dans la traduction des Septante), est Osée, dont le ministère s'est exercé dans le royaume du nord ; nous ne savons rien sur sa vie.

Dans ses discours, rédigés tantôt en vers, tantôt en prose, il s'élève contre le peuple, le trône et l'autel. Il reproche à Israël son idolâtrie et son polythéisme, l'immoralité profonde qui règne dans le pays et qui va jusqu'à l'assassinat (VI, 8-9). Il tonne contre les alliances avec l'Égypte et l'Assyrie, et annonce la ruine d'Israël. Mais

<sup>1</sup> V. p. 47.

<sup>2</sup> Le Livre d'Osée a 14 chapitres.

Jahvéh est compatissant, et, lorsqu'il aura châtié son peuple, il fera briller pour lui un glorieux avenir.

Concis, véhément, Osée est l'orateur que l'indignation fait parler. Mais, dans ses discours souvent obscurs, difficiles à comprendre, et où il abuse des allégories risquées (I-III), il n'y a, sous une forme rude, rien du grandiose que les circonstances sembleraient devoir évoquer.

Le contenu de ses discours indique une époque particulièrement troublée de l'histoire du royaume d'Israël. Les révolutions qui ont suivi le règne de Jéroboam II, seul roi du royaume du nord mentionné dans la suscription du livre, conviennent bien comme date aux faits racontés et à ceux auxquels le prophète fait allusion. Israël, dans la détresse et l'anarchie, tourne ses regards du côté de l'Assyrie et de l'Égypte, dans l'espoir d'y trouver le salut.

D'autre part, le prophète ne sait rien de la conquête par le roi d'Assyrie Tiglat-Piléser II du pays de Galaad et de la rive gauche du Jourdain, au temps où régnait en Israël le roi Pékakh (2 R. XV, 29. Comp. Osée VI, 8 et XII, 12). Il ne sait rien non plus du secours apporté par le même roi assyrien à Menakhem roi de Juda, en 738 (2 R. XV, 19). Nous concluerons de cet ensemble de circonstances que le prophète Osée a vécu au VIII<sup>e</sup> siècle, mais antérieurement à l'an 738.

### *Joël*<sup>1</sup>.

Le prophète Joël, qui est pour nous un inconnu dans le sens le plus absolu du mot, est l'auteur d'un petit nombre

<sup>1</sup> Le livre de Joël a 4 chapitres ; dans la version des Septante et la Vulgate, les versets sont répartis en trois chapitres.

de pages très remarquables, en vers, dans lesquelles il fait une peinture saisissante de vérité d'une invasion de sauterelles, qui a ravagé le pays de Juda. Considérant cette calamité comme un châtement divin, il appelle au repentir la population coupable, qui, après avoir donné les preuves de sa conversion sincère, verra dans l'avenir le retour de la faveur divine : les ennemis de la nation seront écrasés, et Sion, la montagne sainte, où habite Jahvéh, resplendira d'âge en âge.

On lit dans le livre de Joël une des pensées les plus spiritualistes de l'Ancien Testament :

« Déchirez vos cœurs et non vos vêtements » (II, 13).

C'est le même prophète qui a écrit ces paroles inspirées par un libéralisme religieux, étonnant en Israël, et qu'il met dans la bouche de Jahvéh :

« Il arrivera après cela

« Que je répandrai mon esprit sur toute chair.

« Même sur les esclaves et sur les servantes

« Je répandrai mon esprit en ces jours-là. »

(III, 1-2. *Anciennes versions* II, 28-29)

Ces seules déclarations suffisent à donner à l'œuvre du prophète une valeur infinie.

Quand cet auteur remarquable a-t-il vécu ? Il est impossible de fixer l'époque où il a fleuri. Parmi les critiques, beaucoup ont cru à son antiquité (le IX<sup>e</sup> ou le VIII<sup>e</sup> siècle) ; beaucoup aujourd'hui penchent au contraire pour une période postérieure (le V<sup>e</sup>, le IV<sup>e</sup> ou même le III<sup>e</sup> siècle). En fait, le discours de Joël ne présente aucun indice certain d'une époque quelconque.

*Amos*<sup>1</sup>

Amos, qui a été un des plus grands prophètes d'Israël, ne paraît avoir exercé que temporairement le ministère prophétique, deux ans avant un tremblement de terre, qui eut lieu à l'époque du roi Oasias, comme il est dit au début de son livre. Il confirme lui-même cette déclaration : « Je ne suis ni prophète, ni fils de prophète ; je suis bouvier et je cultive les sycomores » (VII, 14). Originaire du pays de Juda, il prononça ses discours dans le royaume d'Israël, où regnait à cette époque Jéroboam II, contemporain d'Oasias. Il a vécu dans la seconde moitié du VIII<sup>e</sup> siècle.

Son œuvre, écrite en vers hébreux, peut se diviser en trois parties.

1<sup>o</sup> — Dans les chapitres I et II, il s'élève contre les ennemis d'Israël et de Juda : Syriens de Damas, Philistins de Gaza, Phéniciens de Tyr, Edomites, Ammonites et Moabites, et proclame le jugement de Dieu sur les nations païennes.

2<sup>o</sup> — Dans les chapitres III à VI, il s'adresse à Israël, et dénonce ses crimes ; le luxe effréné de l'époque de Jéroboam II, l'immoralité, le polythéisme sont l'objet de ses âpres censures. Que les coupables, qui n'ont pas compris les châtiments dont Dieu les a déjà frappés, s'attendent à subir la punition définitive.

3<sup>o</sup> — Dans les derniers chapitres (VII-IX), sous la forme de visions symboliques, le prophète montre qu'Israël est

<sup>1</sup> Il y a 9 chapitres dans le livre d'Amos.

mûr pour le jugement, et que la ruine qui l'atteindra est proche. Il termine par l'annonce du relèvement futur de la nation.

Amos parle une langue pure et simple ; son style imagé est plein de force et d'éloquence, et frappe par sa mâle énergie. Amos a été au VIII<sup>e</sup> siècle, avec Esaïe. le grand apôtre du spiritualisme prophétique.

### *Abdias*<sup>1</sup>.

Nous avons sous le nom d'Abdias, personnage qui nous est complètement inconnu, une page d'un discours très médiocre, en vers, sur la ruine d'Edom, nation dont le prophète étale les crimes. Mais, et ce sont là ses dernières paroles, Juda remportera la victoire finale sur tous ses ennemis.

Ce discours semble faire allusion à la ruine de Jérusalem en 586 et aux incursions des Edomites sur le territoire de Juda, à cette époque, pour le piller et rendre plus cruelle encore la situation terrible des malheureux habitants du pays dévasté.

### *Michée*<sup>2</sup>.

Originaire du pays de Juda, Michée, qui fut un prophète remarquable, a vécu au VIII<sup>e</sup> siècle ; il a été le contemporain d'Esaïe. Nous avons sur lui un témoignage de premier ordre

<sup>1</sup> Il n'y a que 21 versets dans le discours d'Abdias.

<sup>2</sup> Le livre de Michée compte 7 chapitres.

dans le livre de Jérémie (XXVI, 18-19), qui, en le citant, atteste la grande autorité qu'il avait à l'époque du roi Ezéchias.

L'œuvre de Michée est formée de trois discours, commençant tous par le mot « Ecoutez ! » (I-II, III-V, VI-VII). Il y annonce la ruine qui atteindra Samarie et Jérusalem ; Israël et Juda se sont attirés ces châtiments divins par leurs iniquités et leurs crimes : il tonne contre les péchés des grands et des riches et s'élève avec violence contre les faux prophètes. Il annonce l'exil à Babylone et prévoit le retour de la captivité et la restauration du peuple élu. C'est de Bethléem, patrie de David, que sortira le futur messie<sup>1</sup>, le roi qui délivrera Juda du joug assyrien (V, 4 ss.).

Une des plus belles pages de Michée est celle où Dieu, parlant par sa bouche, fait le procès de son peuple :

« Mon peuple, que t'ai-je fait ?  
En quoi t'ai-je fait de la peine ?  
Réponds-moi ! »

(VI, 3)

Rarement l'éloquence de la chaire s'est élevée si haut. Ajoutez à cela que Michée est un poète classique : chez lui nous trouvons, à côté de la beauté du langage, l'imagination, l'élégance, la verve et l'ironie, qui font les grands orateurs. On ne peut lui reprocher que la recherche, très orientale, des assonances (I, 10-15), qui nous paraît, à nous Occidentaux, d'un parfait mauvais goût ; ces assonances ne sont d'ailleurs sensibles à l'oreille que dans l'original hébreu.

<sup>1</sup> On sait qu'en hébreu le mot messie (littéralement oint, celui qui a reçu l'onction sacrée) a le sens de roi.



*Nahoum*<sup>1</sup>.

Nahoum, sur la vie duquel nous n'avons aucun renseignement certain, n'a laissé qu'une œuvre poétique très brève, consistant dans un violent discours contre Ninive, la ville coupable, dont il annonce la ruine.

De quelle époque date cet écrit, très remarquable par sa forme littéraire classique, où l'auteur a su exprimer d'une façon originale, par la vie du style, la rapidité des événements dont il fait prévoir la proximité ? Une indication précise du texte nous permet de la fixer.

Le prophète nous parle de No-Amôn, c'est-à-dire de Thèbes, comme d'une cité détruite (III, 8 ss.). Le fait mentionné dans ce passage est la prise de Thèbes par le roi d'Assyrie Assourbanipal, en 663. D'après ce témoignage, Nahoum peut avoir écrit son discours vers 660.

*Habakouk*<sup>2</sup>.

Ce prophète, sur lequel nous ne savons rien, est l'auteur d'un petit nombre de pages, remarquables par l'originalité et la hardiesse du style, mais dont la facture poétique rend la traduction et l'interprétation difficiles. Il y décrit l'invasion des Chaldéens qui ravagera la Palestine ; mais ce peuple féroce sera frappé par le châtimement divin.

Ce court fragment est terminé par une prière du prophète

<sup>1</sup> Il y a 3 chapitres dans l'œuvre de Nahoum.

<sup>2</sup> Il y a 3 chapitres dans l'œuvre de Habakouk.

à Jahvéh, qui foule les nations pour délivrer son peuple. Cet hymne, qui a été utilisé dans la liturgie (témoin la mention à la fin du morceau : III, 19), paraît complètement distinct du discours contre les Chaldéens.

Cette œuvre doit avoir été composée entre les années 604 (tribut imposé au roi de Juda Jehojakim par Neboucadnesar) et 597, date à laquelle le roi babylonien paraît pour la première fois devant Jérusalem et impose sa domination à la capitale qui a ouvert ses portes sans résister.

### *Sophonie*<sup>1</sup>.

Ce prophète, qui appartenait à une famille importante, comme l'indique sa généalogie donnée au début du livre, a prononcé le peu de discours que nous avons de lui sous le règne de Josias, mais avant la réforme religieuse de ce prince (621).

Il annonce la dévastation de Juda et de Jérusalem, que Dieu punira à cause du polythéisme auquel la nation coupable s'est laissé entraîner. Il l'exhorte à la repentance et lui montre dans l'avenir la ruine des ennemis de Juda : Philistins, Moabites, Ammonites, etc., mais surtout Assyriens. Il fait briller devant ses auditeurs les perspectives de la restauration future du peuple élu et du retour dans la patrie des fils d'Israël, partout dispersés.

Sophonie écrit en prose. Chez lui rien d'original et peu d'inspiration. C'est une imitation des prophètes antérieurs.

<sup>1</sup> Il y a 3 chapitres dans l'œuvre de Sophonie.

### *Aggée*<sup>1</sup>.

Aggée, qui est aussi un prosateur, a prononcé ses discours en 520. Il avait très vraisemblablement fait partie des exilés, et était rentré dans sa patrie lors du premier retour.

Il prend la parole pour encourager les fidèles à reconstruire le temple de Jérusalem. Il exalte la gloire du second temple et annonce les promesses divines de bénédictions. Dieu protégera Zorobabel, le descendant et le représentant de la race royale de David.

Aggée est un prophète de la décadence : il manque d'inspiration et se meut dans la pensée cléricale du retour.

### *Le Livre de Zacharie*<sup>2</sup>.

Nous avons sous le nom de Zacharie un recueil de discours prophétiques de deux auteurs, ayant vécu à des époques très différentes.

#### *Zacharie.*

L'auteur des huit premiers chapitres est le prêtre et prophète Zacharie, fils de Berekia, fils d'Iddo, dont parle le livre d'Esdras (V, 1. VI, 14), contemporain de Zorobabel, du grand prêtre Josué et du prophète Aggée. Il a prononcé ses discours de 520 à 518.

<sup>1</sup> Le livre d'Aggée n'a que 2 chapitres.

<sup>2</sup> Le livre de Zacharie renferme 14 chapitres.

Il écrit en prose, dans un style lourd et rempli d'obscurités ; sa pensée est nettement cléricale : il la développe sous forme de visions. Il fait allusion au triste état du pays de Juda et de Jérusalem depuis la ruine de la capitale, et il exhorte le peuple élu à la repentance. Le temple, annonce-t-il, sera rebâti ; les ennemis de Juda seront anéantis ; Jérusalem deviendra une très grande ville, et les nations païennes se convertiront au Dieu d'Israël. Zorobabel et le grand prêtre Josué seront glorifiés, car l'avenir messianique est proche. Alors les jeûnes commémorant les souvenirs douloureux de la destruction du temple et de l'assassinat de Guedalia, le gouverneur juif que Neboucadnesar avait chargé de l'administration de Juda, seront changés en jours d'allégresse, lorsque la patrie, avec le messie pour conducteur, aura été restaurée.

### *L'auteur des chapitres IX-XIV.*

Les chapitres IX-XIV du livre de Zacharie sont l'œuvre d'un écrivain anonyme très différent par la pensée et par le style du prophète Zacharie. Tandis que le prophète Zacharie parle de ses contemporains et des événements de son temps, l'auteur anonyme des chapitres IX-XIV ne vit que dans l'avenir messianique.

Dans ses premiers discours (IX-XI), il annonce la défaite future des ennemis de Juda et d'Israël : Syriens, Phéniciens, Philistins et Grecs. Israël et Juda seront désormais unis, et Jérusalem sera la capitale du monde, sous le sceptre d'un messie, roi pacifique. Dieu ramènera les Juifs captifs en Egypte et en Assyrie, et ces pays, qui ont été les bourreaux

d'Israël, recevront le châtiment de leurs crimes. Les idolâtres et les mauvais bergers ont été les causes des malheurs de Juda. Jahvéh, punira les chefs infidèles, et répandra ses bénédictions sur Juda et Ephraïm.

C'est dans un style saccadé et obscur, mélange de vers et de prose, que le prophète développe ses espérances.

Dans les seconds discours (XII-XIV), les mêmes sujets sont traités sous une forme et dans un ordre différents : les nations païennes attaqueront Jérusalem, mais Jahvéh les repoussera. L'idolâtrie sera détruite ; les prophètes se cacheront ; il y en aura même d'exterminés, et, après des malheurs terribles qui atteindront la cité sainte, Jérusalem sera rétablie dans sa splendeur. Ses ennemis seront détruits, et ce qui restera des païens dans le monde sera converti à la religion du vrai Dieu.

L'œuvre de l'auteur anonyme nous reporte à une époque très basse : il faut en placer la composition dans le cours du III<sup>e</sup> siècle.

Le prophétisme mis au rang de l'idolâtrie (XIII, 2-6) suppose une époque où le prophétisme n'était plus rien et ne jouait plus aucun rôle. C'est le temps où l'importance des pèlerinages à Jérusalem devient de plus en plus grande (XIV, 16-19), et où l'usage de la consécration des ustensiles de ménage à Jahvéh est une pratique courante (XIV, 20-21). La maison de David est mise sur le même pied que les autres familles du Juda (XII, 7, 12-14) ; c'est dire que l'auteur vit dans les temps nouveaux, où l'on ne pense plus au grand roi comme au chef traditionnel de la nation d'âge en âge. C'est le temple et son clergé qui sont la gloire d'Israël.

*Le Livre de Malachie*<sup>1</sup>.

La collection des petits prophètes se termine par l'œuvre d'un inconnu, probablement un anonyme (Malachie signifie l'envoyé de Jahvéh). Ainsi ce recueil finirait comme celui des grands prophètes (le second et le troisième Esaïe) par des écrits anonymes.

L'auteur, qui écrit en prose et dans une langue mourante, est animé d'un esprit foncièrement clérical. Il s'élève, dans de violentes censures, contre les prêtres qui accomplissent d'une manière indigne les sacrifices ; il condamne sévèrement les mariages avec des femmes étrangères, et les fraudes commises dans le paiement des dîmes. Il annonce la venue de Dieu pour le grand jugement : Dieu fera le triage entre les méchants et les bons ; le salut n'est que pour les fidèles. C'est le prophète Elie qui inaugurerà le règne de la justice et du bonheur.

Cette allusion à Elie nous reporte aux derniers temps du Judaïsme, à l'époque du plus grand développement des espérances messianiques. Dans quel siècle l'auteur a-t-il composé ses discours ? Il est fort difficile de le dire, mais il semble qu'on ne puisse guère le placer antérieurement au III<sup>e</sup> siècle.

## CHAPITRE V

# LA LITTÉRATURE APOCALYPTIQUE

### LE LIVRE DE DANIEL <sup>1</sup>.

La littérature apocalyptique (c'est-à-dire prétendue révélatrice) juive, dont il existe d'assez nombreux ouvrages en dehors de la Bible, n'est représentée dans l'Ancien Testament que par le Livre de Daniel.

Daniel, dont la vie merveilleuse est racontée dans l'écrit qui porte son nom, est, dans l'Ancien Testament, un héros légendaire, un sage surhumain, qu'on plaçait à côté de Noé et de Job (Ez. XIV, 14, 20. Voir aussi XXVIII, 3). C'est ce personnage, qui ne paraît avoir rien d'historique, qui est revêtu, dans le Livre de Daniel, d'un pouvoir surnaturel qui lui permet d'accomplir des actes extraordinaires et de faire des révélations d'une étonnante précision sur les temps à venir.

Le livre est formé de deux parties : la première (I-VI) contient le récit de faits d'un caractère miraculeux et l'exposé de songes étranges. Il serait trop long de donner l'analyse de ce riche contenu ; nous n'indiquerons pour les deux parties, que le sommaire des chapitres.

Première partie : I. Daniel à Babylone ; sa vie à la cour,

<sup>1</sup> Ce livre est divisé en 12 chapitres.

sa sagesse. II. Songe de la statue expliqué par Daniel au roi Neboucadnesar (Nabuchodonosor), qui, dans l'admiration qu'il éprouve pour la science de Daniel, adore Dieu. III. L'idole dressée par Neboucadnesar ; refus des trois compagnons de Daniel de l'adorer ; la fournaise ardente où ils sont jetés et d'où ils sortent sains et saufs. Le roi émerveillé adore Dieu. IV. Songe de l'arbre expliqué par Daniel au roi Neboucadnesar ; folie du roi, qui, revenu à la raison, adore Dieu. V. Festin du roi Belchazar (Baltasar) : les trois mots énigmatiques apparaissant inscrits sur la muraille et expliqués par Daniel ; mort surnaturelle du roi Belchazar. VI. Décret du roi Darius ordonnant de l'adorer ; refus de Daniel qui est jeté dans la fosse aux lions ; Daniel en sort vivant, et Darius, frappé de ce miracle, adore Dieu.

Deuxième partie : Visions expliquées par Daniel et prophéties : VII. Vision des quatre animaux. VIII. Vision du béliet et du bouc. IX. Prophétie des septante semaines d'années. X-XII. Vision de l'œuvre céleste et prophéties sur le royaume messianique.

Le livre de Daniel est écrit en prose et en deux langues : hébreu et araméen. La partie araméenne commence brusquement au verset 4 du chapitre II et continue jusqu'à la fin du chapitre VII.

Ce livre est un écrit très postérieur ; c'est de tous les ouvrages de l'Ancien Testament incontestablement le plus récent. La postériorité de l'apocalypse de Daniel est démontrée par les arguments suivants :

1<sup>o</sup> L'emploi des deux langues. L'araméen était l'idiome courant dans les derniers siècles qui ont précédé l'ère chrétienne.

2<sup>o</sup> L'auteur emploie de nombreux mots étrangers,



persans et surtout grecs. Il se sert en particulier de termes grecs pour désigner des instruments de musique grecs. La langue grecque et l'usage d'objets grecs ont été répandus en Palestine depuis l'époque d'Alexandre le Grand et sous la domination de l'empire des Séleucides sur la Palestine.

3° La place du livre dans le Canon hébreu : il n'est pas classé parmi les grands prophètes (comme l'a fait la traduction des Septante), mais dans les derniers écrits de l'Ancien Testament (les Hagiographes), qui avaient le moins d'autorité dans la Synagogue, et à la fin du Canon, entre Esther et Esdras.

4° L'angélologie très développée dans le Livre de Daniel, les dogmes de la résurrection des corps, du jugement dernier et de la vie éternelle, que l'on rencontre pour la première fois dans l'Ancien Testament exprimés formellement dans cet écrit, sont des croyances juives, qui ne paraissent qu'à une époque très tardive en Israël, soit environ au II<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ.

5° Enfin les données historiques du livre (histoire des Séleucides et des Lagides), qui sont énoncées sous la forme de visions et de prophéties, nous conduisent jusqu'au début de l'an 164 (mort d'Antiochus IV Epiphane, attendue et annoncée par l'auteur pour le mois de juin de cette année, alors qu'elle a eu lieu en janvier 164).

Le Livre de Daniel est donc bien, comme nous le disions, l'ouvrage le moins ancien de la Bible hébraïque.

Ce livre, qui a paru au moment où a éclaté la guerre de l'indépendance nationale, lorsque les Hasmonéens soulevèrent les patriotes juifs contre la tyrannie du roi de Syrie, Antiochus Epiphane, a joué, dans la préparation de cette insurrection glorieuse, un rôle important. Il a dû circuler clandestinement dans la population juive de la Palestine,

sous la forme de chapitres isolés composant autant de pamphlets, et rédigés soit en hébreu, la langue savante et sacrée, soit en araméen, la langue populaire. Ce fait rendrait compte de l'emploi des deux langues dans le livre, lorsqu'il fut introduit dans le Canon.

Il est très regrettable qu'un ouvrage d'une telle importance politique et religieuse soit d'un auteur dont on ignore le nom.

---

## CHAPITRE VI

### LES LIVRES APOCRYPHES

On entend par livres apocryphes (d'un mot grec *apokryfos* qui signifie *caché*, et dont le sens équivaut à *dont l'autorité n'est pas établie*) un groupe d'écrits, qui ne se trouvent pas dans la Bible hébraïque, mais qui ont été introduits dans le Canon de l'Ancien Testament par la version grecque, des Septante et reproduits par la Vulgate où ils ont été traduits en latin <sup>1</sup>.

Ces livres sont les uns historiques, les autres polémiques et édifiants, et d'autres enfin gnomiques.

#### § I. — LIVRES HISTORIQUES.

##### *Premier livre des Maccabées* <sup>2</sup>.

Nous possédons ce livre, d'une grande valeur historique, dans une traduction grecque ; le texte original perdu était

<sup>1</sup> En dehors de l'Ancien Testament, soit hébreu, soit grec ou latin, il y a toute une littérature juive extra-biblique, qui ne rentre pas dans le cadre de ce volume sur l'histoire de la Bible, et qui compte comme principaux livres : le Psautier de Salomon (v. 63 av. J.-C.), l'Assomption de Moïse (fin 1<sup>er</sup> siècle av. J.-C.), l'Apocalypse de Barouk (après 70 apr. J.-C.), le Testament des XII patriarches (1<sup>er</sup> siècle apr. J.-C.), le Livre des Jubilés (1<sup>er</sup> siècle apr. J.-C.), le IV<sup>e</sup> Livre d'Esdras (1<sup>er</sup> siècle apr. J.-C.), le Livre ou Apocalypse d'Hénoch (chapitres que nous possédons de cet ouvrage : XXXVII-LXXI 1<sup>er</sup> siècle av. J.-C. LXXXIII- XC II<sup>e</sup> siècle av. J.-C.) et la partie juive des Livres sibyllins (II<sup>e</sup> siècle av. J.-C.). L'étude de cette littérature est d'un très grand intérêt ; elle répand une clarté lumineuse sur l'histoire spirituelle du Judaïsme dans les deux siècles qui ont immédiatement précédé et suivi la naissance de Jésus-Christ.

<sup>2</sup> Ce livre a 16 chapitres.

hébreu ou araméen. Dans la version des Septante, il a pour titre : « Premier des Maccabées ».

Cet ouvrage, dont l'auteur est inconnu, est d'une importance capitale pour l'histoire du Judaïsme. Il renferme le récit, année par année, de la guerre de l'indépendance israélite, depuis l'origine du soulèvement national jusqu'au début du règne de Jean Hyrcan I<sup>er</sup>, qui mourut l'an 105 av. J.-C. La narration va de l'an 175 à l'an 135. L'auteur se sert, pour la chronologie, de l'ère des Séleucides, qui commence en l'an 312 av. J.-C.

Nous avons dans ce document un récit fidèle, sincère et en quelque sorte contemporain, des événements racontés. Sa véracité et son ingénuité même éclatent dans le tableau qu'il présente de la puissance romaine :

« Judas entendit parler des Romains, combien ils étaient forts et puissants, et qu'ils montraient de la bienveillance à tous ceux qui s'attachaient à eux, et qu'ils maintenaient l'amitié avec leurs alliés.... Ils gardaient fidèlement l'amitié avec ceux qui se confiaient à eux, tandis qu'ils réduisaient tous les royaumes proches ou éloignés,... qu'ils venaient en aide à qui ils voulaient, qu'ils faisaient ou défaisaient des rois comme ils voulaient, et qu'ils étaient arrivés au plus haut degré de puissance ; et qu'avec tout cela nul d'entre eux n'avait ceint le diadème, ou n'avait revêtu la pourpre pour faire parade de magnificence, mais qu'ils s'étaient créé un sénat, où, chaque jour, 325 conseillers s'assemblaient pour délibérer sur le bien-être du peuple, et qu'ils confiaient le gouvernement chaque année à un seul homme, qui devenait ainsi le chef de leur empire, et que tous obéissaient à ce seul homme, et que chez eux il n'y avait ni envie ni jalousie. »

(VIII, 1 et 11-16).

L'auteur ignore l'immixtion future des Romains dans les affaires palestiniennes, à plus forte raison, la soumission de la patrie juive à Rome en l'an 63 av. J.-C. (prise de Jérusalem par Pompée). On peut donc placer la composition de son ouvrage entre les années 100 et 70 av. J.-C.

### *Second livre des Maccabées*<sup>1</sup>.

Ce livre, qui porte pour titre, dans la traduction des Septante, « II Maccabées », contient des renseignements que nous chercherions vainement ailleurs. Il raconte, en effet, les événements qui se sont écoulés depuis la fin du règne de Séleucus IV de Syrie (176 av. J.-C.) jusqu'à la victoire de Judas Maccabée sur le général syrien Nicanor (161 av. J.-C.). Il traite donc, en grande partie, la même période que le premier livre des Maccabées ; mais nous y lisons le récit très important des faits qui ont précédé l'insurrection israélite, et dont ne parle pas le premier livre des Maccabées. Nous y recueillons, en outre, des traditions non seulement étrangères à celles de ce dernier ouvrage, mais même en absolue contradiction avec elles.

La valeur historique du second livre des Maccabées, quand on la compare à celle du premier, paraît très faible. Autant on peut se fier à la véracité du premier auteur, aussi peu le second est digne de confiance. Ce livre contient, en effet, des documents manifestement forgés ; on y trouve de nombreux détails légendaires, d'énormes exagérations, quand il s'agit de compter les troupes ennemies et les morts qu'elles laissent sur les champs de bataille. Il n'est au contraire jamais question d'Israélites tués ; Dieu les

<sup>1</sup> Ce livre a 15 chapitres.

protège de la mort, et les seuls qui succombent aux coups de l'adversaire ne périssent que parce qu'ils ont secrètement apostasié. Tout, dans ce livre étrange, tient du miracle.

En écrivant, l'auteur a pour but de convaincre ses lecteurs de la vérité de la théocratie, en leur montrant dans l'histoire la plus récente d'Israël l'intervention perpétuelle, merveilleuse et souveraine de Dieu. Quiconque viole l'alliance est puni par Dieu. La sainte et antique loi du talion est toujours en vigueur : qui a proscrit meurt proscrit ; qui a mis le feu au temple périt dans le feu ; la langue qui a blasphémé est jetée aux oiseaux de proie, etc. L'auteur donne des exemples frappants de ces châtiments divins tirés de l'histoire qu'il raconte.

L'ouvrage a été composé en grec ; c'est donc le texte original que nous possédons dans la traduction des Septante. Il débute (I-II, 18) par deux lettres qui sont étrangères, par leur contenu, au sujet que traite l'auteur : ce sont des lettres des Juifs de Palestine adressées aux Juifs d'Égypte, où ces derniers sont invités à célébrer la fête de la Consécration du temple.

Le second livre des Maccabées, dont l'auteur est inconnu, a pour base un écrit de Jason de Cyrène, dont il n'est qu'un extrait ou *épitomé* (II, 23, 26 et 28). Ce Jason de Cyrène est peut-être l'ambassadeur de ce nom, Jason fils d'Eléazar, envoyé à Rome par Judas Maccabée (I Macc. VIII, 17).

L'ouvrage de Jason était divisé en cinq parties, et aurait été composé vers la fin du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. L'auteur se donne comme témoin des faits qu'il raconte.

Le résumé, tiré de l'ouvrage de Jason, a été écrit avant l'an 70 après Jésus-Christ. Parmi les écrivains juifs du I<sup>er</sup> siècle de l'ère chrétienne, l'historien Josèphe ne paraît pas avoir connu le second livre des Maccabées ; mais le

philosophe juif Philon d'Alexandrie l'a eu à sa disposition et s'en est servi.

### *Troisième livre des Maccabées*<sup>1</sup>.

Dans la traduction des Septante, ce livre, qui a été écrit en grec, a pour titre : « III Maccabées ». Le sujet en est le récit tout à fait légendaire d'une persécution contre les Juifs, qui aurait eu lieu en Egypte, sous le règne de Ptolémée IV Philopator (222-205). Cette narration paraît avoir pour fond une légende, qui serait d'origine plus ancienne, rapportée par l'historien Josèphe, d'une prétendue persécution contre Israël, qui se serait déchaînée sous le règne de Ptolémée VII Physcon (146-117).

L'auteur inconnu du troisième livre des Maccabées aurait composé son ouvrage au I<sup>er</sup> siècle de l'ère chrétienne.

### *Quatrième livre des Maccabées.*

Il y a dans la traduction des Septante un quatrième livre des Maccabées (IV Maccabées) ; mais on ne le trouve que dans un seul manuscrit de cette version, le Codex Alexandrinus, et dans les éditions qui en dépendent.

Cet ouvrage, qui a 18 chapitres et qui a été écrit en grec, est un traité philosophique d'un auteur inconnu, qui a vécu au I<sup>er</sup> siècle de l'ère chrétienne ; cet auteur a subi l'influence du stoïcisme. Le but de son livre est de montrer l'empire de la raison sur les passions. Cette thèse est exposée

<sup>1</sup> Ce livre a 7 chapitres.

dans une étroite relation avec le récit du martyre des jeunes gens qui ont été appelés « les Maccabées » dans le second livre des Maccabées (VII). La littérature ecclésiastique, surtout en orient, parle aussi du martyre de ces jeunes hommes, au nombre de sept, tous fils de la même mère.

## § 2. LIVRES POLÉMIQUES ET ÉDIFIANTS.

### *Le livre de Judith*<sup>1</sup>.

Le sujet du livre de Judith est très connu ; nous le résumerons en quelques mots.

Au siège de la ville israélite de Béthulie, Holoferne, général de Nabuchodonosor, reçoit dans sa tente une transfuge juive de la cité, Judith, dont la beauté le séduit. Le général l'invite à sa table : Judith accepte de s'y rendre. Holoferne, transporté de joie à la vue de la belle qui n'a rien à lui refuser, boit du vin à l'excès et finit par tomber dans l'assoupissement d'une complète ivresse. Judith profite de son sommeil pour lui trancher la tête, qu'elle emporte dans un sac à Béthulie. La ville, délivrée par cet acte héroïque, rend les plus grands honneurs à celle à laquelle elle doit son salut.

Ce livre célèbre donc l'assassinat politique ; il exalte le meurtre de l'étranger oppresseur par la femme patriote, séductrice et traîtresse. L'héroïne Judith (en hébreu *Iehoûdît*, « La Juive ») représente la race tout entière sous son aspect le plus repoussant. Deborâh, dans son chant sau-

<sup>1</sup> Ce livre a 16 chapitres.



vage,<sup>1</sup> apparaissait cruelle et haïssable, mais sa haine féroce du Cananéen reportait à une période archaïque (XII<sup>e</sup> siècle av. J.-C.) de l'histoire d'Israël. Judith, dont l'exploit sanguinaire est placé par l'auteur au VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C., est encore plus odieuse. Le livre, qui célèbre sa gloire, est profondément immoral.

Il est probable, que cet écrit, qui nous rapporte une histoire d'un caractère absolument légendaire, a été composé à l'époque de la guerre de l'indépendance nationale, au temps des Maccabées. La haine atroce de l'étranger, qui en est le fond, ne se comprend guère, à cause de sa violence même, que lors du soulèvement des patriotes israélites contre les armées d'Antiochus Epiphane. Ce livre daterait donc du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C.

Dans la traduction des Septante, nous lisons l'ouvrage dans un texte grec rempli d'hébraïsmes. Dans la Vulgate, saint Jérôme l'avait traduit d'après un manuscrit chaldéen, c'est-à-dire d'après une version araméenne. L'original hébreu du livre de Judith est donc indéniable. L'auteur de cet ouvrage intéressant est inconnu.

### *L'Épître de Jérémie<sup>2</sup>.*

Ce pseudépigraphe, qui, dans les meilleurs manuscrits des Septante, fait partie du groupe « Jérémie, Baruch, Lamentations, Épître », et suit invariablement les Lamentations, met en garde les Juifs, habitant en pays païen, contre le culte des fausses divinités. Jérémie, que l'auteur anonyme fait écrire, est censé s'adresser aux Israélites

<sup>1</sup> V. p. 31.

<sup>2</sup> Il n'y a qu'un seul chapitre.

exilés à Babylone ; mais comme il parle d'idoles et de statues à formes humaines, ce sont les dieux de la Grèce que l'auteur tourne en ridicule, et c'est dans la période grecque de l'histoire d'Israël qu'il a vécu.

Le texte original est rédigé en bon grec. L'auteur a peut-être composé son livre en Egypte, au 1<sup>er</sup> siècle av. J.-C. ou au début de l'ère chrétienne.

### *Le livre de Tobie<sup>1</sup>.*

Le livre de Tobie nous raconte la légende pieuse, dont voici le résumé.

Tobie le père, de la tribu de Nephtali, avait été déporté à Ninive au temps du roi assyrien Salmanasar. Il avait épousé une parente, dont il eut un fils, Tobie le jeune. C'était un Israélite zélé sectateur de la Loi : il ensevelissait les Israélites mis à mort par les Assyriens, et que ceux-ci laissaient sans sépulture. Un jour, après avoir rendu les derniers devoirs à l'un de ses compatriotes, il alla se reposer dans la cour de son jardin, et s'endormit ; pendant son sommeil, un oiseau laissa tomber sur ses yeux de la fiente chaude et Tobie devint aveugle. Désespéré, il priait Dieu de le faire mourir.

Pendant ce temps, à Ecbatane, en Médie, Sara, fille unique de Raguel et parente éloignée de Tobie, adressait à Dieu la même prière. Elle avait été mariée sept fois, et sept fois le démon Asmodée avait fait périr son époux, au moment où il entrait dans la chambre nuptiale.

C'est alors que l'ange Raphaël fut envoyé par Dieu pour guérir Tobie et sauver Sara. Voici comment s'opéra cette miraculeuse intervention.

<sup>1</sup> *Tôbit* dans les Septante. Ce livre a 14 chapitres.

Tobie le père se souvint, à cette époque, qu'il avait confié, au cours d'un voyage d'affaires, dix mille talents à un banquier juif, nommé Gabaël, de Raguès, en Médie. Il chargea son fils d'aller toucher cette somme.

Le jeune Tobie chercha un compagnon de voyage, et en trouva un à sa convenance, qui déclara se nommer Azarias : c'était l'ange Raphaël.

Tobie et Azarias partirent. Le soir étant venu, ils s'arrêtèrent sur les bords du Tigre. Tobie se lavait les pieds dans le fleuve, lorsqu'un gros poisson s'élança sur lui pour le dévorer. L'ange dit à Tobie effrayé : « Prends-le par les ouïes et tire-le à toi ». C'est ce que fit Tobie. Quand le poisson fut mort, l'ange lui dit : « Vide ce poisson et conserve son cœur, son fiel et son foie, car ils sont employés comme d'utiles remèdes ». Aux questions que Tobie lui posa à ce sujet, pendant le chemin, l'ange lui répondit : « Si tu poses sur des charbons une petite partie du cœur la fumée qui s'en exhale chasse toute espèce de démons, soit d'un homme, soit d'une femme, en sorte qu'ils ne peuvent plus s'en approcher. Quant au fiel, il sert à oindre les yeux couverts d'une taie et il les guérit. » Ces paroles expliquent toute la suite de l'histoire.

Lorsqu'ils furent arrivés à Ecbatane, l'ange conseilla à Tobie de demander à Raguel la main de Sara. Tobie, épousa sa parente, et, par la fumigation du cœur du poisson il chassa à jamais le démon Asmodée.

Pendant les quinze jours que durèrent les noces, l'ange se rendit à Raguès et retira l'argent du vieux Tobie, déposé chez le banquier.

De retour enfin à Ninive, Tobie rendit la vue à son père, en frottant ses yeux malades avec le fiel du poisson. L'ange Raphaël leur révéla alors sa nature céleste, et disparut

après leur avoir donné de bons conseils. Tobie le fils, après avoir perdu ses parents, se fixa à Ecbatane, où il mourut à l'âge de 127 ans.

L'auteur anonyme, qui a écrit ce conte édifiant, connaît le second temple de Jérusalem, qui fut édifié au temps de Zorobabel. Mais l'ouvrage, qu'il a composé, ne peut guère avoir été rédigé qu'au cours des deux derniers siècles av. J.-C. Le fait que le texte original est grec, le développement de la démonologie et de l'angélologie dans cet écrit, enfin la tournure particulièrement légaliste qu'y a prise la piété juive, militent en tout cas en faveur d'une date très peu ancienne.

### *Les additions au livre d'Esther.*

La traduction des Septante a introduit dans le livre d'Esther les additions suivantes :

1. — Le songe de Mardochée et la conspiration des deux eunuques (au début du livre, avant le chapitre I). Cette addition, dans sa seconde partie, est une version différente du récit du complot des deux eunuques, raconté au chapitre II (v. 21-23) du texte hébreu.

2. — Une copie de l'édit d'Artaxerxès (après le chapitre III v. 13). Le texte hébreu parle d'Assuérus ; la version grecque a mis partout, pour le nom du roi, Artaxerxès.

3. — Une prière de Mardochée (après IV, 17).

4. — Une prière d'Esther (à la suite de l'addition précédente).

5. — Le récit de la démarche d'Esther auprès du roi (à la suite de l'addition précédente). C'est le développement très amplifié du chapitre V (v. 1-2) du texte hébreu.

6. — La copie de l'édit d'Artaxerxès (après le chapitre VIII v. 12).

7. — L'explication du songe de Mardochée (après le chapitre X, v. 3, c'est-à-dire à la fin du livre). Mardochée comprend le songe qu'il avait eu, et qui est raconté dans la première addition.

8. — Une apostille obscure de la version des Septante relative aux *Phrouaï* (la fête de Pourim). Dans la Vulgate elle forme le verset 1 du chapitre XI. Cette apostille se trouve à la fin du livre dans la traduction grecque.

Dans la Vulgate il y a une autre addition, très brève, où il est dit qu'autrefois Mardochée avait élevé Esther dans l'humble situation qu'elle avait alors (Vulgate XV, 2-3). Cette addition vient après le chapitre IV (v. 8) du texte hébreu.

Les diverses additions du texte grec, qui nous montrent qu'à Alexandrie, où la traduction des Septante a été faite, la légende d'Esther était plus développée et plus riche qu'en Palestine, ont été insérées dans le texte hébreu pour y introduire la note religieuse absente du récit hébraïque. et pour lui accorder la place qu'elle devait occuper dans un ouvrage, auquel la tradition juive devait donner une si grande importance.

La langue originale des additions est le grec. Quant à la date de leur composition, elle doit nous reporter à la fin du second siècle avant Jésus-Christ.

### *Les additions au livre de Daniel.*

Les additions des Septante au livre de Daniel sont les suivantes :

1. — La prière d'Azarias, l'un des trois Juifs jetés dans la fournaise ardente. Cette addition comprend les versets 24 à 45 du chapitre III.

2. — Le cantique des trois jeunes gens dans la fournaise. Cette addition comprend les versets 52 à 90 du même chapitre III.

3. — L'histoire de Susanne, l'épouse juive très belle et très pure, que deux anciens, juges du peuple, cherchent en vain à séduire ; surpris, ils accusent Susanne d'adultère avec un jeune homme, qui a réussi à leur échapper. Ils ont été témoins du fait, disent-ils, et ont pris Susanne en flagrant délit. Le tribunal, devant lequel comparaît l'accusée, la condamne à mort. Mais Daniel apparaît, convainc de mensonge les faux témoins, et les fait condamner et mettre à mort. Cette histoire intéressante et bien connue (les peintres l'ont souvent reproduite dans leurs tableaux) forme le chapitre XIII (v. 1 à 64) du livre de Daniel, dans la traduction des Septante.

4. — Histoire de Bel. Il s'agit de l'idole babylonienne Bel. Daniel met à jour l'imposture des prêtres préposés à son service et obtient du roi la destruction de l'idole et de son temple. Cette addition se trouve à la suite de l'histoire de Susanne (XIII, 65-XIV, 21).

5. — Histoire du dragon. Il y avait à Babylone un grand serpent qu'on adorait. Daniel obtient du roi l'autorisation de l'empoisonner : le dragon périt. Les Babyloniens, exaspérés de cet acte, se soulèvent et obligent le roi à leur livrer Daniel, qu'ils jettent dans la fosse aux lions. Daniel y reste six jours, miraculeusement nourri par le prophète Habakouk, qu'un ange a transporté, en le prenant par les cheveux, de Judée dans la fosse. Le roi, en voyant Daniel vivant, glorifie le Dieu des Juifs, et donne en pâture aux

lions les ennemis de Daniel. Cette addition forme les versets 22 à 42 du chapitre XIV et dernier de la traduction grecque.

Ces cinq additions paraissent être d'origines diverses.

Les deux premières (la prière d'Azarias et le Cantique des jeunes gens dans la fournaise) ont été écrites dans un but édifiant, au cours du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C., probablement en Palestine. Le texte original peut avoir été hébreu.

L'histoire de Susanne, qui est une légende pieuse, ne peut avoir été composée qu'en grec. Cela résulte du jeu de mots que l'auteur se permet, pour fixer le supplice des deux anciens, et qui est dérivé des noms des arbres sous lesquels, d'après les faux témoins, se serait commis l'adultère. Cette dérivation n'est possible que dans la langue grecque. Comme date de la rédaction on peut proposer la fin du II<sup>e</sup> siècle ; l'auteur aurait vécu à Alexandrie.

Quant aux histoires de Bel et du dragon, le but de ces deux contes est polémique. L'auteur a voulu montrer la fausseté et le ridicule des croyances païennes. Le texte original est certainement grec. L'auteur a écrit à Alexandrie, à la fin du II<sup>e</sup> siècle ou au début du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C.

### *Le livre de Baruch*<sup>1</sup>.

Cet ouvrage est formé de deux parties.

*Première partie* (I-III, 8). — Baruch, à Babylone, au temps de l'exil, fait la lecture, aux Israélites déportés, du livre qu'il a écrit ; cette lecture produit sur eux une vive impression. Les exilés envoient Baruch à Jérusalem, en le

<sup>1</sup> En hébreu le nom du personnage s'écrit Barouk. Le livre qui porte son nom a 5 chapitres.

chargeant d'une lettre, où ils annoncent à leurs frères restés dans la patrie que Baruch leur remettra de l'argent pour acheter des victimes à offrir en holocauste et de l'encens pour faire des oblations. Ils leur recommandent de lire en public le livre, que Baruch leur apportera, dans la maison de Dieu, aux jours de fête et dans les solennités religieuses. Baruch se rend à Jérusalem porter l'argent qu'on lui a confié, ainsi que des vases sacrés que le roi de Babylone Nabuchodonosor avait enlevés au temple. Suit le texte du livre que Baruch a lu à Babylone, et qui consiste en une confession des péchés (I, 15 - II, 10) et une prière (II, 11 - III, 8).

*Deuxième partie* (III, 9 - V, 9). — Discours de Baruch aux Israélites : qu'Israël recherche la véritable sagesse, que l'homme ne peut trouver par lui-même, que Dieu seul possède, et qu'il communique à ses fidèles. Israël est en exil parce qu'il a abandonné Dieu. Le triste état de Jérusalem, depuis la ruine, est la punition de ses fautes : le peuple coupable subit le châtiment divin. Mais Baruch console Israël, car la délivrance viendra bientôt, et il fait briller à ses yeux les perspectives de la restauration. L'auteur termine par des promesses formelles : Dieu rétablira la splendeur de Jérusalem ; ses fils lui reviendront de tous les points de l'horizon.

La première partie suppose un original hébreu dont nous n'avons qu'une traduction. Quant à la seconde, le texte original paraît être incontestablement le grec que nous avons sous les yeux.

Bien que les deux parties soient d'auteurs différents, tous deux vraisemblablement Juifs d'Egypte, la même époque doit être assignée à leur rédaction. Les deux parties ont été écrites après l'an 70 apr. J.-C. La ruine de



Jérusalem, dont il est question dans cet apocryphe, n'est pas celle de 586 (Nabuchodonosor) av. J.-C., mais celle de l'an 70 (Titus) de notre ère.

*La prière de Manassé<sup>1</sup>.*

Le second livre des Chroniques, en racontant l'histoire légendaire de la captivité du roi Manassé à Babylone, termine ce récit par les lignes suivantes :

« Lorsqu'il fut dans l'angoisse, il implora Jahvéh, son Dieu, et il s'humilia profondément devant le Dieu de ses pères. Il lui adressa sa prière, et Jahvéh, se laissant fléchir, exauça ses supplications et le ramena à Jérusalem, dans son royaume. »

(2 Chr. XXXIII, 12-13).

Plus loin, l'auteur des Chroniques ajoute :

« Le reste des actions de Manassé, sa prière à son Dieu, et les paroles des voyants, qui lui parlèrent au nom de Jahvéh, le Dieu d'Israël, cela est écrit dans les Actes des rois d'Israël. Sa prière..., cela est écrit dans le livre des Voyants ».

(2 Chr. XXXIII, 18-19).

D'après ce témoignage, la prière de Manassé avait donc été conservée dans des collections d'écrits historiques.

C'est cette prière qu'un pieux écrivain, très certainement un Juif helléniste, a composée en grec pour l'édification de ses coreligionnaires. Cette prière n'est pas sans valeur : c'est une composition originale, écrite dans un style qui n'est pas dénué de mérite.

<sup>1</sup> Il n'y a qu'un seul chapitre.

Quant à l'époque, il est bien difficile de la déterminer. La seule chose qu'on puisse dire à cet égard, c'est que cette page paraît être antérieure à l'ère chrétienne.

*Le troisième livre d'Esdras<sup>1</sup>  
et l'histoire des pages de Darius.*

L'apocryphe d'Esdras est appelé tantôt le premier, tantôt le troisième livre d'Esdras. C'est la première de ces appellations qu'ont adoptée les rédacteurs des manuscrits des Septante. Ils intitulent l'apocryphe Esdras A (c'est-à-dire I). Les livres d'Esdras et de Néhémie du Canon hébreu sont, dans la traduction des Septante, Esdras B (Esdras hébreu) et Esdras B Néhémie (Néhémie hébreu). Si les Septante placent en premier lieu l'apocryphe (Esdras A), c'est qu'il raconte des événements antérieurs à ceux dont nous lisons le récit dans Esdras hébreu (Esdras B).

La Vulgate, qui appelle 1 et 2 Esdras, les livres du Canon hébreu d'Esdras et de Néhémie, intitule l'apocryphe troisième livre d'Esdras. C'est cette désignation, plus claire à notre avis, que nous adoptons.

Le troisième livre d'Esdras contient : 1<sup>o</sup> un arrangement de récits bibliques extraits des livres hébreux, 2 Chroniques, Esdras et Néhémie, (I, 1-II, 55. V, 7-IX, 55) ; 2<sup>o</sup> l'histoire des pages de Darius (III, 1-IV, 63) ; 3<sup>o</sup> une très brève note relative aux préparatifs de départ des exilés de Babylone, à l'époque de Darius (V, 1-6).

Ce remaniement et cet arrangement des textes hébreux par un traducteur grec, vraisemblablement un Juif helléniste d'Alexandrie, ont dû être faits après la composition

<sup>1</sup> Ce livre a 9 chapitres.

de l'Esdras canonique et avant l'époque où a vécu l'historien Josèphe, qui a utilisé cet apocryphe, c'est-à-dire entre le début du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. et le I<sup>er</sup> siècle de notre ère. Ce traducteur a fait passer en grec les deux derniers chapitres du second livre des Chroniques, le livre hébreu d'Esdras tout entier et 13 versets du livre hébreu de Néhémie (Néh. VII, 73-VIII, 12). Un rédacteur, contemporain du traducteur, a ajouté à la version grecque l'histoire des pages de Darius, et la petite note V, 1-6.

Cet apocryphe, de valeur plus que médiocre, et qui n'a été accepté que par l'Eglise d'Orient, est sans intérêt. Seul, le conte connu sous le nom d'histoire des pages de Darius mérite d'attirer l'attention.

L'histoire des pages de Darius est une sorte de conte philosophique et moral.

Trois pages de Darius veillent auprès du roi. Dans l'espoir d'obtenir une récompense, ils écrivent, chacun sur un billet, ce que chacun d'eux estime être le plus puissant au monde. A son réveil, le roi trouve les bulletins ; il convoque sa cour et ordonne aux pages d'exposer, chacun, les raisons de son choix. Le premier exalte le pouvoir du vin ; le second célèbre la toute-puissance du roi ; le troisième, Zorobabel, commence par parler du pouvoir de la femme sur l'homme, mais il se hâte d'ajouter que la vérité l'emporte sur tout par sa force. C'est à Zorobabel que le roi accorde le prix de la victoire ; Darius lui laisse le choix de sa récompense. Zorobabel demande la permission de rebâtir Jérusalem, qui lui est accordée par le souverain.

Ecrit en grec par un Juif helléniste, ce conte charmant a été inséré par le rédacteur du troisième livre d'Esdras dans l'arrangement final qu'il a donné à cet ouvrage. Il n'est pas possible de fixer avec quelque précision l'époque

de sa composition : comme nous l'avons dit, le rédacteur peut être considéré comme le contemporain du traducteur du troisième livre d'Esdras.

### § 3. LIVRES GNOMIQUES.

#### *La sagesse de Jésus fils de Sirach ou L'Ecclésiastique*<sup>1</sup>.

Ce livre célèbre et remarquable porte, dans la traduction des Septante, le titre de « Sagesse de Sirach » ; il est plus connu sous le nom d'Ecclésiastique<sup>2</sup>, que l'Eglise latine et la Vulgate lui ont donné.

Nous apprenons, par le prologue du livre, que cet ouvrage a été écrit en hébreu par un auteur du nom de Jésus, et que le neveu de l'écrivain l'a traduit en grec. C'est cette traduction grecque, où la forme poétique de l'original hébreu (le parallélisme) est très sensible, que nous possédons. Le texte hébreu, primitif, longtemps perdu, a été en partie retrouvé en 1896 et dans les années suivantes.

L'Ecclésiastique est un recueil de maximes, de *mâchâl*<sup>3</sup>, d'une étonnante richesse. C'est même un ouvrage de pure philosophie, morale et religieuse, telle qu'on avait l'habitude de l'entendre en Israël. La pensée fondamentale de l'auteur est la notion de la sagesse, parfaite en Dieu, et qui, pour l'homme, consiste à se confier en l'Etre Suprême et à lui obéir. Pour l'homme, « la crainte de Dieu est le commencement et la fin de toute sagesse ». L'auteur montre l'ap-

<sup>1</sup> Ce livre a 51 chapitres.

<sup>2</sup> Le nom d'Ecclésiastique paraît avoir été donné par imitation du mot Ecclésiaste, titre de l'ouvrage du Canon hébreu. Voyez p. 64 s. ce que nous disons du mot Ecclésiaste.

<sup>3</sup> V. p. 62 la signification de ce terme hébreu.

plication de cette sagesse à toutes les circonstances de la vie. Cette sagesse est conçue à un point de vue tout hébraïque conforme à l'idée que nous en donne le livre des Proverbes. Malgré des déclarations telles que celles-ci :

« La sagesse a été créée avant toutes choses, » (I, 4).

« Avant tous les siècles, dès le commencement, Dieu m'a créée, » dit la sagesse, (XXIV, 9).

la sagesse du Siracide n'est pas, à proprement parler, une hypostase, c'est-à-dire une personne divine.

Ce livre, d'un haut intérêt, représente, à l'époque où il a été écrit, la tendance juive conservatrice, opposée à la tendance juive hellénisée<sup>1</sup>. De là les accents de colère de l'auteur contre les étrangers d'origine grecque. C'est à eux qu'il fait allusion dans les vers suivants :

« Aie pitié de nous Seigneur,  
Réveille ta colère, déverse ton courroux,  
Anéantis l'adversaire, écrase l'ennemi !

.....  
Que celui qui s'échappe soit consumé par ta colère foudroyante

Et que les tyrans de ton peuple trouvent la ruine :

Brise la tête aux chefs des ennemis,

A ceux qui disent : Il n'y a que nous ! »

(XXXIII, 8-9, 11-12).

De là l'exaltation de Siméon II le Juste, le grand prêtre idéal du début du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. (L, 5-13). De là le rôle éminent qu'il attribue au scribe (XXXVIII, 25 — XXXIX, 15), le soutien de l'orthodoxie.

<sup>1</sup> Voyez sur ces deux tendances notre *Essai sur les origines des partis saducéen et pharisaïque et leur histoire jusqu'à la naissance de Jésus-Christ*, Paris 1883.

L'auteur, qui est cité, comme nous l'avons dit, dans le prologue, écrit par son neveu, donne lui-même son nom au chapitre L (v. 27) : « Moi, Jésus fils de Sirach, de Jérusalem ». Il est aisé de fixer l'époque à laquelle il a vécu.

Le neveu, qui a traduit en grec l'ouvrage de son aïeul déclare dans le prologue qu'il commença sa traduction après être arrivé en Egypte, « la 38<sup>e</sup> année du roi Evergète », Il ne peut s'agir ici que de Ptolémée VII Physcon Evergète II (le premier Evergète, Ptolémée III, n'a régné que 25 ans). Ptolémée VII a régné d'abord avec son frère (depuis 170), puis seul (depuis 145), mais il compte ses années de règne depuis 170. Le neveu de Jésus fils de Sirach est donc arrivé en Egypte en 132 av. J.-C. Nous en concluons que le Siracide a dû écrire son livre entre 190 et 170.

### *La Sapience ou Sagesse de Salomon<sup>1</sup>.*

Ce livre, qui présente comme le précédent un très haut intérêt, a pour titre, dans la traduction des Septante : « Sagesse de Salomon ». C'est la Vulgate qui lui a donné le nom de Sapience.

Dans cet ouvrage, Salomon, dans lequel l'auteur se personnifie, adresse aux grands de la terre de solennels avertissements.

Dans la première partie de son discours, il fait appel à la justice. Dans la seconde, il se donne en exemple à ses auditeurs. La sagesse est ce qu'il y a de plus beau et de plus puissant. Salomon a demandé à Dieu de le rendre sage ; sa prière a été exaucée, et il a retiré de la sagesse de tels avantages qu'il ne peut qu'engager ses semblables à l'imiter.

<sup>1</sup> Ce livre a 19 chapitres.

Dans la troisième et dernière partie, il expose l'enseignement de l'histoire. Seuls de tous les peuples les Juifs ont vécu selon la sagesse. Aussi Dieu les a-t-il toujours protégés. Les peuples païens, au contraire, par leur idolâtrie, ont mérité la colère divine.

Ce qui est très frappant dans la Sapience, c'est que l'auteur qui est Juif, est pénétré des idées de la philosophie grecque (Platon et les Stoïciens), et qu'il lui emprunte les notions essentiellement grecques qu'il unit à ses croyances juives.

L'esprit de la philosophie alexandrine, dont il est animé, éclate dans sa théorie de la Sagesse divine, sorte de Logos hypostatique <sup>1</sup>, qu'il appelle « l'Artiste universelle (VII, 21), le souffle de la puissance de Dieu, l'émanation vraie de la gloire du Tout-puissant (VII, 25), le reflet de la lumière éternelle, le miroir sans tache de l'activité de Dieu, l'image de sa bonté (VII, 26) », etc., et dans l'idée hellénique, étrangère à l'antique hébraïsme, de l'immortalité de l'âme <sup>2</sup>.

C'est en grec que l'auteur de la Sapience a écrit son livre : il ne saurait y avoir aucun doute sur ce point. C'est donc le texte original de l'ouvrage que nous possédons. Mais l'auteur est Juif, et son style, bien qu'il écrive en prose, rappelle à tel degré le parallélisme de la poésie hébraïque, que la forme calligraphique du livre, dans les manuscrits et les textes imprimés, donne l'apparence illusoire de la versification. La rhétorique ampoulée des écrivains de la décadence se fait plusieurs fois sentir dans sa manière d'écrire le grec.

<sup>1</sup> Le Logos, dans la philosophie juive alexandrine, est l'intermédiaire divin entre Dieu et le monde. Cette notion, à laquelle Philon d'Alexandrie, le célèbre philosophe juif du I<sup>er</sup> siècle de notre ère, a donné les plus riches développements, est tirée de la théorie platonicienne des idées, de la théorie stoïcienne des causes agissantes, de la doctrine juive des anges et de la croyance grecque aux démons.

<sup>2</sup> Chap. I, 15. II, 23. III, 4. IV, 2. V, 16a. VI, 20. XV, 3. etc.

Il est à peine besoin de dire que le nom de Salomon, que prend l'auteur, n'est qu'un pseudonyme.

A quelle époque a vécu ce Juif alexandrin anonyme, qui a écrit cet ouvrage si intéressant pour l'histoire spirituelle du Judaïsme des derniers temps qui ont précédé l'ère chrétienne ? Il est assez facile de la fixer d'une manière générale. Si l'on observe, en effet, que sa théorie de la sagesse tient le milieu entre celle du Siracide (190-170 av. J.-C.) et celle de Philon (début de l'ère chrétienne), on placera sans hésiter la Sapience à l'époque qui sépare ces deux écrivains. L'auteur de la Sapience a vécu, très vraisemblablement, entre les années 150 et 50 av. J.-C.

---



## APPENDICE

### QUELQUES PAGES BIBLIQUES CARACTÉRISTIQUES D'ÉPOQUES ET DE TENDANCES DIFFÉRENTES

#### I

#### XII<sup>e</sup> SIÈCLE.

##### *Chant de Deborah (Juges V)<sup>1</sup>.*

Les chefs se sont mis à la tête en Israël,  
Le peuple s'est montré prêt au combat :  
Bénissez-en Jahvéh !

Ecoutez, rois ! Prêtez l'oreille, princes !  
C'est moi, oui c'est moi, qui chanterai à Jahvéh ;  
Je palmodierai à Jahvéh, Dieu d'Israël.

Jahvéh ! quand tu sortais de Séir,  
Quand tu t'avançais des champs d'Edom,  
La terre tremblait, les cieux mêmes se fondaient,  
Et les nuages aussi se répandaient en eau.

Les montagnes s'ébranlaient devant Jahvéh,  
Ce Sināi ! devant Jahvéh, le Dieu d'Israël.

<sup>1</sup> Il y a, dans ce chant archaïque, dont le texte nous a été mal conservé, quelques mots obscurs, dont le sens est difficile à saisir ; la traduction de ces mots est plus ou moins conjecturale.

Aux jours de Chamgar<sup>1</sup> fils de Anat,  
 Aux jours de Jaël, les chemins étaient déserts,  
 Et ceux qui parcourent les routes prenaient les sentiers  
 [détournés.]

En Israël, les habitants étaient dans un complet abandon,  
 Quand je me suis levée, moi, Deborah,  
 Quand je me suis levée, comme une mère, en Israël.

Il<sup>2</sup> avait choisi de nouveaux dieux :  
 Alors la guerre était aux portes !  
 On ne voyait ni bouclier ni lance  
 Chez quarante milliers en Israël.

Mon cœur est aux chefs d'Israël,  
 A ceux qui sont prêts au combat pour le peuple.  
 Bénissez Jahvéh !

Vous qui montez des ânesses bai fauve,  
 Qui reposez sur des tapis,  
 Et parcourez les chemins, chantez !

Qu'à la voix des archers, près des abreuvoirs,  
 Que là, on célèbre les hauts faits de Jahvéh,  
 Ses hauts faits envers les habitants d'Israël.  
 Alors le peuple de Jahvéh descendit aux portes.

Réveille-toi, réveille-toi, Deborah !  
 Réveille-toi, réveille-toi, improvise un chant !  
 Lève-toi, Barak,<sup>3</sup> et emmène tes captifs, fils d'Abinoam !

<sup>1</sup> C'est le chef militaire (le juge) dont il est question dans le livre des Juges III, 31 V. p. 30 le sens qu'il faut donner au mot *juge*.

<sup>2</sup> Israël.

<sup>3</sup> Barak fils d'Abinoam, chef des guerriers d'Israël.

Descends maintenant, reste des nobles du peuple !  
Descends vers moi, Jahvéh, parmi les héros !

D'Ephraïm <sup>1</sup> sont arrivés ceux dont la racine est en Ama-  
[lek ; <sup>2</sup>

Derrière toi, Benjamin marche dans tes troupes ;  
De Makir <sup>3</sup> sont descendus des chefs,  
Et de Zabulon des capitaines avec le bâton du commande-  
[ment.

Les princes d'Issacar furent avec Deborah,  
Et Nephtali <sup>4</sup> suivit Barak :  
Il se précipita sur ses pas dans la vallée.

Près des ruisseaux de Ruben, <sup>5</sup>  
Grandes furent les délibérations du cœur !  
Pourquoi es-tu resté auprès des étables  
A écouter les bêlements des troupeaux ?  
Près des ruisseaux de Ruben,  
Grandes furent les délibérations du cœur !

Galaad est resté tranquille au-delà du Jourdain ;  
Pourquoi Dan s'est-il tenu sur les navires ?  
Aser s'est assis au rivage des mers  
Et est demeuré dans ses ports.  
Mais Zabulon est un peuple qui méprise sa vie jusqu'à  
[la mort,  
Comme Nephtali, sur les hauts plateaux.

<sup>1</sup> Enumération des tribus qui ont marché contre les Cananéens : Ephraïm, Benjamin, Manassé, Zabulon, Issacar, Nephtali.

<sup>2</sup> Amalek, nom d'une montagne en Ephraïm.

<sup>3</sup> Makir fils de Manassé, terme poétique pour Manassé.

<sup>4</sup> Le texte porte Issacar, lecture fautive pour Nephtali, tribu de Barak.

<sup>5</sup> Enumération des tribus qui ne marchèrent pas contre les Cananéens : Ruben, Galaad, Dan, Aser.

Les rois sont venus et ont combattu ;  
Alors ils ont combattu, les rois de Canaan,  
A Tanak, auprès des eaux de Megiddo ;  
Ils n'ont pas emporté un seul morceau d'argent !

Des cieux on combattit ;  
De leurs sentiers, les étoiles ont livré bataille contre Sisera. <sup>1</sup>

Le torrent de Kichon les a entraînés,  
Le torrent d'autrefois, le torrent de Kichon.  
O mon âme, avance et sois forte !

Alors les sabots des chevaux résonnèrent,  
Dans le galop effrené de leurs guerriers !

Maudissez Méroz, <sup>2</sup> dit le messenger de Jahvéh,  
Maudissez, maudissez ses habitants,  
Car ils ne sont pas venus au secours de Jahvéh.  
Au secours de Jahvéh, avec les guerriers.

Bénie soit entre les femmes, Jaël,  
La femme de Kheber le Kénite ;  
Bénie soit-elle entre les femmes des tentes.

Il <sup>3</sup> a demandé de l'eau ; elle a donné du lait ;  
Dans la coupe des braves, elle a présenté de la crème.

De sa gauche elle a saisi le pieu,  
Et de sa droite le marteau des travailleurs.  
Elle a frappé Sisera et lui a brisé la tête ;  
Elle a écrasé et percé sa tempe.

<sup>1</sup> Sisera, le général cananéen.

<sup>2</sup> Méroz, localité du nord de la Palestine.

<sup>3</sup> Sisera, en fuite.

A ses pieds il s'est effondré, il est tombé, il s'est couché ;  
A ses pieds il s'est effondré, il est tombé ;  
Là où il s'est effondré, là il est tombé mort.

A la fenêtre, elle se penche pour voir,  
Elle pousse des cris, la mère de Sisera, à travers le grillage :

« Pourquoi son char tarde-t-il à venir ?  
Pourquoi ses chars sont-ils si lents à arriver ? »

Les plus sages de ses femmes lui répondent,  
Et elle se répète à elle-même leurs paroles :  
« N'ont-ils pas trouvé, n'ont-ils pas partagé le butin ?  
Une fille, deux filles pour chaque guerrier !  
Des tissus aux couleurs variées, comme butin, pour Sisera  
Des tissus aux couleurs variées, comme butin,  
Un vêtement de couleur, deux vêtements de couleur,  
Pour les épaules de l'épouse princière ! »

Qu'ainsi périssent tous tes ennemis, ô Jahvéh !  
Ceux qui l'aiment sont comme le soleil à son lever,  
Quand il paraît dans sa puissance.

---

<sup>1</sup> La fenêtre grillée en saillie de l'Orient, la *machrabiyyat* des Arabes.

## II

VIII<sup>e</sup> SIÈCLE.

## LE PROPHÈTE ÉSAÏE.

*Vocation du prophète (VI, 1-8).*

L'année de la mort du roi Osias, je vis le Seigneur assis sur un trône haut et élevé, et les pans de sa robe remplissaient le temple. Des séraphins <sup>1</sup> se tenaient au-dessus de lui ; chacun d'eux avait six ailes. De deux, ils cachaient leurs faces ; de deux, ils couvraient leurs pieds, et, avec les deux autres, ils volaient. L'un criait à l'autre et disait :

« Saint, Saint, Saint est Jahvéh des armées ! <sup>2</sup>  
Toute la terre est remplie de sa gloire. »

Les gonds des portes étaient ébranlés par la voix de celui qui criait, et la maison <sup>3</sup> se remplit de fumée. Alors je dis :

« Malheur à moi ! Je suis perdu :  
Car je suis un homme aux lèvres impures,  
Et j'habite au milieu d'un peuple aux lèvres impures,  
Or c'est le Roi Jahvéh des armées que mes yeux  
[viennent de voir. »

<sup>1</sup> Etres divins, esprits célestes, ayant dans Esaïe un caractère symbolique.

<sup>2</sup> Dans Esaïe, Jahvéh est le dieu des armées célestes, des astres.

<sup>3</sup> Le temple.

Et l'un des séraphins vola vers moi. Dans sa main il avait une pierre incandescente ;<sup>1</sup> il l'avait prise de l'autel avec des pincettes. Il en toucha ma bouche et dit :

« Voici, ceci a touché tes lèvres :

Ton impureté est enlevée et ton péché est expié. »  
Et j'entendis la voix du Seigneur, qui disait :

« Qui enverrai-je  
Et qui ira pour Nous ? »

Et je dis :

« Me voici ! Envoie-moi. »

*Le programme du prophète (I, 10-17).*

Ecoutez la parole de Jahvéh, chefs de Sodome !  
Prêtez l'oreille à l'enseignement de notre Dieu, peuple de  
[Gommhore<sup>2</sup> !

« A quoi me sert la multitude de vos sacrifices, dit Jahvéh ?

Je suis rassasié des holocaustes de bœufs

Et de la graisse des veaux ;

Le sang des taureaux,

Des agneaux et des boucs, je ne le désire pas.

Quand vous venez, pour vous présenter devant moi,

Qui vous a demandé de fouler mes parvis ?

N'apportez plus d'offrande vaine ;

L'encens est une abomination pour moi.

Quant aux néoménies, aux sabbats, aux convocations  
[d'assemblées,

<sup>1</sup> Sur l'autel des parfums, au temple, se trouvait un petit foyer sur lequel on faisait chauffer des pierres pour brûler l'encens.

<sup>2</sup> Ces appellations péjoratives s'appliquent à Juda, le peuple corrompu et coupable.

Je ne peux voir unis le crime et la réunion solennelle.  
 Vos nouvelles lunes et vos fêtes, mon âme les hait ;  
 Elles me pèsent ; je suis las de les supporter.  
 Quand vous tendez les mains, je cache loin de vous mes [yeux ;  
 Quand vous multipliez les prières, je n'écoute pas :  
 Vos mains sont pleines de sang.

Lavez-vous, purifiez-vous !  
 Eloignez le mal de vos actes, devant moi !  
 Cessez de mal agir !  
 Apprenez à faire le bien,  
 Recherchez la justice,  
 Guidez dans la voie droite l'oppresser,  
 Faites droit à l'orphelin,  
 Défendez la veuve ! »

*Le règne du Messie, <sup>1</sup> roi idéal et pacifique (XI, 1-10).*

Un rameau sortira du tronc d'Isaï <sup>2</sup>  
 Et un rejeton croîtra de ses racines.  
 Sur lui reposera l'esprit de Jahvéh,  
 Esprit de sagesse et d'intelligence,  
 Esprit de conseil et de force,  
 Esprit de connaissance et de crainte de Jahvéh.  
 Il se plaira dans la crainte de Jahvéh.  
 Il ne jugera pas d'après le regard de ses yeux  
 Et ne prononcera pas d'après l'ouïe de ses oreilles.  
 Il jugera les pauvres avec justice,  
 Et prononcera avec droiture sur les déshérités du pays.

<sup>1</sup> On sait que, dans Esaïe, le règne du Messie est proche ; ce roi parfait règnera en Israël, quand les Assyriens auront été chassés du pays. V. p. 69.

<sup>2</sup> Le Messie sortira de la maison royale de David : Isaï fut le père de David.



Il frappera la terre avec la verge de sa bouche  
Et par le souffle de ses lèvres il fera mourir le méchant.

La justice sera la ceinture de ses reins  
Et la fidélité la ceinture de ses flancs.

Le loup habitera avec l'agneau  
Et la panthère se couchera avec le chevreau.  
Le veau, le lionceau et le bétail engraisé seront ensemble.  
Et un petit enfant les conduira.

La vache et l'ourse paîtront dans les mêmes pâturages,  
Et leurs petits reposeront ensemble.  
Le lion, comme le bœuf, mangera de la paille.  
Le nourrisson s'ébattrà sur le trou de l'aspic,  
Et sur le repaire du basilic l'enfant, qu'on vient de sevrer,  
[mettra la main.

On ne fera pas de mal et on ne détruira rien  
Sur toute ma montagne sainte.  
Car la terre sera remplie de la connaissance de Jahvéh,  
Comme la mer par les eaux, qui recouvrent ses fonds.

En ce jour-là, le rejeton d'Isaï  
Se dressera comme une bannière pour les peuples.  
Les nations se dirigeront vers lui  
Et la gloire reposera sur sa demeure.

---

## III

VI<sup>e</sup> SIÈCLE.

## UNE PAGE D'UN LIVRE DE SAGESSE.

*La poursuite de la sagesse (Job XXVIII)*

Il y a pour l'argent un lieu d'où on l'extrait,  
Pour l'or un lieu où on l'épure.  
Le fer se tire de la terre,  
Et la pierre fondue donne l'airain.  
L'homme met fin aux ténèbres ;  
Il explore, jusqu'au fond des abîmes,  
La pierre cachée dans l'obscurité et l'ombre épaisse.  
Il creuse, loin des lieux habités, un puits  
Qu'ignore le pied des vivants.  
Suspendu, il vacille loin des humains.  
La terre, d'où sort le pain,  
Est bouleversée dans ses entrailles comme par le feu.  
Ses roches sont le lieu du saphir.  
Et l'on y trouve la poudre d'or.  
L'oiseau de proie n'en connaît pas le sentier ;  
L'œil du vautour ne l'a point aperçu.  
Les plus fiers animaux ne l'ont point foulé ;  
Le lion n'y a jamais passé.  
L'homme porte la main sur le granit ;  
Il ébranle les montagnes dans leurs racines.  
Il perce des galeries dans les rochers :

Rien de précieux n'échappe à son regard.  
Il sait arrêter le suintement des eaux ;  
Il amène à la lumière tout ce qui était caché.

Mais la sagesse, où la trouver ?  
Où est le lieu de l'intelligence ?  
L'homme n'en connaît pas le prix ;  
On ne la rencontre pas sur la terre des vivants.  
L'abîme dit : « Elle n'est pas dans mon sein ».  
L'océan dit : « Elle n'est pas avec moi ».  
Elle ne se donne pas contre de l'or pur ;  
Elle ne s'achète pas au poids de l'argent.  
On ne la met pas en balance avec l'or d'Ophir,  
Avec l'onix précieux, avec le saphir.  
L'or ni le verre ne peuvent lui être comparés ;  
On ne l'échange pas pour un vase d'or fin.  
Le corail et le cristal ne sont rien auprès d'elle ;  
La possession de la sagesse vaut mieux que les perles,  
La topaze d'Éthiopie ne l'égale pas  
Et l'or pur n'atteint pas sa valeur.

D'où vient donc la sagesse ?  
Où est le lieu de l'intelligence ?  
Elle est cachée aux yeux de tous les vivants ;  
Elle se dérobe aux oiseaux du ciel.  
L'abîme et la mort disent :  
« Nous avons seulement entendu parler d'elle ».  
C'est Dieu qui en connaît le chemin ;  
C'est lui qui sait où elle réside.  
Car il voit jusqu'aux extrémités de la terre ;  
Il aperçoit tout ce qui est sous le ciel.  
Quand il réglait le poids du vent,  
Quand il fixait la mesure des eaux,

Quand il donnait des lois à la pluie,  
Quand il traçait la route aux éclairs et au tonnerre,  
Alors il a vu la sagesse et l'a proclamée ;  
Il l'a fondée et en a sondé les secrets.

Puis il a dit à l'homme :

« La crainte du Seigneur, voilà la sagesse !  
Fuir le mal, voilà l'intelligence ! »

---

IV

VI<sup>e</sup> SIÈCLE.

*Un psaume (Psaumes XLII et XLIII).<sup>1</sup>*

Comme le cerf brame après les cours d'eau,  
Ainsi mon âme soupire après toi, ô Dieu.  
Mon âme a soif de Dieu, du Dieu vivant.  
Quand irai-je et paraîtrai-je devant la face de Dieu ?  
Mes larmes sont mon pain jour et nuit,  
Quand chaque jour on me dit : « Où est ton Dieu ? »  
Oui, je m'en souviens, et mon âme (à ce souvenir) se fonde  
[en moi,  
Quand je m'avançais au milieu de la foule,  
Et que je marchais lentement à sa tête vers la maison<sup>2</sup> de  
[Dieu,  
Aux cris de joie et aux chants d'actions de grâce  
De la multitude en fête.<sup>2</sup>  
Pourquoi t'abats-tu, mon âme, et frémis-tu au dedans de  
[moi ?  
Espère en Dieu ! Oui ! Je le louerai encore :  
Il est le salut de ma face et mon Dieu.

Mon âme est abattue<sup>3</sup> au dedans de moi ;  
Aussi est-ce toi dont je me souviens, du pays du Jourdain,  
Depuis l'Hermon, depuis la montagne de Misear.<sup>3</sup>

<sup>1</sup> Ces deux psaumes, séparés à tort dans le Canon biblique, n'en forment en réalité qu'un seul. Le texte est dans un état médiocre de conservation.

<sup>2</sup> C'est le grand prêtre qui parle, et le temple dont il est ici question est celui de la restauration juive (VI<sup>e</sup> siècle).

<sup>3</sup> L'un des sommets de l'Hermon, vraisemblablement ; le mot hébreu signifie une petite sommité. L'auteur, qui est en route, au retour de l'exil, parle des pays qu'il traverse.

Les eaux appellent les eaux, au bruit de tes cataractes;  
 Toutes tes vagues et tous tes flots ont passé sur moi.<sup>1</sup>  
 Le jour, Jahvéh répandait sa grâce sur moi,  
 Et la nuit je chantais en son honneur :  
 Ma prière (s'élevait) au Dieu de ma vie.  
 Je dis à Dieu, mon rocher : « Pourquoi m'oublies-tu ?  
 Pourquoi dois-je marcher dans la tristesse  
 Sous l'oppression de l'ennemi ? »  
 Mes os se brisent, quand mes persécuteurs m'outragent  
 Quand ils me disent chaque jour : « Où est ton Dieu ? »  
 Pourquoi t'abats-tu, mon âme, et frémis-tu au dedans de  
 [moi ?

Espère en Dieu ! Oui ! Je le louerai encore :  
 Il est le salut de ma face et mon Dieu.

Rends-moi justice, ô Dieu, défends ma cause contre une  
 [nation impie.  
 Délivre-moi de l'homme de fraude et d'iniquité.  
 Tu es le Dieu de ma défense : me repousses-tu ?  
 Pourquoi dois-je marcher dans la tristesse  
 Sous l'oppression de l'ennemi ?  
 Envoie ta lumière et ta fidélité : qu'elles me guident !  
 Qu'elles me conduisent à ta montagne sainte et à tes demeures !  
 J'irai à l'autel de Dieu, vers Dieu, ma joie et mon allégresse !  
 Et je te célébrerai avec la cithare, ô Dieu, ô mon Dieu !  
 Pourquoi t'abats-tu, mon âme, et frémis-tu au dedans de  
 [moi ?

Espère en Dieu ! Oui ! Je le louerai encore :  
 Il est le salut de ma face et mon Dieu.

<sup>1</sup> Image des malheurs qui se succèdent.

## V

V<sup>e</sup> SIÈCLE.

## LES GRANDES TRADITIONS DES ORIGINES.

*La création du monde (Genèse I-II, 4 a.).*

Au commencement Dieu créa les cieux et la terre. Et la terre était déserte et vide ; les ténèbres étaient à la surface de l'abîme des eaux ; mais l'esprit de Dieu planait au-dessus des eaux. Et Dieu dit : « Que la lumière soit », et la lumière fut. Et Dieu vit que la lumière était bonne ; et Dieu fit la séparation entre la lumière et les ténèbres. Et Dieu appela la lumière jour, et il appela les ténèbres nuit. Il y eut un soir et il y eut un matin : <sup>1</sup> jour premier.

Et Dieu dit : « Qu'il y ait une étendue au milieu des eaux », et il fit la séparation entre les eaux et les eaux. <sup>2</sup> Et Dieu fit l'étendue et il sépara les eaux qui étaient au-dessous de l'étendue, et les eaux qui étaient au-dessus de l'étendue, et il en fut ainsi. Et Dieu appela l'étendue cieux. Et il y eut un soir et il y eut un matin : jour deuxième.

Et Dieu dit : « Que les eaux qui sont au-dessous des cieux soient réunies en un seul lieu, et que le sec apparaisse, » et il en fut ainsi. Et Dieu appela le sec terre et il appela

<sup>1</sup> Chez les Hébreux, on comptait la journée de 24 heures à partir du soir : de 6 heures du soir à 6 heures du soir le lendemain.

<sup>2</sup> Eaux terrestres et eaux célestes.

le lieu de réunion des eaux mers. Et Dieu vit que cela était bon. Et Dieu dit : « Que la terre fasse pousser la verdure, les plantes portant semence, les arbres fruitiers produisant des fruits, selon leurs espèces, et portant leur semence, sur la terre ». Et il en fut ainsi. Et la terre produisit de la verdure, des plantes portant semence selon leurs espèces, des arbres donnant des fruits, ayant leur semence en eux, selon leurs espèces. Et Dieu vit que cela était bon. Et il y eut un soir et il y eut un matin : jour troisième.

Et Dieu dit : « Qu'il y ait des corps lumineux dans l'étendue des cieux, pour faire la séparation entre le jour et la nuit, et qu'ils servent de signes, qu'ils marquent les époques, les jours et les années. Et qu'ils soient des centres de lumière dans l'étendue des cieux, pour éclairer la terre ». Et il en fut ainsi. Et Dieu fit les deux grands corps lumineux, le plus grand pour régner pendant le jour, et le plus petit pour régner pendant la nuit, ainsi que les étoiles. Et Dieu les plaça dans l'étendue des cieux pour éclairer la terre, et pour régner pendant le jour et la nuit, et pour séparer la lumière des ténèbres. Et Dieu vit que cela était bon. Et il y eut un soir et il y eut un matin : jour quatrième.

Et Dieu dit : « Que les eaux pululent d'un grouillement de vie, <sup>1</sup> et que la gent ailée vole sur la terre à la surface de l'étendue des cieux ». Et Dieu créa les grands poissons, et tous les êtres vivants s'agitant dans le fourmillement des eaux selon leurs espèces, et toute la gent ailée selon ses espèces, et Dieu vit que cela était bon. Et Dieu les bénit en disant : « Soyez féconds, multipliez et remplissez les

<sup>1</sup> Traduction littérale du texte.



eaux des mers, et que les oiseaux se multiplient sur la terre ». Et il y eut un soir et il y eut un matin : jour cinquième.

Et Dieu dit : « Que la terre produise des êtres vivants selon leurs espèces, les grands animaux, les reptiles et les bêtes des champs, <sup>1</sup> selon leurs espèces, » et il en fut ainsi. Et Dieu fit les bêtes des champs, selon leurs espèces, et les grands animaux, selon leurs espèces, et tous les reptiles du sol, selon leurs espèces, et Dieu vit que cela était bon.

Et Dieu dit : « Faisons l'homme à notre image, selon notre ressemblance. Et qu'il domine <sup>2</sup> sur les poissons de la mer, sur les oiseaux des cieux, et sur les grands animaux, et sur toutes (les bêtes de <sup>3</sup>) la terre, et sur tous les reptiles rampant sur la terre ».

Et Dieu créa l'homme à son image ; à l'image de Dieu il le créa. Dieu les créa mâle et femelle. Et Dieu les bénit, et Dieu leur dit : « Soyez féconds, multipliez, et remplissez la terre, et soyez-en les maîtres, et dominez sur les poissons de la mer, sur les oiseaux des cieux, et sur tout animal se mouvant sur la terre ».

Et Dieu dit : « Voici, je vous donne toute plante portant semence, qui existe sur la surface de la terre, et tout arbre produisant des fruits portant semence. Tout cela sera votre nourriture. Et à tous les animaux de la terre, et à tous les

<sup>1</sup> La tradition similaire sur la création, conservée dans les textes assyriens, écrits en caractères cunéiformes (briques datant de l'époque du roi Assourbanipal 668-626 av. J.-C.) a elle aussi cette classification : « Les bêtes des champs, les grands animaux des champs et les reptiles des champs. » La distinction porte de toute évidence sur les grands et les petits quadrupèdes.

<sup>2</sup> Il y a le pluriel dans le texte : « que (les hommes) dominant ». Le mot hébreu *âdâm* (homme) est un collectif et désigne, non l'homme en tant qu'individu, mais la race humaine.

<sup>3</sup> Correction évidente du texte où on ne lit que : « et sur toute la terre ». Plusieurs versions anciennes ont ce complément du texte.

oiseaux des cieux, et à tout ce qui se meut sur la terre, ayant en soi le souffle de vie, (je donne) toute plante verte comme nourriture. » Et il en fut ainsi. Et Dieu vit tout ce qu'il avait fait et, voici, cela était très bon. Et il y eut un soir et il y eut un matin : jour sixième.

Ainsi furent terminés la terre et les cieux et toute leur armée. Et Dieu acheva au septième jour l'œuvre qu'il avait faite, et il se reposa le septième jour de toute l'œuvre qu'il avait faite. Et Dieu bénit le septième jour, et il le déclara sacré ; car c'est en ce jour-là qu'il se reposa de toutes son œuvre, que lui, Dieu, avait créée et faite.

Telles furent les origines des cieux et de la terre, lorsqu'ils furent créés.

---

VI

*III<sup>e</sup> SIÈCLE*

FRAGMENT D'UN LIVRE APOCRYPHE.

L'HISTOIRE DES PAGES DE DARIUS (Esdras A ou  
III<sup>e</sup> Esdras, III-IV).<sup>1</sup>

Le roi Darius, un jour, donna un grand festin à tous ses serviteurs et à tous ses esclaves nés dans la maison, et à tous les grands dignitaires de la Médie et de la Perse, ainsi qu'à tous les satrapes, gouverneurs et préfets, qui, depuis l'Inde jusqu'à l'Ethiopie, administraient les cent vingt-sept provinces de son empire. Ayant mangé et beaucoup bu, ils se retirèrent, et le roi Darius se rendit dans sa chambre, et s'endormit, mais d'un sommeil agité, se réveillant souvent.

Alors les trois jeunes pages, gardes du corps, qui veillaient auprès du roi, se dirent l'un à l'autre : « Disons chacun ce qu'il y a de plus puissant au monde ; et celui dont le sentiment sera reconnu comme le mieux fondé, recevra du roi Darius de grands cadeaux pour prix de sa victoire : il aura l'autorisation de se vêtir de pourpre, de boire dans des gobelets d'or, de s'asseoir sur un siège doré et d'avoir un char avec un harnais d'or, un turban de byssus et un

<sup>1</sup> Traduit d'après le texte grec des Septante édité par H.-B. Swete, vol. II, p. 136-141. Cambridge, 1896.

collier ; il aura sa place immédiatement à côté de Darius, à cause de sa sagesse, et il recevra le titre de parent du roi ». Alors ils écrivirent chacun leur réponse, les scellèrent et les déposèrent sous l'oreiller du roi Darius, en disant : « Lorsque le roi s'éveillera, on lui remettra les bulletins, et celui dont la réponse sera jugée la plus judicieuse par le roi et par les trois grands dignitaires de la Perse, recevra le prix, comme cela a été écrit ». L'un écrivit : « Ce qui est le plus puissant, c'est le vin. » L'autre écrivit : « C'est le roi ». Le troisième écrivit : « Ce qu'il y a de plus puissant, ce sont les femmes ; mais la vérité l'emporte sur tout ».

Lorsque le roi s'éveilla, on prit les bulletins et on les lui remit. Quand il les eut lus, il fit appeler tous les grands dignitaires de la Perse et de la Médie, ainsi que les satrapes, les stratèges, les préfets et les gouverneurs, et, ayant pris place dans la chambre du conseil, et les bulletins ayant été lus en leur présence, il dit : « Appelez les pages, pour qu'ils exposent eux-mêmes leurs pensées ». Ils furent donc appelés, et quand ils furent entrés, on leur dit : « Expliquez-vous au sujet de ce que vous avez écrit ».

Alors le premier, celui qui avait parlé de la puissance du vin, prit la parole et dit : « Seigneurs,<sup>1</sup> vous demandez comment le vin est, de tout, le plus puissant ? Il égare la raison de tous les hommes qui en boivent. Il met dans la même disposition l'esprit du roi et celui de l'orphelin, celui de l'esclave et celui de l'homme libre, celui du pauvre et celui du riche, et cette disposition est celle de la joie et de la bonne humeur ; et l'on ne se souvient plus d'aucun chagrin, ni d'aucune dette. Il rend tout le monde riche

<sup>1</sup> Le texte porte « Hommes », appellation courante dans le discours soit en grec, soit en langue sémitique, et correspondant à notre « Messieurs ».

et l'on ne se souvient plus du roi ni du satrape ; et il ne fait parler que de talents <sup>1</sup>. Puis, quand ils ont bu, ils ne se souviennent plus d'aimer leurs amis et leurs frères, mais ils ne tardent pas à tirer l'épée. Et quand ils se réveillent de leur ivresse, ils ne se rappellent plus ce qu'ils ont fait. O Seigneurs, le vin n'est-il pas très puissant, puisqu'il force les hommes à faire tout cela ? » Ayant ainsi parlé, il se tut.

Alors le second, qui avait parlé de la puissance du roi, prit la parole : « O Seigneurs, les hommes <sup>2</sup>, qui dominent la terre et la mer, et tout ce qui s'y trouve, ne sont-ils pas ce qu'il y a de plus puissant ? Mais le roi est encore plus puissant, car il les maîtrise et les gouverne, et ils obéissent à tout ce qu'il leur dit. S'il leur dit de se faire la guerre les uns les autres, ils la font ; s'il les envoie contre les ennemis, ils marchent et démolissent les montagnes, les murs et les tours. Ils tuent et sont tués, mais ils ne désobéissent pas à l'ordre du roi. S'ils sont vainqueurs, ils apportent tout au roi, tout le butin qu'ils ont fait et tout le reste. Quant à ceux qui ne sont pas soldats et qui ne combattent pas, mais qui travaillent la terre, eux aussi, après avoir semé et récolté, ils en apportent une part au roi, et ils s'obligent les uns les autres à remettre au roi l'impôt. Il est le seul qui ordonne de mettre à mort, et on met à mort ; s'il dit d'absoudre, on absout ; s'il ordonne de frapper, on frappe ; s'il commande de dévaster, on dévaste ; s'il dit de rebâtir, on rebâtit ; s'il ordonne d'arracher, on arrache ; s'il commande de planter, on plante ; et tout son peuple et ses armées obéis-

<sup>1</sup> Valeur monétaire très élevée, variant selon les pays : le talent attique valait 5.560 francs, celui d'Egine 9.300, etc. Chez les anciens Hébreux il valait 9.375 francs.

<sup>2</sup> Il s'agit des gouverneurs de provinces, satrapes, etc.

sent. Avec cela, il se met à table, il mange, il boit, il dort ; mais les autres, en cercle autour de lui, l'observent ; et personne ne peut s'en aller pour vaquer à ses affaires, ou refuser de lui obéir. O Seigneurs, comment le roi ne serait-il pas ce qu'il y a de plus puissant, lui qui peut être obéi à ce point ? » Et il se tut.

Et le troisième, qui avait parlé des femmes et de la vérité (c'était Zorobabel) <sup>1</sup>, prit la parole : « Seigneurs, le roi est grand, et les hommes sont nombreux <sup>2</sup>, et le vin est puissant. Mais qui donc les domine et les maîtrise ? Ne sont-ce pas les femmes ? Ce sont les femmes qui ont mis au monde le roi et tout ce peuple maître de la mer et de la terre. C'est d'elles que sont nés, et ce sont elles qui ont nourri ceux qui ont planté les vignes, d'où provient le vin. Ce sont elles qui taillent les vêtements des hommes ; ce sont elles qui font la réputation des hommes, et les hommes ne peuvent pas exister sans les femmes. Quand ils ont amassé de l'or, de l'argent et toutes sortes de belles choses, s'ils voient une femme remarquable par son visage et sa beauté, abandonnant tout, ils restent la bouche ouverte devant elle, et bouche bée la contemplent et tous la convoitent, plus que l'or, l'argent et tout ce qui est beau. L'homme abandonne son père qui l'a élevé, il abandonne sa patrie, pour s'attacher à sa femme. C'est à sa femme qu'il pense en mourant : il a oublié son père, sa mère et son pays. Vous devez reconnaître par là que les femmes vous dominent. Vous peinez, vous vous fatiguez, et vous donnez et apportez tout aux femmes. L'homme prend son épée ; il part, bat la campagne, fait le

<sup>1</sup> On voit l'anachronisme que commet l'auteur : Zorobabel a vécu sous le règne de Cyrus.

<sup>2</sup> Quelque nombreux que soient les hommes, les femmes leur sont supérieures en puissance.

brigand et le voleur ; il traverse la mer et les fleuves ; il affronte le lion et s'avance dans les ténèbres ; puis, lorsqu'il a volé, pillé et dépouillé, il apporte tout à la bien-aimée. L'homme aime sa femme plus que son père et sa mère. Beaucoup ont perdu la tête à cause des femmes, et sont devenus esclaves par elles ; beaucoup ont péri, ou failli, ou péché à cause des femmes. Vous ne voulez pas m'en croire ? Le roi n'est-il pas grand par son autorité ? Toutes les provinces ne redoutent-elles pas de toucher à sa personne. Eh bien ! je l'ai vu avec Apamé, la fille du noble Bartatos, elle, la concubine du roi, assise à sa droite : elle enlevait le diadème de la tête du roi et se le mettait à elle-même en lui donnant une tape de la main gauche ; et lui la contemplait bouche bée. Si elle lui souriait, lui souriait ; si elle se fâchait avec lui, il la caressait jusqu'à ce qu'elle fût réconciliée. O Seigneurs, comment les femmes ne seraient-elles pas puissantes, en faisant de telles choses ? »

Le roi et les grands dignitaires se regardaient. Alors le page se mit à parler de la vérité : « Seigneurs, certes les femmes sont puissantes. La terre aussi est grande, le ciel est élevé, et le soleil est rapide dans sa course, lorsqu'il fait le tour du cercle du ciel, et qu'il revient de nouveau au même lieu en un jour : celui qui fait de telles choses est grand<sup>1</sup>. Mais la vérité est plus grande et plus puissante que tout cela. Toute la terre appelle la vérité, le ciel la bénit, tout ce qui existe s'émeut et tremble devant elle, et en elle il n'y a point de défaut. Le vin a des défauts, le roi a des défauts, les femmes ont des défauts, tous les fils des hommes ont des défauts, et toutes leurs œuvres, quelles qu'elles soient, ont des défauts ; la vérité n'est point en eux, et c'est

<sup>1</sup> C'est le soleil dont il s'agit.

par leurs défauts qu'ils périssent. Mais la vérité demeure et reste puissante à jamais ; elle vit et triomphe aux siècles des siècles. Elle ne fait point d'acception de personne, ni de différence, mais elle exerce la justice envers tous les injustes et les méchants, et tous célèbrent ses œuvres. Dans ses jugements, il n'y a rien d'injuste. C'est elle qui est la force, l'autorité, la puissance et la grandeur de tous les siècles. Béni soit le Dieu de la vérité ! »

Le page cessa de parler, et toute l'assemblée s'écria et dit : « La vérité est grande ; c'est elle qui est la plus puissante » Alors le roi lui dit : « Demande ce que tu veux, même au delà de ce qui a été écrit, et nous te le donnerons, puisque tu as été trouvé le plus sage. Tu seras assis à côté de moi, et tu seras appelé mon parent ».

Alors il dit au roi : « Souviens-toi du vœu que tu as fait lors de ton avènement au trône, de rebâtir Jérusalem et d'y faire rapporter tous les vases qui y avaient été enlevés et que Cyrus avait mis à part, lorsqu'il avait fait le vœu de détruire Babylone, et de renvoyer les vases à Jérusalem. Et toi tu fis le vœu de rebâtir le sanctuaire que les Juifs<sup>1</sup> (virent) brûler, lorsque la Judée fut dévastée par les Chaldéens. C'est là ce que je te demande maintenant, Seigneur Roi, et ce que je désire de toi ; c'est là la magnificence que je te demande. Je te prie donc d'accomplir le vœu que tu as fait au roi du ciel, et que tu as promis de ta propre bouche de réaliser ».

Alors le roi Darius se leva et le baisa ; il écrivit pour lui des lettres à tous les percepteurs, préfets, stratèges et

<sup>1</sup> Il y a dans le texte une lecture fautive : « que les Juifs brûlèrent ». On lit dans l'un des manuscrits des Septante (*Codex Alexandrinus*) : « Les Iduméens » au lieu de « les Juifs », lecture absurde, les Iduméens n'ayant pas pris part à la destruction de Jérusalem par les Chaldéens ou Babyloniens, en 586.



satrapes, pour qu'ils fussent à sa disposition et à celle de tous ceux qui monteraient avec lui pour rebâtir Jérusalem. Il écrivit des lettres aux préfets de la Cœlésyrie et de la Phénicie et à ceux du Liban, pour qu'ils transportassent du bois de cèdre du Liban à Jérusalem, pour reconstruire avec lui la ville. Et il écrivit au sujet de tous les Juifs montant du royaume (persan) en Judée pour leur affranchissement : tout fonctionnaire, satrape, préfet et percepteur devait s'abstenir d'entrer dans leurs portes <sup>1</sup> ; tout le pays, où il s'établiraient, serait exempt d'impôts ; les Chaldéens devaient rétrocéder les villages qu'ils avaient enlevés aux Juifs ; pour la reconstruction du temple, il leur serait alloué vingt talents par an, jusqu'à son achèvement ; pour les holocaustes à offrir chaque jour sur l'autel, au nombre de dix-sept <sup>2</sup>, selon qu'il leur est ordonné, il leur serait alloué dix talents par an ; enfin, tous ceux qui partiraient de Babylone pour rebâtir la ville, eux, leurs enfants et les prêtres qui iraient avec eux, seraient affranchis. Il écrivit aussi au sujet de l'entretien (du clergé) et des vêtements sacerdotaux, pour l'exercice du culte ; quant aux lévites, il écrivit de pourvoir à leur entretien jusqu'au jour où seraient achevées la reconstruction du temple et celle de Jérusalem. Pour tous ceux qui auraient la garde de la ville, il écrivit de leur donner des terres et une solde. Enfin il renvoya tous les vases (sacrés) que Cyrus avait retirés de Babylone ; tout ce que Cyrus avait dit de faire, il recommanda de l'accomplir et de l'exécuter à Jérusalem.

Lorsque le page sortit, il leva les yeux au ciel dans la

<sup>1</sup> Darius institue en faveur des communautés juives la franchise communale (municipale) : c'est l'administration civile exercée par les Juifs eux-mêmes.

<sup>2</sup> Le rituel de l'Ancien Testament ne stipule pour l'holocauste perpétuel que deux agneaux (Nomb. XXVIII, 3, et Ex. XXIX, 38).

direction de Jérusalem, et bénit le roi du ciel en disant : « De toi vient la victoire, de toi vient la sagesse. A toi la gloire ! Moi, je suis ton serviteur. Béni sois-tu, toi qui m'as donné la sagesse. C'est toi que je glorifie, Souverain de mes pères ! »

Il prit les lettres, se rendit à Babylone, et en fit part à tous ses frères. Et ils bénirent le Dieu de leurs pères, qui leur accordait la libération et l'autorisation de monter rebâtir Jérusalem et le temple, auquel son nom était attaché. Et ils firent de joyeux festins, accompagnés de musique, pendant sept jours.

---

## NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE

---

- A. KUENEN, *Histoire critique des livres de l'Ancien Testament*. Trad. Pierson. 2 vol. Paris, 1866-1879.
- LUCIEN GAUTIER, *Introduction à l'Ancien Testament*. 2<sup>e</sup> Edition, 2 vol., Lausanne, 1914.
- A. LOISY, *Histoire du Canon de l'Ancien Testament*. Paris, 1890.
- A. LOISY, *Histoire critique du texte et des versions de la Bible* : Tome I *Histoire du texte hébreu de l'Ancien Testament*. Amiens, 1892.
- T. ANDRÉ, *Les Apocryphes de l'Ancien Testament*. Florence, 1903.
- *La Sainte Bible*, traduite d'après les textes originaux, par l'Abbé A. Crampon. Paris, 1905.
- *La Sainte Bible* (dite la Bible du Centenaire), traduction nouvelle d'après les meilleurs textes, avec introductions et notes. Paris (Société biblique de Paris), en cours de publication (5 fascicules parus, 1916, 1918, 1919, 1921, 1923).
- E. REUSS, *La Bible*, traduction nouvelle avec introductions et commentaires. 16 vol. Paris, 1876-1879.

# NOUVEAU TESTAMENT

---

## INTRODUCTION.

*Langue, manuscrits, anciennes versions, texte imprimé,  
critique du texte, canon.*

*Langue du Nouveau Testament.* La langue du Nouveau Testament<sup>1</sup> est la grecque ; ce n'est pas le grec classique, ni aucun des principaux dialectes de l'antiquité hellénique ; c'est le grec vulgaire (*Koiné*, le langage commun) qu'on parlait et qu'on écrivait à l'époque où les écrits du Nouveau Testament ont été composés.

Le grec fut la langue des origines du Christianisme et de la primitive Eglise, parce que c'était l'idiome généralement usité en Orient à cette époque : le grec était d'ailleurs la principale langue mondiale de ces temps-là.

Le grec du Nouveau Testament présente d'assez grandes variétés selon les livres que nous lisons. Tantôt l'auteur biblique écrit librement en grec parlé ; tantôt son style est influencé par le grec de la traduction des Septante<sup>2</sup>, grec fortement teinté d'hébraïsmes. Ailleurs, dans les paroles mises dans la bouche de Jésus, l'original araméen (la langue que parlait Jésus) se fait sentir. Ailleurs, chez Paul par exemple, l'hébreu ou l'araméen, dans lequel pense l'apôtre, se reflète très sensiblement dans le grec difficile et obscur qu'il écrit. Au contraire, dans l'Évangile attribué à Jean, le grec parlé coule beaucoup plus purement.

Des mots hébreux ou araméens ont parfois, d'ailleurs,

<sup>1</sup> Sur le sens du mot *testament*, v. p. 6.

<sup>2</sup> V. sur cette traduction, p. 9.

donné naissance, dans le Nouveau Testament, à des expressions grecques barbares. Quelques mots latins ont été aussi transcrits en grec. Il y a enfin, mais en très petit nombre, des membres de phrase araméens, qui ont été simplement reproduits en caractères grecs ; tels sont les passages suivants :

*Talitha kôum*

« Jeune fille, lève-toi » (Marc 5, 41)

*Êlei, Êlei, lema sabakthanei ?*

« Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? »  
(Matt. 27, 46)

*Manuscripts du Nouveau Testament.* Les manuscrits grecs les plus anciens et les plus importants que nous ayions du Nouveau Testament sont au nombre de quatre :

I. Le *Vaticanus* ou manuscrit du Vatican, conservé dans la bibliothèque de ce nom, et qui date du IV<sup>e</sup> siècle.

II. Le *Sinaiticus* ou manuscrit du couvent du Sinaï découvert par Tischendorf et qui était conservé dans la bibliothèque impériale de Saint-Petersbourg<sup>1</sup>, remontant lui aussi au IV<sup>e</sup> siècle.

III. L'*Alexandrinus*, qui est du V<sup>e</sup> siècle, a été écrit en Egypte, à Alexandrie, d'où il fut porté à Constantinople, et de là en Angleterre ; il est conservé dans la bibliothèque du British Museum.

IV. Le *Codex rescriptus d'Ephrem le Syrien*, conservé à la bibliothèque nationale à Paris. C'est un palimpseste<sup>2</sup>. Le texte grec du Nouveau Testament a été écrit au V<sup>e</sup> siècle,

<sup>1</sup> Nous ignorons si ce manuscrit se trouve toujours à Pétrograd.

<sup>2</sup> On appelle palimpseste (du grec *palin* de nouveau et *pasaô* gratter) un ancien manuscrit sur parchemin dont l'écriture primitive a été râclée, et sur lequel, au Moyen Age, on a copié un autre ouvrage. On parvient, par des procédés chimiques, à faire ressortir le texte primitif, qu'on peut alors déchiffrer.

et recouvert au XII<sup>e</sup> par la copie de trente-huit traités d'Ephrem le Syrien traduits en grec.

Les livres du Nouveau Testament ayant été composés entre l'an 50 et les années 150 à 180, il y a donc un espace de temps de 200 à 300 ans entre l'époque où ces livres ont été écrits et celle où ont été copiés les plus anciens manuscrits que nous en possédions <sup>1</sup>.

*Anciennes versions du Nouveau Testament.* Les anciennes versions sont utiles par les variantes du texte grec qu'elles présentent. Nous n'en dirons que quelques mots, ayant traité ce sujet d'une façon plus complète pour l'Ancien Testament.

Il faut signaler en premier lieu la version syriaque connue sous le nom de Pechîttô, et qui fut commencée à la fin du II<sup>e</sup> siècle.

Viennent ensuite, dans l'ordre chronologique, les versions coptes : la bohairique (Basse-Egypte) du IV<sup>e</sup> siècle et la sahidique (Haute-Egypte) de la première moitié du III<sup>e</sup> siècle.

Nous citerons enfin les anciennes versions latines (*Vetus itala*) et surtout la Vulgate ou traduction de Saint Jérôme, terminée en 405.

*Texte imprimé du Nouveau Testament.* Le premier texte imprimé est celui de la Bible polyglotte du cardinal Ximénès (Alcala <sup>2</sup>). Le cinquième volume contient le texte grec du Nouveau Testament ; il fut achevé d'imprimer en 1514,

<sup>1</sup> Les manuscrits du Nouveau Testament sont donc beaucoup plus anciens que ceux que nous avons de l'Ancien Testament. L'étude du Nouveau Testament est par cela même beaucoup plus favorisée et beaucoup plus précise.

<sup>2</sup> En latin, *Complutum* ; de là le titre : *Biblia polyglotta complutensia*.

mais ne fut publié qu'en 1522. C'est une édition médiocre, faite d'après des manuscrits du Moyen Age.

En 1516, c'est-à-dire avant la publication du texte d'Alcala, parut, à Bâle, l'édition d'Erasme, d'après des manuscrits du bas Moyen Age conservés à Bâle. Cette édition, très fautive, a peu de valeur, elle fut publiée trop rapidement. C'est cependant cette édition qui a donné ce qu'on a appelé le *texte reçu*, admis comme texte authentique jusqu'aux travaux scientifiques du XIX<sup>e</sup> siècle.

Robert Estienne publia, de 1546 à 1551, quatre éditions du Nouveau Testament. L'édition de 1550 (Paris), dite *regia* (elle fut dédiée à Henri II de France) a des variantes tirées de quinze manuscrits, se trouvant à Paris. L'édition de 1551 (Genève) a, pour la première fois, la division en versets : le texte est imprimé par versets.

C'est ce texte, qui dépend des éditions d'Erasme et d'Alcala, que publièrent successivement Th. de Bèze (1565-1604), puis les Elzévir (Leide et Amsterdam, 1<sup>re</sup> édition 1624, 2<sup>e</sup> 1633). C'est dans la préface de la seconde édition d'Elzévir que se trouve l'expression *texte reçu* : « *Textum ergo habes nunc ab omnibus receptum* », dit l'éditeur au lecteur.

Ce n'est qu'au XIX<sup>e</sup> siècle que paraissent les éditions critiques du Nouveau Testament, d'après les plus anciens manuscrits retrouvés. La 8<sup>e</sup> édition de Tischendorf (1869-1872), publiée essentiellement d'après le manuscrit du Sinaï (IV<sup>e</sup> siècle), découvert par ce savant, fit époque. Depuis, de nombreuses éditions scientifiques du Nouveau Testament ont été publiées, en particulier celle des savants anglais Westcott et Hort (1881), etc.

*Division du texte.* La division du texte en chapitres, telle qu'elle se présente actuellement dans nos éditions du Nou-

veau Testament, a été introduite dans la Bible latine, au début du XIII<sup>e</sup> siècle, par Stephen Langton, archevêque de Cantorbery, qui mourut en 1228.

Antérieurement à cette date, d'autres divisions étaient en usage.

*Critique du texte.* Pour la critique du texte, c'est-à-dire pour établir le meilleur texte grec possible du Nouveau Testament, nous disposons des moyens suivants : 1<sup>o</sup> les plus anciens manuscrits et, d'une manière générale, tous les manuscrits du Nouveau Testament ; 2<sup>o</sup> les anciennes versions et surtout celles qui sont antérieures aux plus anciens manuscrits ; 3<sup>o</sup> les citations que font les Pères de l'Eglise des textes du Nouveau Testament. C'est sur ces documents que s'exerce la critique biblique, qui n'est qu'une forme de la critique historique.

C'est sur ces principes, ainsi que sur les travaux, qui sont fondés sur eux, des Tischendorf, des Wescott-Hort, et des autres savants qui se sont spécialisés dans ces recherches, qu'est établi le texte grec unanimement accepté des hellénistes et des exégètes qui ont fait du Nouveau Testament l'objet de leurs études.

*Le canon du Nouveau Testament et son histoire.* Dans l'Eglise primitive, il y avait deux autorités religieuses : celle de l'Ancien Testament et celle de celui qu'on appelait « le Seigneur », Jésus-Christ.

L'autorité de Jésus provenait de deux sources différentes : les paroles qu'il avait prononcées, et les écrits qui parlaient de lui et exposaient son enseignement. L'autorité attribuée à ces écrits a été telle que dès une époque fort ancienne,

c'est-à-dire quarante à cinquante ans après la mort de Jésus, on se mit à les recueillir et à les grouper.

On a donné le nom de canon <sup>1</sup> du Nouveau Testament au recueil de ces livres. Ce travail de collection se fit peu à peu, à mesure qu'étaient composés et répandus les écrits qu'on recueillait. Nous citerons quelques uns des témoignages qui ont été conservés de l'activité des collecteurs et du résultat de leurs efforts.

Le plus ancien de ces témoignages est d'un hérétique du II<sup>e</sup> siècle, le gnostique <sup>2</sup> Marcion (après 140, à Rome) qui, pour des raisons d'ordre dogmatique, n'acceptait dans son recueil des livres saints que ceux qui se rattachaient à l'apôtre Paul. Il plaçait dans son canon : 1<sup>o</sup> l'évangile de Luc, disciple de Paul, et, 2<sup>o</sup> dix épîtres de Paul (Galates, 1 et 2 Corinthiens, Romains, 1 et 2 Thessaloniens, Laodicéens, c'est-à-dire Ephésiens, Colossiens, Philippiens, Philémon). Marcion, en sa qualité de gnostique, rejetait d'ailleurs l'autorité de l'Ancien Testament.

Si le premier canon qui se présente dans l'histoire est celui d'un hérétique, le second est celui d'un représentant authentique de l'Eglise, Justin Martyr (150-160, à Rome). Dans ses écrits il parle des Évangiles, auxquels il attribue, comme à l'Apocalypse, la même autorité qu'à l'Ancien Testament : il s'agit des évangiles synoptiques (les trois premiers) ; mais il n'est pas certain qu'il y comprenne le quatrième (Jean). Il use aussi d'un évangile apocryphe. Il connaît encore, d'une manière générale et sans précision sur leur nombre, les épîtres de Paul, ainsi que l'épître aux Hébreux.

<sup>1</sup> Sur le sens du mot canon, v. p. 7.

<sup>2</sup> L'hérésie des gnostiques consistait, en alliant les doctrines des religions orientales aux idées chrétiennes, à prétendre posséder une science soi-disant supérieure, la *gnose* (du grec *gnôsis* connaissance).



Un disciple de Justin, Tatien (150-160), cite le prologue de l'évangile de Jean, et lui attribue la même autorité qu'à l'Ancien Testament. — Mélicon de Sardes (avant 180) parle des livres de la « Nouvelle Alliance », par opposition aux livres de « l'Ancien Testament ». — Le canon du Nouveau Testament, sous la forme qu'il revêt à cette époque, tend donc à être mis, en tant que norme religieuse, sur le même rang que l'Ancien Testament.

C'est Athénagore (avant 180) qui, le premier, affirme l'autorité accordée aux écrits de l'apôtre Paul. — Chez Théophile d'Antioche (180-190) nous voyons la même autorité conférée aux évangiles et aux lettres de Paul qu'à l'Ancien Testament. — C'est enfin Papias (145-160), l'auteur célèbre de l'ouvrage intitulé « Interprétation des paroles du Seigneur » (*Logiôn Kuriakôn exégêsis*), qui donne une grande autorité aux évangiles.

Ainsi le canon du Nouveau Testament est de plus en plus égalé, quant à sa valeur normative, au canon de l'Ancien Testament.

A la fin du II<sup>e</sup> siècle, nous avons un témoignage anonyme très important sur l'état du canon à cette époque. Il est connu sous le nom de canon de Muratori, du nom du bibliothécaire de Milan (mort en 1750), qui en fit la découverte. D'après cet inconnu, le canon du Nouveau Testament est formé de quatre Évangiles, du livre des Actes des apôtres, des lettres de Paul (1 et 2 Corinthiens, Ephésiens, Philippiens, Colossiens, Galates, 1 et 2 Thessaloniciens, Romains, Philémon, Tite, 1 et 2 Timothée), de l'épître de Jude et de deux épîtres de Jean (certainement 1 et 2 Jean). L'anonyme ne mentionne ni l'épître aux Hébreux, ni 1 et 2 Pierre, ni Jacques, ni une épître de Jean (la 3<sup>e</sup> certainement). Il cite encore l'Apo-

calypse de Jean, et, en faisant des réserves, l'Apocalypse de Pierre (apocryphe).

Irénee, au II<sup>e</sup> siècle, connaît les quatre Évangiles, 13 épîtres de Paul, 1 Pierre, 1 et 2 Jean (peut-être aussi Jude et 3 Jean), les Actes des apôtres et l'Apocalypse. Il ne parle ni de l'épître aux Hébreux, ni de Jacques, ni de 2 Pierre.

Pour terminer les témoignages de l'Eglise latine, citons enfin Tertullien (II<sup>e</sup> siècle), qui fait entrer dans le canon les 4 Évangiles, les 13 épîtres de Paul, les Actes des apôtres, l'Apocalypse, 1 Jean, 1 Pierre et Jude. Il ne parle donc pas comme livres canoniques ni de 2 et 3 Jean, ni de 2 Pierre, ni de Jacques, ni de l'épître aux Hébreux ; il connaît toutefois cette dernière épître qu'il attribue à Barnabas.

Dans l'Eglise d'Orient, Origène (mort en 254) distingue les écrits *reconnus*, c'est-à-dire ayant autorité (4 Évangiles, 13 épîtres de Paul, 1 Pierre, 1 Jean, Apocalypse, auxquels il ajoute les Actes des apôtres) des écrits *douteux*, c'est-à-dire non canoniques (2 Pierre, 2 et 3 Jean, épître aux Hébreux, Jacques et Jude).

Au IV<sup>e</sup> siècle, Eusèbe compte dans le canon du Nouveau Testament les 4 Évangiles, les Actes des Apôtres, les épîtres de Paul et l'épître aux Hébreux, 1 Jean, 1 Pierre et l'Apocalypse, mais pour ce dernier livre il a des doutes. Il classe ensuite dans les écrits *discutés*, mais admis par la majorité Jacques, Jude, 2 Pierre, 2 et 3 Jean.

Dans l'Eglise d'Orient, le canon du Nouveau Testament est donc considéré, au cours du IV<sup>e</sup> siècle comme formé de 27 livres : 4 Évangiles, Actes des apôtres, 7 épîtres catholiques<sup>1</sup>, 14 épîtres de Paul (y compris,

<sup>1</sup> Les épîtres non pauliniennes.

l'épître aux Hébreux) et Apocalypse. C'est le canon dans sa plénitude.

Dans l'Eglise latine, vers l'an 200, le canon comprend : 4 Évangiles, 13 épîtres de Paul, 1 Pierre, 1 Jean, Actes des apôtres et Apocalypse. Le reste (Jacques et les 4 petites épîtres : 2 Pierre, Jude, 2 et 3 Jean) est douteux.

Cyprien (mort en 258) tient pour non canonique 2 et 3 Jean; nous sommes dans l'incertitude sur son jugement quant aux autres petites épîtres douteuses. — Hilaire de Poitiers (mort en 360) cite une fois Jacques. — Ambroise (mort en 397) doute de Jacques et des 4 petites épîtres.

Ce n'est que dans le cours du IV<sup>e</sup> siècle que la canonicité de ces écrits douteux tend à s'affirmer.

Quant à l'épître aux Hébreux, elle resta longtemps suspectée : l'origine paulinienne en était contestée. Ce n'est que vers la fin du IV<sup>e</sup> siècle qu'elle fut acceptée dans le canon de l'Eglise latine.

---

## CHAPITRE PREMIER

### LES ÉVANGILES SYNOPTIQUES

Le mot « évangile » vient du grec et signifie « bonne nouvelle ». L'Évangile est la bonne nouvelle annoncée par Jésus.

Ce nom fut donné plus tard aux récits de la vie de Jésus et à l'exposé de son enseignement.

Jésus n'ayant rien écrit, ses disciples, après sa mort, se rappelaient ses paroles et sa vie, et, en annonçant eux-mêmes l'évangile, ils n'avaient qu'à en appeler à leur mémoire et au témoignage, qu'ils pouvaient rendre, sur la personne de Jésus, qu'ils avaient vu et dont ils avaient entendu les paroles.

Ce n'est que plus tard, à mesure qu'on s'éloignait du temps où Jésus avait vécu, qu'on sentit le besoin de fixer par écrit les souvenirs de Jésus, pour en empêcher l'altération et la déformation. Ce fut le point de départ de la tradition évangélique.

Dans la prédication des apôtres et des premiers disciples, la vie, la mort de Jésus, son exemple, ses enseignements étaient le fond de leurs discours, les éléments essentiels de leur propagande. Pour la mission chrétienne naissante, cela devint une impérieuse nécessité de tout fixer par écrit, dans un but purement apologétique.

Cette pensée, qui ne se portait que sur la propagande, nous explique chez les rédacteurs des Évangiles l'absence de toute préoccupation historique ou chronologique : ce n'est point une histoire qu'ils écrivent ; il ne leur vient pas à l'idée de préciser le moment d'un fait, de fixer une date. De là

provient aussi que dans leurs rédactions prédominent les enseignements et les miracles attribués au Maître.

Les trois premiers Évangiles, qui sont connus sous les noms de Matthieu, Marc et Luc, ont été qualifiés de synoptiques, d'un mot venu du grec, et qui signifie « permettant d'embrasser d'un seul coup d'œil les parties d'un ensemble ». Les Évangiles synoptiques sont ainsi nommés parce qu'ils concordent entre eux dans leurs dispositions principales et qu'on peut en quelque sorte les embrasser d'un seul coup d'œil.

La parenté de ces trois Évangiles est étroite : on trouve dans chacun d'eux, à côté des différences qui les caractérisent, la même marche de la narration, le même style, le même vocabulaire, les mêmes citations de l'Ancien Testament d'après les Septante.

L'intime relation, qui unit les Évangiles synoptiques, paraît évidente, lorsqu'on met en parallèle les plans de chacun d'eux. Quand on dispose en colonnes le texte des trois premiers Évangiles, en plaçant en regard les passages correspondants, et qu'on fait ainsi ce qu'on appelle une « synopse » de ces Évangiles, cette relation apparaît plus évidente encore.

On jugera de cette singulière parenté par la simple juxtaposition des parties constitutives des Évangiles synoptiques.

# PLAN DES ÉVANGILES SYNOPTIQUES<sup>1</sup>.

## MATTHIEU

*Introduction* (1, 1 — 4, 11)  
Évangile de l'enfance. Jean-Baptiste. Baptême et tentation de Jésus.

*Première partie* (4, 12 — 16, 12)  
Ministère galiléen : l'Évangile du royaume.

Prédication en Galilée. Envoi des douze en mission. Paraboles. Suprême tentative de Jésus : multiplication des pains ; échec de cette tentative.

*Deuxième partie*  
(16, 13 — 20, 34)  
Ministère itinérant de Galilée à Jérusalem : l'Évangile du Messie.

*Troisième partie*  
(21, 1 — 25, 46)  
Ministère de Jésus à Jérusalem.

*Quatrième partie*  
(26, 1 — 28, 20)

*Passion et résurrection.*

Ce plan en raccourci a été dressé d'après les plans détaillés donnés par M. Maurice Goguel dans son Introduction aux Évangiles synoptiques (*Bible du Centenaire*, Paris 1918).  
<sup>2</sup> L'Évangile de Marc devait contenir primitivement les récits de la résurrection. La fin de cet Évangile (16, 9-20) est inauthentique (voir plus loin).

## MARC

*Introduction* (1, 1-13)  
Jean-Baptiste. Baptême et tentation de Jésus.

*Première partie* (1, 14 — 8, 26)  
Ministère galiléen : l'Évangile du royaume.

Première activité en Galilée. Paraboles. Envoi des douze en mission. Suprême tentative de Jésus : multiplication des pains ; échec de cette tentative.

*Deuxième partie*  
(8, 27 — 10, 52)  
Ministère itinérant de Galilée à Jérusalem : l'Évangile du Messie.

*Troisième partie*  
(11, 1 — 13, 37)  
Ministère de Jésus à Jérusalem.

*Quatrième partie*  
(14, 1 — 16, 8)

*Passion et tombeau vide<sup>2</sup>.*

Après les plans détaillés donnés par M. Maurice Goguel dans son Introduction aux Évangiles synoptiques (*Bible du Centenaire*, Paris 1918).

L'Évangile de Marc devait contenir primitivement les récits de la résurrection. La fin de cet Évangile (16, 9-20) est inauthentique (voir plus loin).

## LUC

*Introduction* (1, 1 — 4, 13)  
Prologue. Évangile de l'enfance. Jean-Baptiste. Baptême et tentation de Jésus.

*Première partie* (4, 14 — 9, 17)  
Ministère galiléen : l'Évangile du royaume.

Première activité en Galilée. Paraboles. Envoi des disciples en mission. Multiplication des pains.

*Deuxième partie*  
(9, 18-50 et 18, 15-19, 27)  
Ministère itinérant de Galilée à Jérusalem : l'Évangile du Messie.

*Troisième partie* : 1<sup>re</sup> section  
(9, 51 — 18, 14)

*Récit de voyage*

En route pour Jérusalem.

Paraboles.

2<sup>e</sup> section (19, 28 — 21, 38)

Ministère à Jérusalem.

*Quatrième partie*  
(22, 1 — 24, 53)

*Passion et résurrection.*

Goguel dans son Introduction aux Évangiles synoptiques (*Bible du Centenaire*, Paris 1918).

L'Évangile de Luc devait contenir primitivement les récits de la résurrection. La fin de cet Évangile (24, 45-49) est inauthentique (voir plus loin).

*Sources des Évangiles synoptiques.* Les rapports étroits, qui existent entre les Évangiles synoptiques, sont l'indice certain de sources communes auxquelles ont puisé leurs auteurs. Ces sources sont au nombre de deux.

Un fait qui frappe, en comparant le texte des trois Évangiles c'est que le contenu de Marc se trouve presque entièrement soit littéralement, soit avec quelques variantes, dans Matthieu et dans Luc. Les éléments empruntés à Marc sont diversement arrangés dans Matthieu et dans Luc ; mais les trois Évangiles ont un fond commun, qu'on ne saurait nier. La priorité de Marc s'impose. Marc peut donc être considéré comme l'une des sources des Évangiles synoptiques.

D'autre part, Matthieu et Luc ont en commun un certain nombre de fragments qui ne semblent provenir ni de l'un, ni de l'autre, mais qui paraissent appartenir à une autre source. Ces fragments ne renferment que des discours ou des paroles de Jésus. Ce recueil de discours forme la seconde source de nos Évangiles.

Examinons de plus près, et avec plus de détails, ces deux documents fondamentaux des Évangiles synoptiques.

1<sup>o</sup> *L'Évangile de Marc en tant que source des Évangiles synoptiques.* Son antériorité est établie d'une manière certaine par le plan et la disposition générale des trois Évangiles.

A l'exception d'un seul fragment très court (Marc 8, 22-26<sup>1</sup>), tous les récits de Marc se retrouvent dans Matthieu et dans Luc, le plus souvent dans le même ordre.

Cela ne veut pas dire qu'il n'y ait dans les récits parallèles de Matthieu et de Luc des différences (détails de valeur très

<sup>1</sup> Ce bref morceau est intéressant par l'observation présentée sur un cas d'aveugle recouvrant la vue.

secondaire, nuances de style, etc.), mais la matière de la narration est empruntée à Marc, et cette matière est exposée généralement dans le même ordre.

Marc est celui des trois Évangiles qui a le style le plus simple et le plus populaire. C'est lui qui se rapproche le plus de l'araméen, parlé par Jésus et par ses contemporains. Ses conceptions religieuses (il ne saurait être question de théologie) sont exprimées d'une manière beaucoup plus simple que celles de Matthieu et de Luc. Comparez, pour n'en donner qu'un seul exemple, l'extrême simplicité de la constatation de faits (guérisons opérées par Jésus) dans Marc, 1, 34, et l'amplification et le grossissement que donnent de cette même observation Matthieu 8, 16 s. et Luc, 4, 40 s.

2<sup>o</sup> Les « *logia* » de Matthieu. On trouve dans Matthieu et dans Luc des parties communes, qui manquent dans Marc. Ces fragments ont une assez grande étendue : un tiers environ de l'Évangile de Matthieu, un peu plus d'un quart de celui de Luc ; le tout consiste en paroles de Jésus. Ces passages ont été empruntés à une source antérieure par Matthieu et par Luc, qui ont arrangé diversement leurs citations.

Marc lui-même paraît avoir utilisé, mais dans une très faible mesure, ce recueil de discours de Jésus. Si l'on compare, par exemple, dans Matthieu et dans Marc, le discours de Jésus sur l'envoi des apôtres en mission (Matth. 10, 5-16 et Marc 6, 8-11), ainsi que la violente apostrophe du Maître contre les Pharisiens (Matthieu 23, 1-36 et Marc, 12, 38-40), on voit que Marc a très brièvement résumé le texte de Matthieu.

On a pu reconstituer, dans une certaine mesure ce recueil des paroles de Jésus, qui se trouvent dans Matthieu et dans



Luc<sup>1</sup>. Voici l'ordre dans lequel se présenteraient, dans ces deux Évangiles, ces fragments de discours<sup>2</sup> :

1<sup>o</sup> Discours fondamental sur la justice (Luc, 6, 20-49 :

le sermon sur la montagne dans la rédaction de Luc).

2<sup>o</sup> Discours sur Jean-Baptiste (Luc 7, 18-35).

3<sup>o</sup> Discours sur la mission, adressé aux soixante-dix disciples (Luc 10, 2-24).

4<sup>o</sup> Discours contre les adversaires (Luc 11, 15-52 : Jésus chasse les démons par Belzébuth. — Le signe de Jonas).

5<sup>o</sup> Exhortations et directions aux disciples :

a. Le sermon sur la montagne dans Matthieu (les soucis, la recherche des trésors, la lumière intérieure).

b. Discours aux disciples (Matthieu 18, 7, 12-22).

c. Discours sur la parousie ou l'établissement du royaume de Dieu (Luc 17, 23-27).

d. Paraboles du royaume de Dieu (Luc 13, 18-21. Matthieu 13, 31-33, 44-46).

Parabole du repas de noces (Matthieu 22, 1-14).

Parabole des talents (Matthieu 25, 14-30. Luc 19, 12-17).

Quelque hypothétique que puisse paraître cette reconstitution du recueil, elle éclaire, d'une manière suffisante, l'existence de cette source si importante.

Reste maintenant à résoudre la question de l'auteur de ce recueil. Nous avons sur ce point d'histoire un témoignage, du plus haut intérêt, d'un écrivain du II<sup>e</sup> siècle, Papias,

<sup>1</sup> Dans les *logia* ne doivent entrer que les parties communes à Matthieu et à Luc. Dans la liste des passages qui suit, tous les textes de Luc indiqués ont leurs correspondants dans Matthieu, et ceux de Matthieu dans Luc. On trouvera dans la Bible du Centenaire, dans la traduction des Évangiles synoptiques, l'indication très exacte des passages parallèles : ce travail a été fait avec le plus grand soin.

<sup>2</sup> Nous avons dressé la liste suivante d'après l'ouvrage de Rudolf Knopf, *Einführung in das Neue Testament*, Giessen, 1919, p. 101 s. Cet ouvrage est très remarquable.

l'évêque de Hiérapolis en Phrygie, l'auteur de l'ouvrage intitulé « Interprétation des paroles du Seigneur<sup>1</sup> », livre malheureusement perdu, mais dont l'historien Eusèbe (IV<sup>e</sup> siècle) nous a conservé des fragments.

Dans cet ouvrage, Papias nous donne ce renseignement précieux, qu'il déclare avoir recueilli des anciens : « Matthieu (l'apôtre) mit par écrit en langue hébraïque<sup>2</sup> les discours du Seigneur. Chacun les traduisait comme il pouvait. » Comme Eusèbe écrivait en grec, on lit dans la citation de Papias : *Logia Kuriou* « les discours du Seigneur ». De là le nom donné au recueil des paroles de Jésus : Logia de Matthieu. Il ne saurait y avoir de doute sur l'identification des fragments de discours communs à Matthieu et à Luc avec les Logia de l'apôtre Matthieu dont parle Papias.

Ce recueil de discours de Jésus a dû être fait très tôt, antérieurement à l'an 70, très vraisemblablement vers l'an 50. Ce livre, rédigé en araméen, a dû être très tôt traduit en grec, car c'est certainement dans son texte grec que l'auteur de l'Évangile de Matthieu et celui de l'Évangile de Luc l'ont tous deux utilisé.

*Évangile de Marc.* Les Évangiles sont tous des livres anonymes, et c'est la tradition seule qui les attribue à tel ou tel auteur. Le plus ancien d'entre eux aurait été écrit, d'après elle, par Jean Marc, fils de Marie, femme de Jérusalem, dans la maison de laquelle se réunissaient les premiers chrétiens (Actes 12, 12). Ce Marc aidait l'apôtre Paul et son disciple Barnabas dans leur ministère (Actes 13, 5-15, 37 et 39). Il est appelé le cousin de Barnabas (Col. 4, 10). Il fut aussi le collaborateur de l'apôtre Pierre.

<sup>1</sup> Nous en avons déjà parlé p. 147.

<sup>2</sup> C'est-à-dire en araméen, la langue parlée et écrite alors par les Juifs.

Papias dit à son sujet : « Marc, devenu l'auxiliaire de Pierre, écrivit avec soin tout ce qui était resté dans son souvenir des paroles qu'avait dites et des actions qu'avait accomplies le Seigneur, toutefois sans les mettre en ordre. Il n'avait pas en effet entendu le Seigneur et ne l'avait pas suivi, mais plus tard, comme je l'ai dit, il accompagna Pierre. Celui-ci donnait ses enseignements suivant les circonstances, et non pour faire un recueil des paroles du Seigneur, Marc n'a donc commis aucune faute en écrivant, d'après ses souvenirs, quelques récits. Il n'a eu qu'un souci : ne rien omettre de ce qu'il avait entendu et n'en rien altérer <sup>1</sup> ».

C'est sur l'affirmation de Papias que nous attribuons à Marc notre Évangile. Marc n'est donc qu'un témoin du second degré.

Il est difficile de dire si cet Évangile a été écrit originellement en grec, ou s'il n'est qu'une traduction grecque d'un original araméen, ce que sembleraient indiquer les rapports de Marc avec Pierre.

On a pensé que cet Évangile avait été composé à Rome, conjecture qui pousserait à penser qu'il fut écrit en grec. Mais ce lieu de publication n'est-il pas suggéré uniquement par le fait que Marc fut l'auxiliaire de Pierre ?

Le but de cet Évangile est de montrer aux fidèles et aux païens bien disposés à l'égard du Christianisme naissant, que Jésus-Christ fils de Dieu, puissant par ses œuvres et par sa parole, a dû souffrir et que sa mort a été nécessaire pour le salut des hommes.

Cet Évangile est le plus ancien des Synoptiques ; on peut en placer la date vers l'an 65. La parole suivante : « Lorsque vous verrez l'abomination de la désolation établie où elle ne

<sup>1</sup> Rapporté par Eusèbe dans son *Histoire ecclésiastique* livre III, chap. 39, § 16.

doit pas être <sup>1</sup> », prouve que la destruction du temple en 70 n'a pas encore eu lieu, et qu'on est encore loin de cette catastrophe.

La fin de l'Évangile de Marc (16, 9-20) est inauthentique.

Le texte authentique de l'Évangile de Marc s'arrête au verset 8 du chapitre 16, d'une manière abrupte. La conclusion de l'Évangile est de toute évidence perdue.

La péricope 16, 9-20 ne se trouve que dans un certain nombre de manuscrits ; elle est formée d'emprunts aux trois autres Évangiles. D'après une tradition conservée par un évangéliste arménien, elle serait l'œuvre d'un presbytre nommé Aristion, qui vivait dans la première moitié du II<sup>e</sup> siècle.

*Évangile de Matthieu.* La tradition attribue à l'apôtre Matthieu la composition de cet Évangile. On comprend alors difficilement qu'un apôtre de Jésus, au lieu d'écrire son Évangile d'après ses souvenirs personnels, en ait tiré la substance, non seulement des Logia, ce qui serait admissible, l'apôtre ayant été l'auteur des Logia, mais aussi de Marc. Il est évident qu'il ne saurait en être ainsi. Cet Évangile, qui, outre les deux sources indiquées, a puisé encore à d'autres traditions orales, n'est certainement pas de l'apôtre Matthieu.

Cet Évangile a un caractère plus littéraire que celui de Marc. Tandis que les Logia de Matthieu ont été écrits en araméen, l'Évangile qui porte son nom paraît avoir été composé en grec. Quel en est l'auteur ? Nous l'ignorons. La seule chose qu'on puisse dire, c'est qu'il est très au courant du Judaïsme : c'est, sans doute, un Juif de la Diaspora<sup>2</sup>, c'est-à-dire un Juif aux idées larges.

<sup>1</sup> Marc, 13, 14 : allusion à une profanation possible du temple. Comp. 1 Macc. 1, 57 et Daniel 12, 11s.

<sup>2</sup> On entendait par *diaspora*, mot grec signifiant dispersion, les populations juives établies dans les régions païennes plus particulièrement en pays de langue grecque.

Il est difficile de dire où cet Évangile a été écrit ; peut-être l'a-t-il été en Syrie.

Quant à la date, elle est incontestablement postérieure à la ruine de Jérusalem en l'an 70. La phrase, qui paraît déplacée : « Le roi... brûla leur ville » (22, 7), dans une parabole où elle n'a rien à faire, mais qui semble exprimer la pensée de l'auteur, renferme certainement un souvenir de cette catastrophe nationale.

L'auteur fait souvent allusion aux persécutions (5, 11 ss. 10, 18ss., 25, 36 et 39). Ces mentions fréquentes doivent nous faire reporter la composition de l'Évangile à une époque où la persécution commençait à sévir contre le Christianisme naissant, c'est-à-dire entre 75 et 80, peut-être même plus tard entre 80 et 100.

*Évangile de Luc.* L'Évangile de Luc et les Actes des apôtres sont du même auteur, comme le déclare l'écrivain dans le prologue des Actes (1, 1) : « Théophile, j'ai raconté, dans mon premier livre, toute la suite des actions et des enseignements de Jésus ». Cette parole fait sans aucun doute allusion à l'Évangile.

D'autre part, dans la préface de l'Évangile, il débute en affirmant qu'il existe déjà plusieurs Évangiles. Il écrit donc le sien, « après que plusieurs ont entrepris de composer une relation des choses, dont on a parmi nous pleine conviction, conformément à ce que nous ont transmis ceux qui ont été, dès le commencement, témoins oculaires et ministres de la parole » (Évangile 1, 1-2). Ces déclarations préliminaires sont aussi adressées à Théophile, sur lequel nous ne savons rien d'ailleurs. Chose étrange, le seul personnage, du vivant de l'auteur, nommé dans les deux écrits, nous est complètement inconnu, tandis que l'auteur de l'Évangile et des Actes est anonyme.

La tradition, il est vrai, attribue l'un et l'autre au médecin Luc, collaborateur de l'apôtre Paul ; mais l'auteur des deux écrits, qui n'a pas été contemporain des événements qu'il raconte, ne saurait être en aucun cas Luc, le compagnon de Paul.

L'auteur de l'Évangile est un bon écrivain ; chrétien d'origine païenne, c'est un homme de la seconde génération chrétienne. Il est très personnel dans ses convictions, laissant de côté ce qui est trop juif. Il condamne la richesse et fait l'apologie de la pauvreté :

« Heureux vous les pauvres, car le royaume des cieux est à vous ! » (6, 20)

« Malheur à vous riches, car vous avez votre consolation ! » (6, 24.)

Seul Luc a conservé la parabole du pauvre Lazare et de l'homme riche (16, 19-31), qui est l'exaltation la plus exagérée de la pauvreté et la condamnation la plus sévère de la richesse.

Les sources auxquelles il a puisé la matière de son écrit sont l'Évangile de Marc, les Logia de Matthieu et d'autres traditions orales, par exemple celles sur l'enfance de Jésus (chap. 1 et 2). Il s'adresse aux Chrétiens d'origine païenne.

L'Évangile de Luc est certainement le moins ancien des Synoptiques ; il en faut placer la composition à la fin du 1<sup>er</sup> siècle.

Le lieu de rédaction de cet ouvrage est complètement inconnu.

---

## CHAPITRE II

### LE QUATRIÈME ÉVANGILE.

*a. Le quatrième Évangile<sup>1</sup> et les Synoptiques. — Les discours de Jésus dans le quatrième Évangile et dans les Synoptiques.*

Quand on compare le quatrième Évangile aux Évangiles Synoptiques, on est frappé des différences que présentent ces deux formes des récits évangéliques.

Dans les Synoptiques, la carrière missionnaire de Jésus n'est que d'une année ; dans le quatrième Évangile, elle est de trois ans. Dans les Synoptiques, l'activité de Jésus se déploie surtout en Galilée et à Jérusalem ; dans le quatrième Évangile, principalement en Judée et plus encore à Jérusalem. Dans les Synoptiques, les ennemis de Jésus sont essentiellement les Pharisiens ; dans le quatrième Évangile, les Pharisiens paraissent, mais c'est avant tout la grande masse des Juifs qui est hostile à Jésus.

Les Synoptiques citent de nombreux miracles de Jésus ; le quatrième Évangile, tout en attestant cette vie extraordinaire, ne raconte que sept miracles, et ces prodiges sont considérés comme des signes. On a même relevé des contradictions de faits dans les récits, entre le quatrième Évangile et les Synoptiques.

Mais ce qui frappe encore davantage, dans la comparaison du texte du quatrième Évangile avec celui des Synoptiques, c'est la forme qu'y revêtent les paroles de Jésus.

<sup>1</sup> L'un des meilleurs ouvrages, qui aient été écrits sur le quatrième Évangile, est celui du très regretté Jean Réville, professeur au Collège de France : *Le Quatrième Évangile, son origine et sa valeur historique*, Paris, 1901 (Bibliothèque de l'École des Hautes Études).

Dans les Synoptiques, on a l'impression très nette que c'est Jésus qui parle. Il est possible que le langage de Jésus ait été parfois mal rapporté par la tradition, ou mal compris, et par suite qu'il ait été défiguré. Mais c'est bien le Maître qui prend la parole, et comme on s'en rend particulièrement compte dans le Sermon sur la montagne, la forme de ses discours est tout-à-fait caractéristique.

Dans le quatrième Évangile, au contraire, le langage mis dans la bouche de Jésus est tout autre. Ce n'est plus le style du Maître ; c'est celui de l'auteur. Ce style est simple, plein de charme ; il coule comme une source au cours limpide et pur ; même dans les traductions, la forme mystique qu'il revêt berce l'esprit du lecteur. Mais ce style n'est simple qu'en apparence : cette simplicité même dénote un art profond et un talent d'écrivain de premier ordre. On verra plus loin combien le contenu de ces discours est différent de celui des Synoptiques dans les paroles attribuées à Jésus.

*b. Le témoignage de la tradition sur l'auteur du quatrième Évangile : son peu de valeur.*

Le quatrième Évangile est anonyme, et l'apôtre Jean n'y est pas même nommé. D'après la tradition, qui s'affirme pour la première fois chez Irénée, c'est-à-dire dans le dernier quart du II<sup>e</sup> siècle, l'auteur en serait l'apôtre Jean, qui l'aurait rédigé à Ephèse, à la fin du I<sup>er</sup> siècle.

On se serait alors attendu à voir Jean cité, comme auteur de l'Évangile, dans les Épîtres d'Ignace d'Antioche, écrites vers l'an 115 dans les églises mêmes, sur lesquelles Jean aurait exercé son autorité religieuse. Or nous n'y trouvons aucune allusion à cet apôtre. Quand Ignace écrit aux Chrétiens d'Ephèse, il s'excuse de s'adresser à des fidèles qui ont été initiés au Christianisme par l'apôtre Paul ; mais de Jean,



qui aurait vécu de longues années à Ephèse, qui en aurait dirigé l'église et qui y serait mort, rien, pas un mot, pas une mention.

Dans l'Épître de Polycarpe aux Philippéens, contemporaine des Épîtres d'Ignace, on se serait attendu à voir Polycarpe, que la tradition nous présente comme disciple de l'apôtre Jean, et investi par lui d'un apôstolat sur l'Asie parler de Jean et de son Évangile. Or, nous ne trouvons aucun souvenir de l'apôtre Jean dans le seul écrit que nous avons de Polycarpe ; au contraire, sa lettre est remplie de réminiscences des Épîtres de Paul ; mais sur Jean rien, absolument rien.

Ce n'est que vingt ans avant la clôture du II<sup>e</sup> siècle, que la tradition affirme pour la première fois que le quatrième Évangile est de l'apôtre Jean. Or Jean était mort vraisemblablement depuis près d'un siècle et demi <sup>1</sup>.

Irénée est le premier témoin qui déclare que le quatrième Évangile a été écrit par Jean l'apôtre, à Ephèse. Cette affirmation se trouve dans son célèbre ouvrage « Contre les hérésies », qu'il composa vers l'an 180. « Tous les presbytres (anciens), dit-il (livre II, chapitre 22), qui ont frayed en Asie avec Jean, le disciple du Seigneur, témoignent que Jean leur a transmis ces choses ; car il demeura avec eux jusqu'aux temps de Trajan <sup>2</sup>. Quelques-uns même d'entre eux n'ont pas vu le seul Jean, mais aussi d'autres apôtres, et ils ont entendu d'eux ces mêmes choses et en rendent compte de la même manière ». Que sont « ces choses »

<sup>1</sup> D'après une tradition rapportée par Papias et confirmée par le plus ancien martyrologe syriaque, Jean serait mort martyr avec son frère Jacques à la fin de 43 ou au début de 44.

<sup>2</sup> D'après Irénée, Jean aurait vécu très longtemps, puisque Trajan régna de 98 à 117. On voit combien Irénée s'éloigne de la tradition sur la mort de Jean, mentionnée plus haut.

que les anciens d'Asie ont apprises de la bouche de l'apôtre Jean ? C'est que Jésus, baptisé à trente ans, n'a pas limité son activité à un ministère d'un an (Synoptiques) ou de trois ans (quatrième Évangile), parce qu'à cet âge-là on n'est pas encore un maître, mais qu'il a enseigné de trente à cinquante ans, parce qu'il devait sanctifier par sa parole tous les âges de la vie humaine.

L'autorité d'Irénée, dans son témoignage sur Jean, est singulièrement affaiblie par les explications étranges qu'il donne sur la carrière de Jésus. Irénée reconnaît lui-même (livre III, chapitre 3, § 4) que c'est « dans son premier âge » qu'il a connu Polycarpe ; or c'est par l'intermédiaire de Polycarpe qu'il prétend avoir atteint la première génération chrétienne, c'est-à-dire celle des presbytres ou anciens, ceux qui ont connu Jésus ou ses disciples immédiats. On juge, par ses propres déclarations, de la fragilité et du peu de valeur du témoignage d'Irénée sur l'auteur du quatrième Évangile.

Ce n'est qu'à partir du III<sup>e</sup> siècle que la tradition sur l'origine du quatrième Évangile se fixe, et que l'apôtre Jean en est considéré comme l'auteur. On voit que cette tradition si tardive ne repose sur aucune base sérieuse.

*c) Caractère didactique du quatrième Évangile ; but ; unité de développement du prologue et de l'Évangile : plan.*

Le quatrième Évangile a un caractère didactique très accusé. Ce n'est point un ouvrage historique ; c'est un enseignement que ce livre se propose de donner.

Le but que l'auteur veut atteindre est clairement indiqué à la fin de l'Évangile (20, 31) : « Ces (miracles) ont été rapportés afin que vous croyiez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, et qu'en le croyant vous ayez la vie par

son nom. » Le quatrième Évangile est la démonstration de Jésus, en tant que Fils de Dieu et Logos ou Verbe de Dieu, par les miracles qu'il a accomplis, par l'enseignement qu'il a répandu, par la mort qu'il a subie.

Le quatrième Évangile est profondément un ; je veux dire qu'il y a une unité doctrinale fondamentale dans le prologue de l'Évangile et le corps même de l'Évangile. Le prologue, où Jésus est présenté comme étant le Logos ou Verbe de Dieu, n'est pas une introduction distincte et séparée du reste du livre ; non, cette préface célèbre du quatrième Évangile est étroitement unie, par la pensée essentielle qu'elle affirme, au texte du livre dans sa totalité.

Le quatrième Évangile s'ouvre par ces mots, qui sont les premiers du prologue de cet ouvrage (1, 1-18) : « Au commencement était le Logos et le Logos était (dirigé) vers Dieu, et le Logos était dieu. »

Le Logos, d'un mot grec qui signifie à la fois *raison* et *parole*, est la personnification de l'action de Dieu dans le monde, plus spécialement de la parole créatrice de Dieu.

Pour le Juif Alexandrin, qui lit, dans la traduction grecque de l'Ancien Testament, l'enseignement de la Genèse affirmant que Dieu a créé le monde par son Logos, ces mots signifient, en même temps : Dieu a créé le monde par sa raison, Dieu l'a créé par sa parole.

Cette notion du Logos, dont les premières origines se trouvent dans l'Ancien Testament, a été développée par l'école philosophique judéo-alexandrine, et, dans cette école, principalement par Philon d'Alexandrie, qui a vécu au premier siècle de notre ère. Les lecteurs, auxquels s'adresse l'auteur du quatrième Évangile, sont supposés par lui familiers avec cette doctrine.

Le prologue du quatrième Évangile est l'énoncé des

vérités essentielles qu'il faut connaître pour comprendre le récit qui va suivre. Dans ce récit, l'auteur s'est proposé de mettre par écrit le ministère et l'enseignement terrestres du Logos incarné en la personne humaine de Jésus de Nazareth : le Logos est devenu chair et s'est incarné en Jésus, le Christ.

Nous constatons que dans l'Évangile comme dans le prologue, il y a la même notion de Dieu, le même dualisme du monde et de la vie divine, la même relation entre Dieu et le monde, la même affirmation de l'intermédiaire indispensable entre Dieu et les hommes, c'est-à-dire le Logos-Christ<sup>1</sup>, la même conception métaphysique de cet intermédiaire<sup>2</sup>, la même relation entre la Loi et l'Évangile.

Si le terme de Logos n'est plus employé par l'auteur à partir de l'incarnation, et s'il est remplacé par celui de Christ ou de Fils de Dieu, c'est toujours du même être qu'il s'agit. Le nom est changé, parce que le mode d'action de cet être surnaturel n'est plus le même : comme Logos incarné, il n'est plus uniquement ce qu'il était comme Logos auprès de Dieu ; comme Logos incarné, il est devenu le Christ ; c'est sous ce nom nouveau qu'il paraîtra et que l'auteur nous le montrera agissant dans l'Évangile.

L'unité du prologue et de l'Évangile éclate dans le plan du quatrième Évangile. Voici ce plan<sup>3</sup> :

*Prologue* 1, 1-18 : le Logos, sa relation avec Dieu, son rôle dans l'univers, son activité révélatrice générale, sa

<sup>1</sup> Nul ne vient au Père que par le Fils ; tout ce que le Fils a, il le tient du Père.

<sup>2</sup> Le Christ est la vérité, la lumière et la vie ; il ne les apporte pas seulement ; il est constitué par elles.

<sup>3</sup> Ce plan est rédigé d'après l'analyse qu'en fait Jean Réville, dans l'ouvrage cité plus haut.

révélation spéciale auprès du peuple élu ; l'impuissance du monde et du peuple élu à le reconnaître, à l'exception de quelques-uns ; enfin incarnation du Logos en Jésus-Christ.

1, 19-34 : témoignage de Jean-Baptiste sur la personne de Jésus.

1<sup>re</sup> partie : 1,35 — 4,42. Le Christ se fait reconnaître, comme principe de l'ordre nouveau du salut, à ses premiers disciples en Galilée par le miracle des noces de Cana, à Jérusalem, par la purification du temple et la proclamation du principe de la nouvelle naissance (Nicodème, représentant les notables juifs). Nouveau et dernier témoignage de Jean-Baptiste. Enfin les Samaritains reçoivent la révélation de cet ordre nouveau.

2<sup>e</sup> partie : 4,43—6,71. Le Christ se manifeste d'abord comme principe de vie, en Galilée par la guérison du fils de l'officier royal, à Jérusalem par celle du paralytique de Béthesda. Dieu lui-même rend témoignage à son Fils, qui ne fait rien de sa propre autorité, mais n'agit qu'en tant qu'organe du Père. Comme principe de vie, le Christ affirme qu'il est le pain de vie (miracle de la multiplication des pains). Simon Pierre proclame, au nom des douze apôtres, que Jésus a les paroles de la vie éternelle.

3<sup>e</sup> partie : 7,1—12,50. Le Christ se présente ensuite comme la lumière du monde ; mais le monde et même le peuple élu se refusent à le reconnaître comme tel, à l'exception d'un petit nombre. L'opposition du monde au Christ éclate à la fête des Tabernacles et dans le discours de Jésus à la trésorerie. Le Christ montre qu'il est la lumière du monde par la guérison de l'aveugle-né. Seul il conduit à Dieu, parce qu'il est un avec Dieu (parabole du bon berger). La résurrection de Lazare fait éclater sa puissance

divine. Seuls, un petit groupe de disciples et une foule d'inconnus, Grecs et Juifs, reconnaissent en lui le Sauveur, tandis que les directeurs du peuple, représentants du monde hostile à l'œuvre du Christ, ont résolu de l'arrêter. L'heure est venue pour le Christ de retourner auprès du Père.

4<sup>e</sup> partie : 13,1—17,26. Avant de retourner auprès de Dieu, le Christ se fait connaître des siens d'une façon plus intime et plus profonde, en intercédant pour eux auprès du Père, en assurant leur communion avec lui-même et par lui avec Dieu, enfin en leur annonçant sous quelle forme s'exercera sur eux son action, quand il aura cessé d'être avec eux, comme Fils de Dieu incarné. Dans cette partie éclate la bonté du Fils unique de Dieu, telle qu'elle a été définie dans le prologue (1, 17 et 18).

5<sup>e</sup> partie : 18-20. Le drame de la passion, la mort et la résurrection de Jésus, ses apparitions après sa mort. Jésus, vainqueur de la mort est dieu, comme le Logos était dieu, dès le commencement du monde.

L'Évangile finit au verset 31 du chapitre 20.

#### d) *L'auteur du quatrième Évangile.*

Comme nous l'avons dit plus haut, le quatrième Évangile n'est pas de l'apôtre Jean. Sait-on quel en est l'auteur ? On l'ignore.

Ce que l'on peut très certainement dire, c'est que cet Évangile n'a pas été écrit par un témoin oculaire, comme le montrent ces mots qui font allusion à la mort de Jésus : « Celui qui a vu cela en a rendu témoignage et son témoignage est véridique. » (19,35). Ce n'est pas ainsi que parle un témoin oculaire ; c'est au contraire le langage de quelqu'un qui fait appel à l'autorité d'un témoin oculaire.

On ne saurait rien conclure d'ailleurs sur l'auteur du

quatrième Évangile, comme on le verra plus loin, des passages où il est question « d'un disciple bien-aimé. » Nous savons, par les Synoptiques, qu'il n'y a jamais eu dans le cercle de Jésus, de disciple préféré.

*e) Époque et lieu.*

La rédaction du quatrième Évangile doit être placée entre les années 100 et 125.

L'auteur a travaillé sur la tradition des Synoptiques ; son Évangile est donc postérieur à la date assignée à ceux-ci. D'autre part les premières réminiscences anonymes de textes de cet Évangile se rencontrent, semble-t-il, au plus tôt, dans les Epîtres d'Ignace<sup>1</sup>, qui mourut en 117. Toutefois ces allusions ne sont pas absolument certaines.

Cet Évangile est purement alexandrin de pensée (théorie du Logos) ; d'autre part, il est encore tout à fait étranger au mouvement gnostique. Ces caractères tendent donc à confirmer la date que nous lui assignons.

L'Asie mineure, d'après la tradition, paraît avoir été le lieu de sa composition. L'auteur appartenait sans doute à une communauté de Chrétiens d'origine hellénique, dans laquelle les doctrines de la philosophie judéo-alexandrine étaient répandues. L'auteur anonyme, familiarisé avec cette théologie, a voulu prouver aux Juifs de la Diaspora, qu'animait le même esprit alexandrin, qu'en Jésus-Christ la révélation du Logos s'était pleinement et définitivement réalisée sur la terre.

*f) Le chapitre 21.*

Le chapitre 21 du quatrième Évangile, dont nous n'avons

On a vu plus haut qu'Ignace ignore Jean en tant qu'auteur d'un Évangile.

pas encore parlé, est d'un autre auteur que celui de l'Évangile ; il est à noter que le quatrième Évangile a toujours été connu avec cet appendice.

La conclusion de l'Évangile est, comme nous l'avons dit, aux versets 30 et 31 du chapitre 20. Le chapitre 21 contient le récit d'apparitions de Jésus, mais il a pour but de mettre en relief « le disciple que Jésus aimait ». En effet, la conclusion de l'appendice est ainsi formulée : « C'est ce disciple (le disciple bien-aimé) qui atteste ces choses et qui les a écrites. Et nous savons que son témoignage est véridique. » (v. 24.)

Ce verset se rapporte de toute évidence à l'ensemble de l'œuvre : Évangile et appendice. C'est l'addition d'un Chrétien, qui se distingue très nettement de l'auteur de l'Évangile, et pour qui l'auteur de l'Évangile est « le disciple que Jésus aimait ».

Il est très possible que ce glossateur ait modifié le texte de l'Évangile, et qu'il y ait en particulier introduit, dans les différents passages où il paraît <sup>1</sup>, le disciple bien-aimé. Partout, en effet, ce personnage donne l'impression d'un disciple anonyme ajouté après coup.

C'est dire que la valeur historique des passages en question est tout à fait douteuse. De telles modifications du texte de l'Évangile n'ont pu être faites qu'après la mort de l'auteur du quatrième Évangile.

#### *g) Valeur religieuse du quatrième Évangile.*

Si le quatrième Évangile a peu de valeur au point de vue historique, quand nous le comparons aux Synoptiques, il en est tout autrement au point de vue religieux.

<sup>1</sup> Jean 13, 23, 19 26, 20 2.



La valeur religieuse de cet Évangile en fait une source de premier ordre pour la connaissance du Christianisme post-apostolique. Pour l'enseignement original de Jésus, il ne saurait être pris comme norme. Mais pour les premiers développements de la doctrine chrétienne, après la période apostolique, il est pour nous un témoin précieux de la première forme mystique que cette pensée a revêtue.

*h) La péricope de la femme adultère (Jean 7,53—8,11).*

Ce fragment, qui manque dans un grand nombre de manuscrits et dans plusieurs versions anciennes, ne paraît pas avoir fait partie du texte primitif du quatrième Évangile ; il a dû y être inséré plus tard.

Quant au fait lui-même, il correspond si bien au caractère de Jésus, tel que nous le connaissons par les Évangiles synoptiques, qu'on ne saurait douter de son authenticité.

---

### CHAPITRE III

## LE LIVRE DES ACTES DES APÔTRES.

*Plan du livre.* Le livre des Actes, qui n'est, comme on le verra plus loin, que la suite du troisième Évangile, a été rédigé sur un plan très clair.

Ce plan commence par un très court prologue (1,1-2), et se divise en deux parties.

La première (1,3-12,25) peut être intitulée *Histoire de la fondation de l'Eglise chrétienne*, ou, pour employer une heureuse expression de l'abbé Crampon, dans sa traduction du Nouveau Testament, *Actes de Pierre*, le principal personnage de la narration.

Cette partie comporte deux sections, la première (1,4-8,3) traitant des origines du Christianisme à Jérusalem et en Judée, la seconde (8,4-12,25) de ses origines en Samarie et dans les pays païens. L'auteur retrace donc l'histoire des débuts de la religion chrétienne au sein du Judaïsme d'abord, parmi les dissidents samaritains et les païens ensuite, en rapportant cette glorieuse fondation à la personne de l'apôtre Pierre.

La seconde partie (13-28) peut avoir pour titre :

*Actes de Paul* ; elle comprend quatre sections :

- 1<sup>o</sup> Première mission de Paul (13,1-14,28), y compris la Conférence de Jérusalem (15,1-34).
- 2<sup>o</sup> Seconde mission de Paul (15,35-18,22).
- 3<sup>o</sup> Troisième mission de Paul (18,23-21,16).
- 4<sup>o</sup> Captivité de Paul à Césarée et à Rome (21,17-28,31).

*Rapports des Actes et du troisième Évangile.* Ces rapports sont établis par le parallélisme des prologues des deux ouvrages, dédiés tous deux à Théophile, personnage sur lequel nous ne savons rien, comme nous l'avons dit plus haut <sup>1</sup> :

*Évangile de Luc*

1, 1-4

Après que plusieurs ont entrepris de composer une relation des choses dont on a parmi nous pleine conviction, conformément à ce que nous ont transmis ceux qui ont été, dès le commencement, témoins oculaires et ministres de la parole : j'ai résolu moi aussi, après m'être appliqué à connaître exactement toutes choses depuis l'origine, de t'en écrire le récit suivi, excellent Théophile, afin que tu reconnaisles la certitude des enseignements que tu as reçus.

*Actes des Apôtres*

1, 1-2

Théophile, j'ai raconté, dans mon premier livre, toute la suite des actions et des enseignements de Jésus, jusqu'au jour où, après avoir donné, par l'Esprit-Saint, ses instructions aux apôtres qu'il avait choisis, il fut enlevé au ciel.

A eux aussi, après sa passion, il s'était montré plein de vie, leur en donnant des preuves nombreuses, leur apparaissant pendant quarante jours, et les entretenant du royaume de Dieu.

L'auteur des deux livres les écrit dans le même style, en suivant, d'une manière générale, la même méthode, mais en usant d'une liberté beaucoup plus grande au livre des Actes, comme nous le constaterons, dans la narration et l'emploi des sources.

*Sources.* L'auteur du livre des Actes s'est servi, pour écrire son ouvrage, de nombreuses sources, traditions orales et documents.

<sup>1</sup> V. p. 159.

Nous avons une première preuve de ce fait dans les contradictions que présentent certains récits, et dans les arrangements qu'il a dû imaginer pour concilier des versions différentes d'un même événement. En voici quelques exemples.

Dans le récit de la Pentecôte, lorsque l'Esprit-Saint descend sur les disciples réunis, « ils se mirent à parler d'autres langues » (2,4, 6-11). Les témoins sont étonnés et demandent ce que cela peut bien être. — D'après une autre tradition, les témoins de l'événement pensent qu'ils parlent comme un homme qui a trop bu (2,13) : il ne s'agit plus d'un prodige (parler des langues étrangères), mais d'un fait obscur et incompréhensible<sup>1</sup>.

Il en est de même dans le fragment où l'auteur nous parle du communisme de la primitive Eglise. D'après une tradition (4,34-37), les premiers Chrétiens mettaient leurs biens en commun, et le petit cénacle vivait de cette mise en commun de ce que tous possédaient. D'après une autre tradition (5,4), le versement de l'argent et des biens à la caisse de la communauté n'était pas obligatoire : il n'y avait pas, par conséquent, de communisme.

D'après le chapitre 15, à la Conférence de Jérusalem, les apôtres, les anciens et les frères réunis prirent une décision, relative aux païens désireux d'embrasser la religion chrétienne, qui fut acceptée par Paul présent à l'assemblée (15, 22-34). — D'après 21,25, où il est question d'une décision semblable, on voit que Paul ne sait rien du décret de Jérusalem, rapporté au chapitre 15 : Paul n'était donc pas dans cette ville, quand la conférence s'y est tenue.

<sup>1</sup> Remarquons qu'il ne s'agit pas du tout dans le récit des Actes du phénomène religieux appelé *glossolalie* (le parler en langues), auquel Paul fait allusion 1 Cor. 14, et par lequel l'apôtre entend un langage religieux exalté et mystique.

Il est à remarquer d'ailleurs, et cette observation a une grande portée, que l'auteur, en retraçant la carrière de Paul, n'a pas eu recours aux Épîtres de l'apôtre, qui constituent la source la plus importante de l'histoire apostolique. Il a dû cependant de toute évidence, les connaître, puisqu'elles sont très antérieures à l'époque où les Actes ont été rédigés.

La source principale, que l'auteur ait eue à sa disposition, est le document, qu'il cite souvent, et dont le rédacteur parle à la première personne du pluriel ; de là le nom de source « Nous », qui lui a été parfois donné. A ce document se rattachent sûrement les fragments suivants : 16,10-17. 20,5-12. 21,1-18. 27,1-28,16. Il est possible que d'autres morceaux appartiennent au même texte, bien que le « nous » n'y figure point. Il semble que nous ayons affaire ici à une sorte de journal de voyage d'un compagnon de Paul, récit très précis, dont la vérité historique paraît indéniable.

Il est possible, comme quelques savants l'ont proposé, qu'il y ait à la base de la rédaction du livre des Actes, deux sources principales : l'une, d'origine judéo-chrétienne et palestinienne pour la première partie (Actes de Pierre) ; l'autre, d'origine chrétienne hellénistique, pour la deuxième partie (Actes de Paul). La seconde serait-elle de Luc ? Il est bien difficile de le dire. Nous reporterait-elle à Antioche ? Cela est possible, mais non certain.

*Auteur.* Comme on a pu en juger par la façon dont les traditions suivies, les renseignements puisés aux sources et les extraits de documents sont arrangés, l'auteur use librement de tout ce qui a servi à sa rédaction. Le procédé d'écrire, qui le caractérise, est plus frappant encore dans les

nombreux discours que nous lisons dans le livre des Actes.

Dans la plupart des cas, il agit comme les historiens de l'antiquité classique (Hérodote, Tite-Live, etc.), composant des discours qu'il met dans la bouche de ses personnages. Tantôt ce sont de libres productions, développant sous la forme qui lui plaît des idées qu'il attribue aux orateurs ; tantôt le fond des harangues semble bien appartenir à ceux qui les prononcent, mais la forme est incontestablement du rédacteur. Il y a, en effet, entre tous ces discours une étroite parenté de langage, de style et d'éloquence : tous sont de la même plume.

Les contradictions qu'on relève dans ce qu'il raconte et ce que nous rapportent sur les mêmes événements les Epîtres de Paul, prouvent que, dans le récit des faits, son témoignage laisse autant à désirer que dans les discours qu'il compose. Cette observation est particulièrement sensible dans le compte-rendu qu'il donne de la Conférence de Jérusalem (15, 1-34).

Il s'efforce partout d'établir une sorte de parallélisme entre l'activité et l'autorité de Pierre et celles de Paul ; on sait combien cela correspond peu à la réalité des faits historiques. Les Epîtres de Paul sont pour nous le témoin authentique, et par excellence, des rivalités qui ont existé entre les deux apôtres, et des tendances opposées que représentaient dans la primitive Eglise le Christianisme de Pierre et le Christianisme de Paul.

Il résulte de ces observations que l'auteur des Actes n'a pas été contemporain des événements qu'il raconte ; il a vécu à une époque assez éloignée du temps où ont exercé leurs ministères les deux apôtres, qui ont été les colonnes de l'Eglise primitive.

Il ne saurait donc être question de retrouver sous l'ano-

nymat de l'auteur du livre le nom de Luc, le disciple de Paul. Ce n'est qu'une tradition tardive, remontant au II<sup>e</sup> siècle, qui attribue à Luc la rédaction du livre des Actes.

Le nom de l'auteur de cet ouvrage intéressant, puisque c'est le premier essai, qui nous soit parvenu, d'une histoire de l'Eglise apostolique, reste donc non seulement inconnu, mais mystérieux.

Il en est de même, d'ailleurs, de la fin de son œuvre qui se termine d'une manière abrupte par cette phrase (28, 30-31) :

« Paul demeura deux ans entiers dans un appartement qu'il avait loué, et il recevait tous ceux qui venaient le voir. Il prêchait le royaume de Dieu, et enseignait ce qui regarde le Seigneur Jésus-Christ avec toute liberté et sans aucun empêchement ».

Aucun manuscrit ne présente un complément de cette déclaration finale, qui semble demeurer suspendue.

L'auteur a-t-il connu la mort de Paul ? S'il l'a su, pourquoi n'en parle-t-il pas ? Pourquoi nous a-t-il livré une œuvre inachevée ? Autant de questions auxquelles aucune réponse plausible n'a jamais été donnée.

La fin du livre des Actes est aussi mystérieuse et cachée que le nom de son auteur.

*Epoque.* — Le livre des Actes et le troisième Évangile étant du même auteur, c'est à la même époque que tous deux ont été écrits, c'est-à-dire vers la fin du I<sup>er</sup> siècle. Comme nous l'avons vu, les Actes sont postérieurs à l'Évangile.

Quant au lieu de composition, il est impossible de le fixer.

*Conclusions sur le caractère, la valeur et le but du livre des Actes.* — Bien que l'auteur du livre des Actes ait cité et utilisé un document de premier ordre, d'une grande valeur, la source « Nous », il est de toute évidence que son ouvrage, considéré dans son ensemble, est tendanciel. Le tableau qu'il a voulu présenter de la primitive Eglise, n'est pas le fait d'un historien impartial : il exagère le rôle de Pierre et diminue celui de Paul, pour établir une sorte d'équilibre entre les deux apôtres et les deux tendances qu'ils représentent.

Le but à la fois édifiant et apologétique de son livre apparaît sous une forme particulièrement intéressante. Je veux parler de la modération qu'il affecte de relever chez les fonctionnaires romains, en particulier chez Gallion et Festus.

Gallion, proconsul d'Achaïe, dit à ceux qui ont amené devant lui l'apôtre Paul et qui l'accusent : « S'il s'agissait de quelque délit ou de quelque acte frauduleux, je vous entendrais patiemment, comme de raison ; mais puisqu'il s'agit de discussions sur une doctrine, sur des noms, et sur votre Loi, vous y aviserez vous-mêmes ; je ne veux pas être juge de ces choses-là. » (18, 14-15.)

Festus, après avoir dit à haute voix à Paul, qui se défendait en exposant sa doctrine : « Tu déraisonnes, Paul ; ton grand savoir égare ton esprit » (26, 24), se joint au roi Agrippa, à Bérénice et à toute leur suite, dans cette déclaration commune sur Paul : « Il n'y a rien dans la conduite de cet homme qui mérite la mort ou la prison. » (24, 31.)

Il semble évident que l'auteur veuille recommander à tous, Juifs et Romains, la pondération dans leurs jugements sur le Christianisme naissant et sur ses représentants, et



par suite la modération dans la conduite qu'ils tiennent à l'égard des Chrétiens.

C'est ce point de vue qui a poussé plusieurs critiques à penser que l'auteur n'avait pas voulu parler de la mort de l'apôtre Paul<sup>1</sup> et qu'il avait laissé intentionnellement inachevée son œuvre, pour ne pas affaiblir la thèse qu'il soutenait. Mais cette hypothèse n'est pas une solution du problème que pose la brusque fin du livre des Actes.

---

<sup>1</sup> D'après la tradition, Paul aurait été mis à mort par l'autorité romaine. Mais il n'est pas certain que Paul ait été martyrisé.

## CHAPITRE IV

### LES ÉPÎTRES DE PAUL

#### L'APÔTRE PAUL : BIOGRAPHIE ET CHRONOLOGIE.

La vie de l'apôtre Paul nous est assez bien connue, dans ses grandes lignes du moins, et quoique nous soyons dans une complète ignorance sur la fin de sa carrière.

Quant à la chronologie de cette existence mouvementée, elle n'est précise et certaine que pour les dernières années qu'il a vécues ; les dates que l'on peut assigner aux événements antérieurs à ces années, dans la biographie de Paul, sont sujettes à des variations et à des fluctuations étonnantes, suivant les travaux publiés par les spécialistes de ces questions.

Paul était né à Tarse en Cilicie : nous ignorons en quelle année. Il était Juif de race, mais appartenait à une famille qui jouissait du droit de cité romaine. Il avait reçu une éducation pharisienne, et fut, à Jérusalem, l'élève du célèbre rabbin Gamaliel I, ou « l'ancien ».

On est très frappé, en lisant ses Epîtres, de la culture rabbinique à laquelle il avait été initié : il raisonne comme un rabbin ; il argumente d'après la méthode rabbinique.

La culture grecque paraît lui avoir été complètement étrangère. La citation d'un texte d'un poète grec, dans son discours d'Athènes (Act. 17, 28), est très vague et ne prouve pas grand chose sur sa connaissance de la littérature grecque.

Il parle et écrit le grec, il est vrai ; mais la forme grecque de ses Epîtres n'est que l'enveloppe d'une pensée hébraïque ;

il conçoit ses discours et ses écrits en araméen ou en hébreu, et les écrit en grec vulgaire. Cela est si exact que les passages difficiles ou obscurs de ses lettres gagnent en clarté, quand on les lit dans une langue sémitique, par exemple, dans l'excellente traduction en hébreu du Nouveau Testament, qui a été faite par Franz Delitzsch.

Conformément à une coutume fréquente chez les rabbins de cette époque, Paul avait un métier manuel : il était fabricant de tentes.

Il ne se maria pas. Il était d'ailleurs d'une constitution délicate et sujet à des crises nerveuses.

Paul, en sa qualité de pharisien convaincu et sincère, fut d'abord un persécuteur de l'Eglise naissante. Mais il se convertit de bonne heure et brusquement à l'Évangile du Christ. Comme il se rendait à Damas, pour y persécuter les Chrétiens, il eut, en route, une vision de Jésus, qui lui apparut, comme il s'était montré après sa résurrection aux autres apôtres. Cette christophanie détermina sa subite conversion à la religion de Jésus. Ce fut une apparition (1 Cor. 9, 1. 15, 8-9) ; car Paul ne semble pas avoir connu Jésus pendant la vie du Maître, bien qu'il ait été son contemporain pendant une partie de son existence.

Il serait intéressant de connaître la date de cette conversion célèbre, événement d'ordre spirituel d'une si grande importance dans l'histoire du Christianisme naissant. Nous sommes malheureusement dans l'incertitude sur l'année ; on a proposé les ans 29, 31 et 35.

On peut diviser en trois périodes la vie de Paul.

*La première période commence par sa conversion, et*

s'étend jusqu'à la Conférence de Jérusalem, qui eut lieu en 47 ou 48, peut-être même plus tard.

Deux tendances opposées existaient dans la primitive Eglise sur la grave question des rapports des Chrétiens d'origine juive (c'est-à-dire circoncis) avec les Chrétiens d'origine païenne (c'est-à-dire non-circoncis). Devait-on imposer aux convertis, qui sortaient du paganisme, le rituel juif, en particulier la circoncision ? Les Judéo-chrétiens, avec Pierre à leur tête, étaient pour l'affirmative ; les Ethnico-chrétiens, avec Paul, pour la négative. Le conflit entre les deux opinions fut apaisé à la Conférence, où d'après le livre des Actes, Pierre et Paul remplissaient les rôles principaux <sup>1</sup>.

D'après le témoignage de Paul (Gal. 2, 1-10), qui s'était rendu à Jérusalem à une occasion autre que celle de la Conférence des Actes, chacun garda sa position : Paul refusa de céder sur ce point capital de ses convictions. Il fut décidé qu'il serait avec ses disciples l'apôtre des Gentils (les païens), tandis que les autres (Pierre, Jacques et Jean) seraient les apôtres des Juifs.

D'après le livre des Actes, au contraire, on aurait transigé. La circoncision n'aurait point été imposée aux païens convertis ; mais on aurait décidé d'exiger d'eux de s'abstenir de ce qui est sacrifié aux idoles, du sang et des animaux étouffés (Act. 15, 28-29), c'est-à-dire de se soumettre à des prescriptions très importantes de la Loi juive. Le récit des Actes, comme nous l'avons dit <sup>2</sup>, est incontestablement tendanciel, c'est-à-dire suspect.

C'est dans cette première période de sa vie qu'eut lieu

<sup>1</sup> V. p. 174 ce que nous avons dit au sujet de cette conférence et de la présence supposée de Paul à Jérusalem à cette occasion, dans le livre des Actes.

<sup>2</sup> Voyez page 176.

le premier grand voyage missionnaire de l'apôtre (Chypre, Pamphylie, Pisidie, Lycaonie : fondation des Eglises d'Antioche de Pisidie, d'Icône, de Lystre et de Derbe).

*Deuxième période.* C'est la période des deuxième et troisième voyages missionnaires, et celle aussi où Paul écrit ses grandes Epîtres <sup>1</sup>.

Dans son second voyage, Paul, parti d'Antioche de Syrie, qui est son centre de ralliement et d'évangélisation, traverse la Syrie et la Cilicie, visite de nouveau la partie méridionale de l'Asie mineure, qu'il a déjà parcourue précédemment, puis se rend au nord, en Phrygie, Galatie et Mysie. Arrivé à Troas en face de l'Europe, il passe en Macédoine, et visite Philippes, Thessalonique, Bérée et Athènes. Son séjour en Macédoine a eu lieu vraisemblablement pendant l'hiver 49-50. D'Athènes, il se rend à Corinthe, où il demeure 18 mois. En automne 51, il retourne à Antioche de Syrie, en passant par Ephèse et Césarée, peut-être aussi par Jérusalem.

Le troisième voyage missionnaire de Paul a eu lieu probablement au printemps de 52 <sup>2</sup>. Paul traverse la Galatie et la Phrygie, et arrive à Ephèse, où il reste, dans la ville et dans la région, trois années. C'est au cours de cette mission en Asie, que de graves troubles éclatèrent dans l'Eglise de Corinthe. Se rendant alors en Macédoine, où il passa une partie de 56, il arriva à Corinthe, pour y rétablir l'ordre, à la fin de cette même année.

<sup>1</sup> Voir page 186.

<sup>2</sup> C'est seulement à partir de l'an 52 que la chronologie de Paul devient précise et certaine. Cette précision est due à la correspondance exacte des faits connus de sa vie avec les dates où les fonctionnaires romains, en Orient, auxquels il a eu affaire, étaient en charge. Des inscriptions romaines précisent plusieurs de ces données.

*La troisième et dernière période* est celle de la captivité de Paul et va de l'an 57 à l'an 62.

Paul, revenu de Grèce, fait son dernier voyage à Jérusalem ; il y arrive avant la Pentecôte de 57. Il se rendait à Jérusalem pour y verser le montant d'une collecte qu'il avait faite en faveur de l'Eglise chrétienne de cette ville. Mais, en allant dans cette capitale, il avait le sentiment du danger qu'il y courrait de la part des Juifs.

A peine est-il arrivé qu'une émeute contre lui est provoquée, au temple, par ses ennemis : on l'accuse d'avoir introduit dans le sanctuaire un incirconcis, un païen. La garde romaine du temple intervient : Paul est arrêté et envoyé sous escorte à Césarée. Le procès, que l'autorité lui intente, traînant en longueur, Paul, citoyen romain, en appelle à César (été 59). Il part pour Rome, où il arrive en février 60.

Il demeure deux ans prisonnier à Rome, mais jouissant d'une liberté relative qui lui permet de poursuivre son œuvre d'évangélisation. Il demeure donc à Rome dans cette situation jusqu'en 62.

Passée cette date, nous n'avons plus de renseignements authentiques sur sa destinée. D'après la tradition ecclésiastique, il aurait été martyrisé à Rome ; en fait, nous ignorons sa fin.

Telles sont très abrégées les données certaines que nous possédons sur la carrière de Paul, « ce treizième apôtre, fait apôtre par une inspiration immédiate et personnelle », comme l'a si bien dit Auguste Sabatier<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Saint Paul (*Encyclopédie des sciences religieuses*, t. X, p. 291. Paris, 1881.

*Les Epîtres pauliniennes.* Les Epîtres, qui portent le nom de Paul, sont au nombre de treize <sup>1</sup>. Toutes ne sont pas authentiques. Dans celles qui ont incontestablement l'apôtre pour auteur, on est frappé par le caractère très personnel qu'elles présentent et par la vie intense qui s'y manifeste : les difficultés que rencontre le missionnaire, les luttes qu'il soutient, apparaissent comme les témoins irréfragables de la période agitée où il a vécu.

Le texte que nous avons de ces Epîtres porte des traces évidentes de remaniements, de retouches, de coupures, d'additions, etc., d'altérations en un mot, qui proviennent de l'usage de ces documents précieux, dans les Eglises chrétiennes des premiers siècles, comme livres d'édification, dont on faisait la lecture <sup>2</sup>. Ecrits de circonstance, les Epîtres pauliniennes présentent des répétitions, parfois même des contradictions apparentes ou réelles, et des obscurités, qui proviennent du fait qu'elles étaient adressées à des communautés, et par suite à des lecteurs au courant de tout ce à quoi l'apôtre fait allusion. Nous qui les lisons aujourd'hui, nous nous trouvons dans une situation tout à fait différente.

On peut diviser en trois catégories les Epîtres pauliniennes : celles dont l'authenticité est certaine ; celles dont l'authenticité est discutée, les unes paraissant authentiques, les autres non ; celles enfin qui sont notoirement inauthentiques.

<sup>1</sup> L'Epître aux Hébreux (v. plus loin), qui est anonyme, n'a été attribuée à Paul qu'au IV<sup>e</sup> siècle.

<sup>2</sup> A. Loisy, *Les Epîtres de Paul* (Revue d'histoire et de littérature religieuse, année VII, p. 76ss, Paris, 1921.)

## PREMIÈRE SECTION,

## ÉPÎTRES DONT L'AUTHENTICITÉ EST CERTAINE.

*Épître aux Romains.* Cette lettre a été écrite par l'apôtre Paul à Corinthe, au début de l'an 57. Il annonce aux Chrétiens de Rome sa visite. Paul, qui n'était pas encore allé dans la capitale de l'Empire, voulait faire de l'Eglise de Rome le centre de la propagande chrétienne en Occident (de Rome, il comptait se rendre en Espagne : 15, 19-29), de même que l'Eglise d'Antioche de Syrie avait été jusqu'alors le centre de la propagande chrétienne en Orient.

L'Épître ne nous donne aucun renseignement sur l'origine de l'Eglise de Rome. Nous apprenons seulement par elle, qu'à l'époque où l'apôtre lui écrit, elle était composée, en majeure partie, de Chrétiens d'origine païenne (1, 5-6, 14-15).

L'Épître aux Romains est essentiellement dogmatique : c'est l'exposé de la théologie de Paul. A ce point de vue, on comprend que, dans le Canon du Nouveau Testament, elle ait été placée la première des épîtres pauliniennes. Voici un très bref résumé des idées religieuses qui y sont affirmées.

L'apôtre expose sa conception particulière de l'Évangile, qui peut être ainsi formulée : le pécheur n'est pas justifié devant Dieu, c'est-à-dire sauvé, en accomplissant les œuvres de la Loi mosaïque (doctrine juive), qu'il ne peut jamais observer d'une manière absolue ; mais il est justifié, c'est-à-dire sauvé, par la foi en Jésus-Christ (doctrine paulinienne de la justification par la foi). Le péché est universel, mais le salut est offert à tous par la foi en Jésus-Christ.



La circoncision et la Loi juive sont donc inutiles. Par la justification, le pécheur est réconcilié avec Dieu.

L'Épître aux Romains se termine par le verset 33 du chapitre 15 : « Que le Dieu de paix soit avec vous tous ! Amen ! »

Le chapitre 16, qui suit, ne fait pas partie de l'Épître. Les salutations, qui y sont contenues (16, 1-16) ne se rapportent pas à l'Eglise de Rome, mais à celle d'Ephèse. Peut-être ont-elles appartenu à une épître aux Ephésiens, qui serait perdue. Les versets qui suivent, et qui renferment aussi, avec des avertissements, des salutations, ne paraissent pas non plus se rattacher à l'Épître aux Romains.

Quant à la doxologie finale (16, 25-27), elle est généralement rejetée comme inauthentique.

*Les Epîtres aux Corinthiens.* L'Eglise de Corinthe avait été fondée par l'apôtre Paul. Il s'était rendu pour la première fois dans cette cité célèbre vraisemblablement en l'an 50 ; il y avait passé 18 mois, et en était parti en automne 51 pour retourner à Antioche de Syrie. C'est donc au cours de son second voyage missionnaire que Paul fonda l'Eglise de Corinthe.

Cette communauté chrétienne était nombreuse. Paul, à Corinthe, avait converti surtout des païens de la classe inférieure et de mœurs très libres, comme nous l'apprenons par ses Epîtres : de là de l'indiscipline, des désordres, des excès de divers genres.

Lorsque Paul quitta Corinthe, il y fut remplacé, dans la direction de l'Eglise, par son disciple Apollos, qui continua son œuvre d'une façon indépendante. Plus tard, vinrent de Palestine d'autres Chrétiens, qui apportèrent l'enseigne-

ment de Pierre ; d'autres enfin, qui prétendaient posséder la doctrine même du Christ.

Paul avait adressé à l'Eglise de Corinthe de sérieux avertissements, dans une première épître qui est perdue, et à laquelle il fait allusion (1 Cor. 5, 9). C'est par des gens de la maison de Chloé (1 Cor. 1, 11), mais surtout par une lettre que lui adressa l'Eglise même, pour le consulter sur diverses questions débattues dans son sein, que l'apôtre eut des nouvelles précises de Corinthe. Ce sont ces circonstances qui lui firent prendre de nouveau le calame, et qui furent l'occasion de la première Epître aux Corinthiens, dont nous possédons le texte.

*Première Epître aux Corinthiens.* C'est au début de l'an 56 que Paul, se trouvant encore à Ephèse (1 Cor. 16, 8), écrivit la première de ses lettres aux fidèles de Corinthe.

Nous apprenons par sa lettre qu'il y avait alors quatre partis dans l'Eglise de Corinthe (1 Cor. 1, 12) : celui de Paul, celui d'Apollos, celui de Céphas (Pierre) et celui du Christ. Paul adresse de vifs reproches aux Corinthiens sur leurs divisions religieuses (chap. 1 à 4) et sur les scandales qui se passent dans leur Eglise (chap. 5 à 6). Il répond ensuite à diverses questions que lui ont posées les Corinthiens dans leur lettre (chap. 7 à 10) : mariage, questions relatives aux viandes des animaux immolés aux idoles. Puis il leur adresse de nouveaux reproches et leur donne des directions sur divers points concernant la vie intérieure de l'Eglise (chap. 11 à 12 et 14) : tenue des femmes dans l'Eglise, désordres qui se produisent dans les agapes (repas où l'on célébrait la cène), dons spirituels. Paul s'élève enfin contre ceux qui nient la résurrection des morts (chap. 15), et il termine sa lettre (chap. 16) en parlant

de la collecte pour l'Eglise de Jérusalem et en annonçant sa visite, quand il se rendra en Macédoine. Il fait encore quelques recommandations au sujet de plusieurs de ses disciples et envoie ses salutations.

Cette première Epître déborde d'une vie intense ; elle présente un tableau très frappant d'une grande Eglise chrétienne du milieu du premier siècle ; elle a par suite un intérêt extraordinaire.

Le chapitre 13 (exactement 12, 31 b à 14, 1a), qui contient cette page éloquente sur la charité, que tout le monde connaît et admire, a certainement été écrit par l'apôtre Paul, mais ne semble pas avoir appartenu primitivement à l'Epître, où ce magnifique morceau paraît artificiellement introduit.

*Deuxième Epître aux Corinthiens.* Cette Epître fut envoyée par Paul aux Corinthiens, quelques mois après la première, en l'an 56 ; l'apôtre avait mis fin à son activité en Asie et il venait de passer en Europe (2 Cor. 1, 8. 2, 12 s. 7, 5).

Mais que faut-il entendre par seconde Epître aux Corinthiens ? Car cette lettre est très différente de la première, et les questions qu'elle pose au critique sont telles qu'elle est considérée comme la plus difficile de toutes les Epîtres pauliniennes.

Dans le temps qui sépare les deux Epîtres, il s'est passé dans l'Eglise de Corinthe des événements que nous ne connaissons qu'en partie : il y a eu des troubles, qui ont créé entre l'Eglise et l'apôtre une situation tendue. Dans la seconde Epître, Paul fait allusion à une lettre qu'il a écrite aux Corinthiens à ce sujet, lettre qui est perdue (II Cor. 2, 3ss.).

Un fait des plus frappants est le contraste qui existe

entre la première partie de l'Épître (chap. 1 à 9) et la seconde (chap. 10 à 13).

La première partie est pleine de ménagements, de sollicitude, d'épanchements : rien de plus touchant que le ton que prend l'apôtre en censurant les coupables. — Dans la seconde partie, au contraire, il est d'une violence extraordinaire, contre ses adversaires : ironie sanglante, polémique à l'emporte-pièce, virulence inouïe.

On a dit que, dans la première partie, Paul s'adressait à la communauté dans son ensemble, tandis que, dans la seconde, il fonçait sur des adversaires, avec lesquels toute conciliation était impossible, adversaires faisant partie de l'Eglise. Il est bien peu probable qu'il en soit ainsi, et que la même lettre renferme deux adresses aussi différentes, deux rédactions de tons et de styles si divers, si contradictoires même.

Nous pensons donc, avec plusieurs critiques, que 2 Cor. 10 à 13 constitue une épître ou fragment d'épître antérieure aux chapitres 1 à 9, qui forment l'Épître aux Corinthiens écrite en 56, comme nous l'avons affirmé plus haut. Nous avons donc dans la deuxième Épître aux Corinthiens du Nouveau Testament deux lettres, ou fragments de lettres, distinctes.

Il y a enfin, dans la première partie, un court fragment d'une autre lettre : c'est le passage 6, 14 à 7, 1, qui rompt complètement la suite du discours, et dont la violence est tout à fait déplacée dans les développements si pondérés des chapitres I à IX.

La seconde Épître aux Corinthiens est donc formée de trois lettres ou morceaux de lettres différentes.

Le caractère intime de Paul se révèle dans ces fragments beaucoup mieux que partout ailleurs dans sa correspondance.

*Epître aux Galates.* Comme Paul, citoyen romain, aimait suivre les usages administratifs de Rome, il faut entendre par Galatie la province romaine de ce nom, qui comprenait la Lycaonie, la Pisidie et une partie de la Phrygie. C'est là que se trouvaient les Eglises d'Antioche de Pisidie, d'Icone, de Lystre et de Derbe, fondées par Paul, lors de son premier voyage missionnaire ; l'apôtre les avait visitées une seconde fois au début de son second voyage. Ces Eglises, qui représentaient la première conquête spirituelle de l'apôtre, avaient été touchées, les premières aussi, par la propagande judaïsante : des Judéo-chrétiens étaient venus et avaient persuadé les membres de ces Eglises que le Christianisme complet comportait la soumission à la Loi juive et à la circoncision.

Cette Epître fut écrite par Paul, d'Ephèse, en 56, mais antérieurement à la seconde Epître aux Corinthiens. Ce sont les menées judaïsantes en Galatie, qui en provoquèrent la rédaction et l'envoi.

Les Judaïsants portaient trois accusations contre Paul

- 1<sup>o</sup> Paul n'était pas un apôtre immédiat de Jésus ; il n'était qu'un sous-ordre, sous la dépendance des douze apôtres authentiques du Christ.
- 2<sup>o</sup> Son Évangile était incomplet, parce que Paul était en opposition flagrante avec l'autorité divine de l'Ancien Testament et la Loi donnée par Dieu.
- 3<sup>o</sup> Enfin la prédication de Paul était immorale ; car, en abolissant la Loi, il ouvrait la voie toute large au péché.

Dans son Epître, dont le ton violent rappelle la seconde partie de la deuxième Epître aux Corinthiens, Paul répond :

- 1<sup>o</sup> qu'il est apôtre de Jésus au même titre que les douze ; il est apôtre par Jésus-Christ et par Dieu le Père (Gal. I, 1) ;
- 2<sup>o</sup> Que l'Évangile n'est pas en contradiction avec l'Ancien Testament, mais qu'il en est l'accomplissement. La période

de la Loi a été la préparation de l'Évangile. Le Chrétien, sauvé par la foi dans le Christ, ne peut plus être remis sous le joug de la Loi. 3<sup>o</sup> Enfin, que la liberté chrétienne est le fruit de la rédemption par Jésus-Christ : elle ne conduit point à la licence.

Cette Epître, très remarquable, a la libre allure d'un pamphlet religieux, qui doit emporter la conviction dans l'esprit de ses lecteurs, les membres des Eglises de Galatie.

## SECONDE SECTION.

ÉPÎTRES DONT L'AUTHENTICITÉ EST MOINS ASSURÉE,  
PARFOIS MÊME CONTESTÉE.

*Les Epîtres aux Thessaloniens.* Il y a deux Epîtres aux Thessaloniens. La première est généralement reconnue comme étant de l'apôtre Paul, tandis que l'authenticité de la seconde est très contestée.

*Première Epître aux Thessaloniens.* Cette Epître est la plus ancienne lettre que nous posséderions de l'apôtre. Elle fut écrite au cours du second voyage missionnaire de Paul, vraisemblablement en l'an 50. Paul avait été obligé de quitter brusquement Thessalonique ; c'est de Corinthe qu'il écrivit la lettre : voici à quelle occasion.

L'Eglise de Thessalonique, qui venait d'être fondée, avait été troublée par les agissements des Juifs, qui traitaient Paul d'imposteur. Comme la majorité des membres de cette communauté était formée de païens convertis, les mœurs chrétiennes n'y étaient pas encore très fermes. Enfin l'attente du prochain retour du Seigneur Jésus (la croyance à la parousie) inspirait à plusieurs de grandes

inquiétudes, quant au sort de leurs proches qui étaient morts, et leur foi chrétienne en était ébranlée.

Paul traite, dans sa lettre, ces diverses questions ; il adresse aux fidèles des exhortations morales ; il les console aussi sur le problème religieux qui les trouble : les morts ressusciteront à la venue du Christ, pour être avec lui.

*Deuxième Épître aux Thessaloniens.* Cette Épître, plus brève que la première (elle n'a que trois chapitres, la première en ayant cinq), n'est guère qu'un doublet de la précédente ; son contenu, pour la plus grande part, n'est que la répétition des exhortations et des développements de la première. Cela est si vrai que, si elle est de Paul, elle a dû être écrite très peu de temps après la première. Mais est-elle de Paul, et l'apôtre se serait-il répété à si brève échéance, en s'adressant à la même Eglise ?

Ce qui rend suspecte la seconde Épître aux Thessaloniens, ce sont les deux faits suivants :

1<sup>o</sup> L'Épître renferme un passage sur l'Antechrist, « l'homme de péché et le fils de perdition » (II, 3-21), qui est une page unique dans les textes pauliniens. C'est une doctrine nouvelle qu'ignore le Paul authentique.

2<sup>o</sup> La mention finale (III, 17 s.), où Paul déclare qu'il écrit et signe de sa propre main, affirmation unique aussi dans les écrits de Paul, est une précaution du faussaire pour établir l'authenticité de la lettre.

La seconde Épître aux Thessaloniens n'est donc pas paulinienne.

*Épître aux Philippiens.* Paul était prisonnier à Rome, quand il écrivit aux Philippiens (I, 7, 13. IV, 22). Il pense

que son procès sera bientôt fini, et il en prévoit l'heureuse issue (I, 25. II, 23 s.) L'Épître a donc été écrite de Rome en 60 ou 62, à l'occasion suivante.

L'Eglise de Philippiques, fondée par Paul, lui avait envoyé un secours en argent, qui lui avait été apporté à Rome par un membre en vue de cette communauté, Epaphrodite (II, 25-27). Epaphrodite avait été très malade à Rome, malade à la mort ; une fois sa santé rétablie, il est rentré dans sa patrie, avec la lettre que Paul adressait à ses fidèles Philippiens (II, 26-30). Aux remerciements qu'il exprime aux Philippiens pour leur don généreux, Paul, dans son Épître, ajoute des considérations sur sa situation présente et sur ce qu'il espère dans l'avenir ; il y joint des exhortations morales. Tout cela est exposé dans les chapitres I, II et IV, qui est le dernier de la lettre. Reste le chapitre III.

Le fragment III, 1 à IV, 1 rompt l'unité de l'Épître, dont le ton ferme est plein de douceur et de modération. Paul, en effet, s'y élève avec violence contre ses adversaires juifs ou judéo-chrétiens. On a supposé que Paul mettait en garde les Philippiens contre un péril, qu'il connaissait lui-même à fond, l'ayant rencontré dans d'autres Eglises, qu'il avait aussi fondées ; nous ignorons si ce danger menaçait l'Eglise de Philippiques.

Il semble que le fragment en question, incontestablement paulinien par la pensée et par la forme, ait fait partie d'une lettre perdue (adressée à qui, nous l'ignorons.) Ce morceau débute ainsi :

« Pour moi, je ne crains pas de vous redire les mêmes choses, et pour vous cela est bon » (III, 1).

Après ce préambule, l'apôtre parle de ses adversaires avec la violence la plus véhémence. Il les appelle « des chiens » (III, 2), expression sémitique des plus méprisantes ;



c'est une race perdue (III, 19), etc. Puis il se lance dans une apologie personnelle des plus violentes aussi (III, 5-16) et termine par cette affirmation pleine d'orgueil : « Soyez mes imitateurs » (III, 17).

De telles déclarations détonnent dans une lettre écrite avec douceur et d'un caractère très intime. Que nous ayons affaire ici à un fragment déplacé d'une épître paulinienne, il ne saurait y avoir aucun doute, à notre avis.

*Epître aux Colossiens.* L'Eglise de Colosses en Phrygie, comme nous l'apprend l'Epître, avait été fondée par un disciple de Paul, Epaphras (I, 6-8), Colossien de naissance (IV, 12). Au moment où l'Epître est écrite, Epaphras est auprès de Paul, et lui fait part des nouvelles qui sont l'occasion de la lettre. C'est la seule épître paulinienne, qui soit adressée par l'apôtre à une Eglise qui lui est étrangère (II, 1) ; car ce n'est pas lui qui l'a fondée<sup>1</sup>.

Si l'epître est authentique, Paul l'aurait écrite de sa captivité (IV, III et 10), soit à Césarée, soit à Rome, c'est-à-dire entre les années 57 et 62. Mais l'Epître est-elle authentique ?

L'Epître parle d'une hérésie dans la communauté de Colosses. C'est cette hérésie que l'auteur réfute dans la première partie de sa lettre (chap. I et II).

Il s'agit d'une hérésie gnostique, qui allie l'ascétisme au Judaïsme. Elle est caractérisée par les traits suivants : culte des anges (II, 18), rites mystiques (II, 18), pratiques ascétiques au sujet du manger et du boire, des fêtes, des

<sup>1</sup> Le cas de l'Epître aux Romains est différent. Paul adresse cette lettre aux Chrétiens de Rome, qui paraissent être plutôt un groupement de Chrétiens qu'une communauté organisée, car il ne donne aucun renseignement sur l'origine de cette Eglise. V. p. 186.

nouvelles lunes et du sabbat (II, 16-23), circoncision (II, 11). L'auteur qualifie cette doctrine de « philosophie » (II, 8), c'est-à-dire de gnose<sup>1</sup>.

Ils s'agit vraisemblablement de gnostiques d'origine hellénique venus d'Orient, qui unissaient les pratiques du Judaïsme à des rites empruntés aux religions orientales, et qui s'étaient introduits dans la communauté chrétienne de Colosses.

Ce qui est plus intéressant que l'exposé de cette gnose, c'est la réfutation qu'en fait l'auteur de l'Épître. Il oppose aux enseignements des hérétiques des spéculations chrétiennes, dont on chercherait en vain les principes et les développements dans les Épîtres authentiques de Paul.

Il dit, en particulier, en parlant du Christ :

« Car c'est en lui que toutes choses ont été créées, celles qui sont dans les cieux et celles qui sont sur la terre, les choses vieilles et les choses nouvelles, les Trônes, les Seigneuries, les Principautés, les Puissances : tout a été créé par lui et pour lui. Il est avant toutes choses et toutes choses subsistent en lui. Il est la tête du corps de l'Eglise, lui qui est le principe, le premier-né d'entre les morts, afin qu'il soit le premier en tout. Car Dieu s'est plu à faire habiter en lui tout son plérôme (sa plénitude.) » I, 16-19.

« C'est en lui qu'habite corporellement tout le plérôme (la plénitude) de la divinité ; en lui vous avez tout pleinement, lui qui est le chef de toute Principauté et de toute Puissance. » II, 9 s.

« Il a détruit l'acte écrit contre nous, et dont les clauses nous étaient contraires, et l'a supprimé, en le clouant à

<sup>1</sup> V. sur ce mot la note de la page 146.

la croix ; il a dépouillé les Principautés et les Puissances, et les a données en spectacle au monde, en triomphant d'elles par la croix. » II, 14 s.

Ce n'est là ni la doctrine de Paul, ni le style de l'apôtre. Ce Christ, chef et vainqueur des anges et des puissances célestes, ce Christ but du monde et qualifié de « plérôme » (*plêrôma*, plénitude, terme gnostique), n'est pas celui des Épîtres aux Romains, aux Corinthiens et aux Galates.

Quant au style et au vocabulaire spécial de ces passages, ils constituent une telle difficulté, que les partisans de l'authenticité de l'Épître suggèrent qu'il y a eu peut-être une lettre antérieure de l'apôtre aux Colossiens, et qui aurait été remaniée plus tard ; c'est ce texte remanié que nous aurions sous les yeux.

L'Épître aux Colossiens n'est donc pas paulinienne.

*Épître à Philémon.* Cette Épître est généralement considérée comme authentique. Les quelques rapports qu'elle présente avec l'Épître aux Colossiens, quant aux noms propres cités, sont de peu d'importance et ne sauraient peser dans la question d'authenticité de l'Épître aux Colossiens. Un faussaire a très bien pu insérer dans sa lettre les noms propres de l'Épître à Philémon, pour légitimer l'origine paulinienne de son faux.

L'Épître à Philémon, très courte (elle n'a que 25 versets) est une page charmante, très personnelle et d'une touchante intimité. Paul renvoie à son maître Philémon, un membre influent de l'Eglise de Colosses, son esclave Onésime, qui s'est réfugié auprès de lui et qu'il a converti au Christianisme.

L'Épître date de la captivité de Paul (Césarée ou Rome) et a été composée entre 57 et 62.

## TROISIÈME SECTION.

## ÉPÎTRES DONT L'INAUTHENTICITÉ EST CERTAINE.

Les lettres inauthentiques sont l'Épître aux Ephésiens et les Épîtres pastorales (I et II Timothée et Tite).

*Épître aux Ephésiens.* Cette Épître n'a pas été adressée spécialement aux Ephésiens. Il est à remarquer, en effet, que la mention « à Ephèse » (I, 1) ne se trouve pas dans les plus anciens manuscrits (Vatican, Sinai), et que plusieurs Pères de l'Eglise ont constaté l'absence de ces mots au début de la lettre. Nous savons d'autre part que Marcion<sup>1</sup> lisait « à Laodicée » dans le manuscrit qu'il avait sous les yeux.

L'Épître, qui est plutôt un discours religieux et moral qu'une lettre, est une sorte d'encyclique adressée à un public beaucoup plus nombreux et épars que celui d'une Eglise particulière. Elle ne renferme rien de spécial qui s'applique à l'Eglise d'Ephèse. Paul est déclaré s'y adresser à des gens qui ne l'ont pas vu (I, 15 s. III, 2).

L'adresse du début et l'envoi final sont un encadrement qui devait varier, selon l'Eglise à laquelle le discours était adressé, et selon les personnes qui devaient y être mentionnées.

L'apôtre Paul y est déclaré prisonnier (III, 1. IV, 1) l'Épître est donc censée avoir été écrite pendant la captivité de Césarée ou de Rome.

Qu'elle ne soit pas de Paul, il ne saurait y avoir aucun doute à cet égard.

Cette Épître présente une parenté littéraire étroite avec l'Épître aux Colossiens. C'est aussi la même christologie

<sup>1</sup> Sur Marcion, v. p. 146.

mais, dans l'Épître aux Ephésiens, elle n'est qu'indiquée et n'offre pas les développements qu'elle a dans l'Épître aux Colossiens.

Ce n'est pas le style des grandes Épîtres pauliniennes (Romains, Corinthiens, Galates) ; c'est un style difficile et enchevêtré. L'auteur emploie des expressions qui ne sont pas de Paul : « les saints apôtres » (III, 5) , « les apôtres et les prophètes » (II, 20). Il met dans la bouche de l'apôtre une déclaration hyperbolique, absolument étrangère au caractère de Paul : « C'est à moi, le moindre de tous les saints, qu'a été faite cette faveur, etc. » (III, 8). Comparez le langage si humble de l'apôtre dans la première Épître aux Corinthiens (XV, 9 s.) ; quelle différence de ton !

Comme dans l'Épître aux Colossiens, il y a des traces de doctrines gnostiques :

« Le Prince de la Puissance de l'air. » II, 2.

« Les Principautés et les Puissances. » III, 10.

« Les Principautés, les Autorités et les Puissances, les mauvais esprits de l'air. » VI, 12 s.

Ce n'est pas là le langage chrétien de Paul.

A quelle époque peut-on placer la composition de ce discours ? Les rapports, que l'Épître aux Ephésiens présente avec la première Épître de Pierre <sup>1</sup>, permettent de fixer la date de ce texte vers la fin du premier siècle.

Peut-être le discours a-t-il été rédigé en Asie Mineure.

### *Les épîtres pastorales ; I et II Timothée et Tite.*

Ces Épîtres doivent être examinées ensemble, dans une même étude : elles ont, en effet, d'étroits rapports entre elles et paraissent être d'un seul et même auteur.

<sup>1</sup> Voir plus loin.

Elles sont très généralement considérées comme inauthentiques. Si on les tient pour l'œuvre de Paul, il est impossible de leur trouver une place dans la carrière de l'apôtre. Le Paul des Epîtres pastorales nous apparaît, en effet, comme un homme vieilli, changé, devenu très conservateur dans le domaine religieux et moral, ayant perdu la force et la vie qui caractérisent sa doctrine et son style.

Peut-être se trouve-t-il dans le texte de ces Epîtres quelques courts fragments d'origine paulinienne, qu'un disciple, très postérieur, de l'apôtre, et auteur de ces trois lettres, aurait insérés dans sa rédaction. On a cité, par exemple, comme pouvant être de l'apôtre les courts et peu caractéristiques passages : 2 Tim. IV, 9-22. Tite III, 12-15. Mais cela même n'est pas certain.

Les Epîtres pastorales sont des écrits d'ordre ecclésiastique, adressés aux conducteurs officiels des Eglises, et traitant du caractère et des devoirs de leurs charges. Elles sont remplies de conseils pratiques sur l'enseignement religieux traditionnel, qu'il faut garder avec soin, sur les hérésies qu'il faut réfuter et réprouver, sur la piété et les bonnes mœurs qu'il faut travailler à développer, sur les besoins nouveaux qui se manifestent et auxquels il faut pourvoir.

Ce qui les caractérise avant tout c'est la lutte contre le gnosticisme. La gnose est désignée en propres termes 1 Tim. VI, 20 : « La science (*gnôsis*) faussement ainsi nommée. »

Il s'agit des croyances de gnostiques judaïsants ; les mêmes sont dénoncées dans les trois épîtres. Ces hérétiques fondent leur ascétisme moral sur une conception dualiste du monde (1 Tim. IV, 3-5) ; ils nient la résurrection des corps (2 Tim. II, 18).

Les Eglises, auxquelles sont adressés ces écrits, sont déjà fortement organisées, ce qui nous reporte de toute nécessité à une époque très postérieure à celle où a vécu l'apôtre Paul : à la tête de chaque Eglise, il y a un évêque et au-dessous de lui des presbytres.

La discipline ecclésiastique exige déjà que l'évêque ne contracte pas de secondes noces (1 Tim. III, 2). Elle comporte un ordre spécial des veuves (1 Tim. V, 9-15).

L'auteur des Epîtres se place, en écrivant au nom de Paul, sous l'autorité de l'apôtre. S'il a choisi la forme épistolaire pour son travail, c'est que Paul avait l'habitude de manifester sa pensée dans les lettres qu'il adressait aux Eglises qu'il avait fondées.

Mais le style qu'emploie l'auteur n'est pas celui de Paul ; c'est la manière d'écrire de l'ordre ecclésiastique postérieur (Didachê<sup>1</sup>, etc.).

Ce n'est pas non plus l'enseignement de Paul. C'est, si l'on veut, *en gros* sa doctrine ; mais il y manque la personne et la vie de l'apôtre.

De quelle époque datent les Epîtres pastorales ? Polycarpe de Smyrne est le premier à en faire une citation positive dans son Epître aux Philippiens écrite entre 117 et 120 ; il les a donc connues. Ce fait impliquerait que la composition des Epîtres pastorales est antérieure à la date assignée à l'Epître de Polycarpe. Il est probable que ces Epîtres sont plus anciennes et qu'elles ont été écrites, en Asie, entre les années 90 et 100.

<sup>1</sup> La *Didachê* ou « Enseignement des douze apôtres » est l'un des ouvrages les plus intéressants de l'ancienne littérature chrétienne. C'est un écrit du second siècle, entre 100 et 150.

## CHAPITRE V

### L'ÉPÎTRE AUX HÉBREUX.

L'Épître aux Hébreux est anonyme. Elle est citée pour la première fois dans la première Épître de Clément de Rome, qui fut écrite vers 96. Clément ne nomme pas l'auteur de la lettre.

Ce n'est qu'à une époque très postérieure, après de nombreuses incertitudes, que l'Épître aux Hébreux fut attribuée à l'apôtre Paul ; un grand nombre d'écrivains ecclésiastiques, dans les premiers siècles, ne partagent pas cet avis.

La lettre ne peut pas être de Paul ; ce ne sont ni ses idées, ni son style. La théologie en est assez singulière d'ailleurs, car le point central du système dogmatique de l'auteur est le rapport étroit qu'il établit entre Jésus-Christ et Melchisedek.

La thèse dogmatique de l'Épître est la supériorité de la Nouvelle Alliance sur l'Ancienne. Elle ressort du plan même de l'Épître ; voici ce plan qui apparaît très clairement dans la traduction de l'abbé Crampon.

#### PLAN

*Préambule* I, 1-4.

*Première partie* (dogmatique) : Supériorité de la religion chrétienne sur l'Ancienne Alliance.

*1<sup>re</sup> section* I, 5. IV, 13 : Supériorité de Jésus-Christ, médiateur de la Nouvelle Alliance sur les organes de l'Ancienne Alliance.



1. — Supériorité de Jésus-Christ sur les anges. I, 5. II, 18.
  2. — Supériorité de Jésus-Christ sur Moïse. III-IV, 13.
- 2<sup>e</sup> section IV, 14. — X, 18.

1. — Jésus-Christ, le fils de Dieu, est pontife suivant l'ordre de Melchisedek. IV, 14. — VI, 20.
2. — Supériorité du sacerdoce selon l'ordre de Melchisedek sur le sacerdoce lévitique. VII, 1. — X, 18.

*Deuxième partie (morale) : Exhortations générales déduites des enseignements précédents.*

1. — Persévérance dans la foi. X, 9. — XII, 13.
2. — Vertus que doivent pratiquer les fidèles. XII, 14. — XIII, 17.

*Epilogue XIII, 18-25.*

Comme nous l'avons dit, le point central de la partie dogmatique est le rapport établi entre Jésus-Christ et Melchisedek.

Nous lisons au chapitre VII, 1-2 :

« Ce Melchisedek, roi de Salem<sup>1</sup>, prêtre du Dieu Très-Haut, qui vint au-devant d'Abraham, à son retour de la défaite des rois, et le bénit, et à qui Abraham donna la dîme et tout le butin... »

Voici comment ce fait est raconté dans la Genèse (XIV, 17-24) :

« Alors qu'Abraham fut revenu vainqueur de Kedorlaomer et des rois qui étaient avec lui, le roi de Sodome sortit à sa rencontre... Melchisedek, roi de Salem, fit apporter du pain et du vin ; il était prêtre du Dieu Très-Haut. Il bénit Abraham<sup>2</sup> et dit : Béni soit Abraham par le Dieu Très-Haut, maître des cieux et de la terre ! Béni soit

<sup>1</sup> Jérusalem ; Salem paraît être une forme archaïque du nom de la ville.

<sup>2</sup> Il y a dans le texte hébreu Abram, forme archaïque d'Abraham.

le Dieu Très-Haut, qui a livré tes ennemis entre tes mains ! Et Abraham lui donna la dîme de tout ». (Gen, XIV, 17-20.)

Dans les versets qui suivent (21-24), il est dit que c'est au roi de Sodome qu'Abraham remit le butin, contrairement à l'affirmation de l'Épître aux Hébreux.

C'est sur ce texte qu'est fondée la déclaration de l'auteur de l'Épître aux Hébreux que Jésus-Christ est grand-prêtre d'après l'ordre de Melchisedek, auquel Abraham lui-même a payé la dîme.

Melchisedek était prêtre du Dieu Très-Haut ; l'antique sacerdoce, dont il est considéré comme le fondateur, est donc antérieur au sacerdoce lévitique, qui fut institué plus tard. Ce raisonnement rabbinique constitue toute l'originalité dogmatique de l'Épître aux Hébreux.

A qui est adressée l'Épître ? Aux Hébreux, c'est-à-dire, de toute évidence, à des Chrétiens d'origine juive ; il ne saurait y avoir aucun doute sur ce point. Les développements de l'auteur sur l'histoire religieuse d'Israël et ses considérations sur le sacerdoce israélite ne pouvaient être compris que de communautés chrétiennes d'origine juive.

Où se trouvaient les communautés judéo-chrétiennes auxquelles est adressée l'Épître ? Nous l'ignorons.

Quel est l'auteur de l'Épître ? Nous ne le savons pas davantage. Est-ce un Juif converti de la colonie juive d'Alexandrie ? Est-ce Apollos, le disciple de Paul ? Nous l'ignorons. Le seul fait que nous puissions affirmer, d'après l'Épître même, c'est que l'auteur appartenait à la seconde génération chrétienne (II, 3s.), et qu'il s'était voué à l'enseignement des communautés chrétiennes (V, 12. Lisez ce qu'il dit V, 11. — VI, 9). Il a dû connaître les Épîtres de Paul.

De quelle époque date l'Épître aux Hébreux ? Elle est antérieure à la première Épître de Clément de Rome qui fut

rédigée vers 96, comme nous l'avons dit plus haut. Attendu que, d'autre part, elle ne semble pas avoir été composée avant 70, la rédaction peut en être placée entre 80 et 90.

Où l'Épître a-t-elle été écrite ? Nous l'ignorons. Elle fait allusion à des persécutions : X, 32-34 et peut-être aussi XII, 4.

La mention dans l'épilogue (XIII, 24) de « ceux d'Italie » se rapporte sans doute à des Chrétiens de Rome, éloignés de leur patrie, et qui se trouvaient alors avec l'auteur de l'Épître. Quant à Timothée, prisonnier relâché, mentionné aussi dans l'épilogue (XIII, 23), on ne saurait dire si c'est celui dont parle Paul.

---

## CHAPITRE VI

### LES ÉPÎTRES CATHOLIQUES.

Le nom d'Épîtres catholiques, c'est-à-dire générales, universelles, a été donné par l'ancienne Eglise chrétienne, dès le III<sup>e</sup> siècle, aux sept lettres suivantes : Épître de Jacques, 1 et 2 Pierre, 1, 2 et 3 Jean, Épître de Jude. Ces lettres sont adressées, en effet, non à des Eglises particulières, comme le sont les Épîtres de Paul, mais à des groupes d'Eglise ou même à l'ensemble des Eglises.

*Épître de Jacques.* — Cette Épître renferme des exhortations pratiques très variées ; l'auteur s'élève contre les disputes, la jalousie, la haine, la colère, la légèreté, le bavardage, l'avarice, l'orgueil, l'amour du monde, etc., d'une manière générale contre toutes sortes d'abus et de vices, dont souffrent les Eglises.

Il ne soutient aucune thèse dogmatique ; il n'y a chez lui aucune théorie sur la rédemption : Jésus-Christ n'est nommé que deux ou trois fois.

Les autorités, auxquelles il se réfère, sont : l'Ancien Testament, les livres de la sagesse juive, en particulier la Sagesse de Jésus fils de Sirach, et la prédication de Jésus. On trouve dans son Épître, en partie le Sermon sur la montagne, tiré non des Évangiles synoptiques, ni des Logia de Matthieu, mais pris directement dans la tradition orale. Aucune discussion, aucune spéculation.

L'auteur se donne pour « Jacques, serviteur de Dieu, et du Seigneur Jésus-Christ » (I, 1). Ce n'est pas Jacques,

le frère du Seigneur, le chef de l'Eglise de Jérusalem, qui, comme nous le savons par le livre des Actes, était un judéo-chrétien très attaché à la Loi de Moïse.

En effet, le Jacques de l'Epître ne connaît qu'une *loi parfaite, la loi de la liberté* (I, 25. II, 12), qui n'est pas la Loi mosaïque, mais qui n'est autre que la vie nouvelle chrétienne, dont le principe est le commandement de l'amour (II, 8).

L'auteur écrit en grec, et son style est celui d'un écrivain, dont le grec est la langue maternelle ; il lit l'Ancien Testament dans la version des Septante.

L'auteur connaît les grandes Epîtres de Paul, mais il n'est pas un adepte de sa théologie.

Paul avait affirmé le grand principe de sa théologie dans un style lapidaire :

« L'homme est justifié par la foi, à l'exclusion des œuvres de la Loi ». Rom. III, 28.

Au chapitre IV de son Epître aux Romains, il fondait cette affirmation capitale de sa conception évangélique sur l'exemple d'Abraham.

Jacques, dans son Epître (II, 14-26), en reprenant l'exemple d'Abraham, déclare, contrairement à Paul :

« C'est par les œuvres que l'homme est justifié, et non par la foi seulement ». II, 24.

Sans doute, Jacques et Paul partent de points de vue différents ; ils ne parlent pas le même langage chrétien ; ils ne sauraient donc s'entendre sur cette déclaration du principe du salut par la foi, qui, pour Paul, est l'essence même du Christianisme.

Mais, en fait, Jacques et Paul représentent deux conceptions différentes du Christianisme. Paul est un mystique ; Jacques est un Chrétien pratique. Paul a répudié d'une

manière absolue la Loi ; Jacques professe un judéo-christianisme pur, simple, étranger aux violences des Judaïsants, dont les égarements ont troublé l'Eglise primitive.

Jacques a vécu à une époque où l'hérésie n'était pas encore dangereuse pour les communautés chrétiennes, et où l'organisation des Eglises était encore simple.

C'est un Chrétien qui enseigne ce qu'il croit être la vérité chrétienne ; nulle part il ne se donne pour le frère de Jésus. On ne saurait pas l'identifier davantage avec l'un des autres Jacques, que l'histoire du Christianisme primitif connaît. C'est pour nous un inconnu.

Son Epître est adressée « aux douze tribus qui sont dans la dispersion » (I, 1), expression qui semble désigner les groupes chrétiens d'origine juive.

A-t-il écrit son Epître de Jérusalem ou de Syrie ? Peut-être.

A quelle époque l'a-t-il composée ? Les faits que nous avons notés sur l'organisation encore simple des communautés de son temps, et le rôle peu important qu'y jouait l'hérésie, permettent de penser que l'Epître doit être placée vers la fin du premier siècle.

*Première épître de Pierre.* — Cette Epître a le caractère d'une encyclique ; elle est adressée aux Chrétiens d'Asie-Mineure. Presque toutes les provinces romaines de cette région sont énumérées dans l'adresse (I, 1 s). Les lecteurs sont des Chrétiens d'origine païenne (I, 14, 18. II, 9s. IV, 3s.). Si l'auteur les appelle « les élus de la dispersion » (diaspora, I, 1-2), c'est qu'il applique dans un sens figuré cette expression, qui qualifie habituellement les Juifs dispersés en pays païens, aux Chrétiens d'origine païenne répandus eux aussi dans le monde romain.

L'Épître a un caractère pratique : toutes les exhortations morales et religieuses, dont elle est formée, sont d'ordre pratique. Elles sont groupées autour de deux idées centrales : l'espérance chrétienne du salut et la nécessité de vivre une vie digne de cette vocation céleste, pour que les ennemis du Christianisme, c'est-à-dire les tribunaux romains, n'aient rien à punir de répréhensible chez les Chrétiens (II, 12-15), et que, par suite, dans le cas où les fidèles auraient à supporter des persécutions, ils aient la conscience et la félicité suprême de souffrir uniquement en tant que Chrétiens.

Cette Épître offre des rapports très étroits avec l'Épître de Jacques d'une part, avec l'Épître aux Romains et l'Épître aux Ephésiens d'autre part. La liste des passages parallèles entre l'Épître de Pierre et ces trois Épîtres est longue ; elle est telle que la postériorité de l'Épître de Pierre est évidente.

Ce qui offre un intérêt tout particulier, étant donné que l'Épître est attribuée à l'apôtre Pierre, c'est que l'auteur a emprunté à Paul toute sa terminologie religieuse. Sans faire de spéculation, ni de théologie, il adopte le paulinisme dans ses grandes lignes (voy. I, 3-9. III, 18). Il écrit d'ailleurs couramment le grec et n'use que de la traduction des Septante. L'auteur ne saurait donc être l'apôtre Pierre, comme il l'affirme dans l'adresse (I, 1).

L'apôtre Pierre, comme nous le savons par le livre des Actes, était un judéo-chrétien ; il ne fut jamais d'esprit paulinien. D'ailleurs, dans l'Épître, aucune allusion au rôle apostolique de Pierre ; aucun souvenir personnel et vivant de la prédication ou de la vie de Jésus. Il n'y a que la vague déclaration : « J'exhorte les anciens qui sont parmi vous, moi ancien comme eux, témoin des souffrances du Christ, etc. » (V, 1). Enfin, l'auteur n'emploie jamais, comme on s'y

serait attendu de la part de l'apôtre Pierre, les grandes formules évangéliques de « Royaume de Dieu », et, en parlant de Jésus, de « Fils de Dieu » et de « Fils de l'homme » L'auteur de l'Épître nous est donc inconnu.

L'Épître parle beaucoup de persécutions. Il s'agit des persécutions qui ont éclaté en Asie-Mineure (IV, 12). Ce sont des persécutions générales (V, 9) ; ce sont des persécutions légales (III, 15-16). Cette situation paraît correspondre à l'époque des persécutions de Trajan<sup>1</sup>.

L'an 110, Pline le jeune, qui était alors gouverneur de Bithynie, demandait, dans une lettre célèbre qu'il adressait à l'empereur, des explications sur l'ancienne loi contre les associations illicites, c'est-à-dire non autorisées, que Trajan, la seconde année de son règne, en 99, avait remise en vigueur.

« Tous les jours, écrivait Pline, on amène devant mon tribunal beaucoup de Chrétiens, ou bien on m'en fait parvenir des listes anonymes ; mais j'ignore le mode de procédure à leur égard. Le nombre des accusés exige cependant qu'on y regarde de très près, car la contagion de cette superstition a gagné non seulement les villes, mais les bourgs et les campagnes. » Et Pline rend compte de ce qu'il a fait.

Trajan, prince juste, nullement cruel, mais soupçonneux, lui répond : « Il ne faut point rechercher les Chrétiens ; s'ils sont dénoncés et accusés, il faut les punir... Quant aux dénonciations anonymes, elles ne doivent, en aucun cas être admises... »

Cette dernière déclaration est très importante, car elle correspond à un passage de l'Épître, où l'auteur fait allusion

<sup>1</sup> Il ne peut pas s'agir des persécutions de Domitien (81-96), qui n'ont pas eu le caractère légal, indiqué dans notre Épître, caractère qui ne se manifesta que depuis celles de Trajan.



au *délateur* (IV, 15), l'*allotrioepiscopos*, comme l'appelle l'écrivain, c'est-à-dire celui qui s'ingère dans les affaires d'autrui.

Il résulterait de ces rapprochements que l'Épître de Pierre daterait des premières années du II<sup>e</sup> siècle. Mais il semble qu'il faille la placer un peu plus tôt, c'est-à-dire à la fin même du I<sup>er</sup> siècle, mais postérieurement à l'Épître de Jacques ou tout-au début du II<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>.

Quant au lieu où cette Épître aurait été composée, c'est l'Asie qui conviendrait le mieux. L'Épître parle de Babylone (V, 13), c'est-à-dire vraisemblablement de Rome. Mais ce passage est-il authentique ? La mention de Rome n'a-t-elle pas été insérée plus tard, pour confirmer l'attribution à l'apôtre Pierre de l'Épître ?

On voit que cette Épître pleine de difficultés soulève de nombreux problèmes.

*Deuxième Épître de Pierre.* — Cette Épître n'est pas une lettre : c'est une sorte de mandement adressé au nom de l'Apôtre Pierre à tous les Chrétiens qui sont de vrais croyants (I, 1-2). Elle se donne comme ayant été écrite par Simon-Pierre, serviteur et apôtre de Jésus-Christ (I, 1). L'apôtre est censé parler de lui-même dans plusieurs passages (I, 13-21. III, 1, 15s.).

La seconde Épître de Pierre a un caractère essentiellement anti-hérétique. Elle est remplie de la polémique contre les gnostiques, qui tournent en dérision la morale chrétienne et se moquent des espérances dans le nouvel avènement de Jésus (la parousie) et l'attente apocalyptique prochaine de la

<sup>1</sup> On a cru que la première Épître de Clément de Rome, écrite en 96, faisait allusion à certains passages de l'Épître de Pierre ; mais rien n'est moins certain.

fin du monde. L'auteur développe longuement ces considérations dans les trois chapitres de son encyclique.

Cette Epître, dont nous ne trouvons aucune trace dans la tradition chrétienne avant le III<sup>e</sup> siècle, et que les premiers auteurs ecclésiastiques, qui en parlent, Origène et Eusèbe, considèrent comme suspecte, est très généralement tenue pour inauthentique.

L'apôtre Pierre ne saurait en être l'auteur. L'Epître a été écrite en grec ; ce n'est pas un écrivain juif, dont l'araméen était la langue, qui l'a composée.

La plus grande partie de l'Epître de Jude, écrite dans la première moitié du II<sup>e</sup> siècle, a passé dans la seconde Epître de Pierre ; or l'Epître de Jude est ici le texte original.

L'auteur se donne comme ayant aussi écrit la première Epître de Pierre (III, 1). Or il y a un tel contraste entre les deux Epîtres, aux points de vue des idées, du style et de la manière de citer l'Ancien Testament, que celui qui a écrit l'une des deux lettres n'a pu composer l'autre.

L'auteur a sous les yeux le recueil des Epîtres de Paul (III, 15-16). Le Canon du Nouveau Testament est en train de se former : il y a longtemps que Paul est mort, et que l'apôtre Pierre a lui aussi disparu de la scène du monde.

L'auteur met dans la bouche d'un apôtre de Jésus un langage qu'un apôtre n'a jamais pu tenir. Voyez, par exemple, le passage I, 3ss. et celui où il parle de « vos » ou de « nos » apôtres (III, 2). Nous avons affaire à un théologien des temps très postérieurs à la période apostolique. Ce théologien vit à l'époque de la grande lutte de l'Eglise contre le Gnosticisme, au II<sup>e</sup> siècle. Il combat l'esprit grec, qui s'affirme de plus en plus dans les communautés chrétiennes et qui tend à rejeter toute conception apocalyptique juive. Il fait allusion (III, 15-16) à la difficulté qu'on éprouve à

bien comprendre les Epîtres de Paul et les Ecritures en général, et aux enseignements erronés que l'on fonde sur ces fausses interprétations.

En tenant compte de tous ces faits, on ne saurait placer la seconde Epître de Pierre que dans la seconde moitié du II<sup>e</sup> siècle, entre 150 et 180 environ.

Le lieu où elle a été écrite ne peut être fixé ; mais il faut sans aucun doute le chercher en Orient.

*Les Epîtres de Jean.* — Il y a trois Epîtres de Jean, une longue lettre (1 Jean) et deux courts billets (2 et 3 Jean), qui paraissent être du même auteur. La première Epître offre, d'autre part, une étroite parenté avec le quatrième Évangile (langue, style et idées), en sorte que ce serait un seul et même auteur qui aurait composé l'Évangile et les trois Epîtres. Dans le cas où il ne s'agirait pas du même écrivain, ce serait en tout cas un théologien de la même école et de la même tendance qui aurait écrit les trois Epîtres.

La première Epître de Jean a des rapports frappants avec le quatrième Évangile au point de vue théologique.

Il y a cependant entre ces deux écrits des différences qui permettraient de supposer l'Epître antérieure à l'Évangile. En effet, dans l'Epître la pensée est plus flottante que dans l'Évangile, et dans les idées exprimées (espérance de l'avènement immédiat du Christ, doctrine de l'expiation, etc.), il y a des nuances caractéristiques.

L'idée fondamentale de la première Epître de Jean, celle qui fait l'unité de ce petit écrit, c'est la réalité et l'incarnation de la Parole de vie dans la personne du Christ, qui se communique aux croyants par la foi. Cette foi vivante se manifeste dans l'amour, le commandement nouveau qui comprend

et résume tous les autres. C'est bien là la conception chrétienne du quatrième Évangile.

L'Épître, qui contient cette haute pensée religieuse, n'est pas une lettre ; c'est une encyclique adressée à un cercle étendu de lecteurs.

L'auteur ne se nomme pas. Il se dit avoir été et être le témoin de la vie de Jésus (I, 1-5. IV, 6, 14) ; il ne dit pas qu'il ait été son apôtre. Mais les passages cités indiquent qu'il s'agit, non d'un témoin oculaire, mais d'un témoin mystique.

L'auteur paraît être un homme d'âge avancé ; il se plaît à appeler ses lecteurs « mes enfants, mes chers enfants, mes petits enfants » ; il paraît avoir une grande autorité sur ceux auxquels il s'adresse.

Dans son Épître, l'auteur combat l'erreur gnostique, qui menace les communautés chrétiennes. L'erreur, contre laquelle il s'élève, c'est d'une part un libertinage mystique (la gnose) ; la prétendue vraie science dispense des obligations morales, et il n'y a plus de péché pour son disciple. C'est, d'autre part, le docétisme, qui niait que le Christ eût revêtu la forme humaine, pour venir en ce monde.

Ces erreurs combattues par l'auteur de la première Épître de Jean, nous conduisent à la fin du premier siècle ou au commencement du second, c'est-à-dire à une époque voisine de celle où fut écrit le quatrième Évangile (100 à 125), un peu antérieurement même au temps où il fut composé.

La seconde Épître de Jean a le même caractère anti-hérétique que la première. L'auteur y combat l'erreur de ceux qui nient l'incarnation de Jésus ; il exhorte aussi ses lecteurs à s'attacher au commandement de Dieu, qui est celui de l'amour.

La troisième Epître, d'un caractère plus personnel, recommande à Caïus des frères qui voyagent pour le nom du Christ ; son auteur donne un bon témoignage de Démétrius, mais met en garde les fidèles contre un des membres de l'Eglise Diotrèphe, qu'il représente comme un adversaire et un ennemi des vrais croyants. Les trois personnages nommés nous sont complètement inconnus.

Les Epîtres 2 et 3 portent en tête : « Moi, l'ancien ». Cet ancien est-il le même que l'homme âgé de la première Epître ? Est-ce un Chrétien de la même école ? Nous ne saurions trancher la question.

Dans la seconde Epître, cet ancien s'adresse à l'élué Kuria et à ses enfants (v. I), formule qui signifie vraisemblablement l'Eglise chrétienne et ses fidèles <sup>1</sup>.

Que les Epîtres 2 et 3 soient du même auteur que la première, ou d'un Chrétien de la même école, cela importe peu pour la date de leur composition, qui doit être fixée dans la même période que celle où fut écrite la première Epître.

Les trois Epîtres ont paru certainement en Asie.

*Epître de Jude.* — Cette Epître très courte (25 versets) se donne comme étant de Jude, le frère de Jacques, c'est-à-dire, bien que l'auteur n'ose l'affirmer, de Jude le frère de Jésus. C'est un pseudépigraphe, qui offre de très grands rapports avec la seconde Epître de Pierre, qui, de date plus récente, reproduit presque la totalité de l'Epître de Jude.

L'Epître est une encyclique adressée à tous les Chrétiens ; mais, d'après le contenu, elle paraît n'avoir été écrite que pour les Chrétiens d'origine païenne ; car, l'hérésie dont elle parle n'est pas une hérésie juive.

<sup>1</sup> L'épouse (Kuria) élue du Seigneur (Kurios) et ses enfants, c'est-à-dire les fidèles.

Le but de l'Épître est de combattre un libertinage gnostique, sur lequel l'auteur nous donne très peu de renseignements, mais qui paraît professé par des Chrétiens d'origine païenne, qui se gorgent et s'enivrent aux agapes (v. 12). Toute l'Épître est consacrée à la réfutation de cette doctrine perverse (v. 3-23).

L'Épître cite, en leur donnant la même autorité qu'aux livres du Canon biblique, deux ouvrages apocryphes se rattachant à l'Ancien Testament : le livre d'Hénoch (v. 14) et l'Assomption de Moïse (v. 9).

Il faut descendre jusqu'au début du II<sup>e</sup> siècle pour trouver un milieu historique correspondant au gnosticisme incriminé. Mais les caractères que présente l'Épître nous obligent d'aller beaucoup plus bas. On voit, d'après le contenu de l'Épître, que l'Évangile, au temps où l'auteur, est devenu une doctrine officielle et traditionnelle (v. 3), que les apôtres sont morts depuis longtemps (v. 17). C'est dans la première moitié du II<sup>e</sup> siècle que nous devons placer la composition de cet écrit.

Quant au pays où il a été rédigé, on a pensé soit à la Syrie, soit à l'Égypte, en particulier à Alexandrie.

Un frère de Jésus ne se serait jamais exprimé comme l'auteur le fait (v. 17) ; de plus il n'aurait jamais écrit en grec car c'est à l'Eglise de Jérusalem, ou à des Chrétiens d'origine juive qu'il se serait adressé. L'auteur de l'Épître est complètement inconnu.

---

## CHAPITRE VII

### L'APOCALYPSE <sup>1</sup>.

L'Apocalypse de Jean appartient à un genre de littérature religieuse, qui a pris naissance dans le milieu juif du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. La première apocalypse juive que nous connaissions est le livre de Daniel <sup>2</sup>. Nous possédons plusieurs apocalypses juives. Le Christianisme, qui est issu du Judaïsme a eu aussi ses apocalypses, dont la plus connue est celle de Jean.

La littérature apocalyptique revêt un aspect spécial : elle a ses formes de langage, ses images, ses procédés de style, son système de plan et d'exposition. Son but est de dévoiler l'avenir, les temps messianiques qui sont proches, la fin du monde qui ne tardera point d'arriver. Par les faits historiques auxquels, en termes voilés, renvoient les apocalypses, ces écrits offrent un grand intérêt, et l'époque peut en être généralement fixée avec exactitude.

*Plan et contenu.* — Le livre a un titre développé (I, 1-3), qui nous apprend le nom de l'auteur, « Jean, serviteur de Jésus », et le sujet de l'ouvrage, « la révélation des événements qui doivent bientôt arriver ».

Il commence par l'adresse de Jean aux sept Eglises d'Asie (I, 4-8), auxquelles le livre est destiné. Suit une vision (I, 9-20), qui forme l'introduction : Jean, dans l'île

<sup>1</sup> Voir A. Loisy, *L'apocalyptique chrétienne* (Revue d'histoire et de littérature religieuses, N<sup>o</sup> 1. janvier, Paris, 1922).

<sup>2</sup> Voir p. 89.

de Pathmos, voit le Seigneur Jésus entouré de sept candélabres d'or, qui représentent les sept Eglises. Le Christ dicte à son serviteur les sept lettres qu'il adresse aux sept Eglises suivantes : Ephèse, Smyrne, Pergame, Thyatire, Sardes, Philadelphie et Laodicée, les grandes communautés d'Asie-Mineure.

Viennent ensuite les sept lettres (chap. II et III). Chaque Eglise reçoit les exhortations et les avertissements qui conviennent à sa situation particulière, et cela en vue du prochain jugement de Dieu. Ici se termine la première partie du livre.

La seconde partie, beaucoup plus longue que la première, contient les révélations sur l'avenir. Elle commence par la vision du monde céleste (chap. IV et V) : le livre de l'avenir, ou livre des sept sceaux, est apporté, mais il ne peut être ouvert que par l'Agneau (Jésus-Christ).

Les six premiers sceaux sont brisés (chap. VI) : c'est la révélation des malheurs et des calamités, qui vont fondre sur le monde. Les martyrs, qui demandent au Seigneur de ne pas retarder l'exercice de sa justice, sont invités à user de patience, jusqu'à ce que soit complet le nombre de leurs frères, qui doivent être mis à mort comme eux. Suit un intermède (chap. VII) ; les fidèles sont marqués au front par les anges, afin d'être préservés des châtiments divins et d'avoir part aux bénédictions de l'Agneau.

Le septième sceau est brisé. Les sept anges qui se tiennent en présence de Dieu reçoivent sept trompettes. Les premiers châtiments divins sont annoncés par les six premiers anges, au son de leurs trompettes (chap. VIII et IX). Dans un nouvel intermède (chap. X et XI jusqu'au verset 14), une révélation, qui se rapporte au sort de Jérusalem, est représentée par un livre spécial.



La septième trompette introduit une grande vision du règne de Dieu, dans le ciel, avec des signes extraordinaires (XI, 15-19). L'auteur donne alors la description des trois ennemis : le diable, la bête et le faux-prophétisme (chap. XII et XIII). Viennent ensuite l'inauguration du règne de l'Agneau sur la montagne de Sion et la proclamation des jugements de Dieu (chap. XIV).

Les sept anges, avec les sept coupes de la colère, arrivent enfin, apportant la troisième et dernière série des fléaux (chap. XV et XVI). Viennent alors le combat et la victoire : la ruine de Babylone, les luttes victorieuses contre la bête, le faux prophétisme et le diable (chap. XVII à XIX).

Ensuite ont lieu le règne de mille ans<sup>1</sup> (XX, 1-6), le dernier combat, la résurrection générale, le jugement dernier et l'apparition de la Nouvelle Jérusalem (XX, 7. — XXII, 5).

L'ouvrage se termine par un épilogue (XXII, 6-21) : Jean a entendu ces révélations et reçu l'ordre de les faire connaître ; son témoignage est véridique.

*La clef de l'Apocalypse.* — Toute apocalypse a une clef, c'est-à-dire une formule spéciale permettant d'en comprendre le sens et d'en pénétrer les mystères. La clef de l'Apocalypse de Jean se trouve dans les chapitres XIII et XVII. L'auteur a d'ailleurs une manière de parler spéciale<sup>2</sup>, pour attirer l'attention du lecteur au bon endroit, en le forçant à chercher là la solution de l'énigme du livre :

<sup>1</sup> La croyance au Millénium ou règne de mille ans des élus est une doctrine qui s'est formée dans le Judaïsme au cours des deux siècles qui ont précédé l'ère chrétienne, et qui du Judaïsme a passé au Christianisme dans les premiers siècles de son développement.

<sup>2</sup> De même qu'il affectionne, comme on l'a vu, dans la numération, le chiffre 7, nombre sacré.

« C'est ici que doit se montrer l'esprit doué de sagesse. » XVII, 9.

« C'est ici que la sagesse doit se montrer. » XIII, 18.

Le chapitre XIII est le chapitre de la bête, qui est l'Empire romain (voir plus loin), et l'auteur dit à ce propos :

« Que celui qui a de l'intelligence calcule le nombre de la bête ; car c'est le nombre d'un homme et son nombre est 666<sup>1</sup>. » XIII, 18.

Le chapitre XVII est le chapitre de la grande Babylone (Rome). L'auteur dit sur ce sujet :

« Quant à la femme que tu as vue, c'est la grande ville qui possède l'empire sur les rois de la terre. » XVII, 18.

*L'Empire romain, Rome, ses empereurs*, voilà la clef de l'Apocalypse johannique.

*Unité et date de l'Apocalypse.* — L'Apocalypse, malgré l'égalité de son style, malgré son plan assez lâche, il est vrai, mais réel, manque d'unité dans le sens étroit et absolu du mot. A côté des répétitions, on a pu y relever des contradictions, des surcharges, des gloses, à tel point que des systèmes divers d'explication de la structure et de l'âge du livre ont pu être édifiés. Nous n'avons pas l'intention de les passer en revue : cela nous mènerait trop loin. Mais il est un fait indéniable, sur lequel nous devons insister c'est la relation qui existe entre la question d'unité du livre et la question de l'époque à laquelle il nous reporte.

Les contradictions, dans un livre apocalyptique, sont peu admissibles. S'il peut arriver à un auteur de se contredire cela ne se conçoit guère d'un écrivain d'apocalypse ; car ce genre d'ouvrages à clef est toujours composé avec un soin

<sup>1</sup> Voir plus loin pour la lecture et l'explication du nombre 666.

extrême d'éviter toute expression, à plus forte raison toute contradiction, pouvant induire en erreur le lecteur, qui cherche à résoudre l'énigme posée par le visionnaire.

Dans l'état actuel des études sur l'Apocalypse johannique, il y a lieu d'envisager les deux solutions principales qui ont été proposées du problème de l'unité et de l'âge de cet ouvrage.

*Première solution*<sup>1</sup> : l'Apocalypse, dont l'unité ne saurait être mise en doute, est de l'an 68.

Nous lisons au chapitre XVII, au verset 7 :

« Alors l'ange me dit : Pourquoi t'étonnes-tu ? Je te dirai, moi, le mystère de la femme et de la bête qui la porte, et qui a les sept têtes et les dix cornes. »

La femme (prostituée), dont le nom est « la grande Babylone », qui règne sur terre et sur mer, et est assise sur la bête aux sept têtes et aux dix cornes, laquelle s'est enivrée du sang des martyrs, c'est la ville de Rome ; la bête, c'est l'Empire romain.

Les sept têtes sont les sept collines, sur lesquelles Rome est bâtie ; mais ce sont aussi sept rois (XVII, 9 et 10), c'est-à-dire sept empereurs. Les dix cornes sont les dix proconsuls, qui sont des rois sans royaume (XVII, 12), mais n'ont qu'une seule pensée et gouvernent avec la bête, c'est-à-dire avec l'Empire romain.

Des sept empereurs, cinq sont déjà tombés, c'est-à-dire morts. Le sixième règne à l'heure présente. Le septième n'est pas encore venu, mais ne règnera pas longtemps (XVII, 10).

Les cinq empereurs tombés sont : 1 Auguste, 2 Tibère,

<sup>1</sup> Nous exposons cette solution d'après Aug. Sabatier, *Apocalypse* (Encyclopédie des sciences religieuses, t. I, Paris, 1877).

3 Caligula, 4 Claude, 5 Néron. Le sixième qui règne au moment où l'auteur écrit, c'est Galba, qui régna de juillet 68 à janvier 69. On prévoyait à cette époque qu'Othon (le septième) le remplacerait, mais pour peu de temps ; car on attendait le retour de Néron, que la foule ne croyait pas mort. Néron est le huitième empereur, dont il est dit (XVII, 8) qu'il est à la fois un huitième roi et en même temps l'un des sept (allusion à la croyance populaire au retour de Néron).

L'Apocalypse a donc été écrite dans les derniers mois de 68, après la mort de Néron (juin 68) et avant la destruction de Jérusalem par Titus (70). L'Apocalypse fait, en effet, allusion à l'occupation de la ville sainte par les Romains, mais le temple existe encore (XI, 1s.).

Quant au nombre de la bête (l'Empire romain), qui s'applique à un homme (l'empereur qui représente l'Empire), il est 666 (XIII, 18) et désigne Néron.

En effet le nom de Néron César<sup>1</sup>, en lettres hébraïques, donne la somme suivante, les lettres de l'alphabet hébreu<sup>2</sup> ayant toutes une valeur numérique :

N (é)	50	K (ai)	100
R	200	S (a)	60
O	6	R	200
N	50		

$$\begin{array}{r} 306 \\ \hline \end{array} + \begin{array}{r} 360 \\ \hline \end{array} = 666$$

<sup>1</sup> En hébreu (ou en araméen), transcrit en caractères grecs. le nom s'écrit N(é)rôn K(ai)s(a)r. Certains manuscrits mettent en latin le nom de l'empereur (Nero) et indiquent alors comme nombre de la bête 616. Il faut alors, en effet, retrancher de la somme des lettres l'n final de Néron, c'est-à-dire 50

<sup>2</sup> Les consonnes seules, y compris les consonnes mixtes ou consonnes jouant le rôle de voyelles w-o et j-i, font partie de l'alphabet ; les autres voyelles ne sont que des signes (points-voyelles), dont l'addition aux consonnes est facultative.

*Deuxième solution*<sup>1</sup> : *l'Apocalypse est un livre dont l'unité est contestable ; elle ne peut avoir été composée, sous la dernière forme qu'elle a revêtue, qu'à l'époque de Domitien, dans l'une des années qui ont précédé 96.*

La tradition chrétienne la plus ancienne (Irénee mort en 202) plaçait la composition de l'Apocalypse vers la fin du règne de Domitien, c'est-à-dire dans l'une des années avant 96. Cette opinion est confirmée par l'étude critique que la science a faite de l'Apocalypse.

Il y a lieu de considérer d'une part que ce livre a été écrit en temps de persécution : de nombreux passages y font allusion. De plus, d'après l'auteur, une persécution terrible est attendue très prochainement.

D'autre part, l'Apocalypse est un écrit spécialement dirigé contre le culte de l'empereur (XIII, 6-8, 15-18). De ces deux observations résulte la détermination de l'époque du livre.

En effet, après la persécution de Néron à Rome, Domitien à son tour s'éleva contre les Chrétiens, et, en Asie-Mineure, des Chrétiens subirent le martyre, pour avoir refusé de prendre part au culte de la personne impériale. Le passage XVII, 9-11 s'applique à Domitien. Il y a eu, d'après l'auteur de l'Apocalypse, huit empereurs. Depuis Auguste, en ne tenant pas compte de l'année où règnent les trois Césars Galba, Othon et Vitellius, le huitième empereur est Domitien. C'est lui qui est le Néron revenu à la vie, que la foule superstitieuse attendait. Quant à l'empereur qui règne peu de temps (XVII, 10), c'est Titus.

Le nombre 666 s'applique à Néron ; mais le passage XIII, 3 semble faire allusion au retour de Néron dans la personne de l'empereur Domitien.

<sup>1</sup> Nous exposons cette solution d'après Knopf, ouvrage cité, p. 129ss.

Si l'Apocalypse date des dernières années de Domitien, mais antérieurement à 96, il y a de toute évidence des fragments de l'Apocalypse qui sont plus anciens : par exemple XI, 1 s. qui fait allusion à l'occupation de Jérusalem par les Romains mais à l'existence du temple encore à cette époque. Ces événements se sont passés entre mai et août 70. D'autres contradictions peuvent être relevées, en particulier dans les visions des chapitres VI à XVI.

Diverses hypothèses ont été proposées pour résoudre ces difficultés.

D'après les uns, il y aurait eu une première Apocalypse johannique antérieure à l'an 70, qui aurait été remaniée sous le règne de Domitien.

D'après les autres, l'auteur qui a écrit l'Apocalypse à la fin du règne de Domitien, aurait utilisé, en s'appropriant plusieurs de ses parties, une apocalypse juive plus ancienne.

Des deux solutions proposées pour résoudre les problèmes de l'unité et de la date de l'Apocalypse, la première est incontestablement la plus simple. Bien qu'elle aplanisse avec trop de facilité peut-être les difficultés du double problème, elle n'en demeure pas moins, jusqu'à nouvel avis, la solution la plus acceptable.

*Auteur.* L'auteur est inconnu. Dans le livre, l'écrivain se donne, mais sans aucune précision, pour Jean serviteur de Jésus. En tout cas, il n'est point un des douze apôtres (XXI, 4. XVIII, 20). La seule chose que l'on puisse dire, c'est que l'auteur était juif.

*Lieu.* Quant au lieu de composition, il faut certainement le chercher en Asie. L'adresse aux sept Eglises d'Asie-Mineure impose cette affirmation.

## CHAPITRE VIII

### LES LIVRES APOCRYPHES DU NOUVEAU TESTAMENT.

La présence dans le Canon du Nouveau Testament d'un certain nombre de pseudépigraphes rend nécessaire, dans un manuel comme celui-ci, une brève étude des autres livres apocryphes qui se rattachent au Nouveau Testament <sup>1</sup>.

Il est intéressant d'ailleurs, pour se rendre mieux compte de la valeur du recueil canonique, de donner au lecteur quelques renseignements sur les principaux apocryphes du Nouveau Testament, et de citer quelques exemples de leur contenu.

Ces apocryphes sont de quatre sortes :

1. Les Évangiles, qui sont la partie la plus intéressante de cette collection ;
2. Les Actes des apôtres ;
3. Les Epîtres ;
4. Les Apocalypses.

#### § 1. LES ÉVANGILES APOCRYPHES.

Les Évangiles apocryphes sont nombreux ; on connaît les noms de plus de soixante d'entre eux. Nous ne possédons le texte complet que d'un petit nombre. Pour les autres,

<sup>1</sup> Ce sont surtout les savants allemands qui, depuis une cinquantaine d'années, ont étudié les Apocryphes du Nouveau Testament ; c'est donc à leurs travaux que nous aurons le plus souvent recours. — Sur le sens du mot *apocryphe*, v. p. 93.

nous n'avons que des fragments d'importance très variable, qui se trouvent cités par les auteurs ecclésiastiques.

On a proposé diverses classifications de ces Évangiles : la plus simple est celle adoptée par Tischendorf <sup>1</sup>, qui en distingue trois genres : les Évangiles qui parlent des parents de Jésus et de l'origine du divin Maître ; ceux dont le sujet est l'enfance de Jésus, et ceux qui traitent des derniers temps de la vie du Christ et de ses destinées ultérieures.

Nous ne mentionnerons que les principaux de ces écrits. Tous ces Évangiles sont de date postérieure ; aucun ne remonte au-delà du II<sup>e</sup> siècle.

*Évangile de Pierre.* Cet Évangile était connu de Sérapion (vers 200), qui l'a réfuté. En 1892, un fragment important du texte de cet apocryphe fut découvert en Egypte <sup>2</sup>.

Par ce fragment nous apprenons que, dans cet Évangile, Pierre parlait à la première personne et racontait l'histoire évangélique. Nous y lisons une partie du récit de la passion et de la résurrection. On constate, d'après ce fragment, que l'auteur s'est servi des Évangiles canoniques, mais qu'il professe le docétisme <sup>3</sup>.

Cet Évangile, qui était répandu à la fin du II<sup>e</sup> siècle, témoin la réfutation qu'en fit Sérapion, est certainement sorti des milieux gnostiques, et a été écrit, vraisemblablement en Syrie, peu de temps avant l'an 130.

<sup>1</sup> Tischendorf, *Evangelia apocrypha*, editio altera, Lipsiae, 1876.

<sup>2</sup> Voir sur cet Évangile A. Harnack, *Bruchstücke des Evangeliums und der Apokalypse des Petrus*, 2<sup>e</sup> Aufl., Leipzig, 1893 (Texte und Untersuchungen zur Geschichte der altchristlichen Literatur, herausg. von O. von Gebhardt und A. Harnack, Band IX, Heft 2). Harnack, dans cette étude, a publié le fragment découvert en Egypte (U. Boutriant : Mém. publ. par les membres de la Mission archéol. française au Caire, t. IX, fasc. 1, 1892).

<sup>3</sup> Le docétisme est la doctrine répandue dans les premiers siècles de l'Eglise, qui affirme que Jésus est né, mort et ressuscité, en apparence seulement.



*Évangile des Egyptiens.* Cet Évangile, dont l'existence nous est attestée par Origène et par plusieurs autres Pères de l'Eglise, est cité surtout par Clément d'Alexandrie.

Il était répandu au II<sup>e</sup> siècle chez les Chrétiens d'Egypte. C'est peut-être dans ce pays qu'il a été rédigé entre 100 et 130.

Les quelques fragments, qui nous en ont été conservés, prouvent que cet Évangile avait un caractère fortement ascétique : le mariage y est condamné.

*Protévangile de Jacques.* Nous possédons le texte grec de cet ouvrage, ainsi nommé parce qu'il raconte les événements qui ont un intérêt évangélique et qui sont immédiatement antérieurs à la prédication de Jésus. Les vingt-cinq chapitres, dont il se compose, contiennent le récit des faits qui vont de la naissance de la Vierge à l'exécution de Zacharie, qui, lors du massacre des Innocents à Bethléem, préféra mourir plutôt que de livrer son fils Jean aux soldats d'Hérode.

Cet Évangile, connu d'un grand nombre de Pères de l'Eglise, particulièrement d'Origène, et, avant lui, de Justin Martyr et de Clément d'Alexandrie, nous a été conservé dans plus de cinquante manuscrits. Il a dû paraître vers l'an 150.

*Évangile des Hébreux.* Tous ceux qui s'intéressaient à cet Évangile célèbre ont été vivement désillusionnés sur sa valeur, depuis la publication des recherches les plus récentes dont il a été l'objet <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> A. Schmidtke, *Neue Fragmente und Untersuchungen zu den judenchristlichen Evangelien* (Texte und Untersuchungen etc. Band 37, Heft 1, Leipzig, 1911).

L'Évangile des Hébreux, évangile judéo-chrétien, nous était connu par les Pères de l'Eglise qui le citaient, en particulier par Jérôme, et on le considérait comme le plus ancien des écrits de ce genre. Mais il résulte des derniers travaux publiés sur cet Évangile, qu'il est loin d'avoir l'importance qu'on lui attribuait, ni l'âge ancien (vers l'an 100) qu'on lui assignait.

En fait, l'Évangile des Hébreux n'est autre qu'un évangile nazaréen <sup>1</sup>, qui n'est qu'une traduction, dans le genre des Targoum <sup>2</sup>, et un remaniement de l'Évangile canonique de Matthieu. Il a été rédigé vers l'an 150.

*Évangile de Thomas.* Origène et Irénée ont connu cet Évangile, qui paraît remonter au II<sup>e</sup> siècle. Il aurait été écrit par un gnostique docète de la secte des Marcosiens ; en tout cas, il avait été adopté par les Gnostiques marcosiens et ophites.

Cet Évangile raconte une histoire légendaire de Jésus, depuis sa première enfance jusqu'à sa visite au temple de Jérusalem à l'âge de douze ans. L'enfant Jésus, dans cette légende, se fait remarquer par ses impertinences, ses violences cruelles et son insupportable orgueil.

On possède de cet apocryphe deux recensions grecques, une en 19 chapitres, l'autre en 11, et une recension latine (15 chapitres).

*Histoire du Charpentier Joseph.* Ce livre, dont nous avons une traduction arabe, paraît avoir été écrit en copte, en Egypte, au IV<sup>e</sup> siècle. C'est plutôt une homélie (32 chapitres)

<sup>1</sup> Nazaréens, Judaïsants de tendance modérée des premiers siècles de l'Eglise.

<sup>2</sup> Voir p. 9.

qu'un récit historique. Cette homélie, mise dans la bouche de Jésus, devait être lue dans les Eglises d'Égypte à la fête de Joseph. On en trouve la traduction latine dans Tischendorf (*Evangelia apocrypha*).

Au chapitre XXVI, l'auteur parle du « banquet des mille ans ». Après le III<sup>e</sup> siècle, la croyance millénaire<sup>1</sup> n'avait plus de crédit que chez des hérétiques.

*Évangile du pseudo-Matthieu ou Évangile de la naissance de la bienheureuse Marie et de l'enfance du Sauveur et Évangile de la nativité de Marie.*

Ces deux textes, que l'on rapproche et que l'on a même identifiés, sont distincts.

Le premier, l'Évangile de la naissance de la bienheureuse Marie et de l'enfance du Sauveur, a été publié pour la première fois *en entier* par Tischendorf, d'après un manuscrit du Vatican du XIV<sup>e</sup> siècle. C'est un texte latin de 42 chapitres.

Le second, l'Évangile de la nativité de Marie (le texte latin porte simplement « De la nativité de Marie »), qui n'a que 10 chapitres, n'a paru qu'au VI<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup>.

L'évêque de Chartres, Fulbert, au XI<sup>e</sup> siècle, est le premier qui paraisse avoir signalé avec le nom de Matthieu le livre de la nativité de Marie. Cet écrit a passé plus tard, à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, presque tout entier, dans l'« Histoire de Lombardie » ou « Légende dorée » de Jacques de Voragine.

Voici un exemple des récits merveilleux qu'on lit dans

<sup>1</sup> Croyance partagée par des Chrétiens, qui étaient persuadés, qu'après le jugement dernier, les élus demeureraient mille ans sur la terre, jouissant de toutes les félicités.

<sup>2</sup> Tischendorf l'a publié à la suite du précédent dans ses *Evangelia apocrypha*. Il avait été édité plusieurs fois avant lui.

ces Évangiles. Dans le texte que nous traduisons, Jésus avait alors quatre ans ; le récit est dans un latin très simple, où les mêmes mots sont souvent répétés. Ce fragment est tiré du chapitre XXVII du pseudo-Matthieu <sup>1</sup>.

#### MIRACLE DE JÉSUS A L'ÂGE DE QUATRE ANS <sup>2</sup>.

« Et il arriva après cela que Jésus, tous le voyant, prit du limon des bassins <sup>3</sup> qu'il avait faits, et en fit douze passereaux. Or c'était le sabbat, quand Jésus fit cela, et plusieurs enfants étaient avec lui. Or comme l'un des Juifs l'avait vu faire cela il dit à Joseph : « Joseph, ne vois-tu pas l'enfant Jésus accomplir pendant le sabbat ce qu'il ne lui est pas permis de faire ? Car il a fait avec du limon douze passereaux ». Ayant entendu cela, Joseph le reprit (Jésus) en disant : « Pourquoi fais-tu pendant le sabbat ce qu'il ne nous est pas permis de faire ? » Mais Jésus ayant entendu Joseph, et ayant frappé ses mains, dit aux passereaux : « Volez ! » Et, à la voix de son commandement, ils se mirent à voler. Et devant tous ceux qui étaient là, voyaient et écoutaient, il dit aux oiseaux : « Allez et volez par le monde et partout, et vivez ! » Mais ceux qui étaient témoins de tels prodiges, étaient remplis d'une grande stupéfaction. Les uns le louaient et l'admiraient ; mais d'autres le blâmaient. Et quelques-uns se rendirent auprès des chefs des prêtres et des principaux pharisiens, et leur annoncèrent que Jésus, le fils de Joseph, devant tout le peuple d'Israël, avait fait, de grands prodiges et miracles. Et cela fut annoncé dans les douze tribus d'Israël. »

<sup>1</sup> Tischendorf, *Evangelia apocrypha*, p. 95.

<sup>2</sup> L'âge est indiqué au chapitre 26.

<sup>3</sup> Autre miracle raconté au chapitre 26.

*Évangile arabe de l'enfance du Sauveur.* Nous avons de cet Évangile un texte arabe et plusieurs manuscrits syriaques. Le texte original était probablement syriaque.

Cet Évangile était lu par les Nestoriens, les Chrétiens de Saint Thomas et les Coptes <sup>1</sup>. Les écrivains musulmans le connaissent et l'estiment.

Nous avons aussi une relation latine en 55 chapitres de cet Évangile, relation qui date du XII<sup>e</sup> siècle ; mais le texte original a dû être beaucoup plus ancien.

Voici un exemple des légendes de ce célèbre Évangile apocryphe : c'est le chapitre XXIII <sup>2</sup>.

#### JÉSUS ET LES DEUX LARRONS.

« Etant partis de là, ils arrivèrent dans une terre déserte. Comme ils apprirent qu'elle était infestée de voleurs, Joseph et la Seigneurie <sup>3</sup> Marie pensèrent de traverser de nuit cette région. Mais voici qu'en marchant ils aperçurent deux voleurs dormant sur le chemin, et avec eux une multitude de voleurs, leurs compagnons, dormaient aussi. Mais les deux voleurs, sur lesquels ils étaient tombés, étaient Titus et Dumachus.

Titus dit alors à Dumachus : « Je te prie de laisser ceux-ci s'en aller librement, afin que nos compagnons ne les remarquent pas ». Mais Dumachus s'y refusant, Titus dit de nouveau : « Reçois de moi quarante drachmes et prends ceci comme gage. » En même temps, il lui tendait la ceinture

<sup>1</sup> Les Nestoriens, hérétiques du v<sup>e</sup> siècle, sectateurs de Nestorius, dont l'hérésie consistait dans une séparation entre la nature humaine et la nature divine de Jésus-Christ. — Les Chrétiens de Saint Thomas sectaires des premiers siècles, se rattachant au Nestorianisme. — Les Coptes, Chrétiens d'Égypte (secte des Jacobites ou Eutychéens).

<sup>2</sup> Traduit d'après le texte latin de Tischendorf.

<sup>3</sup> En latin *Hera*.

dont il était ceint, pour qu'il ne proférât pas un mot et ne parlât pas.

Et Notre-Dame la Seigneurie <sup>1</sup> Marie, voyant ce voleur qui leur rendait service, lui dit : « Le Seigneur Dieu te soutiendra de sa droite et t'accordera la rémission de tes péchés. » Mais le Seigneur Jésus répondit et dit à sa mère : « Dans trente ans <sup>2</sup>, ô mère, les Juifs me crucifieront à Jérusalem, et ces deux larrons seront mis en croix avec moi, Titus à ma droite et Dumachus à ma gauche ; et, en ce jour-là, Titus me précédera dans le Paradis. » Et lorsqu'il eut ainsi parlé, elle dit : « Que Dieu détourne cela de toi, mon fils. » Et ils allèrent ensuite vers une ville des idoles, et, comme ils en approchaient, elle fut changée en collines de sables. »

*Évangile de Nicodème, ou Actes de Pilate et Descente du Christ aux Enfers.*

L'Évangile de Nicodème (29 chapitres), qui date du vi<sup>e</sup> siècle, est formé de deux ouvrages plus anciens.

Le premier, les *Actes de Pilate* (chapitres I à XVI de l'Évangile de Nicodème), connu de Justin Martyr et de Tertullien, est un apocryphe qui jouissait d'une grande autorité dans les premiers siècles. C'est un ouvrage dont l'original fut composé au ii<sup>e</sup> siècle, et écrit en grec par un Chrétien d'origine juive.

Le second, la *Descente du Christ aux Enfers* (chapitres XVII à XXVII de l'Évangile de Nicodème), fut aussi écrit en grec par un auteur chrétien d'origine juive ; l'original de cet ouvrage remonte également au ii<sup>e</sup> siècle. C'est le

<sup>1</sup> En latin *Domina Hera*.

<sup>2</sup> Jésus est alors, dans le récit, un tout petit enfant.

plus remarquable des apocryphes chrétiens au point de vue littéraire.

Nous possédons de ces ouvrages : pour les *Actes de Pilate* deux textes grecs et un texte latin, et pour la *Descente du Christ aux Enfers* un texte grec et deux textes latins.

Nous traduisons, d'après les textes publiés par Tischendorf, le chapitre XXI de la *Descente du Christ aux Enfers*, qui raconte, dans une peinture grandiose et saisissante, l'entrée de Jésus dans le séjour infernal. Ce morceau rend très sensible la beauté du style du précurseur de « la divine Comédie » du Dante.

#### ENTRÉE DE JÉSUS AUX ENFERS.

« Et comme ils conversaient ainsi l'un avec l'autre, le Prince Satan et l'Enfer, tout à coup se fit entendre une voix comme celle du tonnerre, et l'Esprit cria : « Otez vos portes, Princes ; levez-vous, portes éternelles, et le Roi de gloire entrera. » A l'ouïe de ces paroles, l'Enfer dit au Prince Satan : « Eloigne-toi de moi et sors de mes demeures ; si tu es un combattant puissant, combats contre le Roi de gloire. Mais qu'y a-t-il de toi à Lui ? » Et l'Enfer jeta Satan hors de ses demeures. Et l'Enfer dit à ses ministres impies : « Fermez les cruelles portes d'airain, poussez les verrous de fer, et résistez fortement, de peur que nous, qui tenons les captifs, nous ne devenions captifs nous-mêmes ».

Mais, en entendant cela, toute la multitude des saints dit à l'Enfer d'une voix de reproche : « Ouvre tes portes, afin qu'entre le Roi de gloire. » Et David s'écria en disant : « Lorsque j'étais vivant sur la terre, ne vous l'ai-je pas prédit ? Ses miséricordes proclameront le Seigneur et ses merveilles l'annonceront aux fils des hommes, Lui qui a

écrasé les portes d'airain et qui a brisé les verrous de fer ; et ils les a arrachés de la voie de leurs iniquités. » Et ensuite Esaïe dit de même : « Lorsque j'étais vivant sur la terre, ne vous l'ai-je pas prédit ? Les morts se lèveront, et ceux qui sont dans les tombeaux ressusciteront, et ceux qui sont dans la terre tressailleront de joie, parce que la rosée qui vient du Seigneur est pour eux la guérison. » Et il dit encore : « O mort, où est ton aiguillon ? Enfer, où est ta victoire ? »

Mais en entendant cela, tous les saints, après Esaïe, dirent à l'Enfer : « Ouvre tes portes ; vaincu, maintenant, tu seras sans force et sans puissance. » Et on entendit une grande voix comme celle des tonnerres, disant : « Otez vos portes, Princes ; levez-vous, portes éternelles, et le Roi de gloire entrera. » L'Enfer, voyant qu'à deux reprises cette voix s'était fait entendre, dit comme s'il l'ignorait : « Qui est le Roi de gloire ? » Et David répondit à l'Enfer et dit : « Je connais les paroles de cette voix, parce que ce sont les mêmes que j'ai prophétisées par son Esprit. Et maintenant, ce que j'ai déjà dit, je le répète : Le Dieu fort et puissant, le Seigneur puissant dans le combat, c'est Lui qui est le Roi de gloire. Et le Seigneur lui-même a regardé du ciel sur la terre, afin d'entendre les gémissements de ceux qui sont dans les fers, et afin de délivrer les fils de ceux qui ont été mis à mort. Et maintenant, immonde Enfer d'infection, ouvre tes portes, afin qu'entre le Roi de Gloire. »

David ayant dit ces mots, le Seigneur de majesté se présenta soudain à l'Enfer sous la forme d'un homme, et il illumina les ténèbres éternelles, et il rompit les liens qu'on ne peut rompre. Et le secours d'une vertu invincible nous visita, nous qui étions assis dans les profondes ténèbres des fautes et dans l'ombre de la mort des péchés. »



## § 2. LES ACTES DES APÔTRES APOCRYPHES.

Comme les Évangiles apocryphes, les Actes apocryphes sont très nombreux ; mais ils offrent moins d'intérêt que les Évangiles. Il faut en excepter toutefois la légende du martyre de Paul et de Pierre ; nous lisons le supplice de ces deux apôtres dans un fragment, dont on peut dire qu'il est, en quelque sorte, classique dans la littérature ecclésiastique.

L'époque la plus ancienne, à laquelle remontent ces documents, est le II<sup>e</sup> siècle ; mais beaucoup sont d'âge plus récent, et les textes dans lesquels nous lisons ces apocryphes sont généralement du Moyen Âge. Le crédit de ces récits a été tel dans l'Eglise, que beaucoup d'entre eux ont passé dans la « Légende des saints. »

Les principaux de ces livres sont les suivants : *Actes de Pierre et de Paul*, *Actes de Paul et de Thécla* (apocryphe intéressant), *Actes de Jean*, *Actes d'André*, *Actes de Philippe*, *Actes de Barnabas*, *Actes d'André et de Matthieu*, *Actes et Martyre de Matthieu*, *Actes de Thomas*, *Martyre de Barthélemy*, *Actes de Thaddée*, *Actes de Pierre et d'André*, *Actes de Paul et d'André*, *Martyre d'André*, etc.

Pour citer un exemple de cette branche de la littérature apocryphe du Nouveau Testament, nous donnerons la traduction du Martyre de Paul et de Pierre, d'après les textes grec et latin publiés par Lipsius <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> R. A. Lipsius, *Acta Petri, Acta Pauli, Acta Petri et Pauli, Acta Pauli et Theclae, Acta Thaddaei*, Lipsiae, 1891, p. 168 ss.

## LE MARTYRE DE PAUL ET DE PIERRE

58. Alors Néron dit à son préfet Agrippa : « Il est nécessaire de faire périr ignominieusement les hommes irréligieux <sup>1</sup> ; aussi j'ordonne, qu'après les avoir chargés d'artichauts <sup>2</sup>, ils soient mis à mort dans la naumachie <sup>3</sup>. C'est ainsi que doivent ignominieusement périr tous les hommes de cette espèce. » Le préfet Agrippa répondit : « Très sacré Empereur, tu ordonnes de les punir d'une façon qui ne convient pas. » Néron lui dit : « Pourquoi ? » Agrippa répondit : « Parce que Paul paraît innocent ; mais Pierre est coupable d'homicide <sup>4</sup>, et de plus irréligieux. » Néron dit : « De quelle façon périront-ils donc ? » Le préfet Agrippa dit : « A mon avis, il est juste que Paul, homme irréligieux, ait la tête coupée. Mais quant à Pierre, qui en outre a commis un homicide, ordonne qu'il soit crucifié. » Néron dit : « Tu as jugé excellemment. »

59. Et Pierre et Paul furent emmenés loin de la présence de Néron <sup>5</sup>, et Paul fut décapité sur la route d'Ostie.

60. Lorsque Pierre arriva à la croix, il dit : « Comme mon Seigneur Jésus-Christ, descendu du ciel sur la terre, a été crucifié la tête en haut, et qu'il doit être invoqué de la terre au ciel, ma croix doit montrer ma tête vers la terre, et diriger mes pieds vers le ciel. Comme je ne suis pas

<sup>1</sup> Par irréligieux, il faut entendre qui ne pratique pas le culte de l'empereur.

<sup>2</sup> Instrument de supplice, pièce de fer hérissée de crocs et de pointes.

<sup>3</sup> Représentation d'un combat naval dans un édifice spécial construit pour ces spectacles.

<sup>4</sup> Pierre était accusé d'avoir tué Simon le magicien (chap. 56 et 57 de l'apocryphe cité).

<sup>5</sup> Les deux apôtres avaient comparu devant Néron, qui les avait interrogés (voir les chapitres précédant ceux que nous avons traduits.)

digne d'être sur la croix comme mon Maître, tournez ma croix. » On tourna la croix, et on fixa les pieds en haut et les mains en bas.

61. Mais il arriva qu'une multitude innombrable se mit à maudire Néron César ; elle était même dans une telle fureur qu'elle voulait brûler César lui-même. Mais Pierre l'en empêcha en disant : « Il y a peu de jours, sur la prière des frères, je fuyais, lorsque mon Seigneur Jésus-Christ est venu au-devant de moi. Alors je l'adorai et je dis : « Seigneur, où vas-tu ? <sup>1</sup> ». Et il me dit : « Suis-moi, parce que je vais à Rome, pour être crucifié une seconde fois. » Et, en le suivant, je revins à Rome. Et il me dit : « Ne crains rien, parce que je suis avec toi, jusqu'à ce que je t'introduise dans la maison de mon Père. »

62. « Aussi, mes enfants, je vous en prie, n'embarrassez pas ma route. Déjà mes pieds marchent dans la voie céleste. Ne soyez pas dans la tristesse, mais réjouissez-vous avec moi ; car aujourd'hui je reçois le fruit de mes travaux. » Et, après avoir dit cela, il ajouta : « Je te rends grâce, Bon Pasteur, de ce que les brebis, que tu m'as confiées, souffrent avec moi. Je demande qu'elles participent avec moi à ta grâce. Je te recommande les brebis que tu m'as confiées, pour qu'elles ne sentent pas qu'elles sont sans moi, elles qui t'ont, Toi par qui j'ai pu diriger ce troupeau. » Et, à ces mots, il rendit l'âme.

### § 3. LES ÉPÎTRES APOCRYPHES.

Les Épîtres apocryphes, que nous lisons dans le recueil canonique du Nouveau Testament, et dont nous avons parlé plus haut, sont de beaucoup les documents les plus intéressants de ce genre de littérature.

<sup>1</sup> Ce sont les mots célèbres ; *Quo vadis ?*

A côté de ces pseudépigraphes, que nous a conservés le Canon biblique, les autres Epîtres apocryphes que nous avons, ou dont nous ne connaissons que les titres, n'ont qu'un intérêt secondaire ; elles sont d'ailleurs peu nombreuses.

On peut citer parmi elles : la *lettre de Jésus-Christ au roi d'Edesse Abgar*, conservée par Eusèbe ; deux *lettres de Pierre à Jacques*, qui se trouvent dans les Homélies pseudo-clémentines<sup>1</sup> ; une *lettre de Paul aux Alexandrins*, mentionnée dans le Canon de Muratori<sup>2</sup> ; et la célèbre *Correspondance de Paul et de Sénèque* (6 lettres de Paul et 8 de Sénèque), citée par Jérôme et tenue pour authentique au Moyen Age.

#### § 4. LES APOCALYPSES APOCRYPHES.

Les Apocalypses apocryphes sont nombreuses. Les principales que nous connaissons sont les suivantes : deux *Apocalypses de Pierre*, l'une en grec, dont nous parlerons plus loin, et l'autre en arabe ; une *Apocalypse de Paul*, en grec, œuvre d'un gnostique anti-judaïsant ; une *Apocalypse de Jean* (la seconde de ce nom, la première étant celle du Canon du Nouveau Testament), connue à partir du XI<sup>e</sup> siècle, en grec aussi, mais qui n'est qu'un écrit sans valeur. L'*Apocalypse de Thomas* et l'*Apocalypse d'Etienne* sont mentionnées dans le décret du pape Gélase I<sup>er</sup> (492-

<sup>1</sup> Les Homélies clémentines, faussement attribuées à Clément Romain, datent de la fin du II<sup>e</sup> siècle. Sur la littérature pseudo-clémentine, on trouvera un résumé de son développement historique dans E. Chastel, *Histoire du Christianisme*, t. I, p. 305 ss., Paris, 1881. Ces pages de l'ouvrage de E. Chastel sur les Homélies clémentines ont été rédigées avec la collaboration de l'auteur de ce manuel.

<sup>2</sup> Sur le Canon de Muratori, v. p. 147.

496) sur la distinction des écrits canoniques et des écrits apocryphes<sup>1</sup>. Nous avons encore une *Apocalypse de Barthélémy* dans un manuscrit sahidique de la Bibliothèque nationale à Paris, et *La descente aux enfers de la Vierge Marie* dans un manuscrit grec de la même bibliothèque<sup>2</sup>.

La première Apocalypse de Pierre, celle qui est écrite en grec, est certainement la plus importante de toute cette classe de compositions apocryphes. Citée par les Pères de l'Eglise, elle a joui d'une grande autorité dans les premiers siècles. Clément d'Alexandrie l'avait commentée dans l'un de ses ouvrages (les Hypotyposes).

Jusqu'en 1892 on ne connaissait cette apocalypse que par les citations de Clément d'Alexandrie et de quelques auteurs ecclésiastiques, citations qui révélaient un esprit très judaïsant. Mais la même découverte, à laquelle nous devons un grand fragment de l'Évangile de Pierre, nous a procuré, dans le même manuscrit trouvé en Egypte, un fragment très important de l'Apocalypse de Pierre<sup>3</sup>, qui paraît représenter environ la moitié de cet apocryphe, qui était un livre de peu d'étendue.

Voici le contenu de ce fragment, qui donne une vision du ciel et de l'enfer :

Jésus montre à Pierre et à ses onze compagnons (ils s'agit des douze apôtres), qui le lui ont demandé, deux bienheureux transfigurés, et il leur accorde de jeter un regard dans le royaume magnifique des justes : ils en

<sup>1</sup> *De libris recipiendis et non recipiendis.*

<sup>2</sup> Tischendorf dans son édition des *Apocalypses apocryphae*, Lipsiae 1866 a publié les textes des Apocalypses de Paul et de Jean et les fragments de textes grecs et latins d'autres œuvres apocalyptiques chrétiennes.

<sup>3</sup> V. ce fragment dans Harnack, *Bruchstücke des Evangeliums und der Apokalypse des Petrus* (Texte und Untersuchungen, etc. Leipzig, 1893, Band IX, Heft 2, p. 16-23).

contemplant la lumière; ils en sentent les fleurs et les parfums, ils en admirent les habitants rayonnants de lumière.

Pierre voit ensuite le sombre séjour de l'enfer avec ses secteurs séparés où souffrent les diverses catégories de pécheurs; il y a quatorze lieux différents de punition. Le texte est interrompu au milieu de la description du quatorzième.

A quelle époque remonte cet ouvrage? Comme Clément d'Alexandrie le cite, cet apocryphe était déjà connu avant 170 environ, ce qui reporte sa composition vraisemblablement à la première moitié du II<sup>e</sup> siècle.

Où a-t-il été composé? Peut-être en Egypte.

Le fragment important que nous en possédons montre l'influence que les conceptions grecques-orientales touchant le ciel et l'enfer ont exercée sur le Christianisme du II<sup>e</sup> siècle et par suite sur le Christianisme des siècles suivants.

Voici la traduction de la description du ciel,<sup>1</sup> : c'est Pierre qui parle.

#### DESCRIPTION DU CIEL

4. Et le Seigneur (Jésus) ajouta et dit : « Allons sur la montagne et prions. »

5. Nous, les douze disciples, nous allâmes avec lui, et nous le priâmes de nous montrer un de nos frères, les justes, qui sont partis de ce monde, afin que nous vissions comment était leur aspect, et qu'ayant pris ainsi courage, nous puissions aussi encourager les hommes qui nous écoutent.

6. Et comme nous étions en prière, tout d'un coup

<sup>1</sup> Le fragment sur l'enfer est écrit en termes trop crus et trop repoussants pour pouvoir être reproduit ici.

parurent deux hommes, se tenant devant le Seigneur ; et nous ne pouvions pas porter nos regards sur eux.

7. Car il venait de leur visage un rayon comme du soleil, et leurs vêtements étaient lumineux, comme jamais œil humain ne l'a vu ; car aucune bouche ne peut exprimer, aucun cœur<sup>1</sup> ne peut se représenter la majesté avec laquelle ils étaient vêtus, ni la beauté de leur regard.

8. Lorsque nous les vîmes, nous fûmes saisis d'étonnement ; car leurs corps étaient plus blancs que la neige, et plus roses que la rose.

9. Mais en eux le rose était mêlé au blanc, de telle sorte que je ne puis exprimer leur beauté.

10. Leur chevelure était bouclée et parfumée, et s'unissait harmonieusement à leur visage et à leurs épaules comme une couronne tressée de nard et de toutes sortes de fleurs, ou comme l'arc-en-ciel dans l'éther : tel était leur charme.

11. En voyant leur beauté, nous avons été saisis d'étonnement, à leur soudaine apparition.

12. Je m'approchai alors du Seigneur et je lui dis : « Qui sont-ils ? »

13. Et il me répondit : « Ce sont vos frères, les justes, dont vous vouliez voir l'aspect. »

14. Et je lui dis : « Et où sont tous les justes, et quel est le monde, dans lequel ils se trouvent, eux qui ont une telle majesté ? »

15. Alors le Seigneur me montra un vaste espace, en dehors de ce monde<sup>2</sup>, inondé de lumière, où l'air est tout pénétré des rayons du soleil, où la terre même est fleurie de fleurs qui ne passent point et remplie de délicieux parfums, et d'arbres merveilleusement fleuris et portant

<sup>1</sup> Hébraïsme : le cœur, pour l'Hébreu, est le siège de l'intelligence.

<sup>2</sup> Le monde d'ici-bas.

des fruits impérissables et bénis.

16. La multitude des fleurs était si grande que leur parfum venait jusqu'à nous.

17. Les habitants de ces lieux étaient couverts des vêtements des anges lumineux, et ces vêtements étaient comme le monde où ils se trouvaient.

18. Les anges volaient autour d'eux.

19. La majesté de tous ceux qui habitaient là était la même, et d'une voix ils chantaient partout joyeusement, en se répondant, les louanges du Seigneur Dieu.

20. Et le Seigneur (Jésus) nous dit : « C'est le séjour de vos grands prêtres, les hommes justes<sup>1</sup> ».

---

<sup>1</sup> Le tableau se termine, comme on le voit, par la note judaïsante.



## APPENDICE

### CHOIX DE TEXTES DU NOUVEAU TESTAMENT

*Ce choix de textes est comme une illustration de ce manuel. En traduisant des fragments d'écrivains et d'âges différents, l'auteur a voulu montrer au lecteur comment s'appliquent aux textes les principes de la critique biblique exposés dans le cours de l'ouvrage.*

---

### ÉVANGILE DE MARC

vers 65

#### Chapitre premier <sup>1</sup>

TITRE. — JEAN-BAPTISTE. — BAPTÊME ET TENTATION DE JÉSUS. — JÉSUS EN GALILÉE : VOCATION DES QUATRE PÊCHEURS. — JÉSUS A CAPERNAOUM : IL ENSEIGNE DANS LA SYNAGOGUE — GUÉRISONS. — JÉSUS EN GALILÉE : GUÉRISON.

- 1 Commencement de l'Évangile de Jésus-Christ, Fils de Dieu.
- 2 Selon ce qui est écrit dans le prophète Esaïe :  
« Voici, j'envoie devant toi mon messager,  
Pour te préparer le chemin ;
- 3 C'est une voix qui crie dans le désert :  
Préparez le chemin du Seigneur,  
Rendez droits ses sentiers. »
- 4 Jean parut, baptisant dans le désert, et prêchant le baptême de repentance pour le pardon des péchés.

<sup>1</sup> Ce chapitre initial est un exemple frappant de la manière d'écrire de l'auteur : abondance et variété des sujets, extrême brièveté de la narration.

5 Toutes les campagnes de la Judée et tous les habitants de Jérusalem se rendaient vers lui et étaient baptisés par lui dans le fleuve du Jourdain, confessant leurs péchés.  
6 Jean avait un vêtement de poil de chameau, et une ceinture de cuir autour des reins ; il mangeait des sauterelles et du miel sauvage. Il prêchait, disant : « Il vient après  
7 moi, celui qui est plus puissant que moi, et je ne suis pas digne de délier, en me baissant, la courroie de ses sandales.  
8 Pour moi, je vous ai baptisés d'eau, mais il vous baptisera d'Esprit Saint. »

9 En ce temps-là, Jésus vint de Nazareth de Galilée, et  
10 il fut baptisé par Jean dans le Jourdain. Au moment où il sortait de l'eau, il vit les cieux s'entrouvrir, et l'Esprit,  
11 comme une colombe, descendre sur lui. Et une voix se fit entendre des cieux, disant : « Tu es mon Fils bien-aimé ; c'est en toi que j'ai mis toute mon affection. »  
12 Aussitôt après, Jésus fut poussé par l'Esprit dans le désert, et il y passa quarante jours, tenté par Satan.  
13 Il était avec les bêtes sauvages, et les anges le servaient.

14 Après que Jean eut été mis en prison, Jésus se rendit  
15 en Galilée, prêchant l'Evangile de Dieu, et disant : « Le temps est venu, et le royaume de Dieu est proche. Repentez-vous et croyez à la bonne nouvelle. »

16 Comme il passait le long de la mer de Galilée, il vit Simon et André, frère de Simon, qui jetaient leurs filets  
17 dans la mer, car ils étaient pêcheurs. Et Jésus leur dit : « Venez, suivez-moi, et je vous ferai pêcheurs d'hommes. »  
18 Aussitôt ils laissèrent leurs filets et le suivirent. Etant  
19 allé un peu plus loin, il vit Jacques fils de Zébédée, et Jean, son frère, qui raccommodaient leurs filets dans  
20 leur barque. Il les appela aussitôt ; et eux, laissant

Zébédée leur père dans la barque avec les mercenaires, le suivirent.

21 Ils se rendirent à Capernaoum.

Dès le premier sabbat, Jésus, entrant dans la synagogue, y enseigna. Et on était frappé de sa doctrine ; car il enseignait avec autorité, et non comme les scribes. Or il arriva incontinent qu'il y avait dans leur synagogue un homme ayant un esprit impur, qui s'écria : « Qu'y a-t-il entre nous et toi, Jésus de Nazareth ? Tu es venu pour nous perdre. Je sais qui tu es : « le Saint de Dieu. » Jésus le réprimanda avec force : « Tais-toi, » lui dit-il, « et sors de cet homme. » Et l'esprit impur, ayant agité l'homme dans des convulsions, sortit en poussant un grand cri. Tous les assistants furent stupéfaits, en sorte qu'ils se demandaient entre eux : « Qu'est-ce donc ? Quelle est cette doctrine nouvelle ? Il commande avec autorité même aux esprits impurs, et ils lui obéissent ! » Et sa renommée se répandit aussitôt de tous côtés, dans tous les lieux qui avoisinent la Galilée.

9 En sortant de la synagogue, ils allèrent aussitôt dans la maison de Simon et d'André avec Jacques et Jean. La belle-mère de Simon était couchée, ayant la fièvre. Aussitôt ils parlèrent d'elle à Jésus. Il s'approcha, et, la prenant par la main il la fit lever. A l'instant la fièvre la quitta, et elle les servit.

32 Le soir, après le coucher du soleil, on amena à Jésus tous ceux qui étaient malades, ainsi que les démoniaques ; et toute la ville se pressait à sa porte. Il guérit un grand nombre de malades atteints de divers maux, et il chassa beaucoup de démons. Et il imposait silence aux démons, parce qu'ils le connaissaient.

35 Le lendemain matin, s'étant levé bien avant le jour, il sortit, alla dans un lieu solitaire, et il y pria. Simon et

- 37 ceux qui étaient habituellement avec lui, se mirent à sa recherche, et l'ayant trouvé, ils lui dirent : « Tout le monde te cherche. » Ils leur répondit : « Allons ailleurs, 38 dans les bourgades qui sont plus loin, afin que j'y prêche aussi, car c'est pour cela que je suis sorti. »
- 39 Et il allait par toute la Galilée, prêchant dans les synagogues et chassant les démons.
- 40 Un lépreux vint vers lui, pour lui adresser une prière ; il se jeta à ses pieds et lui dit : « Si tu le veux, tu peux 41 me guérir. » Jésus, ému de compassion, avança la main, 42 le toucha et lui dit : « Je le veux, sois guéri. » A peine 43 eut-il parlé, que la lèpre quitta cet homme, et il fut 44 guéri. Jésus le renvoya aussitôt, en lui disant d'un ton sévère : « Garde-toi d'en rien dire à personne ; mais, va, montre-toi au sacrificateur et offre, pour ta guérison, ce que Moïse a ordonné pour l'attester au peuple. »
- 45 Cet homme, s'en étant allé, se mit à publier et à répandre partout la nouvelle, de sorte que Jésus ne pouvait plus entrer publiquement dans une ville ; mais il se tenait en dehors dans les lieux solitaires ; et l'on venait vers lui de tous les côtés.

## Chapitre II. 24-28.

### LES ÉPIS ARRACHÉS UN JOUR DE SABBAT.

Un jour de sabbat, Jésus passait par les blés, et, chemin faisant, ses disciples se mirent à arracher des épis. Les pharisiens lui dirent : « Vois donc ! Pourquoi font-ils ce qui n'est pas permis le jour du sabbat ? » Et Jésus leur dit : « N'avez-vous jamais lu ce que fit David dans le besoin où il se trouva, lorsqu'il eut faim, lui et ceux qui étaient avec

lui : comment il entra dans la maison de Dieu, au temps du souverain sacrificateur Abiathar, et mangea les pains de proposition, que les sacrificateurs seuls ont le droit de manger, et en donna même à ceux qui l'accompagnaient ? » Et Jésus ajouta : « Le sabbat a été fait pour l'homme, non l'homme pour le sabbat, de sorte que le Fils de l'homme est maître même du sabbat. »

### Chapitre III. 13-19.

#### LE CHOIX DES DOUZE APÔTRES.

Ensuite, étant monté sur la montagne, il appela ceux qu'il lui plut ; et ils vinrent vers lui. Il en désigna douze pour être avec lui, et pour les envoyer prêcher avec le pouvoir de chasser les démons : ce furent Simon, à qui il donna le nom de Pierre, Jacques fils de Zébédée, et Jean frère de Jacques, auxquels il donna le nom de Boanerges, c'est-à-dire fils du tonnerre, André, Philippe, Barthélemy, Matthieu, Thomas, Jacques fils d'Alphée, Thaddée, Simon le Zélé et Judas Iscariote, qui le trahit.

### Chapitre VI. 14-29.

#### LA MORT DE JEAN-BAPTISTE.

Le roi Hérode<sup>1</sup>, ayant entendu parler de Jésus, dont le nom était devenu célèbre, dit : « Jean-Baptiste est ressuscité ; c'est pour cela que la puissance miraculeuse opère en lui. » D'autres disaient : « C'est Elie. » D'autres : « C'est un prophète comme l'un des anciens prophètes. » Mais Hérode, entendant ces propos, disait : « C'est ce Jean, que j'ai fait décapiter, qui est ressuscité. »

<sup>1</sup> Il s'agit du tétrarque Hérode Antipas. Le tétrarque était un prince dépendant de l'autorité romaine et dont les états étaient constitués comme étant la quatrième partie du royaume démembré d'Hérode le Grand.

En effet, c'était lui, Hérode, qui avait fait arrêter Jean et l'avait fait charger de chaînes dans la prison, à cause d'Hérodiane, femme de Philippe, son frère, parce qu'il l'avait épousée, et que Jean lui avait dit : « Il ne t'est pas permis d'avoir la femme de ton frère. » Hérodiane, qui en voulait à Jean, désirait le faire mettre à mort ; mais elle ne pouvait pas l'obtenir, parce qu'Hérode vénérât Jean, le sachant un homme juste et saint. Il le protégeait même, et faisait beaucoup de choses après avoir pris conseil de lui, et il le prenait volontiers. Enfin il se présenta une occasion favorable.

Le jour anniversaire de sa naissance, Hérode donna un festin aux grands de sa cour, à ses officiers et aux principaux de la Galilée. La fille d'Hérodiane, étant entrée dans la salle, dansa et charma Hérode ainsi que ses convives. Le roi dit à la jeune fille : « Demande-moi ce que tu voudras, et je te le donnerai. » Et il ajouta avec serment : « Quoi que tu me demandes, je te le donnerai, fût-ce même la moitié de mon royaume. » Elle sortit et dit à sa mère : « Que dois-je demander ? » Sa mère lui dit : « La tête de Jean-Baptiste. » La jeune fille, rentrant aussitôt, s'empressa d'adresser au roi sa demande : « Je veux, dit-elle, que tu me donnes, à l'heure même, dans un bassin, la tête de Jean-Baptiste. » Le roi fut très attristé ; mais à cause de ses serments et à cause des convives, il ne voulut pas refuser ; et il envoya immédiatement un des gardes, avec l'ordre d'apporter la tête de Jean. Le garde alla décapiter Jean dans la prison et apporta sa tête dans un bassin ; il la donna à la jeune fille, qui la donna à sa mère. Les disciples de Jean, ayant appris ce meurtre, vinrent prendre le corps de leur maître et le déposèrent dans un sépulcre.

## Chapitre XIII. 24-30.

## LA CANANÉENNE.

Jésus, étant parti de là, se rendit aux confins de Tyr. Il entra dans une maison et aurait voulu qu'on ne le sût pas, mais il ne put rester ignoré. Une femme, dont la fille était possédée d'un esprit impur, eut à peine entendu parler de lui, qu'elle vint se jeter à ses pieds. Cette femme était grecque, d'origine syro-phénicienne, et elle le pria de délivrer sa fille du démon. Jésus lui dit : « Laisse d'abord les enfants se rassasier ; car il n'est pas bien de prendre le pain des enfants pour le jeter aux petits chiens. » Elle lui répondit : « Sans doute, Seigneur ; mais les petits chiens mangent, sous la table, les miettes des petits enfants. » « A cause de cette parole, lui dit Jésus, va : le démon est sorti de ta fille. » A son retour chez elle, cette femme trouva l'enfant couchée sur le lit, et le démon parti.

## Chapitre IX. 2-8.

## LA TRANSFIGURATION.

Six jours après, Jésus, ayant pris avec lui Pierre, Jacques et Jean, les conduisit sur une haute montagne, seuls, à l'écart, et il fut transfiguré devant eux. Ses vêtements devinrent éclatants d'une blancheur telle, qu'il n'est pas un foulon sur la terre qui puisse blanchir ainsi. Puis Elie leur apparut avec Moïse ; ils s'entretenaient avec Jésus. Pierre, prenant la parole, dit à Jésus : « Rabbi (Maître), il est bon que nous soyons ici ; dressons trois tentes, une pour toi, une pour Moïse et une pour Elie. » Il ne savait ce qu'il disait : l'effroi les avait saisis. Une nuée survint qui les enveloppa, et il

sortit de la nuée une voix : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé ; écoutez-le. » Soudain, ayant jeté les regards autour d'eux, ils ne virent plus personne que Jésus, seul avec eux.

## Chapitre X. 13-16.

### LES PETITS ENFANTS.

On lui amena des petits enfants, pour qu'il les touchât. Les disciples réprimandaient ceux qui les amenaient ; mais Jésus, s'en étant aperçu, en fut indigné, et leur dit : « Laissez venir à moi les petits enfants ; ne les en empêchez pas ; car le royaume de Dieu est à ceux qui leur ressemblent. En vérité, je vous dis que celui qui ne reçoit pas le royaume de Dieu comme un petit enfant, n'y entrera point ». Puis il les embrassa, leur imposa les mains et les bénit.

## Chapitre XI. 15-18.

### LES VENDEURS CHASSÉS DU TEMPLE.

Ils arrivèrent à Jérusalem. Jésus, étant entré dans le temple, se mit à chasser ceux qui y vendaient et ceux qui y achetaient ; il renversa les tables des changeurs et les bancs des marchands de pigeons ; et il ne souffrait pas qu'on transportât aucun objet en traversant le temple. Il ajoutait cet enseignement : « N'est-il pas écrit : « Ma maison sera appelée une maison de prière pour toutes les nations » ? Mais vous, vous en avez fait une caverne de voleurs ». Les principaux sacrificateurs et les scribes l'ayant entendu, cherchaient le moyen de le faire périr ; car ils le craignaient, parce que tout le peuple était frappé de son enseignement.



## Chapitre XII. 13-17.

## LE TRIBUT A CÉSAR.

Ils envoyèrent vers lui des pharisiens et des hérodiens, pour lui poser une question perfide. Ceux-ci vinrent lui dire : « Maître, nous savons que tu es véridique, et que tu ne te soucies de qui que ce soit, car tu ne fais pas acception de personne, mais tu enseignes en toute vérité la voie de Dieu. Est-il permis, ou non, de payer le tribut à César ? Devons-nous payer, oui ou non ? » Mais Jésus, connaissant leur perfidie leur dit : « Pourquoi essayez-vous de me surprendre ? Apportez-moi un denier, que je le voie ». Ils en apportèrent un ; et Jésus leur dit : « De qui sont cette effigie et cette légende ? » « De César », lui dirent-ils. Jésus reprit : « Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. » Et il les remplit d'étonnement.

## Chapitre XIV. 17-25.

## LA SAINTE CÈNE.

Jésus vint le soir avec les douze. Pendant qu'ils étaient à table et qu'ils mangeaient, Jésus dit : « En vérité, je vous dis que l'un de vous me trahira, celui qui mange avec moi. » Ils commencèrent à s'attrister, et à lui dire l'un après l'autre : « Est-ce moi ? » Il leur dit : « C'est l'un des douze, celui qui met avec moi la main dans le plat. Le Fils de l'homme s'en va selon ce qui est écrit de lui, mais malheur à l'homme par qui le Fils de l'homme est trahi ! Mieux vaudrait pour cet homme n'être point né ».

Pendant le repas, Jésus prit du pain, et, après avoir prononcé la bénédiction, il le rompit, et le leur donna en

disant : « Prenez ; ceci est mon corps. » Puis il prit une coupe et, ayant rendu grâces, il la leur donna ; et ils en burent tous. Et il leur dit : « Ceci est mon sang, le sang de l'alliance, qui sera répandu pour beaucoup. En vérité, je vous dis que je ne boirai plus du fruit de la vigne, jusqu'au jour où j'en boirai du nouveau dans le royaume de Dieu. »

## 53-64

## JÉSUS COMPARAIT DEVANT LE GRAND PRÊTRE.

Ils emmenèrent Jésus chez le Grand Prêtre, où tous les chefs des prêtres, les anciens et les scribes s'étaient réunis.

Pierre suivit Jésus de loin, jusque dans l'intérieur de la cour du Grand Prêtre, et, s'étant assis avec les agents, il se chauffait près du feu.

Les chefs des prêtres et tout le sanhédrin cherchaient quelque déposition contre Jésus, pour le mettre à mort et ils n'en trouvaient point ; car plusieurs déposaient faussement contre lui, mais les dépositions ne concordaient pas. Alors des gens se présentèrent qui portèrent contre lui un faux témoignage, disant : « Nous l'avons nous-mêmes entendu dire : « Je détruirai ce temple élevé par la main des hommes, et en trois jours, j'en bâtirai un autre, qui ne sera pas fait de main d'homme. » Et même sur ce point, leurs témoignages ne concordaient pas

Alors le Grand Prêtre se leva, et, s'étant avancé au milieu de l'assemblée, il interrogea Jésus, disant : « Ne réponds-tu rien à ce que ces gens déposent contre toi ? » Mais Jésus garda le silence et ne répondit rien. Le Grand Prêtre l'interrogea de nouveau et lui dit : « Es-tu le Messie, le Fils de celui qui est béni ? » « Je le suis, » répondit Jésus, » et vous verrez le Fils de l'homme siéger à la droite du

Tout-Puissant, et venir sur les nuées du ciel. » Le Grand Prêtre déchira ses vêtements et dit : « Qu'avons-nous encore besoin de témoins ? Vous avez entendu le blasphème : que vous en semble ? » Tous prononcèrent qu'il méritait la mort.

## Chapitre XV. 1-15.

### JÉSUS COMPARAIT DEVANT PILATE.

Dès le matin, les chefs des prêtres, après avoir tenu conseil avec les anciens, les scribes et tout le sanhédrin, firent lier Jésus, l'emmenèrent et le livrèrent à Pilate.

Pilate l'interrogea : « C'est toi qui es le roi des Juifs ? » « Tu le dis, » lui répondit Jésus. Comme les chefs des prêtres le chargeaient de plusieurs crimes, Pilate l'interrogea de nouveau, disant : « Tu ne réponds rien ? Vois donc de combien de crimes ils te chargent ! » Mais Jésus ne fit plus aucune réponse, ce qui étonna Pilate.

A chaque fête, il relâchait un prisonnier, celui que le peuple demandait. Or on tenait en prison le nommé Barabbas, avec ses complices, pour un meurtre commis dans une émeute. La foule étant montée au prétoire, se mit à demander ce qu'il leur accordait toujours. Pilate leur répondit : « Voulez-vous que je vous relâche le roi des Juifs ? » Car il comprenait que c'était par envie que les principaux sacrificateurs l'avaient livré. Mais les chefs des prêtres agitèrent le peuple, afin que Pilate leur relâchât plutôt Barabbas. Pilate, reprenant la parole, leur dit : « Que voulez-vous donc que je fasse de celui que vous appelez le roi des Juifs ? » Ils crièrent de nouveau : « Crucifie-le. » « Quel mal a-t-il fait ? » leur dit Pilate. Ils crièrent encore plus fort : « Crucifie-le ». Pilate, voulant satisfaire le peuple

lui relâcha Barabbas, et, après avoir fait flageller Jésus, il le livra pour être crucifié.

## 16-39

## LA PASSION.

Les soldats l'emmenèrent dans l'intérieur de la cour, c'est-à-dire dans le prétoire, et appellent toute la cohorte. Ils l'affublent d'un manteau de pourpre, et tressent une couronne d'épines, dont ils ceignent sa tête. Puis ils se mettent à le saluer : « Salut, roi des Juifs. » Et ils le frappent sur la tête avec un roseau, crachent sur lui, et fléchissent les genoux par manière d'hommage. Quand ils l'eurent bafoué, ils lui ôtèrent la pourpre et le revêtirent de ses propres vêtements.

Après cela ils l'emmenèrent pour le crucifier.

Ils mettent en réquisition, pour porter sa croix, un passant qui venait des champs. Simon de Cyrène, le père d'Alexandre et de Rufus ; et ils entraînent Jésus à la place de Golgotha, ce qui signifie la place du crâne. Ils lui présentent du vin aromatisé avec de la myrrhe, mais il n'en prit pas. Ils le crucifient, et, se partagent ses vêtements en tirant au sort pour savoir qui aurait telle ou telle pièce : c'était la troisième heure du jour<sup>1</sup> quand on le crucifia. L'inscription, indiquant le sujet de sa condamnation, portait : « Le roi des Juifs. »

Ils crucifièrent avec lui deux brigands, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche.

Les passants l'insultaient, en branlant la tête et en disant : « Hé ! toi qui détruis le temple et qui le rebâtis en trois jours, sauve-toi toi-même en descendant de ta

<sup>1</sup> Huit heures du matin.

croix. » Les chefs des prêtres aussi, avec les scribes, le railaient entre eux et disaient : « Il en a sauvé d'autres, et il ne peut se sauver lui-même ! Que le Messie, le roi d'Israël descende maintenant de la croix, pour que nous voyions et que nous croyions ». Les brigands, qui étaient crucifiés avec lui, l'insultaient également.

A la sixième heure<sup>1</sup>, des ténèbres se répandirent sur tout le pays jusqu'à la neuvième heure.

A la neuvième heure<sup>2</sup>, Jésus cria d'une voix forte : « *Elei, Elei, lema sabakhthanei*, » ce qui signifie : mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? Quelques-uns des assistants, l'ayant entendu, dirent : « Tenez, il appelle Elie. » Il y en eut un qui courut tremper une éponge dans du vinaigre, et l'ayant ajustée à une tige, il lui donna à boire, disant : « Laissez, voyons si Elie viendra l'ôter de la croix ». mais Jésus, ayant poussé un grand cri, expira.

Le voile du temple se déchira en deux, depuis le haut jusqu'en bas.

Le centurion, qui était en face de Jésus, voyant qu'il avait expiré en jetant un tel cri, dit : « Assurément, cet homme était le Fils de Dieu. »

---

*On est frappé, à la lecture de ces fragments, qui donnent comme un abrégé de la vie de Jésus, de la simplicité et de la sobriété du récit.*

<sup>1</sup> 11 heures du matin.

<sup>2</sup> 14 heures ou 2 heures de l'après-midi.

## II

## LOGIA DE MATTHIEU

avant 70 (vers 50 ?)

et

## ÉVANGILE DE MATTHIEU

entre 80 et 100.

*La reconstitution du texte des Logia est problématique, et les essais qui en ont été tentés montrent que l'on n'est pas sur un terrain solide, en faisant un tel rétablissement<sup>1</sup>. Il nous manque trop d'éléments de ces textes pour les reconstituer avec certitude sous leur forme primitive.*

*Mais ce que nous pouvons faire, c'est mettre en parallèle les textes se rattachant aux Logia, communs à Matthieu et à Luc, et, dans quelques cas aussi à Marc, et à l'Épître de Jacques<sup>2</sup>.*

*Nous ne donnerons qu'un seul exemple, typique celui-là, de ces textes parallèles, constituant tout ce qui nous reste des Logia de Matthieu, celui du Sermon sur la montagne. L'étude du Sermon sur la montagne est des plus instructives au point de vue critique.*

## LE SERMON SUR LA MONTAGNE

D'après les Evangiles de Matthieu, Luc et Marc et l'Épître de Jacques. (passages parallèles et communs aux quatre documents.)

<sup>1</sup> V. un essai intéressant de reconstitution dans l'ouvrage suivant : A. Resch, *Die Logia Jesu nach dem griechischen und hebräischen Text wiederhergestellt, ein Versuch* Leipzig, 1898.

<sup>2</sup> V. ce que nous avons dit à propos de cette Épître, p. 206.

*Les béatitudes*

Matt.. V, 3-12.

Heureux les pauvres en esprit, car le royaume des cieux est à eux.

Heureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés.

Heureux ceux qui sont doux, car ils posséderont la terre.

Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice, car ils seront rassasiés.

Heureux les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde.

Heureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu.

Heureux les pacifiques, car ils seront appelés fils de Dieu.

Heureux ceux qui sont persécutés pour la justice, car le royaume des cieux est à eux.

Heureux serez-vous, quand on vous insultera, qu'on vous persécutera et qu'on dira faussement toute sorte de mal contre vous à cause de moi.

Réjouissez-vous et tressaillez de joie, car votre récompense est grande dans les cieux ; c'est ainsi qu'on a persécuté les prophètes qui ont été avant vous.

Luc VI, 20-23.

Heureux vous qui êtes pauvres, car le royaume des cieux est à vous<sup>1</sup>.

Heureux vous qui pleurez maintenant, car vous serez dans la joie.

Heureux vous qui avez faim maintenant, car vous serez rassasiés.

Heureux serez-vous quand les hommes vous haïront, quand ils vous chasseront, qu'ils vous insultent et qu'ils rejettent votre nom comme un nom infâme, à cause du Fils de l'homme.

Réjouissez-vous en ce jour-là et tressaillez de joie, car votre récompense est grande dans le ciel ; c'est ainsi que leurs pères traitaient les prophètes.

<sup>1</sup> Jac. 2, 5 : Ecoutez, mes frères bien-aimés : Dieu n'a-t-il pas choisi ceux qui sont pauvres aux yeux du monde, pour être riches dans la foi et héritiers du royaume qu'il a promis à ceux qui l'aiment ?

*Le sel de la terre : la lumière du monde.*

Matt. V, 13-16

Vous êtes le sel de la terre ; mais si le sel perd sa saveur, avec quoi la lui rendra-t-on ? Il n'est plus bon qu'à être jeté dehors et foulé aux pieds par les hommes.

Vous êtes la lumière] du monde. Une ville, située au sommet d'une montagne, ne peut être cachée.

On n'allume pas non plus une lampe pour la mettre sous le boisseau, mais on la met sur le chandelier, et elle éclaire tous ceux qui sont dans la maison<sup>1</sup>.

Qu'ainsi votre lumière brille devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres et qu'ils glorifient notre Père qui est dans les cieux.

Luc XIV, 34-35

C'est une bonne chose que le sel ; mais si le sel s'affadit, avec quoi lui donnera-t-on de la saveur ? Il n'est bon ni pour la terre, ni pour le fumier : on le jette dehors.

Luc VIII, 16.

Il n'est personne, qui, après avoir allumé une lampe, la couvre d'un vase ou la mette sous un lit ; mais on la met sur un chandelier, afin que ceux qui entrent voient clair<sup>2</sup>.

*L'accomplissement de la loi.*

Matt. V, 17-19.

Ne pensez pas que je sois venu abolir la Loi et les Prophètes : je ne suis pas venu abolir, mais accomplir.

Luc 16, 17.

<sup>1</sup> Marc, 4, 21 : Apporte-t-on la lampe pour la mettre sous le boisseau ou sous le lit ? N'est-ce pas pour la mettre sur le chandelier ?

<sup>2</sup> Doublet de Luc 11, 33 : Personne n'allume une lampe pour la mettre dans un lieu caché ou sous le boisseau ; on la met sur le chandelier afin que ceux qui entrent voient clair.



Car, je vous le dis en vérité, jusqu'à ce que passent le ciel et la terre, pas un iota, pas un trait de lettre de la Loi ne passera, que tout ne soit accompli.

Celui donc qui aura violé un de ces moindres commandements, et appris aux hommes à faire de même, sera appelé le moindre dans le royaume des cieux ; mais celui qui les aura pratiqués et enseignés, sera appelé grand dans le royaume des cieux.

Il est plus facile que le ciel et la terre passent qu'un seul trait de lettre de la Loi tombe.

### *La justice supérieure.*

Matt. V, 20-48.

Luc XII, 58-59

Car je vous dis que, si votre justice ne l'emporte de beaucoup sur celle des scribes et des pharisiens, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux.

Vous avez entendu qu'il a été dit aux anciens : « Tu ne tueras point ; celui qui aura tué sera condamné. » Mais moi je vous dis que quiconque se met en colère contre son frère, mérite la condamnation. Celui qui dira à son frère « raka » (imbécile)<sup>1</sup>, mérite d'être condamné par le Sanhédrin. Celui qui lui dira « fou » mérite d'être jeté dans la géhenne du feu.

Si donc tu présentes ton offrande à l'autel, et que là, il te souvienne que ton frère

<sup>1</sup> Mot araméen.

a quelque chose contre toi, laisse là ton offrande devant l'autel ; va d'abord te réconcilier avec ton frère, puis viens présenter ton offrande.

Accorde-toi promptement avec ta partie adverse, même pendant que tu es en chemin avec elle, de peur qu'elle ne te livre au juge, le juge au licteur, et que tu ne sois jeté en prison.

En vérité je te dis que tu n'en sortiras pas que tu n'aies payé jusqu'au dernier quadrans<sup>1</sup>.

Vous avez entendu qu'il a été dit : « Tu ne commettras pas d'adultère. »

Mais moi je vous dis que quiconque regarde une femme pour la convoiter a déjà commis l'adultère dans son cœur.

Si ton œil droit est pour toi une occasion de chute, arrache-le et jette-le loin de toi ; car il vaut mieux pour toi qu'un seul de tes membres périsse, que si ton corps tout entier était jeté dans la géhenne.

Si ta main droite est pour toi une occasion de chute, coupe-la et jette-la loin de toi ; car il vaut mieux pour toi qu'un seul de tes membres périsse, que si ton corps tout entier allait dans la géhenne.

Lorsque tu te rends avec ta partie adverse devant le magistrat, mets tout en œuvre pour te libérer d'avec elle en chemin, de peur qu'elle ne te traîne devant le juge, que le juge ne te livre à l'officier de justice, et que l'officier de justice ne te jette en prison.

Je te le dis, tu n'en sortiras pas que tu n'aies payé jusqu'au dernier lepte<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Petite monnaie romaine en cuivre valant un peu plus de 2 centimes.

<sup>2</sup> Petite monnaie de cuivre de peu de valeur ; 2 leptes faisaient un quadrans (Marc 12, 42).

Il a été dit : « Que celui qui répudie sa femme, lui donne un acte de divorce. »

Mais moi je vous dis que quiconque répudie sa femme, si ce n'est pour raison d'impudicité, la pousse à devenir adultère, et que celui qui épouse une femme répudiée, commet un adultère.

Vous avez encore entendu qu'il a été dit aux anciens : « Tu ne te parjureras pas, mais tu t'acquitteras envers le Seigneur de tes serments. »

Mais moi je vous dis de ne faire aucune sorte de serment : ni par le ciel, parce que c'est le trône de Dieu ;

Ni par la terre, parce que c'est l'escabeau de ses pieds ; ni par Jérusalem, parce que c'est la ville du grand Roi.

Ne jure pas non plus par ta tête, car tu ne peux rendre blanc ou noir un seul de tes cheveux.

Que votre parole soit oui ! oui ! non ! non ! Ce qui se dit de plus vient du Malin.

Vous avez entendu qu'il a été dit : « Œil pour œil et dent pour dent. »

Mais moi je vous dis de ne point tenir tête au méchant. Si quelqu'un te frappe sur la joue droite, présente-lui l'autre.

Luc XVI, 18.

Quiconque répudie sa femme et en épouse une autre, commet un adultère, et celui qui épouse une femme répudiée commet un adultère<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Marc 10, 11-12 : Il leur dit : « Celui qui répudie sa femme et en épouse une autre, se rend coupable d'adultère à l'égard de la première ; et si une femme se divorce d'avec son mari et en épouse un autre, elle commet un adultère. »

Si quelqu'un veut t'intenter un procès pour prendre ta tunique, abandonne-lui aussi le manteau.

Si quelqu'un te met en réquisition pour faire un mille, fais-en deux avec lui.

Donne à qui te demande et n'évite pas celui qui veut t'emprunter.

Vous avez entendu qu'il a été dit : « Tu aimeras ton prochain et tu haïras ton ennemi. »

Mais moi je vous dis : Aimez vos ennemis et priez pour ceux qui vous persécutent.

Afin que vous soyez les fils de votre Père qui est dans les cieux ; car il fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons, et il répand sa pluie sur les justes et sur les injustes.

Si vous aimez ceux qui vous aiment, quelle récompense mériteriez-vous ? Les publicains n'en font-ils pas autant ?

Et si vous ne saluez que vos frères, que faites-vous d'extraordinaire ? Les païens n'en font-ils pas autant ?

Soyez donc parfaits comme votre Père céleste est parfait.

### Luc VI, 29-30

Si quelqu'un te frappe sur une joue, présente-lui aussi l'autre, et si quelqu'un t'enlève ton manteau, laisse-lui prendre aussi ta tunique.

Donne à tout homme qui te demande, et ne réclame pas ton bien à celui qui te le prend.

### Luc, VI, 27-28, 32-36.

Mais je vous dis à vous qui m'écoutez : Aimez vos ennemis ; faites du bien à ceux qui vous haïssent.

Bénissez ceux qui vous maudissent, priez pour ceux qui vous maltraitent.

Si vous aimez ceux qui vous aiment, quel gré vous en saura-t-on ? Les pécheurs aiment aussi ceux qui les aiment.

Si vous faites du bien à ceux qui vous font du bien, quel gré vous en saura-t-on ? Les pécheurs aussi en font autant.

Si vous prêtez à ceux de qui vous espérez recevoir, quel gré vous en saura-t-on ? Des pécheurs prêtent aussi à des pécheurs, afin qu'on leur rende la pareille.

Mais aimez vos ennemis,

faites du bien et prêtez, sans rien espérer, votre récompense sera grande, et vous serez les fils du Très-Haut, car il est bon envers les ingrats et les méchants.

Soyez donc miséricordieux comme votre Père est miséricordieux.

Jacques, II, 8-11 : Pourtant si vous accomplissez la loi royale, selon cette parole : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même », vous faites bien.

Mais si vous faites acception de personnes, vous commettez un péché : la Loi vous condamne comme transgresseurs.

Quiconque, en effet, aura observé toute la Loi, s'il vient à faillir en un seul point, est coupable de tous.

Car celui qui a dit : « Tu ne commettras pas d'adultère », a dit aussi : « Tu ne tueras point ». Or, si tu ne commets pas d'adultère, mais que tu tues, tu es transgresseur de la Loi.

### *L'aumône.*

Matt. VI, 1-4.

Gardez-vous d'étaler votre justice devant les hommes, pour en être vus ; autrement il n'y a pas pour vous de récompense auprès de votre Père qui est dans les cieux.

Quand donc tu fais l'aumône, ne sonne pas de la trompette devant toi, comme font les hypocrites, dans les synagogues et dans les rues, pour être glorifiés des hommes. En vérité je vous dis qu'ils ont reçu leur récompense.

Pour toi, quand tu fais l'aumône, que ta main gauche ne sache pas ce que fait ta main droite, afin que ton aumône soit dans le secret ; et ton Père, qui voit dans le secret, te récompensera.

*La prière et le pardon.*

Matt. VI, 15-5.

Lorsque vous priez, ne soyez pas comme les hypocrites, qui aiment à prier debout dans les synagogues et au coin des rues, afin d'être vus des hommes. Je vous le dis en vérité, ils reçoivent leur récompense.

Mais toi, quand tu pries, entre dans ta chambre, ferme ta porte et prie ton Père dans ce lieu secret ; et ton Père, qui voit dans le secret, te récompensera.

Quand vous priez, ne bredouillez pas comme font les païens, qui s'imaginent être exaucés par leur flux de paroles.

Ne leur ressemblez pas ; votre Père sait ce dont vous avez besoin, avant que vous le lui demandiez.

Vous donc priez ainsi :

Notre Père qui es aux cieux,

Que ton nom soit sanctifié ;

Que ton règne vienne ;

Que ta volonté soit faite

Comme dans le ciel aussi sur la terre ;

Luc XI, 2-4.

Il leur dit : Lorsque vous priez dites : Père que ton nom soit sanctifié ; que ton règne vienne.

Donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien  
Et remets-nous nos dettes,  
Comme nous remettons les leurs à ceux qui nous doivent;  
Et ne nous induis pas en tentation,

Mais délivre-nous du mal.

Car si vous pardonnez aux hommes leurs offenses, votre Père céleste vous pardonnera aussi.

Mais si vous ne pardonnez pas aux hommes, votre Père ne vous pardonnera pas non plus vos offenses.

Donne-nous chaque jour le pain qui nous est nécessaire ;  
et remets-nous nos péchés,  
car nous remettons nous-mêmes à quiconque nous doit, et ne nous induis pas en tentation.

Marc XI, 25 : Quand vous êtes debout en prière, pardonnez, si vous avez quelque chose contre quelqu'un, afin que votre Père, qui est dans les cieux, vous pardonne vos offenses.

### *Le jeûne.*

Matt. VI, 16-18.

Lorsque vous jeûnez, ne prenez pas un air sombre, comme font les hypocrites, qui se rendent le visage méconnaissable pour faire paraître aux hommes qu'ils jeûnent. En vérité je vous dis qu'ils reçoivent leur récompense.

Mais toi, quand tu jeûnes, parfume-toi la tête et lave ton visage,

Afin qu'il ne paraisse pas aux hommes que tu jeûnes, mais à ton Père qui est dans le secret ; et ton Père, qui voit dans le secret, te récompensera.

*Les trésors.*

Matt. VI, 19-21.

Ne vous amassez pas des trésors sur la terre, où les mites et la rouille rongent, et où les voleurs percent les murs et dérobent.

Mais amassez-vous des trésors dans le ciel, où ni les mites ni la rouille ne rongent, et où les voleurs ne percent pas les murs ni ne dérobent.

Car là où est ton trésor, là aussi sera ton cœur.

Luc XII, 33-34.

Vendez vos biens et donnez l'aumône. Faites-vous des bourses que le temps n'use pas, un trésor inépuisable dans les cieus, où le voleur ne pénètre pas et où les mites ne rongent pas.

Car là où est votre trésor, là aussi sera votre cœur.

*L'œil.*

Matt. VI, 22-23

La lampe du corps, c'est l'œil.

Si ton œil est bon, tout ton corps sera dans la lumière.

Mais si ton œil est mauvais, tout ton corps sera dans les ténèbres. Si donc la lumière, qui est en toi, est ténèbres, combien grandes seront les ténèbres.

Luc XI, 34-36.

La lampe de ton corps, c'est ton œil. Si ton œil est bon, tout ton corps sera dans la lumière ; s'il est mauvais, ton corps est dans les ténèbres.

Prends donc garde que la lumière, qui est en toi, ne soit ténèbres.

Si donc tout ton corps est dans la lumière, sans qu'il y ait quelque partie ténébreuse, il sera complètement éclairé, comme lorsque la lampe t'éclaire de sa lumière.

*On ne peut servir deux maîtres.**Les sotsis.*

Matt. VI, 24-34.

Nul ne peut servir deux maîtres ; car ou il haïra l'un et aimera l'autre, ou il s'atta-

Luc XVI, 13.

Nul serviteur ne peut servir deux maîtres ; car ou il haïra l'un et aimera l'autre, ou il



chera à l'un et méprisera l'autre : vous ne pouvez servir Dieu et la richesse<sup>1</sup>.

C'est pourquoi je vous dis : Ne vous inquiétez pas pour votre vie de ce que vous mangerez, ni pour votre corps de quoi vous le vêtirez.

La vie n'est-elle pas plus que la nourriture et le corps plus que le vêtement ?

Regardez les oiseaux du ciel : ils ne sèment ni ne moissonnent, ils n'amassent rien dans des greniers, et votre Père céleste les nourrit. Ne valez-vous pas bien plus qu'eux ?

D'ailleurs, qui de vous pourrait, à force de soucis, ajouter une coudée à sa taille ?

Et pourquoi vous mettre en souci du vêtement ? Considérez comment croissent les anémones<sup>2</sup> des champs : elles ne travaillent, ni ne filent.

Et cependant je vous dis que Salomon, même, dans toute sa magnificence, n'a pas été vêtu comme l'une d'elles.

s'attachera à l'un et méprisera l'autre : vous ne pouvez servir Dieu et la richesse.

Luc XII, 22-31.

Et il dit à ses disciples : C'est pourquoi je vous dis : Ne vous mettez point en souci ni pour votre vie de ce que vous mangerez ni pour votre corps de quoi vous vous vêtirez.

La vie est plus que la nourriture et le corps plus que le vêtement !

Considérez les corbeaux : ils ne sèment ni ne moissonnent, ils n'ont ni cellier, ni grenier, et Dieu les nourrit. Combien ne valez-vous pas mieux que ces oiseaux !

D'ailleurs, qui de vous pourrait, à force de soucis, ajouter une coudée à sa taille ?

Si donc les moindres choses sont au-dessus de votre pouvoir, pourquoi vous mettez-vous en souci des autres ?

Considérez que les anémones ne filent, ni ne tissent. Cependant je vous dis que Salomon même, dans toute sa magnificence, n'était point vêtu comme l'une d'elles.

<sup>1</sup> Dans le texte grec, dans Matthieu et dans Luc, il y a le mot araméen *mamônd*. Ce n'est pas un nom propre de divinité ; il ne faut donc pas le traduire par Mamon, comme s'il s'agissait d'une idole païenne.

<sup>2</sup> Le texte grec porte, dans Matthieu et dans Luc, *Krina* (lis), mot correspondant à l'hébreu *choûchan* ou *chôchân*. Mais on sait que par *lis*, dans l'Anc. et le Nouv. Test., il faut entendre l'anémone, très abondante dans les prairies palestiniennes. Le *lis* n'est pas une fleur de Palestine.

Si Dieu revêt ainsi l'herbe des champs qui est aujourd'hui et qui demain sera jetée au four, ne le fera-t-il pas bien plus pour vous, gens de peu de foi ?

Ne vous mettez donc point en souci et ne dites pas : Que mangerons-nous ? ou que boirons-nous ? ou de quoi nous vêtirons-nous ?

Car ce sont les païens qui recherchent toutes ces choses ; et votre Père céleste sait que vous avez besoin de tout cela.

Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et toutes ces choses vous seront données par dessus.

Ne vous mettez pas en souci du lendemain, car le lendemain aura souci de lui-même. A chaque jour suffit sa peine.

Si Dieu revêt ainsi, dans les champs, l'herbe qui est aujourd'hui et qui demain sera jetée au four, combien plus le fera-t-il pour vous, gens de peu de foi !

Vous aussi ne cherchez point ce que vous mangerez et ce que vous boirez, et ne soyez pas dans l'inquiétude.

Car ce sont les gens de ce monde qui recherchent toutes ces choses ; votre Père sait que vous avez besoin de tout cela.

Mais cherchez son royaume, et toutes ces choses vous seront données par dessus.

*Ne pas juger, ne pas profaner ce qui est saint.*

Matt. VII, 1-6

Ne jugez pas, afin de n'être pas jugés.

Car on vous jugera comme vous avez jugé, et l'on se servira pour vous de la mesure avec laquelle vous avez mesuré.

Luc VI, 37-38, 41-42.

Ne jugez point et vous ne serez point jugés ; ne condamnez point et vous ne serez pas condamnés ; absolvez et on vous absoudra.

Car on se servira pour vous de la même mesure avec laquelle vous aurez mesuré.

Marc IV, 24 : Et il dit : Prenez garde à ce que vous entendez. On se servira pour vous de la mesure avec laquelle vous aurez mesuré, en y ajoutant encore pour vous.

Pourquoi vois-tu la paille qui est dans l'œil de ton frère, tandis que tu ne remarques pas la poutre qui est dans ton œil ?

Ou comment peux-tu dire à ton frère : « Laisse-moi ôter cette paille de ton œil », quand il y a une poutre dans le tien ?

Hypocrite, ôte d'abord la poutre qui est dans ton œil, et alors tu verras à ôter la paille de l'œil de ton frère.

Ne donnez pas les choses saintes aux chiens ; et ne jetez pas vos perles devant les pourceaux, de peur qu'ils ne les foulent aux pieds, et que, se tournant contre vous, ils ne vous déchirent.

Pourquoi vois-tu la paille qui est dans l'œil de ton frère, tandis que tu ne remarques pas la poutre qui est dans ton œil ?

Ou comment peux-tu dire à ton frère : « Frère, laisse-moi ôter la paille qui est dans ton œil », toi qui ne vois pas la poutre qui est dans le tien ?

Hypocrite, ôte d'abord la poutre de ton œil, alors tu verras à ôter la paille qui est dans l'œil de ton frère.

### *L'exaucement de la prière.*

Matt. VII, 7-11,

Demandez et l'on vous donnera ; cherchez et vous trouverez ; frappez et l'on vous ouvrira.

Car quiconque demande reçoit ; qui cherche trouve ; et à qui frappe l'on ouvrira.

Ou bien, quel est l'homme, auquel son fils demande du pain et qui lui donnera une pierre ?

Ou s'il lui demande un poisson lui donnera-t-il un serpent ?

Luc XI, 9-13.

Je vous dis aussi : Demandez et l'on vous donnera ; cherchez et vous trouverez ; frappez et l'on vous ouvrira.

Car qui demande reçoit ; qui cherche trouve ; et à qui frappe on ouvrira.

Quel est parmi vous le père auquel son fils demande un poisson, et qui lui donnera au lieu d'un poisson, un serpent ?

Ou s'il lui demande un œuf, lui donnera-t-il un scorpion ?

Si donc vous, tout méchants que vous êtes, savez donner de bonnes choses à vos enfants, combien plus votre Père, qui est dans les cieux, donnera-t-il de bonnes choses à ceux qui les lui demandent !

Si donc vous, tout méchants que vous êtes, savez donner de bonnes choses à vos enfants, combien plus le Père, qui est du ciel, donnera-t-il l'Esprit-Saint à ceux qui le lui demandent !

### *Résumé de la loi.*

Matt. VII, 12.

Ainsi, tout ce que vous voulez que les hommes vous fassent, faites-le de même pour eux ; car c'est là la Loi et les Prophètes.

Luc VI, 31.

Ce que vous voulez que les hommes fassent pour vous, faites-le semblablement pour eux.

### *Petit nombre des élus.*

Matt. VII, 13-14.

Entrez par la porte étroite, parce que la porte large et la voie spacieuse conduisent à la perdition, et il en est beaucoup qui y passent.

Car elle est étroite la porte, et resserré le chemin qui conduisent à la vie, et peu nombreux sont ceux qui la trouvent.

Luc XIII, 23-24.

Quelqu'un lui dit : « Seigneur, n'y a-t-il que peu de personnes de sauvées ? »

Efforcez-vous d'entrer par la porte étroite ; car beaucoup, je vous le dis, cherchent à entrer et ne pourront pas.

### *Les faux prophètes : l'arbre et les fruits.*

Matt. VII, 15-20.

Gardez-vous des faux prophètes ; ils viennent à vous sous la peau de brebis, mais au dedans ce sont des loups ravissants.

Luc VI, 43-44.

Vous les reconnaîtrez à leurs fruits.

Cueille-t-on du raisin sur les épines, ou des figues sur les chardons ?

De même tout bon arbre donne de bons fruits, mais le mauvais arbre donne de mauvais fruits.

Un bon arbre ne peut produire de mauvais fruits, ni un mauvais arbre produire de bons fruits.

Tout arbre ne produisant pas de bons fruits est coupé et jeté au feu.

C'est donc à leurs fruits que vous les reconnaîtrez.

Car il n'y a pas de bon arbre portant de mauvais fruits, ni de mauvais arbre portant de bons fruits.

Chaque arbre se reconnaît à son fruit spécial. Car on ne cueille pas des figues sur les épines, et l'on ne vendange pas le raisin sur la ronce.

Jacques III, 12 : Est-ce qu'un figuier, mes frères, peut produire des olives, ou une vigne des figes ?

### *Qui entrera dans le royaume des cieux.*

Matt. VII, 21-23.

Ce ne sont pas tous ceux qui me disent : « Seigneur ! Seigneur ! » qui entreront dans le royaume des cieux, mais celui qui fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux.

Plusieurs me diront en ce jour-là « Seigneur ! Seigneur ! N'est-ce pas en ton nom que nous avons prophétisé ? N'est-ce pas en ton nom que nous avons chassé les démons ?

Luc VI, 46. XIII, 27.

Pourquoi m'appellez-vous : « Seigneur ! Seigneur ! » et ne faites-vous pas ce que je dis ?

N'est-ce pas en ton nom que nous avons fait beaucoup de miracles ? »

Alors je leur déclarerai ouvertement : Je ne vous ai jamais connus. Retirez-vous de moi, ouvriers d'iniquité.

Et il (le maître de la maison, c'est-à-dire Jésus) répondra : « Je ne sais d'où vous êtes. Eloignez-vous de moi, vous tous ouvriers d'iniquité. »

*Conclusion du sermon sur la montagne.  
La maison bâtie sur le roc.*

Matt. VII, 24-27.

Tout homme donc qui entend ce que je viens de dire et le met en pratique, je le comparerai à un homme sensé qui a bâti sa maison sur le roc.

La pluie est tombée, les torrents sont venus, les vents ont soufflé et se sont déchaînés contre cette maison ; elle n'est point tombée, parce qu'elle était fondée sur le roc.

Et quiconque entend ce que je viens de dire et ne le met pas en pratique, sera comparé à un homme insensé qui a bâti sa maison sur le sable.

La pluie est tombée, les torrents sont venus, les vents ont soufflé et ont battu cette maison ; elle est tombée et la ruine en a été grande.

Luc VI, 47-49.

Tout homme qui vient à moi, qui écoute mes paroles et les met en pratique, je vous montrerai à qui il est semblable.

Il est semblable à l'homme qui bâtit une maison, et qui, ayant creusé profondément, en a posé les fondations sur le roc. Une inondation étant survenue, le torrent s'est jeté contre cette maison et n'a pu l'ébranler, parce qu'elle était bien bâtie.

Mais celui qui écoute et ne pratique pas, est semblable à un homme qui a bâti une maison sur la terre, sans fondations. Le fleuve est venu donner contre cette maison, et aussitôt elle s'est écroulée ; et la ruine de cette maison a été grande.

*Le texte du Sermon sur la montagne dans l'Evangile de Matthieu est homogène et lié ; cet Evangile paraît avoir mieux conservé l'original du texte des Logia, épars dans l'Evangile de Luc, rare dans l'Evangile de Marc, et provenant, semble-t-il, de la tradition orale dans l'Épître de Jacques.*

*Nous avons un exemple frappant du fait que nous constatons dans l'Oraison dominicale qui, dans l'Evangile de Matthieu, a conservé la forme métrique hébraïque, qui a disparu dans le texte parallèle de l'Evangile de Luc.*

---

## III

## ÉVANGILE DE LUC.

(Fin du 1<sup>er</sup> siècle).

*L'Évangile de Luc est le seul qui rapporte des traditions étendues sur les événements antérieurs à la naissance du Sauveur et qui sont en étroite relation avec elle, sur la naissance et l'enfance de Jésus.*

*Dans l'Évangile de Matthieu sont racontés brièvement, après l'exposé de la généalogie de Jésus, sa naissance (chapitre I) puis la visite des Mages, la fuite en Egypte de la Sainte Famille, le massacre des Innocents, le retour de la Sainte Famille et son établissement à Nazareth (chapitre II). Rien dans l'Évangile de Marc ; rien dans le quatrième Évangile.*

*Les deux premiers chapitres de l'Évangile de Luc forment, au contraire, une sorte d'Évangile de l'Enfance rempli de merveilleux. C'est à eux que nous emprunterons les citations que nous ferons de l'Évangile de Luc.*

## ÉVANGILE DE L'ENFANCE.

L'ANGE GABRIEL VIENT ANNONCER LA NAISSANCE DE JÉSUS.

Luc I, 26-38.

Au sixième mois, Dieu envoya l'ange Gabriel dans une ville de Galilée, appelée Nazareth, vers une vierge fiancée



à un homme de la famille de David, nommé Joseph. Cette vierge se nommait Marie. L'ange lui dit en entrant : « Je te salue, pleine de grâce ; le Seigneur est avec toi. » Cette parole la troubla et elle se demandait ce que pouvait bien être cette salutation. L'ange lui dit : « Ne crains point, Marie, car tu as trouvé grâce devant Dieu. Tu concevras en ton sein, et tu enfanteras un fils ; et tu lui donneras le nom de Jésus. Il sera grand ; on l'appellera Fils du Très-Haut ; le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David, son père ; il règnera éternellement sur la maison de Jacob, et son règne n'aura pas de fin. » Mais Marie dit à l'ange : « Comment cela se fera-t-il, puisque je ne connais point d'homme ? » L'ange lui répondit : « L'Esprit Saint viendra sur toi, et la puissance du Très-Haut te couvrira de son ombre ; aussi, l'être saint qui naîtra de toi, sera-t-il appelé Fils de Dieu. Et voici, Elisabeth, ta parente, a, elle aussi, conçu un fils dans sa vieillesse, et celle qu'on appelait stérile est dans son sixième mois : rien ne sera impossible à Dieu. » Marie lui dit : « Je suis la servante du Seigneur ; qu'il me soit fait selon ta parole. » Et l'ange la quitta.

MARIE VISITE ÉLISABETH, FEMME DU PRÊTRE ZACHARIE.

CANTIQUE DE MARIE. NAISSANCE DE JEAN-BAPTISTE.

CANTIQUE DE ZACHARIE.

Luc I, 39-80.

En ces jours-là, Marie partit et s'en alla en hâte au pays des montagnes, dans une ville de Juda ; étant entrée dans la maison de Zacharie, elle salua Elisabeth. Dès qu'Elisabeth eut entendu la salutation de Marie, son enfant tressaillit dans son sein et elle fut remplie du Saint-Esprit.

Elle s'écria à haute voix : « Tu es bénie entre les femmes, et le fruit que tu portes est béni. Et d'où m'arrive-t-il que la mère de mon Seigneur vienne me visiter ? Car, lorsque la voix de ta salutation a frappé mon oreille, mon enfant a tressailli de joie dans mon sein. Heureuse celle qui a cru à l'accomplissement de ce que le Seigneur lui a fait annoncer ! » Et Marie dit :

Mon âme glorifie le Seigneur,  
Et mon esprit est ravi de joie en Dieu, mon Sauveur,  
Parce qu'il a jeté les yeux sur la bassesse de sa servante.  
Car désormais toutes les générations me diront bienheureuse,  
Parce que le Puissant a fait en moi de grandes choses.  
Et son nom est saint,  
Et sa miséricorde s'étend d'âge en âge  
Sur ceux qui le craignent.

Il a déployé la force de son bras ;  
Il a dissipé ceux qui s'enorgueillissaient dans les pensées  
de leurs cœurs ;  
Il a renversé de leurs trônes les potentats,  
Et il a élevé les petits,  
Il a comblé de biens les affamés,  
Et il a renvoyé les riches les mains vides.

Il a pris soin d'Israël son serviteur,  
En se ressouvenant de sa miséricorde,  
Comme il l'avait promis à nos pères,  
Envers Abraham et sa postérité, pour toujours.

Marie demeura avec Elisabeth environ trois mois, puis elle s'en retourna dans sa maison.

Cependant Elisabeth, le temps s'étant accompli où elle devait enfanter, mit au monde un fils. Ses voisins et ses parents, ayant appris que le Seigneur avait magnifié en elle sa miséricorde, l'en félicitèrent. Le huitième jour on vint circoncire l'enfant, et on lui donna le nom de Zacharie, qui était le nom de son père, lorsque sa mère prit la parole et dit : « Non, il s'appellera Jean. » Ils lui dirent : « Il n'y a personne dans ta famille qui porte ce nom-là. » Et ils demandèrent par signes au père de l'enfant<sup>1</sup>, comment il voulait qu'on le nommât. Zacharie, ayant demandé une tablette, écrivit ces mots : « Son nom est Jean. » Et tous furent étonnés. Au même instant sa bouche s'ouvrit, sa langue se délia : il parlait, bénissant Dieu. La crainte saisit tous les habitants des alentours, et, dans tout le pays des montagnes de la Judée, on parla de ces événements. Tous ceux qui les apprirent, les recueillaient dans leur cœur, en disant : « Que sera donc cet enfant ? » Car la main du Seigneur était avec lui.

Zacharie, son père, fut rempli du Saint-Esprit, et il prophétisa en disant :

Béni soit le Dieu d'Israël,  
Parce qu'il a visité et racheté son peuple.  
Et qu'il a fait surgir une Force pour nous sauver  
Dans la maison de David son serviteur,  
Selon qu'il en avait parlé par la bouche de ses saints,  
De ses prophètes, dès les temps anciens ;  
Pour nous sauver de nos ennemis

<sup>1</sup> Zacharie, lorsque l'ange Gabriel lui avait annoncé que sa femme Elisabeth, stérile et âgée, lui donnerait un fils, avait demandé à quel signe il reconnaîtrait la vérité de cette prophétie. L'ange lui avait dit alors : « Voici, tu seras muet jusqu'à la réalisation de cette promesse. »

Et de la main de tous ceux qui nous haïssent ;  
Afin d'exercer sa miséricorde envers nos pères,  
Et de se souvenir de sa sainte alliance,  
Selon le serment qu'il fit à Abraham notre père ;  
De nous donner sans crainte,  
Délivrés de la main des ennemis,  
De le servir dans la sainteté et la justice,  
Sous son regard, tous les jours de notre vie.

Et toi, petit enfant, tu seras appelé prophète du Très-Haut,  
Car tu marcheras devant la face du Seigneur,  
Pour préparer ses voies ;  
Pour donner à son peuple la connaissance du salut  
Dans la rémission de ses péchés :  
Par la tendre miséricorde de notre Dieu,  
Par laquelle d'en haut nous a visités le Soleil qui se lève  
Afin d'éclairer ceux qui sont dans les ténèbres et dans  
l'ombre de la mort ;  
Afin de diriger nos pas dans le chemin de la paix.

Or le petit enfant croissait et se fortifiait dans l'esprit ;  
et il demeura dans le désert jusqu'au jour de sa manifestation  
à Israël.

LA NAISSANCE DE JÉSUS. L'ADORATION DES BERGERS.

Luc II, 1-20.

En ce temps-là parut un édit de César-Auguste pour le recensement de toute la terre. Ce premier recensement eut lieu, Quirinius étant gouverneur de Syrie.

Tous allaient, pour être recensés, chacun dans sa ville.

Joseph aussi, qui était de la maison et de la famille de David, monta de Galilée, de la ville de Nazareth, en Judée, à la ville de David, appelée Bethléem, pour être recensé avec Marie, son épouse, qui était enceinte. Pendant qu'ils étaient là, le moment de la délivrance de Marie arriva : elle mit au monde son fils premier-né, l'emballota et le coucha dans une crèche, parce qu'il n'y avait pas de place pour eux dans l'hôtellerie.

Il y avait dans cette contrée des bergers qui passaient la nuit en plein air, pour garder leurs troupeaux. Tout à coup un ange du Seigneur leur apparut, et, la gloire du Seigneur les enveloppant de son éclat, ils furent saisis d'une grande frayeur. L'ange leur dit : « Ne craignez point, car je viens vous donner une heureuse nouvelle, qui causera une grande joie à tout le peuple : c'est qu'aujourd'hui, dans la ville de David, il vous est né un Sauveur, qui est le Christ, Seigneur. Et voici à quel signe vous le reconnaîtrez : vous trouverez un enfant emmaillotté, couché dans une crèche. » Soudain, il se joignit à l'ange une troupe nombreuse de l'armée céleste, qui louait Dieu et disait :

Gloire à Dieu dans les lieux très-hauts !

Et paix sur la terre !

Bienveillance pour les hommes !

Lorsque les anges, remontant au ciel les eurent quittés, les bergers se dirent les uns aux autres : « Allons jusqu'à Bethléem, voir ce qui est arrivé et que le Seigneur nous a fait savoir. » Ils s'y rendirent en toute hâte, et trouvèrent Marie, Joseph et le nouveau-né couché dans la crèche. Après l'avoir vu, ils publièrent ce qui leur avait été dit sur ce petit enfant, et tous ceux qui les entendirent furent étonnés

de ce que les bergers disaient. Pour Marie, elle gardait avec soin toutes ces choses, les méditant dans son cœur. Les bergers s'en retournèrent, glorifiant et louant Dieu de tout ce qu'ils avaient entendu et vu, conformément à ce qui leur avait été annoncé.

---

*Ces récits, entremêlés de chants, de l'Évangile de l'enfance dans Luc, sont pleins de charme, et l'on y voit la légende qui, dans les Évangiles apocryphes, deviendra si touffue.*

---

## IV

## QUATRIÈME ÉVANGILE.

(entre 100 et 125)

## PROLOGUE

LE LOGOS <sup>1</sup> : SON INCARNATION.

## I. 1-18.

Au commencement était le Logos, et le Logos était (dirigé) vers Dieu, et le Logos était dieu. Il était au commencement (dirigé) vers Dieu. Toutes choses sont devenues par lui, et rien de ce qui a pris naissance ne s'est fait en dehors de lui. En lui il y avait vie, et la vie était la lumière des hommes. Et la lumière brille dans l'obscurité, et l'obscurité ne l'a pas saisie.

Un homme parut envoyé de Dieu : son nom était Jean. Il vint pour un témoignage, afin de rendre témoignage à la Lumière, pour que tous crussent par lui. Il n'était pas la Lumière, mais pour rendre témoignage à la Lumière.

La véritable Lumière, qui éclaire tout homme, était venue dans le monde ; elle était dans le monde, et le monde a été fait par elle, et le monde ne l'a pas connue. Elle est venue vers les siens, et les siens ne l'ont pas accueillie. Mais à tous ceux qui l'ont accueillie, à tous ceux qui croient en son nom, elle a donné le pouvoir de devenir enfants de

<sup>1</sup> Sur le double sens du mot *logos* v. p. 165.

Dieu, enfants qui ne sont pas nés du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais qui sont nés de Dieu.

Et le Logos est devenu chair, et a habité parmi nous. Et nous avons contemplé sa gloire, une gloire comme celle d'un fils unique envoyé par son père ; et il était plein de grâce et de vérité.

Jean lui rend témoignage quand il s'écrie en disant : « Voici celui dont je disais : Celui qui vient après moi, est passé devant moi, parce qu'il était avant moi. » C'est de sa plénitude que nous avons tous reçu grâce sur grâce. Car la Loi a été donnée par Moïse, et la grâce et la vérité sont venues par Jésus-Christ. Personne n'a jamais vu Dieu. Celui qui est dieu Fils unique dans le sein du Père, c'est lui qui l'a fait connaître.

#### JÉSUS ET LA FEMME SAMARITAINE.

##### IV, 4-30.

Or il fallait qu'il passât par la Samarie.

Il arriva donc à une ville de Samarie, nommée Sychar <sup>1</sup>, située près du champ que Jacob avait donné à son fils Joseph. Là se trouvait le puits de Jacob. Jésus, fatigué de la route, s'assit tout simplement au bord du puits. C'était environ la sixième heure du jour <sup>2</sup>.

Une femme samaritaine étant venue pour puiser de l'eau, Jésus lui dit : « Donne-moi à boire ; » car ses disciples étaient allés à la ville pour acheter des vivres. Cette femme samaritaine lui répondit : « Comment, toi qui es Juif, me

<sup>1</sup> Village près de Sichem (Naplouse).

<sup>2</sup> Onze heures du matin.



demandes-tu à boire, à moi qui suis Samaritaine ? » Les Juifs, en effet, n'ont pas de rapports avec les Samaritains. Jésus lui répondit : « Si tu connaissais la grâce que Dieu te fait, et qui est celui qui te dit : « Donne-moi à boire, » tu lui en aurais fait toi-même la demande, et il t'aurait donné de l'eau vive. » « Seigneur, lui dit la femme, tu n'as pas de seau, et le puits est profond. D'où aurais-tu donc cette eau vive ? Es-tu plus grand que notre père Jacob, qui nous a donné le puits, et qui en a bu lui-même, aussi bien que ses fils et ses troupeaux ? » Jésus lui répondit : « Quiconque boit de cette eau aura encore soif ; celui qui boira de l'eau que je lui donnerai, n'aura plus jamais soif, mais l'eau que je lui donnerai deviendra en lui une source d'eau jaillissant en vie éternelle. » La femme lui dit : « Seigneur, donne-moi de cette eau, afin que je n'aie pas soif, et que je ne vienne pas ici pour puiser. »

« Va, lui dit Jésus, appelle ton mari, et viens ici. » « Je n'ai point de mari », répondit la femme. Jésus lui dit : « Tu as raison de dire : « Je n'ai point de mari », car tu as eu cinq maris, et celui que tu as maintenant, n'est pas ton mari. Tu dis vrai en cela. » Seigneur, lui dit la femme, je vois que tu es prophète. Nos pères ont adoré sur cette montagne <sup>1</sup>, et vous dites, vous, que c'est à Jérusalem qu'est le lieu où l'on doit adorer. » Jésus lui dit : « Femme, crois-moi : l'heure vient où vous n'adorerez le Père ni sur cette montagne, ni à Jérusalem. Vous adorez ce que vous ne connaissez pas ; pour nous, nous adorons ce que nous connaissons, car le salut vient des Juifs. Mais l'heure vient, et elle est déjà venue, où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité ; ce sont là les adorateurs que le

<sup>1</sup> Le Mont Garizim.

Père demande. Dieu est esprit, et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité. »

La femme lui dit : « Je sais que le Messie (celui qu'on appelle le Christ) va venir ; quand il sera venu, il nous enseignera toutes choses. » Jésus lui dit : « Je le suis, moi qui te parle. » Là-dessus, ses disciples arrivèrent, et ils s'étonnèrent qu'il parlât avec une femme. Cependant aucun ne lui dit : « Que demandes-tu ? » ou « Pourquoi parles-tu avec elle ? »

Alors la femme, laissant là sa cruche, s'en alla à la ville et dit aux gens : « Venez voir un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait. Ne serait-ce point le Christ ? » Les gens sortirent de la ville et vinrent vers Jésus.

#### CE QUE DIT JÉSUS DE SES RAPPORTS AVEC DIEU.

##### V, 19-47.

Jésus, prenant la parole, leur dit :

En vérité, en vérité, je vous dis que le Fils ne peut rien faire de lui-même, s'il ne le voit faire au Père ; car ce que le Père fait, le Fils aussi le fait pareillement. Le Père aime le Fils et lui montre tout ce qu'il fait ; et il lui montrera des œuvres plus grandes que celles-là, afin que vous soyez dans l'étonnement. Car, de même que le Père ressuscite les morts et donne la vie, de même le Fils donne la vie à qui il veut. Le Père même ne juge personne, mais il a remis au Fils le jugement tout entier, afin que tous honorent le Fils comme ils honorent le Père. Celui qui n'honore point le Fils, n'honore point le Père qui l'a envoyé.

En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui écoute ma parole, et qui croit en celui qui m'a envoyé, a la vie éter-

nelle ; et il n'est point conduit au jugement, mais il est passé de la mort à la vie.

En vérité, en vérité, je vous le dis, l'heure vient, et elle est déjà venue, où les morts entendront la voix du Fils de Dieu, et ceux qui l'auront entendue vivront ; car, de même que le Père a la vie en lui-même, de même il a donné au Fils d'avoir la vie en lui-même. Il lui a même donné le pouvoir d'exercer le jugement, car il est un fils d'homme <sup>1</sup>. Ne vous en étonnez point, car l'heure vient, où tous ceux qui sont dans les sépulcres entendront sa voix et en sortiront : ceux qui auront fait le bien ressusciteront pour la vie ; ceux qui auront fait le mal ressusciteront pour la condamnation. Je ne puis rien faire de moi-même ; je juge selon que j'entends ; et mon jugement est juste, parce que je ne cherche pas ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé.

Si c'est moi qui rends témoignage de moi-même, mon témoignage n'est pas vrai. Il y en a un autre qui rend témoignage de moi, et je sais que le témoignage qu'il me rend est vrai. Vous avez envoyé vers Jean, et il a rendu témoignage à la vérité. Pour moi, je n'emprunte pas le témoignage d'un homme ; mais je vous dis cela, afin que vous soyez sauvés. Jean était la lampe qui brûle et luit, mais vous n'avez voulu vous réjouir qu'un moment à sa lumière. Pour moi, j'ai un témoignage qui est supérieur à celui de Jean : ce sont les œuvres que mon Père m'a donné d'accomplir ; ces œuvres mêmes rendent témoignage de moi ; elles attestent que mon Père m'a envoyé.

Et le Père, qui m'a envoyé, a rendu lui-même témoignage de moi : sa voix, vous ne l'avez jamais entendue ;

<sup>1</sup> Expression hébraïque qui signifie : un homme. Allusion à l'incarnation du Logos.

sa face, vous ne l'avez jamais vue ; et sa parole, vous ne la gardez pas en vous, puisque vous ne croyez pas en celui qu'il a envoyé. Vous sondez les Ecritures, parce que vous pensez y trouver la vie éternelle, et ce sont elles qui rendent témoignage de moi ; mais vous ne voulez pas venir à moi pour avoir la vie.

Je ne demande pas ma gloire aux hommes ; mais je vous connais, je sais que vous n'avez pas en vous l'amour de Dieu. Je suis venu au nom de mon Père, et vous ne me recevez pas ! Si un autre vient en son propre nom, vous le recevrez. Comment pouvez-vous croire, vous qui tirez votre gloire les uns des autres, et qui ne recherchez pas la gloire qui vient de Dieu seul ? Ne pensez pas que ce soit moi qui doive vous accuser devant le Père ; votre accusateur, c'est Moïse, en qui vous avez mis votre espérance ; car si vous croyiez Moïse, vous me croiriez, par ce qu'il a écrit de moi ; mais si vous n'ajoutez pas foi à ses écrits, comment ajouteriez-vous foi à mes paroles ?

#### DISCOURS DE JÉSUS DANS LA TRÉSORERIE :

#### JÉSUS LA LUMIÈRE DU MONDE.

#### VIII, 12-20.

Jésus, prenant de nouveau la parole, leur dit : « Je suis la lumière du monde ; celui qui me suit ne marchera pas dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie. »

Les Pharisiens lui dirent : « C'est toi qui rends témoignage de toi-même ; ton témoignage n'est pas digne de foi. »

Jésus leur répondit : « Quoique ce soit moi qui rende témoignage de moi-même, mon témoignage est digne de

foi, parce que je sais d'où je suis venu et où je vais ; mais vous, vous ne savez ni d'où je viens, ni où je vais. Vous jugez selon la chair ; pour moi, je ne juge personne. S'il m'arrive de juger, mon jugement est digne de foi, parce que je ne suis pas seul, mais que le Père qui m'a envoyé est avec moi. D'ailleurs, il est écrit dans votre Loi que le témoignage de deux personnes est digne de foi. Eh bien ! il y a moi, qui témoigne de moi-même, et le Père, qui m'a envoyé, rend aussi témoignage de moi. »

Ils lui dirent : « Où est ton père ? » Jésus répondit : « Vous ne connaissez ni moi, ni mon Père ; si vous me connaissiez, vous connaîtriez aussi mon Père. »

Il prononça ces paroles dans la trésorerie, enseignant dans le temple. Mais personne ne mit la main sur lui, parce que son heure n'était pas encore venue.

#### MARIE OINT JÉSUS DE PARFUM.

#### XII, 1-8.

Six jours avant la Pâque, Jésus se rendit à Béthanie, où était Lazare, le mort qu'il avait ressuscité. Là, on lui donna à souper. Marthe servait, et Lazare était un de ceux qui étaient à table avec lui.

Marie, ayant pris une livre d'un parfum de nard pur très précieux, en oignit les pieds de Jésus et les essuya avec ses cheveux. Toute la maison fut remplie de l'odeur du parfum.

Alors l'un de ses disciples, Judas l'Isariote, celui qui devait le trahir, dit : « Pourquoi n'avoir pas vendu ce parfum trois cents deniers, et n'en avoir pas donné l'argent aux pauvres ? » Il disait cela, non qu'il se souciât des pauvres,

mais parce qu'il était voleur, et qu'il tenait la bourse, prenant pour lui ce qu'on y mettait.

Jésus lui dit : « Laisse-la. Elle a voulu garder ce parfum pour le jour de ma sépulture. Vous aurez toujours des pauvres avec vous, mais moi, vous ne m'aurez pas toujours. »

### LA PRIÈRE SACERDOTALE<sup>1</sup> :

RAPPORTS DE JÉSUS AVEC DIEU ET AVEC LE MONDE.

### Chapitre XVII.

Ainsi parla Jésus ; puis il leva les yeux au ciel et dit : Père, l'heure est venue, glorifie ton Fils, pour que ton Fils te glorifie, puisque tu lui as donné autorité sur toute chair, afin qu'à tous ceux que tu lui a donnés, il donne la vie éternelle. Or, c'est ici la vie éternelle, qu'ils te connaissent toi, le seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus-Christ.

Pour moi, je t'ai glorifié sur la terre ; j'ai achevé l'œuvre que tu m'as donné à faire. Maintenant, Père, glorifie-moi auprès de ta personne de la gloire que je possédais auprès de toi, avant que le monde fût.

J'ai manifesté ton nom aux hommes que tu m'as donnés du milieu du monde ; ils étaient à toi, tu me les a donnés, et ils ont gardé ta parole. Ils ont reconnu maintenant que tout ce que tu m'as donné vient de toi ; car les paroles que tu m'as données, je les leur ai données, et ils les ont reçues : ils ont vraiment connu que je viens de ta part, et ils ont cru que c'est toi qui m'as envoyé.

Moi, je prie pour eux ; je ne prie pas pour le monde, mais je prie pour ceux que tu m'as donnés, parce qu'ils

<sup>1</sup> C'est le terme consacré pour désigner la fin du dernier discours prononcé par Jésus (chap. 13 à 17).

sont à toi (tout ce qui est à moi est à toi, et tout ce qui est à toi est à moi) et que je suis glorifié en eux. Je ne suis plus dans le monde ; pour eux, ils sont dans le monde, mais moi, je vais vers toi. Père saint, garde-les en ton nom, ceux que tu m'as donnés, afin qu'ils ne fassent qu'un, comme nous. Lorsque j'étais avec eux, je les conservais en ton nom : j'ai gardé ceux que tu m'as donnés, et aucun d'eux ne s'est perdu, hormis le fils de perdition, afin que l'Ecriture fût accomplie. Maintenant je vais vers toi, et je t'adresse cette prière, pendant que je suis dans le monde, afin qu'ils possèdent complètement ma joie au dedans d'eux.

Je leur ai donné ta parole, et le monde les a haïs, parce qu'ils ne sont pas du monde, comme moi-même je ne suis pas du monde. Je ne te demande pas de les ôter du monde mais de les préserver du mal. Ils ne sont pas du monde, comme moi-même, je ne suis pas du monde. Sanctifie-les par ta vérité : ta parole est vérité.

Comme tu m'as envoyé dans le monde, je les ai aussi envoyés dans le monde ; et je me sanctifie moi-même pour eux, afin que eux aussi soient sanctifiés en vérité.

Ce n'est pas seulement pour eux que je prie ; mais je prie encore pour ceux qui, par leur parole, vont croire en moi, pour que tous ne fassent qu'un, comme toi, mon Père, tu es en moi et moi en toi, pour qu'eux aussi ne fassent qu'un en nous, afin que le monde croie que c'est toi qui m'as envoyé. Et je leur ai donné la gloire que tu m'as donnée, afin qu'ils ne fassent qu'un, comme nous ne faisons qu'un, moi en eux et toi en moi, afin qu'ils soient parfaits dans l'unité, et que le monde connaisse que c'est toi qui m'as envoyé, et que tu les as aimés comme tu m'as aimé.

Père, ma volonté est que là où je suis, ceux que tu m'as donnés y soient aussi avec moi, afin qu'ils voient ma gloire,

que tu m'as donnée, parce que tu m'as aimé avant la création du monde. Père juste, le monde ne t'a point connu, mais moi, je t'ai connu, et ceux-ci ont connu que c'est toi qui m'as envoyé. Je leur ai fait connaître ton nom, et je le leur ferai connaître, afin que l'amour dont tu m'as aimé soit en eux, et que je sois moi-même en eux.

---

*Les citations qui précèdent montrent le caractère mystique du quatrième Evangile, le symbolisme des récits (la Samaritaine, Marie) et des paroles, enfin le caractère ontologique de Jésus. Jésus, le Logos, est non seulement un être divin, mais dieu fils de Dieu. C'est donc avec raison que les orthodoxies (Catholicisme et Protestantisme) ont vu dans le Logos du quatrième Evangile la seconde personne de la Trinité.*

---



## V

## ACTES DES APÔTRES

(fin du 1<sup>er</sup> siècle)

DISCOURS ET MARTYRE D'ÉTIENNE.

## Chapitre VII.

*Le discours très long, et dont nous ne donnerons qu'un fragment, est un exemple frappant du procédé de composition de l'auteur, lorsqu'il fait parler ses personnages.*

## v. 1-10

Le grand prêtre lui demanda : « En est-il bien ainsi ? » <sup>1</sup>  
Etienne répondit :

« Mes frères et mes pères, écoutez. Le Dieu de gloire apparut à notre père Abraham, lorsqu'il était en Mésopotamie, avant qu'il s'établît à Kharran, et lui dit : « Quitte ton pays et ta famille, et rends-toi dans le pays que je te montrerai. » Alors Abraham sortit du pays des Chaldéens, et s'établît à Kharran. De là, après la mort de son père, Dieu le fit émigrer dans le pays que vous habitez maintenant. Il ne lui donna point de propriété dans ce pays, pas même où poser le pied ; mais il lui promit, à une époque où le patriarche n'avait point d'enfants, de le lui donner en possession, à lui et à sa postérité après lui. Dieu parla ainsi : « Sa postérité habitera en terre étrangère ; on la réduira

<sup>1</sup> Il s'agit de l'accusation portée contre Etienne.

en servitude et on la maltraitera pendant quatre cents ans. Mais moi, dit Dieu, je jugerai la nation à laquelle ses descendants auront été assujettis ; après cela, ils quitteront ce pays et me rendront leur culte dans ce lieu-ci. » Puis il donna à Abraham l'alliance de la circoncision. C'est dans ces circonstances qu'Abraham eut Isaac, qu'il circoncit le huitième jour ; Isaac eut et circoncit Jacob, et Jacob les douze patriarches. Les patriarches, jaloux de Joseph, le vendirent pour l'Egypte, mais Dieu était avec lui ; il le délivra de toutes ses peines et lui donna de plaire, par sa sagesse, à Pharaon, roi d'Egypte, de sorte que ce prince le mit à la tête du royaume et de toute sa maison. »

*Dans les v. 11 à 50 l'auteur continue, en la mettant dans la bouche d'Etienne, cette histoire apologétique et prophétique d'Israël, en parlant successivement de Joseph, de Moïse, de David et de Salomon.*

v. 51-60.

« Hommes de col roide et incirconcis de cœur et d'oreilles, vous vous opposez toujours au Saint Esprit, oui vous, comme vos pères. Lequel des prophètes vos pères n'ont-ils pas persécuté ? Ils ont même tué ceux qui ont annoncé la venue du Juste, et vous, aujourd'hui, vous l'avez trahi et vous avez été ses meurtriers. Vous qui avez reçu la Loi sur les ordres des anges et qui ne l'avez point gardée.... »

Ces paroles transportèrent leur cœur de rage ; ils grinçaient des dents contre lui. Mais Etienne, animé de l'Esprit Saint, tourna les yeux vers le ciel. Il vit la gloire de Dieu et Jésus debout à sa droite, et il dit : « Voici, je vois les cieux ouverts, et le Fils de l'homme debout à la droite de

Dieu. » Alors les Juifs poussèrent de grands cris, se bouchèrent les oreilles ; et ils se jetèrent tous ensemble sur lui, l'entraînèrent hors de la ville et le lapidèrent.

Les témoins avaient posé leurs manteaux aux pieds d'un jeune homme, nommé Saul <sup>1</sup>. Pendant qu'ils lapidaient Etienne, celui-ci priait et disait : « Seigneur Jésus, reçois mon esprit. » Et s'étant mis à genoux, il s'écria à haute voix : « Seigneur, ne leur impute point ce péché. » Et, en disant ces mots, il s'endormit (dans le Seigneur).

Saul applaudissait à ce meurtre (VIII, 1).

#### LA CONFÉRENCE DE JÉRUSALEM

#### XV, 1-29

*Texte montrant un exemple du procédé employé par l'auteur pour arranger les faits historiques conformément à son point de vue.*

Quelques personnes venues de Judée, se mirent à enseigner les frères, en disant : « Si vous ne vous faites pas circoncire, suivant l'institution de Moïse, vous ne pouvez pas être sauvés. » Un dissentiment et une dispute assez vive s'étant élevés entre Paul et Barnabas et ces gens-là, on décida que Paul, Barnabas et quelques autres d'entre eux monteraient à Jérusalem auprès des apôtres et des anciens, au sujet de cette question.

Après avoir été accompagnés par l'Eglise, ils <sup>2</sup> traversèrent la Phénicie et la Samarie, où ils causèrent une grande joie à tous les frères en racontant la conversion des Gentils <sup>3</sup>.

<sup>1</sup> C'est lui qui deviendra plus tard l'apôtre Paul.

<sup>2</sup> Paul et ses compagnons.

<sup>3</sup> Les païens.

Arrivés à Jérusalem, ils furent reçus par l'Eglise, les apôtres et les anciens, et ils rapportèrent tout ce que Dieu avait fait par leur moyen.

Mais quelques-uns du parti des Pharisiens, qui avaient embrassé la foi, se levèrent en disant : « Il faut les circoncire et leur enjoindre d'observer la Loi de Moïse. »

Les apôtres et les anciens s'assemblèrent pour examiner la question. Une longue discussion s'étant engagée, Pierre se leva et leur dit : « Frères, vous savez que, dès longtemps déjà, Dieu m'a choisi parmi vous pour faire entendre aux Gentils, par ma bouche, la parole de l'Evangile, afin qu'ils croient. Or Dieu, qui connaît les cœurs, a témoigné en leur faveur, en leur donnant le Saint-Esprit aussi bien qu'à nous ; il n'a point fait de différence entre eux et nous, ayant purifié leurs cœurs par la foi. Pourquoi donc tentez-vous Dieu maintenant, en mettant sur le cou des disciples un joug, que ni nos pères ni nous n'avons pu porter ? Nous croyons au contraire, que c'est par la grâce du Seigneur Jésus que nous sommes sauvés, comme eux le croient aussi. »

Toute l'assemblée garda le silence, et elle écouta Barnabas et Paul, qui racontèrent tous les miracles et les prodiges que Dieu avait faits par leur ministère au milieu des Gentils,

Quand ils eurent cessé de parler, Jacques prit la parole et dit : « Frères, écoutez-moi. Simon <sup>1</sup> a raconté comment Dieu a commencé de mettre à exécution son dessein de tirer du milieu des Gentils un peuple qui portât son nom. Les déclarations des prophètes concordent avec ce fait, selon qu'il est écrit : « Après cela je reviendrai et je réédifierai la maison de David qui est tombée ; je réédifierai ses ruines et je la relèverai, afin que le reste des hommes cherche le

<sup>1</sup> Pierre.

Seigneur, ainsi que toutes les nations auxquelles on donne mon nom, dit le Seigneur qui exécute ces choses », lesquelles sont connues de toute antiquité. En conséquence, j'estime qu'il ne faut point inquiéter les Gentils qui se convertissent à Dieu, mais leur écrire de s'abstenir des souillures des idoles, du libertinage, des animaux étouffés et du sang. Car pour Moïse, depuis nombre de générations, il y a dans chaque ville des gens qui le prêchent, puisqu'on le lit chaque sabbat dans les synagogues. »

Alors les apôtres et les anciens avec toute l'Eglise arrêterent de choisir parmi eux quelques personnes qu'on enverrait à Antioche avec Paul et Barnabas. Ce furent Jude dit Barsabas et Silas, personnages éminents parmi les frères ; on les chargea de la lettre que voici :

« Les Apôtres, les Anciens et les Frères aux Frères d'entre les Gentils à Antioche, en Syrie et en Cilicie. Salut !

« Ayant appris que quelques-uns des nôtres sont venus sans notre aveu, vous troubler par des discours qui ont bouleversé vos âmes, nous avons arrêté, en assemblée générale, de choisir des représentants et de vous les envoyer avec nos bien-aimés Barnabas et Paul, ces hommes qui ont exposé leur vie pour le nom de notre Seigneur Jésus-Christ. Nous vous avons donc député Jude et Silas, qui vous diront de bouche, ce que nous vous écrivons, c'est qu'il a semblé bon, à l'Esprit Saint et à nous, de ne point vous imposer de nouvelles charges, excepté ceci, qui est indispensable, savoir, de vous abstenir de ce qui est sacrifié aux idoles, du sang, des animaux étouffés et du libertinage : toutes choses dont vous vous trouverez bien de vous garder. Adieu ! »

## DOCUMENT « NOUS »

LE VOYAGE DE L'APÔTRE PAUL PRISONNIER DE  
CÉSARÉE A ROME.

## Chapitres XXVII et XXVIII. 1-16.

*Ici, contrairement aux citations précédentes, nous avons affaire à un témoin oculaire.*

Quand il eut été décidé que nous irions par mer en Italie, on remit Paul et d'autres prisonniers à un centurion nommé Julius, de la cohorte Augusta. Nous montâmes sur un vaisseau d'Adramytte qui devait longer les côtes de l'Asie, et nous levâmes l'ancre, ayant avec nous Aristarque, Macédonien de Thessalonique.

Le lendemain, nous touchâmes à Sidon. Julius traita Paul avec bienveillance, et lui permit d'aller vers ses amis et de recevoir leurs soins. Étant partis de là, nous rangeâmes la côte de Chypre, parce que les vents étaient contraires ; et, après avoir traversé la mer qui baigne la Cilicie et la Pamphylie, nous abordâmes à Myre, en Lycie. Là, ayant trouvé un navire d'Alexandrie qui faisait voile pour l'Italie le centurion nous y fit monter.

Après plusieurs jours d'une lente navigation, nous arrivâmes à grand peine à la hauteur de Cnide. Le vent ne nous ayant pas permis d'en approcher, nous rangeâmes la côte de Crète, vers Salmoné, et, en côtoyant l'île avec peine, nous arrivâmes à un endroit nommé Bons-Ports ; près de là se trouvait la ville de Lasée.

Comme il s'était écoulé bien du temps et que la navigation était déjà dangereuse, car l'époque du Jeûne était déjà passée, Paul fit des représentations à l'équipage disant :

« Hommes, je vois que la navigation ne peut se faire sans exposer au danger et à de graves dommages, non seulement la cargaison et le navire, mais encore nos personnes. » Mais le centurion ajouta plus de foi à l'avis du pilote et du patron du navire qu'aux paroles de Paul. D'ailleurs, comme le port n'était pas bon pour un hivernage, la plupart furent d'avis de quitter ces lieux pour tâcher de gagner Phénice, port de Crète, qui regarde le sud-ouest et le nord-ouest afin d'y passer l'hiver.

Un léger vent du sud s'étant levé, ils crurent pouvoir exécuter leur dessein, levèrent l'ancre et serrèrent de plus près les côtes de Crète. Mais bientôt un vent impétueux, nommé Euraquilon, se déchaîna sur l'île. Comme le navire était entraîné, de sorte qu'il ne pouvait tenir contre le vent, nous nous laissâmes aller à la dérive. Nous passâmes rapidement au-dessous d'une petite île nommée Clauda, et nous eûmes beaucoup de peine à remonter la chaloupe. Quand on l'eut hissée, on se servit des engins de secours ; on ceindra le navire, et, dans la crainte d'échouer sur la Syrte, on abattit la voilure : c'est ainsi qu'on se laissait aller au gré du vent.

Comme nous étions violemment battus par la tempête, on jeta, le lendemain, la cargaison à la mer. Le jour suivant nous précipitâmes de nos propres mains les agrès du navire. Pendant plusieurs jours, ni le soleil, ni les étoiles ne se montrèrent ; la tempête continuait de faire rage, et nous perdîmes toute espérance de salut.

Il y avait longtemps que personne n'avait mangé. Paul, se levant alors au milieu de l'équipage, dit : « Vous auriez dû m'écouter, hommes, ne point partir de Crète, et vous vous seriez épargné ces fureurs de la mer et cette perte. Maintenant je vous invite à prendre courage ; aucun de vous ne perdra la vie, le navire seul périra. Car un ange

de Dieu, à qui j'appartiens et que je sers, m'est apparu cette nuit, et m'a dit : « Sois sans crainte, Paul ; il faut que tu comparaisses devant César, et voici, Dieu t'a donné tous ceux qui naviguent avec toi ». En conséquence, hommes, ayez bon courage, car j'ai cette foi en Dieu, que les choses se passeront comme elles m'ont été dites : nous devons échouer sur une île. »

Quand vint la quatorzième nuit, nous étions ballotés sur l'Adriatique, lorsque, vers le milieu de la nuit, les matelots soupçonnèrent qu'on approchait de quelque terre. Ayant jeté la sonde, ils trouvèrent vingt brasses ; à quelque distance de là, ils la jetèrent de nouveau et trouvèrent quinze brasses. Craignant alors de donner contre des récifs, ils lancèrent quatre ancres de la poupe, et attendirent le jour avec impatience.

Comme les matelots cherchaient à s'enfuir du vaisseau, et mettaient la chaloupe à la mer, sous prétexte d'aller jeter des ancres du côté de la proue, Paul dit au centurion et aux soldats : « Si ces hommes ne restent pas sur le navire, vous êtes tous perdus. » Alors les soldats coupèrent les amarres de la chaloupe et la laissèrent tomber.

En attendant le jour, Paul invita tout le monde à prendre de la nourriture, en disant : « C'est aujourd'hui le quatorzième jour que vous passez dans l'attente et que vous n'avez rien pris. Je vous engage donc à manger ; c'est nécessaire à votre salut, car aucun de vous ne perdra un cheveu de sa tête ». Ayant ainsi parlé, il prit du pain, et, ayant rendu grâces à Dieu en présence de tous, il le rompit et se mit à manger. Tous, reprenant courage, mangèrent aussi. Nous étions en tout, sur le navire, deux cent soixante-seize personnes. Lorsqu'on eut mangé suffisamment, on allégea le navire en jetant les provisions à la mer.



Quand le jour fut venu, ils ne reconnurent pas la terre, mais ils aperçurent une baie ayant une plage, et ils résolurent d'y pousser le navire, s'ils le pouvaient. Ils coupèrent donc les amarres des ancres, les abandonnant à la mer. En même temps ils relâchèrent les cordes qui attachaient les gouvernails, et, mettant au vent la voile d'artimon, ils se dirigèrent vers la plage ; mais, ayant touché une langue de terre, ils y échouèrent. Tandis que la proue ensablée restait immobile, la poupe était démolie par la violence des vagues.

Les soldats furent d'avis de tuer les prisonniers, de peur que quelqu'un d'entre eux ne s'échappât à la nage. Mais le centurion, qui voulait sauver Paul, les empêcha d'exécuter leur dessein. Il ordonna à ceux qui savaient nager de se jeter les premiers à l'eau, pour gagner le rivage, et aux autres de se mettre sur des planches ou sur des débris du navire. C'est ainsi qu'ils réussirent tous à se sauver à terre.

Une fois sauvés, nous reconnûmes que l'île s'appelait Malte.

Les barbares nous traitèrent avec une bienveillance peu commune ; ils nous accueillirent tous auprès d'un grand feu qu'ils avaient allumé, à cause du froid et de la pluie qui était survenue.

Paul ayant ramassé une brassée de broussailles, la mit dans le brasier ; la chaleur en fit sortir une vipère, qui s'attacha à sa main. Quand les barbares virent cette bête qui pendait à sa main, ils se dirent entre eux : « Bien certainement cet homme est un meurtrier : à peine réchappé de la mer, la justice divine ne permet pas qu'il vive. » Mais, Paul ayant secoué la bête dans le feu, ne ressentit aucun mal. Ces gens-là s'attendaient à le voir enfler ou tomber mort subitement. Après avoir longtemps attendu, voyant qu'il

ne lui arrivait rien de fâcheux, ils changèrent de sentiment et dirent que c'était un dieu.

Il y avait près de cet endroit-là des terres appartenant au premier personnage de l'île, nommé Publius : il nous recueillit et nous donna une cordiale hospitalité durant trois jours. Le père de Publius étant retenu au lit par des accès de fièvre et par la dysenterie, Paul alla le voir, et, après avoir prié en lui imposant les mains, il le guérit. Là-dessus, tous les autres habitants de l'île qui étaient malades, vinrent et furent guéris. Ils nous rendirent toute sorte d'honneurs, et, lorsque nous nous remîmes en mer, ils nous fournirent ce dont nous avions besoin.

Au bout de trois mois, nous partîmes sur un vaisseau d'Alexandrie, qui avait passé l'hiver dans l'île, et qui portait pour enseigne les Dioscures. Nous touchâmes à Syracuse et nous y restâmes trois jours. De là, en suivant la côte, nous vîmes à Reggio, et, le lendemain, le vent du sud s'étant levé, nous arrivâmes en deux jours à Pouzzoles nous y trouvâmes des frères, qui nous invitèrent à passer sept jours avec eux ; ensuite nous partîmes pour Rome. Les frères de cette ville ayant entendu parler de nous, vinrent à notre rencontre jusqu'au forum d'Appius et aux Trois-Tavernes. Paul, en les voyant, bénit Dieu et prit courage. Quand nous fûmes arrivés à Rome, on autorisa Paul à demeurer seul avec un soldat qui le gardait.

---

## VI

LES ÉPÎTRES PAULINIENNES<sup>1</sup>  
ÉPÎTRE AUX ROMAINS.

(57)

LA THÉOLOGIE DE L'APÔTRE PAUL.

*La thèse : la justice qui vient de  
I, 16-17. Dieu par la foi en  
Jésus-Christ.*

Je n'ai point honte de l'Évangile : c'est la puissance de Dieu pour le salut de tout homme qui croit, du Juif d'abord, puis du Grec, parce que la justice qui vient de Dieu par la foi y est révélée, pour amener à la foi, selon qu'il est écrit : « Le juste vivra par la foi ».

*Développement de la thèse.*

1. LES PAÏENS ONT PERDU TOUTE PROPRE JUSTICE PAR LEURS ŒUVRES, ET ONT MÉRITÉ LA CONDAMNATION DE DIEU.

I, 18-32

En effet, la colère de Dieu se révèle du ciel contre toute impiété et toute méchanceté des hommes, qui dans leur méchanceté étouffent la vérité ; attendu que ce qu'on

<sup>1</sup> Nous ferons les citations de ces épîtres d'après l'excellente traduction de H. Oltramare : cette traduction est pleine de couleur et de vie. Cette version est faite sur le texte grec publié par Tischendorf.

peut connaître de Dieu est manifeste en eux : Dieu le leur a manifesté ; car les perfections invisibles de Dieu, sa puissance éternelle et sa divinité, se voient comme à l'œil, depuis la création du monde, quand on considère ses ouvrages. Ces hommes sont donc inexcusables, parce que, ayant conscience de Dieu, ils ne l'ont ni glorifié, ni béni comme Dieu, mais ont déraisonné dans leurs raisonnements, et leur cœur dépourvu d'intelligence s'est enveloppé de ténèbres. Se disant sages, ils sont devenus fous, et ils ont changé la gloire du Dieu immortel en une image semblable à celle de l'homme mortel, des oiseaux, des quadrupèdes et des reptiles. Aussi Dieu les a-t-il livrés, au milieu des convoitises de leur cœur, à l'impureté, de sorte qu'ils déshonorent, eux-mêmes, leurs propres corps ; eux qui ont changé la vérité de Dieu en mensonge, et ont adoré et servi la créature au lieu du Créateur, qui est béni éternellement. Amen ! Aussi Dieu les a-t-il livrés à des passions honteuses : leurs femmes ont changé l'usage naturel en celui qui est contre nature ; de même aussi les hommes, laissant l'usage naturel de la femme, ont, dans leurs désirs, brûlé les uns pour les autres, commettant hommes avec hommes des choses infâmes, et ont reçu en leurs personnes le juste salaire de leur égarement.

Comme ils n'ont pas eu la sagesse de retenir la vraie connaissance de Dieu, Dieu les a livrés à leur mauvais esprit, de sorte qu'ils font des choses immorales : ils sont remplis de toute espèce de vices, de malhonnêteté, de cupidité, de méchanceté ; ils sont pleins d'envie, de meurtre, de dispute, de tromperie, de malignité ; ils sont calomnieux, détracteurs, impies, insolents, arrogants, vantards, fourbes, enfants rebelles, sans intelligence, déloyaux, durs, sans pitié, et, quoiqu'ils sachent bien que Dieu a porté

une sentence de mort contre ceux qui font de telles choses, non seulement ils les commettent, mais encore ils applaudissent à ceux qui les font.

2. LES JUIFS ONT PERDU TOUTE PROPRE JUSTICE PAR LEURS  
ŒUVRES, ET MÉRITÉ LA CONDAMNATION DE DIEU.

II, 1-29. III, 1-8.

Ainsi, qui que tu sois, ô homme, toi qui juges, tu es inexcusable, car en jugeant autrui, tu te condamnes toi-même, puisque tu fais les mêmes choses, toi qui juges. Nous savons que le jugement de Dieu contre ceux qui commettent de telles choses est conforme à la vérité. Or, penses-tu, ô homme, toi qui juges ceux qui commettent de telles choses, et qui les fais toi-même, que tu échapperas au jugement de Dieu ? Méprises-tu les richesses de sa bonté, de sa patience et de sa longanimité, ne reconnaissant pas que la bonté de Dieu t'invite à la repentance ? Par ton endurcissement et par l'impénitence de ton cœur, tu t'amasses un trésor de colère pour le jour de la colère et de la manifestation du juste jugement de Dieu, qui rendra à chacun selon ses œuvres : à ceux qui, par leur persévérance dans les bonnes œuvres, recherchent la gloire, l'honneur et l'immortalité, il donnera la vie éternelle ; mais les disputeurs de parti pris, qui sont rebelles à la vérité, et obéissent à l'injustice, éprouveront sa colère et son courroux. La détresse et le désespoir tomberont sur toute âme d'homme qui fait le mal, sur le Juif d'abord, puis sur le Grec ; mais

la gloire, l'honneur, la paix seront pour quiconque fait le bien, pour le Juif d'abord, puis pour le Grec ; car il n'y a point d'acception de personnes devant Dieu.

Tous ceux qui auront péché sans loi, périront aussi sans loi, et tous ceux qui auront péché avec une loi, seront jugés avec cette loi ; car ce ne sont pas ceux qui écoutent une loi, qui sont justes devant Dieu, mais ce sont ceux qui la mettent en pratique, qui seront tenus pour justes. Car, lorsque les Gentils, qui n'ont pas de loi, font naturellement ce que la Loi commande, n'ayant pas de loi, ils s'en tiennent lieu à eux-mêmes : ils montrent que l'œuvre commandée par la Loi est écrite dans leur cœur ; au dedans d'eux, leur conscience le témoigne, et, entre eux, les raisonnements qui condamnent ou même qui absolvent. Cela apparaîtra au jour où, selon mon évangile, Dieu jugera par Jésus-Christ les actions secrètes des hommes.

Or toi, qui te donnes le nom de Juif, qui te reposes sur la Loi, qui es fier de ton Dieu, qui connais sa volonté et qui sais discerner ce qui s'en écarte, instruit que tu es par la Loi et qui te crois le guide des aveugles, la lumière de ceux qui sont dans les ténèbres, le docteur des ignorants, le maître des enfants, bien que tu n'aies que l'ombre de la science et de la vérité qui se trouvent dans la Loi — toi donc, qui enseignes les autres, tu ne t'enseignes pas toi-même ! Tu prêches de ne pas dérober, et tu dérobes ! Tu dis de ne pas commettre adultère, et tu commets adultère ! Tu as horreur des idoles, et tu t'en appropries les dépouilles ! Toi qui te vantes d'avoir une loi, tu déshonores Dieu en la transgressant, car « le nom de Dieu est blasphémé à cause de toi parmi les Gentils », comme dit l'Écriture !

La circoncision est utile assurément, si tu pratiques la Loi ; mais si tu transgresses la Loi, ta circoncision n'est

plus qu'une incircconcision. Si donc l'incircconcis garde les ordonnances de la Loi, son incircconcision ne sera-t-elle pas tenue pour circoncision ? Et l'incircconcis de naissance qui accomplit la Loi, ne te condamne-t-il pas, toi, transgresseur de la Loi, avec ta lettre et ta circoncision ? On n'est pas juif par l'extérieur, et la vraie circoncision n'est pas celle qui est extérieure, en la chair ; mais on est juif par l'intérieur, et la vraie circoncision est la circoncision du cœur, dans l'esprit, et non selon la lettre de la Loi : ce Juif-là tire sa louange, non des hommes, mais de Dieu.

Quel est donc l'avantage du Juif, ou quelle est l'utilité de la circoncision ? Cet avantage est grand à tous égards : d'abord parce que les oracles de Dieu leur ont été confiés. Car, qu'est-ce à dire ? Si quelques-uns n'ont pas cru, leur incrédulité annulera-t-elle la fidélité de Dieu ? — Loin de nous cette pensée ! Mais plutôt que Dieu soit reconnu pour vrai, et tout homme pour menteur, « de sorte que, » comme il est écrit, « tu sois reconnu juste dans tes paroles, et que tu triomphes, quand on te juge ».

Mais si notre incrédulité fait éclater la justice de Dieu, que dirons-nous ? Dieu n'est-il pas injuste, en nous punissant ? (Je parle comme font les hommes.) — Non, certes ; autrement, comment Dieu jugerait-il le monde ? Car, dirait-on, si la véracité de Dieu a été rehaussée, à sa gloire, par mon mensonge, pourquoi, moi aussi, suis-je encore jugé comme pécheur ? Et même (comme quelques personnes qui nous calomnient, nous accusent de le dire), ne ferons-nous pas le mal, pour qu'il en arrive du bien ? — La condamnation de ces gens est juste.

### 3. AUCUN HOMME, JUIF OU PAÏEN, N'EST JUSTE DEVANT DIEU PAR SES ŒUVRES.

#### III, 9-20.

Quoi donc ? Avons-nous quelque supériorité ? — Non, aucune ; car nous avons prouvé que tous, tant Juifs que Grecs, sont sous l'empire du péché, ainsi qu'il est écrit : « Il n'y a point de juste, pas même un seul ; il n'y a point d'homme qui ait de l'intelligence ; il n'y en a point qui cherche Dieu. Tous se sont dévoyés ; ils se sont tous ensemble corrompus. Il n'y en a point qui fasse le bien, pas même un seul. Leur gosier est un sépulcre béant, leur langue est trompeuse ; le venin de l'aspic est sur leurs lèvres ; leur bouche est pleine de malédiction et d'amertume. Ils ont le pied léger pour répandre le sang ; la désolation et la misère sont dans leurs voies. Ils ne connaissent point le chemin de la paix. Ils n'ont point la crainte de Dieu devant les yeux. » Or nous savons que tout ce que la Loi dit, elle l'adresse à ceux qui sont sous la Loi, afin que toute bouche soit fermée, et que le monde entier soit sous le coup de la justice de Dieu ; attendu que nul ne sera justifié devant lui par les œuvres de la Loi, car la Loi ne fait que donner la connaissance du péché.

### 4. L'ÉVANGILE OUVRE A L'HOMME DÉPOURVU DE JUSTICE UNE VOIE DE SALUT, CELLE DE LA JUSTICE QUI VIENT DE DIEU PAR LA FOI EN JÉSUS-CHRIST. C'EST UNE GRACE, PAR CONSÉQUENT ELLE EXCLUT TOUTE GLORIOLE HUMAINE.

#### III, 21-30.

Mais voici, la justice qui vient de Dieu a été manifestée indépendamment de toute loi (la Loi et les Prophètes lui



rendent témoignage), la justice, dis-je, qui vient de Dieu par la foi en Jésus-Christ, pour tous et sur tous ceux qui ont la foi, indistinctement, car tous ont péché et sont privés de la gloire de Dieu.

Puisque nous sommes justifiés gratuitement, par la grâce de Dieu, au moyen du pardon qui est en Jésus-Christ — qui devait être, d'après le conseil de Dieu, une victime propitiatoire, par la foi en son sang, pour faire voir la justice qui vient de lui, parce qu'il avait passé aux hommes leurs péchés commis précédemment, au temps de sa patience, pour faire voir, dis-je, à cette époque-ci, la justice qui vient de lui, en sorte qu'il est tout ensemble juste et justifiant celui qui a la foi — y a-t-il donc là sujet de se glorifier ? Toute glorification est exclue. Par quel principe ? Celui des œuvres ? — Non, mais par le principe de la foi ; car nous estimons que l'homme est justifié par la foi, indépendamment des œuvres de la Loi. Dieu est-il seulement le Dieu des Juifs ? N'est-il pas aussi le Dieu des Gentils ? — Oui, il est aussi le Dieu des Gentils, puisqu'il y a un seul Dieu, qui justifiera par la foi le circoncis et l'incirconcis.

5. LA FOI PROCURE : 1<sup>o</sup> LA JUSTICE QUI VIENT DE DIEU ;  
2<sup>o</sup> L'ESPÉRANCE FERME DU BONHEUR ÉTERNEL.

### V, 1-11.

Etant donc justifiés par la foi, nous avons la paix avec Dieu par notre Seigneur Jésus-Christ, à qui nous devons soit d'avoir eu accès par la foi à cette grâce que nous possédons, soit de nous glorifier dans l'espérance de la gloire de Dieu. Bien plus, nous nous glorifions même dans les afflictions, sachant que l'affliction produit la constance,

la constance une vertu éprouvée, la vertu éprouvée l'espérance. Et cette espérance n'est point trompeuse, parce que le sentiment de l'amour de Dieu pour nous est répandu dans nos cœurs par l'Esprit Saint qui nous a été donné. En effet, lorsque nous étions encore faibles, même alors Christ est mort, au temps voulu, pour des pécheurs : c'est difficilement qu'on mourra pour un juste, car il se peut encore qu'on ait le courage de mourir pour un homme de bien ; mais Dieu a fait éclater son amour pour nous, en ce que, lorsque nous étions encore pécheurs, Christ est mort pour nous.

Maintenant donc que nous sommes justifiés par son sang, à plus forte raison serons-nous sauvés par lui de la colère. Car si, d'ennemis que nous étions, nous nous sommes réconciliés avec Dieu par la mort de son Fils, à combien plus forte raison, étant réconciliés, serons-nous sauvés par sa vie. Bien plus, nous nous glorifions en Dieu, par notre Seigneur Jésus-Christ, par qui maintenant nous avons obtenu la réconciliation.

---

*Dans les pages qui précèdent, nous avons cité un long fragment de Paul, classique dans le genre, où il expose le point central de son système religieux ; ces pages sont frappantes par le mode rabbinique de raisonner de l'Apôtre.*

*Dans les trois fragments qui suivent, nous citons dans le premier la page la plus belle, au point de vue moral, et la plus éloquente que Paul ait écrite, et dans le second et le troisième, deux exemples remarquables de sa manière dans l'apologie personnelle de son ministère.*

## PREMIÈRE ÉPÎTRE AUX CORINTHIENS.

(56).

LA CHARITÉ <sup>1</sup>.

Quand je parlerais les langues des hommes et des anges, si je n'ai pas la charité, je ne suis qu'un airain sonnant, ou une cymbale retentissante. Quand j'aurais le don de prophétie, quand je connaîtrais tous les mystères et que je possèderais toute science, quand j'aurais toute la foi possible, jusqu'à transporter les montagnes, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien. Quand je distribuerais tous mes biens pour la nourriture des pauvres, quand je livrerais mon corps pour être brûlé, si je n'ai pas la charité, cela ne me sert de rien.

La charité est patiente, elle est pleine de bonté ; la charité n'est point envieuse ; la charité ne se vante point, elle ne s'enfle point, elle ne fait rien d'inconvenant, elle n'est point égoïste, elle ne s'irrite point, elle ne soupçonne pas le mal, elle ne se réjouit point de la méchanceté, elle se réjouit, au contraire, de la vérité. Elle se résigne à tout, elle croit tout, elle espère tout, elle supporte tout.

La charité ne passera jamais. Les prophéties prendront fin, les langues <sup>2</sup> cesseront, la science aura son terme ; car c'est partiellement que nous connaissons et partiellement que nous prophétisons ; mais quand ce qui est parfait viendra, ce qui est partiel prendra fin. Quand j'étais

<sup>1</sup> Paul se sert, dans ce fragment célèbre, du mot grec *agapê*, amour, auquel il donne un sens religieux et chrétien.

<sup>2</sup> Il s'agit du langage religieux et mystique appelé glossolalie (v. p. 174).

enfant, je parlais comme un enfant, je pensais comme un enfant, je raisonnais comme un enfant ; mais, quand j'ai été homme, je me suis défait de ce qui tenait de l'enfant, Maintenant, nous voyons comme dans un miroir, en devinant ; alors, nous verrons face à face. Maintenant, je connais d'une manière partielle ; alors, je connaîtrai comme j'ai été connu.

Mais voici, ces trois choses demeurent, la foi, l'espérance, la charité ; mais la plus grande d'entre elles, c'est la charité.

---

## SECONDE ÉPÎTRE AUX CORINTHIENS.

(56).

L'APÔTRE PAUL FAIT L'APOLOGIE DE SON MINISTÈRE.

Chapitres IV-V-VI, 1-10.

C'est pourquoi, étant revêtu de ce ministère par la miséricorde qui nous a été faite, nous ne nous laissons point décourager. Nous rejetons loin de nous les manœuvres secrètes et honteuses, n'agissant point avec fourberie, n'altérant point non plus la parole de Dieu. Nous nous rendons recommandable à toute conscience d'homme, devant Dieu, par la franche révélation de la vérité. Si, malgré cela, notre évangile est encore voilé, il n'est voilé qu'à ceux qui se perdent, à ces incrédules dont le Dieu de ce siècle a aveuglé l'esprit, afin qu'ils ne soient point illuminés des splendeurs de l'évangile, où brille la gloire du Christ, qui est l'image de Dieu. Ce n'est pas nous, c'est Jésus-Christ que nous prêchons comme Seigneur; quant à nous, nous nous donnons nous-mêmes pour vos serviteurs, à cause de Jésus, parce que le Dieu qui a dit « que la lumière jaillisse des ténèbres », a fait luire sa lumière dans nos cœurs, pour que nous fassions briller la connaissance de sa gloire, laquelle resplendit en la personne du Christ.

Nous portons ce trésor dans des vases de terre, afin que la force extraordinaire qui est en nous, paraisse. non venir de nous, mais appartenir à Dieu : nous sommes pressé de toute manière, mais non pas réduit à la dernière

extrémité ; nous sommes perplexe, mais non pas désespéré ; nous sommes persécuté, mais non pas abandonné ; abattu, mais non perdu. Nous portons toujours dans notre corps la mort de Jésus, afin que la vie de Jésus se montre aussi dans notre corps ; car nous qui vivons, nous sommes toujours livré à la mort à cause de Jésus, afin que la vie de Jésus se manifeste aussi dans notre chair mortelle ; de sorte que la mort agit en nous, tandis que la vie agit en vous. Or comme nous avons l'esprit de foi qui a dicté cette parole : « j'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé », nous aussi, « nous croyons, c'est pourquoi nous parlons », étant persuadé que Celui qui a ressuscité le Seigneur Jésus nous ressuscitera aussi avec lui, et nous fera paraître avec vous en sa présence ; car tout cela est pour vous, afin que la grâce, en s'étendant à un plus grand nombre, provoque de plus nombreuses actions de grâces à la gloire de Dieu.

C'est pourquoi, nous ne nous laissons point décourager ; au contraire, alors même que notre homme extérieur se détruit, notre homme intérieur se renouvelle de jour en jour. Nos légères et passagères afflictions nous procurent une gloire infinie et éternelle, attendu que nous regardons non aux choses visibles, mais aux choses invisibles ; car les choses visibles ne sont que pour un temps, au lieu que les invisibles sont éternelles.

Nous savons, en effet, que si cette tente, où nous logeons sur la terre, est détruite, nous avons dans les cieux un édifice qui vient de Dieu, un domicile éternel, qui n'est pas fait de main d'homme. Nous soupirons même dans cette tente, désireux que nous sommes d'être revêtus de notre domicile céleste ; si toutefois il se trouve que nous soyons effectivement revêtus, non pas nus. En effet, nous

qui sommes dans cette tente, nous soupirons, l'âme oppressée parce que nous ne voulons pas être dépouillés ; nous désirons, au contraire, d'être revêtus, afin que ce qu'il y a de mortel en nous soit absorbé par la vie. Et celui qui nous a formés pour cet avenir, c'est Dieu ; il nous a donné pour arrhes son Esprit.

Nous sommes donc toujours plein de courage. Cependant, comme nous savons qu'en habitant dans ce corps, nous habitons loin du Seigneur (car c'est par la foi que nous marchons, non par la vue), nous préférons, quoique nous soyons plein de courage, déloger de ce corps et habiter près du Seigneur. C'est pour ce motif que toute notre ambition est de lui être agréable, soit que nous demeurions dans ce corps, soit que nous en délogions ; car ce que nous sommes tous doit être mis en plein jour devant le tribunal du Christ, afin que chacun reçoive selon le bien ou le mal qu'il aura fait, étant dans son corps.

Etant donc pénétré de la crainte du Seigneur, nous cherchons à convaincre les hommes que tels sont nos sentiments ; quant à Dieu, il connaît le fond de notre cœur, et nous espérons que, dans votre conscience, vous le connaissez aussi.

Nous ne venons point nous recommander encore nous-même auprès de vous, mais vous fournir l'occasion et les moyens de vous glorifier de nous, afin que vous puissiez répondre à ceux qui se glorifient de ce qui n'est que grimace, et non sentiment du cœur. Car, si nous sommes hors de sens, c'est pour Dieu ; si nous sommes dans notre sens, c'est pour vous ; car l'amour du Christ nous possède, persuadé comme nous le sommes que si un seul est mort pour tous, tous sont donc morts ; et qu'il est mort pour tous, afin que ceux qui vivent, ne vivent plus pour eux-

mêmes, mais pour celui qui est mort et qui est ressuscité pour eux. Aussi, pour nous, ne connaissons-nous désormais personne selon la chair ; quand même nous avons connu le Christ selon la chair, maintenant nous ne le connaissons plus de cette manière. Si quelqu'un est en Christ, il est une nouvelle créature : les choses anciennes sont passées, toutes choses sont devenues nouvelles. Et tout cela vient de Dieu, qui nous a réconciliés avec lui par Jésus-Christ, et qui nous a confié le ministère de la réconciliation. Dieu, en effet, réconciliait le monde avec lui en Christ, en n'imputant point aux hommes leurs péchés, et c'est lui qui a mis en nous la parole de la réconciliation.

C'est donc pour le Christ que nous remplissons les fonctions d'ambassadeur, comme si Dieu exhortait par nous. Nous vous en prions pour le Christ : Réconciliez-vous avec Dieu. Celui qui n'a pas connu le péché, il l'a traité pour nous comme pécheur, afin que nous possédions, en sa personne, la justice qui vient de Dieu.

Puisque nous faisons l'œuvre avec Dieu, nous vous exhortons à ne pas recevoir la grâce de Dieu en vain, car il dit : « Je t'ai exaucé au temps favorable ; je t'ai porté secours au jour du salut ». Voici, c'est aujourd'hui « le temps particulièrement favorable. » Voici, c'est aujourd'hui « le jour du salut. » Nous faisons cette œuvre, en ne donnant aucun sujet de scandale, en quoi que ce soit, afin que notre ministère ne soit l'objet d'aucun blâme. Nous nous rendons recommandable sous tous les rapports, comme le doivent des ministres de Dieu, par une grande patience dans les afflictions, dans les nécessités, dans les extrêmes misères, sous les coups, dans les prisons, dans les troubles, dans les travaux, dans les veilles, dans les jeûnes, par la pureté, par la science, par la longanimité, par la bonté, par un esprit



saint, par une charité sincère, par la parole de vérité, par la puissance de Dieu ; maniant de la droite et de la gauche les armes de la justice, tirant parti de la gloire et de l'ignominie, de la bonne et de la mauvaise réputation ; tenu pour imposteur, bien que véridique ; pour inconnu, quoique bien connu ; pour mourant, et voilà que nous vivons ; pour châtié, et pourtant nous ne sommes pas mis à mort ; pour triste, nous qui sommes toujours joyeux ; pour pauvre, nous qui en enrichissons bon nombre ; pour n'ayant rien, nous qui avons tout.

AUTRE FORME DE L'APOLOGIE PERSONNELLE, CHEZ L'APÔTRE  
PAUL, EN FACE DES ADVERSAIRES.

XI, 16-33. XII, 1-10.

Je le répète : qu'on ne croie pas que j'aie perdu la raison ; tout au moins, acceptez-moi comme si je l'avais perdue, afin que je me glorifie aussi un peu. Ce que je vais dire, je ne le dis pas selon le Seigneur, mais comme si j'étais en état de déraison. Puisque tant de gens se glorifient selon la chair, moi aussi je me glorifierai. Vous supportez volontiers les insensés, vous, si raisonnables ; vous supportez bien qu'on vous traite comme des esclaves, qu'on vous dévore, qu'on vous pille, qu'on vous traite avec hauteur, qu'on vous manque en face. Ah ! pour nous (je le dis à notre honte), nous avons été faible ! Pourtant, qu'on ose se vanter de quoi que ce soit (je parle en insensé), moi aussi, je l'ose !

Ils sont Hébreux ; moi aussi, j'en suis. Ils sont Israélites ; moi aussi, j'en suis. Ils sont de la postérité d'Abraham ; moi aussi, j'en suis. Ils sont ministres du Christ (ah ! je

vais parler comme un homme qui ne se possède pas), je le suis plus qu'eux : je le suis plus par les travaux, infiniment plus par les coups, excessivement plus par les emprisonnements : souvent j'ai vu la mort de près. J'ai reçu des Juifs, par cinq fois, quarante coups de fouet moins un ; j'ai été battu de verges trois fois ; j'ai été lapidé une fois ; j'ai fait naufrage trois fois ; j'ai passé un jour et une nuit dans l'abîme. Souvent, dans mes voyages, j'ai été en danger sur les fleuves, en danger des voleurs, en danger de la part de ceux de ma nation, en danger de la part des Gentils, en danger dans les villes, en danger dans les déserts, en danger sur mer, en danger parmi les faux frères. J'ai enduré les labeurs et les peines, les veilles fréquemment, la faim et la soif, les jeûnes fréquemment, le froid et la nudité. Sans parler de tant d'autres choses, j'ai tout un courant d'affaires qui m'assiègent chaque jour, le souci de toutes les églises. Qui est faible, que je n'en souffre ? Qui trébuche, que je n'en aie la fièvre ?

S'il faut se glorifier, je me glorifierai de ma faiblesse ! Dieu, qui est le Père de notre Seigneur Jésus-Christ, et qui est béni éternellement, m'est témoin que je ne mens point : à Damas, le gouverneur du roi Arétas faisait garder la ville pour m'arrêter ; mais on me descendit par une fenêtre, dans une corbeille, le long de la muraille ; et j'échappai ainsi de ses mains.

Il faut se glorifier... cela ne m'est pas bon, car j'en viendrai aux visions et aux révélations du Seigneur.

Je connais un homme en Christ, qui, il y a quatorze ans, fut ravi jusqu'au troisième ciel (si ce fut avec son corps, ou sans corps, je ne sais ; Dieu le sait), et je sais que cet homme-là (si ce fut avec son corps ou sans son corps, je

ne sais ; Dieu le sait) fut enlevé dans le paradis, et qu'il entendit des mystères qu'il n'est pas permis à un homme de révéler. Je me glorifierai pour cet homme-là, mais pour ce qui est de ma personne, je ne me ferai gloire que de mes faiblesses.

Ce n'est pas que, si je voulais me glorifier, je fusse un insensé, car je dirais la vérité ; mais je m'en abstiens dans la crainte qu'on ne se fasse de moi une idée supérieure à celle que produit ma vue ou ma parole. D'ailleurs, pour que je ne vienne pas à m'enorgueillir de la sublimité de ces révélations, il m'a été donné une écharde pour la chair, un ange de satan pour me frapper. Trois fois j'ai prié le Seigneur de m'en délivrer, et il m'a dit : « Ma grâce te suffit, car c'est dans la faiblesse que ma force se déploie tout entière. » Je préfère donc bien volontiers me glorifier de mes faiblesses, afin que la force du Christ vienne reposer sur moi. C'est pourquoi je me complais dans les faiblesses, dans les outrages, dans les nécessités, dans les persécutions, dans les extrêmes misères ; je les endure pour le Christ, car lorsque je suis faible, c'est alors que je suis fort.

---

## NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE

Le texte grec du Nouveau Testament, qui a servi de base aux études critiques contenues dans ce volume, est le suivant : *Novum Testamentum graece* ed. E. Nestle 9<sup>e</sup> éd. Stuttgart 1912.

A. T. ROBERTSON, *Grammaire du grec du Nouveau Testament*, trad. sur la 2<sup>e</sup> édition anglaise par E. Montet, Paris 1911.

*Le Nouveau Testament*, version nouvelle par H. Oltramare, Genève 1872.

Excellente traduction, à laquelle on a reproché des imperfections de style, mais qui traduit souvent le texte avec beaucoup de saveur et de charme.

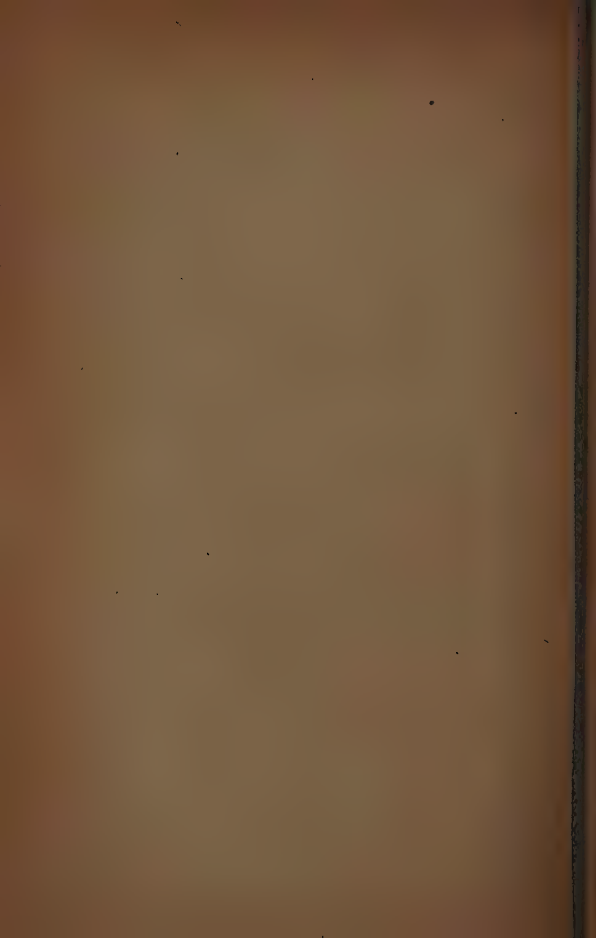
*La Sainte Bible* (Nouveau Testament), traduction par l'abbé A. Crampon, Paris 1905.

*La Sainte Bible* (la Bible du Centenaire), en cours de publication : Nouveau Testament : Les Évangiles synoptiques, Paris 1918 : Jean, Actes, Romains, Paris 1921.

Il serait trop long de donner les titres des principaux ouvrages de la critique française sur le Nouveau Testament, tant la liste en est riche. Il suffira d'en nommer les principaux auteurs : Edouard Reuss, Auguste Sabatier, Albert Réville, Jean Réville, Alfred Loisy, Maurice Goguel, Henri Monnier, etc.

Nous avons d'ailleurs cité en note les titres de plusieurs de ces ouvrages.





PAYOT, 106, Boulevard Saint-Germain, PARIS

VILFREDO PARETO

## TRAITE DE SOCIOLOGIE GÉNÉRALE

Deux vol. grand in-8, ensemble 60 fr.

L'œuvre nouvelle, profonde, organique de Vilfredo Pareto représente au moins dix ans de travail et est le résultat d'un demi-siècle d'études et de méditations. C'est le premier livre de sociologie réellement scientifique qui ait été écrit depuis qu'on parle de sociologie dans le monde. Avec cet ouvrage, la sociologie a passé définitivement du stade théologico-métaphysique au stade scientifique.

GIOVANNI PAPINI

J. LARGUIER DES BANGELS

Professeur à l'Université de Lausanne

## INTRODUCTION A LA PSYCHOLOGIE

L'INSTINCT ET L'ÉMOTION

In-12. . . . . 15 fr.

Cette *Introduction à la Psychologie*, très méthodique, très fouillée, très complète, est admirablement claire et précise. Le lecteur étudie, d'un bout à l'autre, ce volume sans que rien ne diminue son estime d'un travail sérieux, consciencieux, parfaitement raisonné, étayé par d'abondantes données scientifiques, les plus récentes.

(La Revue des Auteurs et des Livres.)

R. A. MURRAY

## LEÇONS D'ÉCONOMIE POLITIQUE

SUIVANT LA DOCTRINE DE L'ÉCOLE DE LAUSANNE

Edition française par Pierre Boven, docteur en droit. In-16. . . . . 12 fr.

Au lecteur qui désire acquérir des notions générales d'économie politique, claires et solides, le présent ouvrage rendra les plus grands services ; et s'il est décidé à pousser plus loin son étude, il trouvera dans ce livre une base et une introduction des plus appréciables.

(L'Economiste moderne.)

HUGO RIEMANN

Professeur de Sciences musicales à l'Université de Leipzig

## DICTIONNAIRE DE MUSIQUE

Deuxième édition française remaniée et augmentée

Par GEORGES HEMBERT

Professeur honoraire au Conservatoire de Genève.

Un vol. gr. in-4, broché 100 fr., relié 130 fr.

Le *Dictionnaire de Musique* est l'œuvre de M. Riemann qui a été accueilli avec le plus de faveur soit par la presse, soit par les musiciens amateurs et professionnels du monde entier. Ses qualités exceptionnelles : unité de conception et de tendances, richesse du fond, concision de la forme, font de ce dictionnaire un véritable chef-d'œuvre de musicographie qui a sa place dans toutes les bibliothèques.





Lt.-COLONEL C.-K. HOWARD BURY

et d'autres membres de l'Association

GTU Library



3 2400 00286 2492

A LA

Trad

Mem

REST

nique

phie

Président de la « Royal Geographical Society »

Un vol. in-8 ill. de 33 photographies hors texte et de cartes et croquis. . . 20 fr.

On lira ce livre : il découvre un monde mystérieux, étrange, il déchire le voile qui dérobaît à nos yeux le plus grand chaos de montagnes du globe ; il entr'ouvre un champ nouveau au domaine de la science ; enfin il exalte les nobles qualités de l'homme en travail pour dominer la Nature.

Récit d'une conquête, mais comprise, celle-ci, à la façon d'une croisade.

Prince ROLAND BONAPARTE.

COLONEL REPINGTON

## LA PREMIÈRE GUERRE MONDIALE

Un vol. in-8 de la *Collection de Mémoires, Etudes et Documents pour servir à l'histoire de la Guerre mondiale* . . . . . 20 fr.

Le colonel Repington a vu une quantité prodigieuse de personnes, des civils et des militaires des hommes d'Etat et des hommes d'affaires, des diplomates, des gens du monde, beaucoup de gens du monde. Il a noté, d'un crayon diligent, leurs propos ; et les plus piquants d'entre eux, quelquefois les plus méchants, il les rapporte tout crus, sans atténuations ni retouches, dans un *Journal* qui a obtenu en Angleterre et en Amérique un extraordinaire succès.

(*Le Temps.*)

MAJOR VICTOR LEFÉBURE

## L'ÉNIGME DU RHIN

LA STRATÉGIE CHIMIQUE EN TEMPS DE PAIX ET EN TEMPS DE GUERRE

Traduit de l'anglais par MARCEL THIERS

Préfaces de M. le Maréchal FOCH et du Maréchal Sir HENRY WILSON, chef de l'Etat-major impérial britannique.

Un vol. in-8 . . . . . 7 fr. 50.

La guerre chimique doit entrer dans nos prévisions et nos préparatifs d'avenir, si nous ne voulons subir quelques redoutables surprises. L'ouvrage du major Lefébure donne une idée exacte des possibilités qu'elle trouve aujourd'hui en Allemagne et par là des dangers dont elle nous menace. A ce titre, il constitue un avertissement et une information de premier ordre pour les esprits qui restent soucieux du sort de leur pays devant l'insuffisance des anciens moyens de lutte que les progrès de l'industrie déclassent chaque jour.

2400 Ridge Road MARÉCHAL FOCH.

COMMANDANT M.-H. WEILL

## LES DESSOUS DU CONGRÈS DE VIENNE

d'après les documents originaux du ministère Impérial et Royal de l'Intérieur à Vienne.

2 vol. in-8 de 872 et 784 pages. . . . . 60 fr.

Ce travail considérable du Commandant M.-H. Weill, avec les notes sur les faits et les personnes qui éclairent ces milliers de pièces, constitue un guide indispensable dans le dédale du congrès de 1814-1815.

(*Le Temps.*)

All items are subject to recall.

